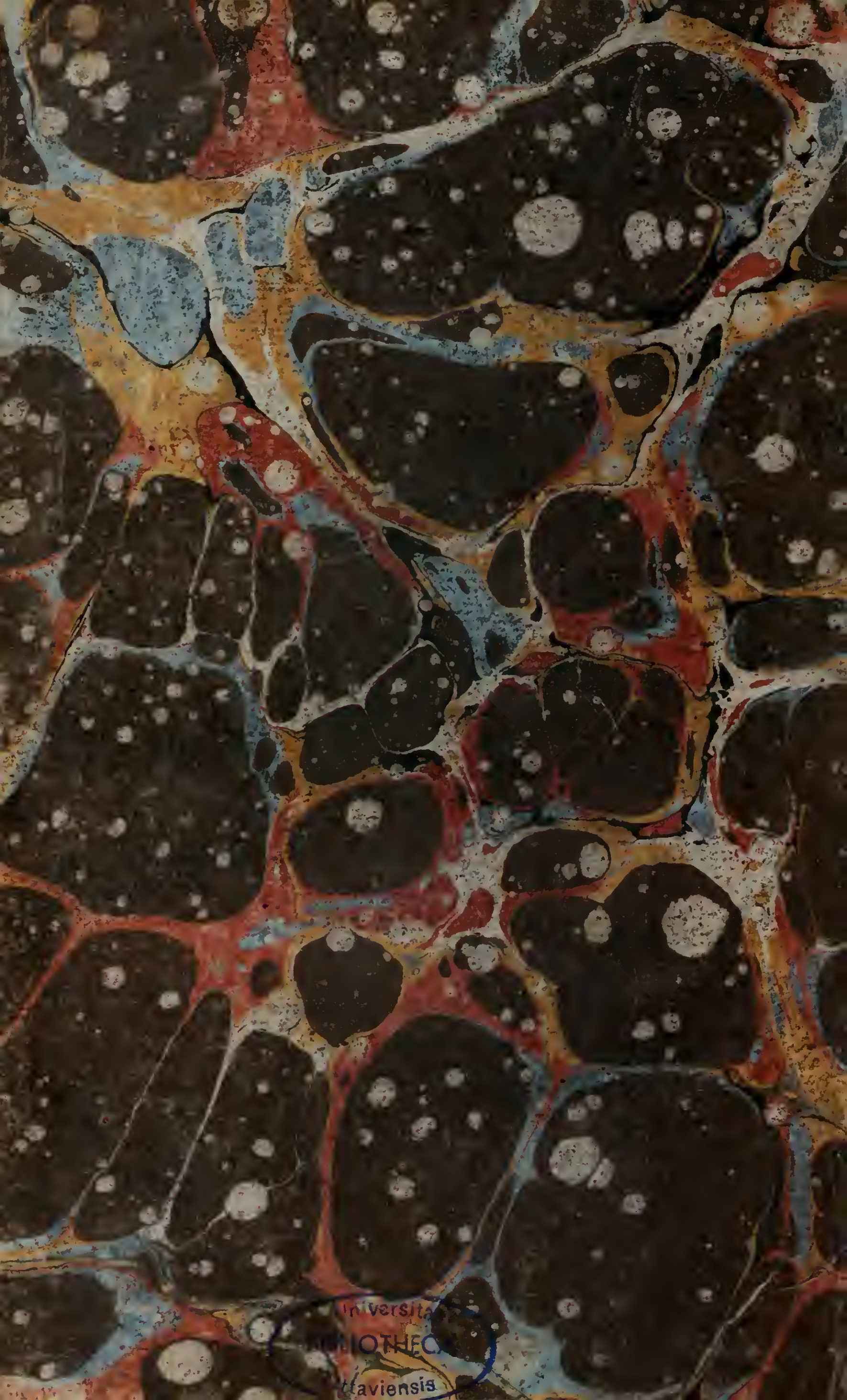
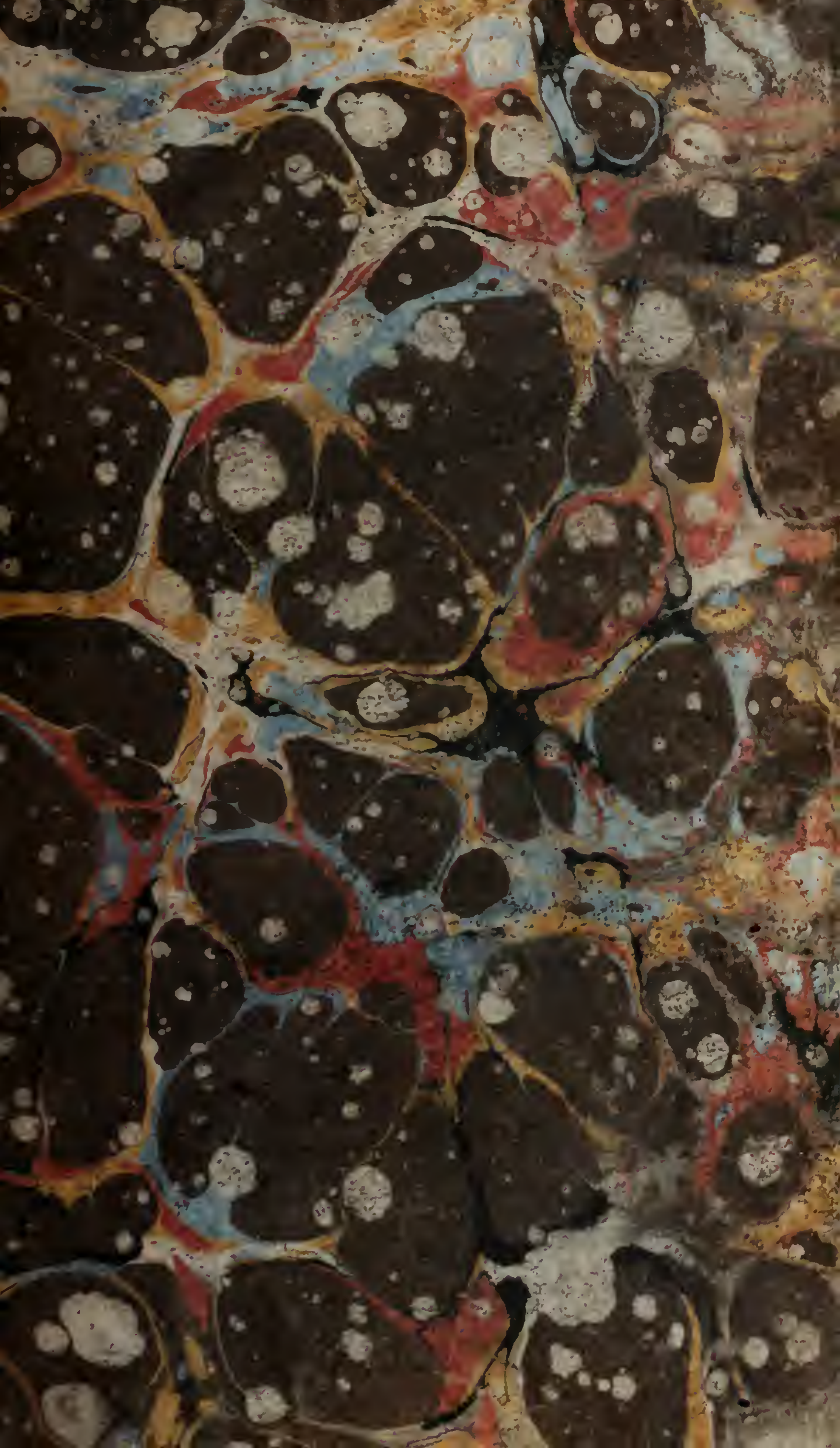



BIBLIOTHECA



ŒUVRES

DE

SCARRON.

TOME TROISIEME.

Ce volume contient,

Les deux suites du Roman Comique.

Les Nouvelles Tragi-Comiques.

ŒUVRES

DE

SCARRON.

NOUVELLE ÉDITION,

Plus correcte que toutes les précédentes.

TOME TROISIEME.

À PARIS;

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

M. DCC. LXXXVI.



A MONSIEUR

BOULLIOUD,

ÉCUYER ET CONSEILLER du roi en la sénéchaussée et siége présidial de Lyon.

MONSIEUR,

Je ne sai si c'est vous donner une grande marque de mon respect, que de vous intéresser dans le bon ou dans le mauvais accueil que le public pourra faire à cet ouvrage. Comme je ne vous offre rien du mien, je ne devrois pas prétendre que vous me sussiez gré de mon présent : et puisqu'il n'est peut-être pas digne de vous, il est encore à craindre que vous n'ayez point pour lui toute l'indulgence que j'oserai m'en promettre. En effet, MONSIEUR, vous pourriez bien vous faire le juge d'une chose dont je ne vous fais que le protecteur, et désavouer le dessein de celui qui vous la présente, si vous ne trouvez pas qu'elle mérite votre approbation. Je l'expose beaucoup en l'exposant aux yeux d'un homme aussi sage et aussi éclairé que vous; et toute la bonne opinion que j'en ai conçue, ne me persuade pas que vous en deveniez plus favorable à un roman comique. *Car enfin, ce n'est pas dans ces sortes de livres que l'on cherche le solide,*

ou le délicat; ils semblent qu'ils ne tiennent ordinairement ni de l'un ni de l'autre; et tout l'avantage que l'on se propose dans leur lecture, c'est d'y perdre assez agréablement quelques momens, et de s'y délasser l'esprit d'une occupation ou plus importante ou plus sérieuse. Ainsi comme le vôtre ne s'attache qu'à ce qui a de la force ou de l'élévation, ne vous surprendrai-je point lorsque je vous demanderai vôtre aveu pour cette production d'un esprit enjoué, et que je l'autoriserai de votre nom pour la rendre recommandable? Non, MONSIEUR, il ne faut pas que vous condamniez d'abord ma liberté, ou (pour mieux dire) que vous désapprouviez ce témoignage public de ma reconnoissance. Je vous ai de si singuliéres obligations, et je suis à vous en tant de maniéres, qu'il me falloit satisfaire à tous ces devoirs, et joindre à mon ressentiment des marques de la fidéle passion que je vous ai vouée. Ce n'étoit pas répondre tout-à-fait à vos bontés, que d'en conserver un juste souvenir; elles exigeoient de moi quelque chose de plus particulier, et je n'ai pas cru enfin pouvoir les reconnoître par une plus forte preuve de mon respect, dans l'impuissance où je me vois de les reconnoître autant que j'y suis sensible. Aussi osai-je me flatter que vous la recevrez de fort bonne grace, et qu'elle achevera de vous persuader que l'on ne peut pas vous honorer avec plus de zèlé, ni avec une plus parfaite déférence. Mais, MONSIEUR, après avoir agréé mon présent, ne jugerez-vous pas favorablement de mon auteur, et le croiriez-vous sans mérite, puisque je ne doute presque plus que vous ne l'estimiez? Ses expressions sont naturelles, son style est aisé,

ses avantures ne sont point mal imaginées, et pour s'accommoder à son sujet, il étale par-tout un agrément qui lui tient lieu de force et de délicatesse. En un mot, il vient de fournir une carriére qu'un illustre de notre tems avoit laissée imparfaite, et il a fouillé jusques dans ses cendres pour y reprendre son génie, et pour nous le redonner après sa mort. C'est de la sorte que l'on peut parler des deux premieres parties du roman comique; *et c'est dans cette troisiéme, que* Scarron *revivra tout entier, ou du moins par la meilleure partie de lui-même. Il est peu de gens qui ne sachent que cet homme eut un talent merveilleux pour tourner toutes choses du côté plaisant, et qu'il s'est rendu inimitable dans cette ingénieuse et charmante maniére d'écrire. Elle a été reçue avec applaudissement de tout le monde : les esprits-forts, qui s'offensent de tout ce qui semble opposé à une vertu sévére, n'ont pu s'empêcher de la goûter; et les moins raisonnables ont été forcés de l'approuver malgré leur caprice. Si bien que vous me permettrez, MONSIEUR, d'espérer un heureux succès dans mon dessein, et de croire, non seulement que ma liberté ne vous déplaîra pas, mais même que vous appuierez avec joie la suite d'un ouvrage dont la réputation est si bien établie. Après tout, ne sera-ce pas votre intérêt plutôt que le mien? Et depuis que de mes mains elle sera passée dans les vôtres, pourrez-vous la regarder comme une chose qui est absolument à vous? Aussi n'aura-t-elle point de meilleur titre pour s'autoriser, ou pour se produire avec avantage. Un magistrat d'un caractére tout-à-fait singulier, et qui dans un âge si peu avancé posséde des lumié-*

res et des qualités que l'on admire, fera sa plus grande recommandation, et son aveu lui procurera celui de tous les esprits raisonnables. Mais puisqu'elle peut servir à votre gloire, et qu'elle publiera à son tour les bontés et le mérite de son protecteur, souffrez qu'elle soit aujourd'hui un hommage que je vous rends, et un témoignage éclatant de la respectueuse passion avec laquelle je me dois dire,

MONSIEUR,

Votre très-humble, très-obéissant et très-obligé serviteur,

A. OFFRAY.

AVIS
AU LECTEUR.

Lecteur, qui que tu sois, qui verras cette troisiéme partie du *roman comique* paroître au jour après la mort de l'incomparable Scarron, auteur des deux premiéres, ne t'étonne pas si un génie beaucoup au-dessous du sien a entrepris ce qu'il n'a pu achever. Il avoit promis de te le faire voir revu, corrigé et augmenté; mais la mort le prévint dans ce dessein, et l'empêcha de continuer les histoires de *Destin* et de *Léandre*, non plus que celle de la *la Caverne*, qu'il fait paroître au Mans sans dire de quelle maniére elle et sa mére sortirent du château du baron de Sigognac, et c'est sur quoi tu seras éclairci dans cette troisiéme partie. Je ne doute point que l'on ne m'accuse de témérité, d'avoir voulu en quelque sorte donner la perfection à l'ouvrage d'un si grand homme : mais saches que pour peu qu'on ait d'esprit, on peut bien inventer des histoires fabuleuses, comme celles qu'il nous a données dans les deux premiéres parties de ce roman. J'avoue franchement que ce que tu y verras n'est pas de sa force, et qu'il ne répond ni au sujet, ni à l'expression de son discours; mais sache du moins que tu pourras y satisfaire ta curiosité, si tu en as assez pour desirer une conclusion au dernier ouvrage d'un esprit si agréable

et si ingénieux. Au reste j'ai attendu long-tems à la donner au public, sur l'avis que j'avois reçu qu'un homme d'un mérite particulier y avoit travaillé sur les mémoires de l'auteur. S'il l'eût entrepris, il auroit sans doute beaucoup mieux réussi que moi; mais après trois années d'attente sans en avoir rien vu paroître, j'ai hasardé le mien, malgré la censure des critiques. Je te le donne donc tout défectueux qu'il est, afin que quand tu n'auras rien de mieux à faire, tu prennes la peine de le lire.

TABLE
DES CHAPITRES
DE LA PREMIERE SUITE
DU
ROMAN COMIQUE.

TABLE

DES CHAPITRES DE LA SECONDE SUITE.

NOUVELLES TRAGI-COMIQUES.

Fin de la table du tome troisiéme.

LE
ROMAN COMIQUE.
TROISIEME PARTIE.
CHAPITRE PREMIER.
Qui fait l'ouverture de cette troisiéme Partie.

Vous avez vu dans la seconde partie de ce roman, le petit Ragotin, le visage tout sanglant du coup que le bélier lui avoit donné, quand il dormoit assis sur une chaise basse dans la chambre des comédiens, d'où il étoit sorti si fort en colére, que l'on ne croyoit pas qu'il y retournât jamais : mais il étoit trop piqué de mademoiselle de l'Etoile, et il avoit trop d'envie de savoir le succès de la magie de l'opérateur; ce qui l'obligea, après s'être lavé la face à retourner sur ses pas, pour voir quel effet auroit la promesse d'el signore Ferdinando Ferdinandi, qu'il crut avoir trouvé en la personne d'un avocat qu'il rencontra, et qui alloit au palais. Il étoit si étourdi du coup du bélier, et avoit l'esprit si troublé de celui que la l'Etoile lui avoit donné au cœur sans y penser, qu'il se persuada facilement que cet avocat étoit l'opérateur; aussi il l'aborda fort civilement, et lui tint ce discours : Monsieur, je suis ravi d'une si heureuse rencontre; je la cherchois avec tant d'impatience, que je m'en allois exprès à votre logis, pour apprendre de vous l'arrêt

de ma vie ou de ma mort. Je ne doute pas que vous n'ayez employé tout ce que votre science magique vous a pu suggérer pour me rendre le plus fortuné de tous les hommes ; aussi ne serai-je pas ingrat à le reconnoître. Dites-moi donc si cette miraculeuse Etoile me départira de ses bénignes influences. L'avocat qui n'entendoit rien à tout ce beau discours, non plus que la raillerie, l'interrompit aussi-tot, et lui dit fort brusquement : Monsieur Ragotin, s'il étoit un peu plus tard, je croirois que vous êtes ivre; mais il faut que vous soyez tout-à-fait fou. Hé ! à qui pensez-vous parler ? Que diable m'allez-vous dire de magie, et d'influence des astres ? Je ne suis ni sorcier, ni astrologue : hé quoi ! ne me connoissez-vous pas ? Ha monsieur, repartit Ragotin, que vous êtes cruel ! vous êtes si bien informé de mon mal, et vous m'en refusez le reméde ? Ha ! je.... Il alloit poursuivre, quand l'avocat le laissa-là, en lui disant : Vous êtes un grand extravagant pour un petit homme, adieu. Ragotin le vouloit suivre, mais il s'apperçut de sa méprise, dont il fut bien honteux : aussi ne s'en vanta-t-il pas; et vous ne la liriez pas ici, si je ne l'avois apprise de l'avocat même, qui s'en divertit bien avec ses amis. Ce petit fou continua son chemin, et alla au logis des comédiens, où il ne fut pas plutôt entré, qu'il ouït la proposition que la Caverne et Destin faisoient de quitter la ville du Mans, et de chercher un autre poste; ce qui le démonta si fort, qu'il pensa tomber de son haut : sa chûte n'eût pas été périlleuse, quand même cet accident lui seroit arrivé, à cause de la modification de son individu. Mais ce qui l'acheva tout-à-fait, ce fut la résolution qui fut prise de dire adieu le lendemain à la bonne ville du Mans, c'est-à-dire à ses habitans, et notamment à ceux qui avoient été ses plus fidéles auditeurs,

et de prendre la route d'Alençon, à l'ordinaire, sur l'assurance qu'ils avoient eu que le bruit de pēste qui avoit couru, étoit faux. J'ai dit à l'ordinaire, car cette sorte de gens (comme beaucoup d'autres) ont leur cours limité, comme celui du soleil dans le zodiaque. En ce pays-là ils ils viennent de Tours à Angers, d'Angers à la Fléche, de la Fléche au Mans, du Mans à Alençon, d'Alençon à Argenton, ou à Laval, selon la route qu'ils preñnent de Paris ou de Bretagne. Quoi qu'il en soit, cela ne fait guére à notre roman. Cette délibération ayant été prise unanimement par les comédiens et comédiennes, ils résolurent de représenter le lendemain quelque excellente piéce, pour laisser bonne bouche à l'auditoire Manceau. Le sujet n'en est pas venu à ma connoissance. Ce qui les obligea de quitter si promptement, ce fut que le marquis d'Orsé (qui avoit obligé la troupe à continuer la comédie) fut pressé de s'en aller en cour; tellement que n'ayant plus de bienfaiteur, et l'auditoire du Mans diminuant tous les jours, ils se disposérent à en sortir. Ragotin voulut s'ingérer d'y former une opposition, apportant beaucoup de mauvaises raisons, dont il étoit toujours pourvu, mais auxquelles on ne fit nulle attention; ce qui fâcha fort le petit homme, qui les pria de lui faire au moins la grace de ne sortir point de la province du Maine, ce qui étoit très facile en prenant le jeu de paume qui est au fauxbourg de Mont-Fort, lequel en dépend, tant pour le spirituel que pour le temporel; et que de-là ils pourroient aller à Laval (qui est aussi du Maine) d'où ils se rendroient facilement en Bretagne, suivant la promesse qu'ils en avoient fait à M. de la Garouffiére. Mais Destin lui rompit les chiens, en disant que ce ne seroit point le moyen de rien faire; car ce méchant tripot étant comme il est, fort

éloigné de la ville, et au-deçà de la riviére, la belle compagnie ne s'y rendroit que rarement, à cause de la longueur du chemin; que le grand jeu de paume du marché aux moutons étoit environné de toutes les meilleures maisons d'Alençon, et au milieu de la ville; que c'étoit-là où il falloit se placer, et payer plutôt quelque chose de plus que de ce malotru tripot de Mont-Fort, le bon marché duquel étoit une des plus fortes raisons de Ragotin; ce qui fut délibéré d'un commun accord, et qu'il falloit donner ordre d'avoir une charette pour le bagage, et des chevaux pour les demoiselles. La charge en fut donnée à Léandre, parce qu'il avoit beaucoup d'intrigues dans le Mans, où il n'est pas difficile à un honnête homme de faire en peu de tems des connoissances. Le lendemain on représenta la comédie, tragédie-pastorale, tragi-comédie, car je ne sai laquelle, mais qui eut pourtant le succès que vous pouvez penser. Les comédiennes furent admirées de tout le monde. Destin y réussit à merveilles, sur-tout par le compliment dont il accompagna leur adieu; car il témoigna tant de reconnoissance, qu'il l'exprima avec tant de douceur et de tendresse, qu'il charma toute la compagnie. On m'a dit que plusieurs personnes en pleurérent, principalement les jeunes demoiselles qui avoient le cœur tendre. Ragotin en devint si immobile, que tout le monde étoit déjà sorti, qu'il demeuroit toujours dans sa chaise, où il auroit peut-être demeuré, si le marqueur du tripot ne l'eût averti qu'il n'y avoit plus personne; ce qu'il eut bien de la peine à lui faire comprendre. Il se leva enfin, et s'en alla dans sa maison, où il résolut d'aller trouver les comédiens de bon matin, pour leur découvrir ce qu'il avoit sur le cœur, et dont il s'étoit expliqué à la Rancune et à l'Olive.

CHAPITRE II.

Où vous verrez le dessein de Ragotin.

LES crieurs d'eau-de-vie n'avoient pas encore réveillé ceux qui dormoient d'un profond sommeil, (qui est souvent interrompu par cette canaille, à mon avis la plus importune engeance qui soit dans la république humaine) que Ragotin étoit déjà habillé, à dessein d'aller proposer à la troupe comique celui qu'il avoit fait d'y être admis. Il s'en alla donc au logis des comédiens et comédiennes, qui n'étoient pas encore levés, ni même éveillés; il eut la discrétion de les laisser reposer; mais il entra dans la chambre où l'Olive étoit couché avec la Rancune, lequel il pria de se lever, pour faire une promenade jusqu'à la Cousture, qui est une très-belle abbaye située au fauxbourg qui porte le même nom, et qu'après ils iroient déjeuner à la grande étoile d'or, où il l'avoit fait apprêter. La Rancune qui étoit du nombre de ceux qui aiment les repues franches, fut aussi-tôt habillé que la proposition en fut faite; ce qui ne vous sera pas difficile à croire, si vous considérez que ces gens-là sont si accoutumés à s'habiller et se déshabiller derriere les tentes du théâtre, sur-tout quand il faut qu'un seul acteur représente deux personnages, que cela est aussi-tôt fait que dit. Ragotin donc et la Rancune s'acheminérent à l'abbaye de la Cousture: il est à croire qu'ils entrérent dans l'église, où ils firent courte priére, car Ragotin avoit bien d'autres choses en tête. Il n'en dit pourtant rien à la Rancune pendant le cours du chemin, jugeant bien qu'il eût trop retardé le déjeuné, que la Rancune aimoit beau-

coup mieux que tous ses complimens. Ils entrérent dans le logis, où le petit homme commença à crier de ce qu'on n'avoit pas encore apporté les petits pâtés qu'il avoit commandés ; à quoi l'hôtesse (sans bouger de dessus le siége où elle étoit) lui repartit : vraiment, monsieur Ragotin, je ne suis pas devine, pour savoir l'heure que vous deviez venir ici ; à présent que vous y êtes, les pâtés y seront bientôt : passez à la salle où l'on a mis la nappe ; il y a un jambon, donnez dessus en attendant le reste. Elle dit cela d'un ton si gravement cabatétique, que la Rancune jugea qu'elle avoit raison, et s'adressant à Ragotin, lui dit : monsieur, passons decà, et buvons un coup en attendant : ce qui fut fait. Ils se mirent à table, qui fut couverte peu de tems après, et ils déjeunérent à la mode du Mans, c'est-à-dire fort bien ; ils bûrent de même à la santé de plusieurs personnes. Vous jugez bien, lecteur, que celle de la l'Etoile ne fut pas oubliée : le petit Ragotin la but une douzaine de fois, tantôt sans bouger de sa place, tantôt debout et le chapeau à la main ; mais la derniére fois il la but à genoux et tête nue, comme s'il eût fait amende honorable à la porte de quelque église. Ce fut alors qu'il supplia instamment la Rancune de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée d'être son guide et son protecteur, dans une entreprise aussi difficile que la conquête de mademoiselle de l'Etoile : sur quoi la Rancune lui répondit à demi en colére, ou feignant de l'être : sachez, monsieur Ragotin, que je suis homme qui ne m'embarque point sans biscuit, c'est-à dire, que je n'entreprends jamais rien que je ne sois assuré d'y réussir ; et soyez-le de la bonne volonté que j'ai de vous servir utilement. Je vous le dis encore, j'en sai les moyens, que je mettrai en usage quand il sera tems. Mais je vois un grand

obstacle à votre dessein, qui est notre départ; et je ne vois point de jour pour vous, si ce n'est en exécutant ce que je vous ai dit une autre fois, de vous résoudre à faire la comédie avec nous : vous y avez toutes les dispositions imaginables : vous avez grand'-mine, le ton de voix agréable, le langage fort bon, et la mémoire encore meilleure ; vous ne ressentez point du tout le provincial : il semble que vous ayez passé toute votre vie à la cour; vous en avez si fort l'air, que vous le sentez d'un quart de lieue; vous n'aurez pas représenté une douzaine de fois, que vous jetterez de la poussiére aux yeux de nos jeunes godelureaux, qui font tant les entendus, et qui seront obligés de vous céder les premiers rôles, et après cela laissez-moi faire; car pour le présent (je vous l'ai déjà dit) nous avons à faire à une étrange tête : il faut user avec elle de beaucoup d'adresse, je sai bien qu'il ne vous en manque pas, mais un peu d'avis ne gâte pas les choses. D'ailleurs raisonnons un peu : si vous faisiez connoître votre dessein amoureux avec celui d'entrer dans la troupe, ce seroit le moyen de vous faire refuser; il faut donc cacher votre jeu. Le petit bout d'homme avoit été si attentif au discours de la Rancune, qu'il en étoit tout-à-fait extasié, s'imaginant de tenir déjà (comme on dit) le loup par les oreilles, quand, se réveillant comme d'un profond sommeil, il se leva de table et passa de l'autre coté, pour embrasser la Rancune, qu'il remercia en même-tems, et supplia de continuer, lui protestant qu'il ne l'avoit convié à déjeuner que pour lui déclarer le dessein qu'il avoit de suivre son sentiment touchant la comédie; à quoi il étoit tellement résolu, qu'il n'y avoit personne au monde qui pût l'en détourner : qu'il ne falloit que le faire savoir à la troupe, et en obtenir la faveur de l'asso-

ciation ; ce qu'il désiroit de faire à la même heure. Ils comptérent avec l'hôtesse. Ragotin paya, et étant sortis, ils prirent le chemin du logis des comédiens, qui n'étoit pas fort éloigné de celui où ils avoient déjeuné. Ils trouvérent les demoiselles habillées ; mais comme la Rancune eut ouvert le discours du dessein de Ragotin de faire la comédie, il en fut interrompu par l'arrivée d'un des fermiers du pére de Léandre, qu'il lui envoyoit pour l'avertir qu'il étoit malade à la mort, et qu'il souhaitoit le voir avant de lui payer le tribut que tous les hommes lui doivent ; ce qui obligea tous ceux de la troupe à conférer ensemble, pour délibérer sur un événement si inopiné. Léandre tira Angélique à part, et lui dit que le tems étoit venu pour vivre heureux, si elle avoit la bonté d'y contribuer ; à quoi elle répondit qu'il ne tiendroit jamais à elle, et toutes les choses que vous verrez dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Dessein de Léandre. Harangue, et réception de Ragotin dans la troupe comique.

LES jésuites de la Fléche n'ayant pu rien gagner sur l'esprit de Léandre pour lui faire continuer ses études, et voyant son assiduité à la comédie, jugérent aussi-tôt qu'il étoit amoureux de quelqu'une des comédiennes : en quoi ils furent confirmés, quand après le départ de la troupe, ils apprirent qu'il l'avoit suivie à Angers. Ils ne manquérent pas d'en avertir son pére par un messager exprès, qui arriva en même-tems que la lettre de Léandre lui fut rendue, par laquelle il lui marquoit qu'il alloit à la guerre, et

lui demandoit de l'argent, comme il l'avoit concerté avec Destin, quand il lui découvrit sa qualité dans l'hôtellerie où il étoit blessé. Son pére reconnoissant la fourbe, se mit dans une furieuse colére, qui jointe à une extrême vieillesse, lui causa une maladie qui fut assez longue, mais qui se termina pourtant par la mort, de laquelle se voyant proche, il commanda à un des fermiers de chercher son fils, pour l'obliger à se retirer auprès de lui, lui disant qu'il pourroit le trouver en demandant où il y avoit des comédiens, (ce que le fermier savoit assez, car c'étoit celui qui lui fournissoit de l'argent après qu'il eut quitté le collége.) Aussi ayant appris qu'il y en avoit une troupe au Mans, il s'y achemina, et y trouva Léandre comme vous l'avez vu dans le chapitre précédent. Ragotin fut prié par tous ceux de la troupe, de les laisser conférer un moment sur le sujet du fermier nouvellement arrivé; ce qu'il fit en se retirant dans une autre chambre, où il demeura avec l'impatience qu'on peut s'imaginer. Aussi-tôt qu'il fut sorti, Léandre fit entrer le fermier de son pére, lequel leur déclara l'état où il étoit, et le désir qu'il avoit de voir son fils avant de mourir. Léandre demanda congé pour y satisfaire, ce que tous ceux de la troupe jugérent très-raisonnable. Ce fut alors que Destin déclara le secret qu'il avoit tenu caché jusqu'alors, touchant la qualité de Léandre; ce qu'il n'avoit appris qu'après le ravissement de mademoiselle Angélique, (comme vous l'avez vu dans la seconde partie de cette véritable histoire) ajoutant qu'ils avoient bien pu s'appercevoir qu'il n'agissoit pas avec lui, depuis qu'il l'avoit appris, comme il faisoit auparavant, puisque même il avoit pris un autre valet; que si quelquefois il étoit contraint de lui parler en maître,

c'étoit pour ne le découvrir pas ; mais qu'à présent il n'étoit plus tems de céler, tant pour désabuser mademoiselle de la Caverne, qui n'avoit pu ôter de son esprit que Léandre ne fût complice de l'enlévement de sa fille, ou peut-être l'auteur, que pour l'assurer de l'amour sincére qu'il lui portoit, et pour laquelle il s'étoit réduit à lui servir de valet, ce qu'il auroit continué, s'il n'eût été obligé de lui déclarer le secret, lorsqu'il le trouva dans l'hôtellerie, quand il alloit à la quête de mademoiselle Angélique. Et tant s'en faut qu'il eût consenti à son enlévement, qu'ayant trouvé les ravisseurs, il avoit hazardé sa vie pour la secourir ; mais qu'il n'avoit pu résister à tant de gens, qui l'avoient furieusement blessé et laissé pour mort sur la place. Tous ceux de la troupe lui demandérent pardon de ce qu'ils ne l'avoient pas traité selon sa qualité, mais qu'ils étoient excusables, puisqu'ils n'en avoient pas la connoissance. Mademoiselle de l'Etoile ajouta qu'elle avoit remarqué beaucoup d'esprit et de mérite en sa personne, ce qui l'avoit fait long-tems soupçonner quelque chose, en quoi elle avoit été comme confirmée depuis son retour ; joint à cela les lettres que la Caverne lui avoit fait voir : que pourtant elle ne savoit quel jugement en faire, le voyant si soumis au service de son frére, mais qu'à présent il n'y avoit pas lieu de douter de sa qualité. Alors la Caverne prit la parole ; et s'adressant à Léandre, lui dit : Vraiment, monsieur, après avoir connu en quelque façon votre condition par le contenu des lettres que vous écriviez à ma fille, j'avois toujours un juste sujet de me défier de vous, n'y ayant point d'apparence que l'amour que vous dites avoir pour elle fût légitime, comme le dessein que vous aviez formé de la mener en Angleterre me le

témoigne assez ; et en effet, monsieur ; quelle apparence qu'un seigneur si relevé, comme vous espérez l'être après la mort de monsieur votre pére, voulût songer à épouser une pauvre comédienne de campagne ! Je loue dieu que le tems soit venu que vous pourrez vivre content, dans la possession de ces belles terres qu'il vous laisse, et moi hors de l'inquiétude qu'à la fin vous ne me jouassiez quelque mauvais tour. Léandre, qui s'étoit fort impatienté en écoutant ce discours de la Caverne, lui répondit: Tout ce que vous dites, mademoiselle, que je suis sur le point de posséder, ne sauroit me rendre heureux, si je ne suis assuré en même-tems de la possession de mademoiselle Angélique votre fille ; sans elle je renonce à tous les biens que la nature, ou plutôt la mort de mon pére me donne ; et je vous déclare que je ne m'en vais recueillir sa succession, qu'à dessein de revenir aussi-tôt pour accomplir la promesse que je fais devant cette honorable compagnie, de n'avoir jamais pour femme que mademoiselle Angélique votre fille, pourvu qu'il vous plaise de me la donner et qu'elle y consente, comme je vous en supplie très-humblement toutes les deux. Et ne vous imaginez pas que je veuille l'emmener chez moi, c'est à quoi je ne pense point du tout ; j'ai trouvé tant de charmes en la vie comique, que je ne saurois m'en distraire, ni me séparer de tant d'honnêtes gens qui composent cette illustre troupe. Après cette franche déclaration, les comédiens et comédiennes, parlant tous ensemble, lui dirent qu'ils lui avoient de grandes obligations de tant de bonté, et que mademoiselle de la Caverne et sa fille seroient bien délicates, si elles ne lui donnoient la satisfaction qu'il prétendoit. Angélique ne répondit que comme une fille qui dépendoit de sa mére, laquelle

finit la conversation en disant à Léandre, que si à son retour il étoit dans les mêmes sentimens, il pouvoit tout espérer. Ensuite il y eut de grands embrassemens, et quelques larmes versées, les unes par un motif de joie, et les autres par la tendresse, qui fait ordinairement pleurer ceux qui en sont si susceptibles qu'ils ne sauroient s'en empêcher, quand ils voyent ou entendent dire quelque chose de tendre. Après tous ces beaux complimens, il fut conclu que Léandre s'en iroit le lendemain, et qu'il prendroit un des chevaux que l'on avoit loués; mais il dit qu'il monteroit celui de son fermier, qui se serviroit du sien, qui le porteroit assez bien chez lui. Nous ne prenons pas garde, dit Destin, que M. Ragotin s'impatiente, il faut le faire entrer : mais à propos, n'y a-t-il personne qui sache quelque chose de son dessein ? La Rancune qui n'avoit point parlé, ouvrit la bouche pour dire qu'il le savoit, et que le matin il lui avoit donné à déjeuner pour lui déclarer qu'il désiroit de s'associer à la troupe, et faire la comédie, sans prétendre lui être à charge ; parce qu'il avoit assez de bien, qu'il aimoit autant le dépenser en voyant le monde, que de demeurer au Mans; à quoi il l'avoit fort porté. Aussi-tôt Roquebrune s'avança pour dire poétiquement, qu'il n'étoit pas d'avis qu'on le reçût; en étant des poëtes comme des femmes, quand il y en a deux dans une maison il y en a une de trop : que deux poëtes dans une troupe y pourroit exciter des tempêtes, dont la source viendroit des contrariétés du Parnasse : d'ailleurs que la taille de Ragotin étoit si défectueuse, qu'au lieu d'apporter de l'ornement au théâtre, il en seroit déshonoré; et puis quel personnage pourra-t-il faire ? Il n'est pas capable des premiers rôles, monsieur Destin s'y opposeroit, et l'Olive pour les

seconds : il ne sauroit représenter un roi, non plus qu'une confidente, car il auroit aussi mauvaise mine sous le masque qu'à visage découvert, et ainsi je conclus qu'il ne soit pas reçu. Et moi, répartit la Rancune, je soutiens qu'on doit le recevoir, et qu'il sera fort propre pour représenter un nain, quand il en sera besoin, ou quelque monstre : comme celui de l'Andromède ; cela sera plus naturel que d'en faire d'artificiels. Et quant à la déclamation, je puis vous assurer que ce sera un autre Orphée, qui attirera tout le monde après lui. Derniérement quand nous cherchions mademoiselle Angélique, l'Olive et moi nous le rencontrâmes monté sur un mulet, semblable à lui, c'est-à-dire petit. Comme nous marchions, il se mit à déclamer des vers de Pirame avec tant d'emphase, que des passans qui conduisoient des ânes, s'approchérent du mulet et l'écoutérent avec tant d'attention, qu'ils otérent leurs chapeaux de leur tête pour le mieux entendre, et le suivirent jusqu'au logis, où nous nous arrêtâmes pour boire un coup. Si donc il a été capable d'attirer l'attention de ces âniers, jugez de ce que feront ceux qui sont capables de discerner les belles choses. Cette saillie fit rire tous ceux qui l'avoient entendue, et l'on fut d'avis de faire entrer Ragotin pour l'entendre lui-même. On l'appella, il vint, il entra ; et après avoir fait une douzaine de révérences, il commença sa harangue en cette sorte : Illustres personnages, auguste sénat du parnasse ! (il s'imaginoit sans doute d'être dans le barreau du présidial du Mans, où il n'étoit guére entré depuis qu'il y avoit été reçu avocat, ou dans l'académie des puristes :) on dit en commun proverbe, que les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs ; et par un proverbe contraire, les bonnes compagnies dissipent les mauvaises, et

rendent les personnes semblables à ceux qui les composent. Cet exorde si bien débité, fit croire aux comédiennes qu'il alloit faire un sermon; car elles tournérent la tête, et eurent beaucoup de peine à s'empêcher de rire. Quelque critique glosera peut-être sur ce mot de sermon; mais pourquoi Ragotin n'eût-il pas été capable d'une telle sottise, puisqu'il avoit bien fait chanter les chants d'église en sérénade avec des orgues? mais il continua: je me trouve si destitué de vertus, que je désire m'associer à votre illustre troupe, pour en apprendre et pour m'y façonner; car vous êtes les interprétes des muses, les échos vivans de leurs chers nourrissons; et vos mérites sont si connus à toute la France, que l'on vous admire jusqu'au-de-là des pôles. Pour vous, mesdemoiselles, vous charmez tous ceux qui vous considérent, et l'on ne sauroit entendre l'harmonie de vos belles voix, sans être ravi en admiration; aussi, beaux anges en chair et en os, tous les plus doctes poëtes ont-ils rempli leurs vers de vos louanges. Les Alexandres et les Césars n'ont jamais égalé la valeur de M. Destin, et des autres héros de cette illustre troupe. Il ne faut donc pas vous étonner si je desire avec tant de passion d'en accroître le nombre, ce qui vous sera facile si vous me faites l'honneur de m'y recevoir; au reste je ne veux point vous être à charge, ni ne prétends participer aux émolumens du théâtre, mais seulement être votre très-humble et très-obéissant serviteur. On le pria de sortir pour un moment, afin que l'on pût résoudre sur le sujet de sa harangue, et procéder dans les formes. Il sortit, et l'on commençoit d'opiner, quand le poëte se jetta à la traverse, pour former une seconde opposition: mais il fut relancé par la Rancune, qui l'eût encore mieux poussé, s'il n'eût

regardé son habit neuf, qu'il avoit acheté de l'argent qu'il lui avoit prêté. Enfin il fut conclu qu'il seroit reçu, pour être le divertissement de la compagnie. On l'appella, et quand il fut entré, Destin prononça en sa faveur : on fit les cérémonies accoutumées, il fut écrit sur le registre, prêta le serment de fidélité; on lui donna le mot auquel tous les comédiens se reconnoissent, et il soupa ce soir-là avec toute la caravanne.

CHAPITRE IV.

Départ de Léandre, et de la troupe comique, pour aller à Alençon; disgrace de Ragotin.

APRÈS le soupé, il n'y eut personne qui ne félicitât Ragotin de l'honneur qu'on lui avoit fait de le recevoir dans la troupe; de quoi il s'enfla si fort, que son pourpoint s'en ouvrit en deux endroits. Cependant Léandre prit occasion d'entretenir sa chére Angélique, à laquelle il réitéra le dessein qu'il avoit fait de l'épouser; mais il le dit avec tant de douceurs, qu'elle ne lui répondit que des yeux, d'où elle laissa couler quelques larmes; je ne sai si ce fut de joie des belles promesses de Léandre, ou de tristesse de son départ : quoi qu'il en soit, ils se firent beaucoup de caresses, la Caverne n'y apportant plus d'obstacle. La nuit étant déjà fort avancée, il fallut se retirer. Léandre prit congé de toute la compagnie, et s'en fut se coucher. Le lendemain il se leva de bon matin, partit avec le fermier de son pére, et fit tant par ses journées qu'il arriva en la maison de son pére, qui étoit malade, lequel lui témoigna d'être bien

aise de sa venue ; et selon que ses forces le lui permirent, il lui exprima la douleur que lui avoit causé son absence, et lui dit ensuite qu'il avoit bien de la joie de le revoir, pour lui donner sa derniére bénédiction, et avec elle tous ses biens, nonobstant l'affliction qu'il avoit eue de sa mauvaise conduite, mais qu'il croyoit qu'il en useroit mieux à l'avenir : nous apprendrons la suite à son retour. Les comédiens et comédiennes étant habillés, chacun amassa ses nipes, on remplit les coffres, on fit les bales du bagage comique, et on prépara tout pour partir. Il manquoit un cheval pour une des demoiselles, parce que l'un de ceux qui les avoient loués s'étoit dédit ; on pria l'Olive d'en chercher un autre, quand Ragotin entra, lequel ayant ouï cette proposition, dit qu'il n'en étoit pas besoin, parce qu'il en avoit un pour porter mademoiselle de l'Etoile ou Angélique en croupe, attendu qu'à son avis on ne pourroit pas aller en un jour à Alençon, y ayant dix grandes lieues du Mans ; qu'en y mettant deux jours, comme il le falloit nécessairement, son cheval ne seroit pas trop fatigué de porter deux personnes. Mais la l'Etoile l'interrompant lui dit, qu'elle ne pourroit pas se tenir en croupe ; ce qui affligea fort le petit homme, qui fut un peu consolé, quand Angélique dit qu'elle le feroit bien elle. Ils déjeunérent tous, et l'opérateur et sa femme furent de la partie ; mais pendant que l'on apprêtoit le déjeuné, Ragotin prit l'occasion de parler au seigneur Ferdinandi, auquel il fit la même harangue qu'il avoit faite à l'avocat dont nous avons parlé, quand il le prenoit pour lui ; à laquelle il répondit qu'il n'avoit rien oublié pour mettre tous les secrets de la magie en pratique, mais sans aucun effet, ce qui l'obligeoit de croire que la l'Etoile étoit plus grande magicienne qu'il

qu'il n'étoit magicien, qu'elle avoit des charmes beaucoup plus puissans que les siens, et que c'étoit une dangereuse personne, qu'il avoit grand sujet de craindre. Ragotin vouloit repartir, mais on le pressa de se laver les mains, et de se mettre à table, ce qu'ils firent tous. Après le déjeuné, Inézille témoigna à tous ceux de la troupe, et principalement aux demoiselles, le déplaisir qu'elle et son mari avoient d'un départ si prompt, leur protestant qu'ils eussent bien désiré de les suivre à Alençon, pour avoir l'honneur de leur conversation plus long-tems, mais qu'ils seroient obligés de monter sur le théâtre pour débiter leurs drogues, et par conséquent faire des farces; que cela étant public et ne coûtant rien, le monde y va plus facilement qu'à la comédie, où il faut donner de l'argent, et qu'ainsi au lieu de les servir, ils leur pourroient nuire, et que pour l'éviter, ils avoient résolu de monter au Mans après leur départ. Alors ils s'embrassérent les uns les autres, et se dirent mille douceurs. Les demoiselles pleurérent, et enfin tous se firent de grands complimens, à la réserve du poëte, qui en d'autres occasions eût parlé plus que quatre, et en celle-ci demeura muet, la séparation d'Inézille lui ayant été un si furieux coup de foudre, qu'il ne put jamais le parer, quoiqu'il s'estimât tout couvert de lauriers du Parnasse. La charette étant chargée et prête à partir, la Caverne y prit place au même endroit que vous l'avez vu au commencement de ce roman. La l'Etoile monta sur un cheval que Destin conduisoit, et Angélique se mit derriére Ragotin, qui avoit pris avantage en montant à cheval, pour éviter un second accident de sa carabine, qu'il n'avoit pourtant pas oubliée, car il l'avoit pendue à sa bandouliére; tous les autres allérent à pied, dans le même ordre qu'ils étoient

arrivés au Mans. Quand ils furent dans un petit bois qui est au bout du pavé, environ à une lieue de la ville, un cerf qui étoit poursuivi par les gens de monsieur le marquis de Lavardin, traversa le chemin, et fit peur au cheval de Ragotin qui alloit devant; ce qui lui fit quitter l'étrier, et mettre en même-tems la main à sa carabine: mais comme il le fit avec précipitation, le talon se trouva justement sous son aisselle, et comme il avoit la main à la détente, le coup partit, et parce qu'il l'avoit beaucoup chargée, et à bale, elle repoussa si furieusement qu'elle le renversa par terre; et en tombant le bout de la carabine donna contre les reins d'Angélique, qui tomba aussi, mais sans se faire aucun mal, car elle se trouva sur ses pieds; pour Ragotin, il donna de la tête contre la souche d'un vieux arbre pourri, qui étoit environ un pied hors de terre, qui lui fit une assez grosse bosse au-dessus de la tempe; on y mit une piéce d'argent, et on lui banda la tête avec un mouchoir; ce qui excita de grands éclats de rire à tous ceux de la troupe, ce qu'ils n'eussent peut-être pas fait, si le mal eût été plus grand; encore ne sait-on, car il est bien difficile de s'en empêcher en de pareilles occasions: aussi ils s'en régalérent comme il faut, ce qui pensa faire enrager le petit homme, qui aussi fut remonté sur son cheval, et Angélique, qui ne lui permit pas de recharger sa carabine, comme il le vouloit faire: et l'on continua de marcher jusqu'à la Guerche, où l'on fit repaître les quatre chevaux qui étoient attelés à la charette, et les deux autres porteurs. Tous les comédiens goûtérent; pour les demoiselles elles se mirent sur un lit, autant pour se reposer que pour considérer les hommes qui buvoient à qui mieux mieux, sur-tout la Rancune et Ragotin (à

qui l'on avoit débandé la tête, à laquelle la piéce d'argent avoit repercuté la contusion) qui se le portòient à une santé qu'ils s'imaginoient que personne n'entendoit, ce qui obligea Angélique à crier à Ragotin, monsieur, prenez garde à vous, et songez à bien conduire votre voiture; ce qui démonta un peu le petit avocat encomédienné, qui fit aussi-tôt cession d'armes, ou plutôt de verres, avec la Rancune. On paya l'hôtesse, on remonta à cheval, et la caravane comique marcha. Le tems étoit beau, et le chemin de même, ce qui fut cause qu'ils arrivérent de bonne heure à un bourg qu'on appelle Vivain. Ils descendirent au coq hardi, qui est le meilleur logis; mais l'hôtesse (qui n'étoit pas la plus agréable du pays du Maine) fit quelque difficulté de les recevoir, disant qu'elle avoit beaucoup de monde, entr'autres un receveur des tailles de la province, et un autre receveur des épices du présidial du Mans, avec quatre ou cinq marchands de toile. La Rancune qui songea aussi-tôt à faire quelque tour de son métier, lui dit qu'ils ne demandoient qu'une chambre pour les demoiselles, et que pour les hommes ils se coucheroient comme ils pourroient, et qu'une nuit étoit bientôt passée; ce qui adoucit un peu la fierté de la dame cabaretiére. Ils entrérent donc, et l'on ne déchargea point la charette, car il y avoit dans la basse-cour une remise de carrosse où on la mit, et on la ferma à clef; et l'on donna une chambre aux comédiennes, où tous ceux de la troupe soupérent, et quelque tems après les demoiselles se couchérent dans deux lits qu'il y avoit, savoir la l'Etoile dans un, et la la Caverne et sa fille Angélique dans l'autre. Vous jugez bien qu'elles ne manquérent pas de fermer la porte, aussi bien que les deux receveurs, qui se retirérent aussi dans une autre cham-

bre, où ils firent porter leurs valises qui étoient pleines d'argent, sur lequella Rancune ne put pas mettre la main, car ils se précautionnérent bien, mais les marchands payérent pour eux. Ce méchant homme eut assez de prévoyance pour être logé dans la même chambre où ils avoient fait porter leurs bales. Il y avoit trois lits, dont les marchands en occupoient deux, et l'Olive et la Rancune l'autre, lequel ne dormit point : mais quand il connut que les autres dormoient ou devoient dormir, il se leva doucement pour faire son coup, qui fut interrompu par un des marchands auquel il étoit survenu un mal de ventre, avec une envie de le décharger, ce qui l'obligea à se lever, et la Rancune à regagner le lit. Cependant le marchand qui logeoit ordinairement dans ce logis, et qui en savoit toutes les issues, alla par la porte qui conduisoit à une petite galerie, au bout de laquelle étoient les lieux communs; ce qu'il fit pour ne donner pas mauvaise odeur aux vénérables comédiens. Quand il se fut vuidé, il retourna au bout de la galerie ; mais au lieu de prendre le chemin qui conduisoit à la chambre d'où il étoit parti, il prit de l'autre côté, et descendit dans la chambre où les receveurs étoient couchés (car les deux chambres et les montées étoient disposées de la sorte :) il s'approcha du premier lit qu'il rencontra, croyant que ce fut le sien, et une voix à lui inconnue lui demanda, qui est-là ? Il passa sans rien dire à l'autre lit où on lui dit la même chose, mais d'un ton plus élevé, et en criant : l'hôte, de la chandelle, il y a quelqu'un dans notre chambre! L'hôte fit lever une servante, mais avant qu'elle fût en état de comprendre qu'il falloit de la lumiére, le marchand eut loisir de remonter, et de descendre par où il étoit allé. La Rancune qui entendoit tout

ce débat (car il n'y avoit qu'une simple cloison d'ais entre les deux chambres) ne perdit pas de tems, mais dénoua habilement les cordes de deux bales, dans chacune desquelles il prit deux piéces de toile, et renoua les cordes comme si personne n'y eût touché ; car il savoit le secret qui n'est connu que de ceux du métier, non plus que leur numero et leurs chiffres. Il vouloit en attaquer une autre, quand le marchand entra dans la chambre, et y ayant ouï marcher, dit qui est-là ? La Rancune qui ne manquoit point de repartie (après avoir fourré les quatre piéces de toile dans le lit) dit qu'on avoit oublié de mettre un pot de chambre, et qu'il cherchoit la fenêtre pour pisser. Le marchand qui n'étoit pas encore recouché, lui dit : Attendez, monsieur, je vais l'ouvrir, car je sai mieux où elle est que vous ; il l'ouvrit, et se remit au lit. La Rancune s'approcha de la fenêtre, par laquelle il pissa aussi copieusement que quand il arrosa un marchand du bas Maine avec qui il étoit couché dans un cabaret de la ville du Mans, comme vous l'avez vu dans le sixiéme chapitre de la premiére partie de ce roman ; après quoi il retourna se coucher sans fermer la fenêtre. Le marchand lui cria qu'il ne devoit pas l'avoir laissée ouverte, et l'autre lui cria encore plus haut qu'il la fermât s'il vouloit : que pour lui il n'eût pas pu retrouver son lit dans l'obscurité, ce qui n'étoit pas quand elle étoit ouverte, parce que la lune luisoit bien fort dans la chambre. Le marchand appréhendant qu'il ne voulût lui faire une querelle d'Allemand, se leva sans lui repartir, ferma la fenêtre et se remit au lit, où il ne dormoit pas, dont bien lui prit ; car sa bale n'eût pas eu meilleur marché que les deux autres. Cependant l'hôte et l'hôtesse crioient à la chambriére d'allumer vîte la chandelle : elle

s'en mettoit en devoir, mais comme il arrive ordinairement, que plus on s'empresse moins on avance, aussi cette misérable servante souffla les charbons plus d'une heure sans pouvoir l'allumer ; l'hôte et l'hôtesse lui disoient mille malédictions, et les receveurs crioient toujours plus fort, de la chandelle. Enfin, quand elle fut allumée, l'hôte et l'hôtesse et la servante montérent à leur chambre, où n'ayant trouvé personne, ils leur dirent qu'ils avoient grand tort de mettre ainsi tous ceux du logis en allarme ; eux soutenoient toujours d'avoir vu et ouï un homme, et de lui avoir parlé. L'hôte passa de l'autre côté, et demanda aux comédiens et aux marchands si quelqu'un d'eux étoit sorti ? Ils dirent tous que non, à la réserve de monsieur, dit un des marchands, parlant de la Rancune, qui s'est levé pour pisser par la fenêtre ; car on n'a point donné de pot de chambre. L'hôte gronda fort la servante de ce manquement, et alla trouver les receveurs, auxquels il dit qu'il falloit qu'ils eussent fait quelque mauvais songe, car personne n'avoit bougé ; et après leur avoir dit qu'ils dormissent bien, et qu'il n'étoit pas encore jour, ils se retirérent. Si-tôt que le jour fut venu, la Rancune se leva et demanda la clef de la remise, où il entra pour cacher les quatre piéces de toile qu'il avoit dérobées, et qu'il mit dans une des bales de la charette.

CHAPITRE V.

Ce qui arriva aux comédiens entre Vivain et Alençon. Autre disgrace de Ragotin.

Tous les héros et héroïnes de la troupe comique partirent de bon matin, et prirent le grand chemin d'Alençon, et arrivérent heureusement au Bourg-le-Roi, que le vulgaire appelle le Bouleray, où ils dinérent et se reposérent quelque tems, pendant lequel on mit en avant si l'on passeroit par Arsonnay, qui est un village à une lieue d'Alençon, ou si l'on prendroit de l'autre côté, pour éviter Barrée, qui est un chemin où pendant les plus grandes chaleurs de l'été il y a de la boue, où les chevaux enfoncent jusqu'aux sangles. On consulta là-dessus le charetier, qui assura qu'il passeroit par-tout, ses quatre chevaux étant les meilleurs de tous les attelages du Mans : d'ailleurs qu'il n'y avoit qu'environ cinq cent pas de mauvais chemin, et que celui des communes de Saint Pater, où il faudroit passer, n'étoit guére plus beau et beaucoup plus long ; qu'il n'y auroit que les chevaux et la charette qui entreroient dans la boue, parce que les gens de pied passeroient dans les champs ; quittes pour enjamber certaines fascines qui ferment les terres afin que les chevaux n'y puissent pas entrer ; on les appelle en ce pays-là des échaliers. Ils enfilérent donc ce chemin-là. Mademoiselle de l'Etoile dit qu'on l'avertît quand on en seroit près, parce qu'elle aimoit mieux aller à pied en beau chemin, qu'à cheval dans la boue. Angélique en dit autant, et aussi la la Caverne, qui appréhenda que la charette ne versât. Quand ils furent

sur le point d'entrer dans ce mauvais chemin ; Angélique descendit de la croupe du cheval de Ragotin, Destin fit mettre pied à terre à la l'Etoile, et l'on aida à la la Caverne à descendre de la charette. Roquebrune monta sur le cheval de la l'Etoile et suivit Ragotin qui alloit après la charette. Quand ils furent au plus boueux du chemin, et à un lieu où il n'y avoit d'espace que pour la charette, quoique le chemin fût fort large, ils rencontrérent une vingtaine de chevaux de voiture, que cinq ou six paysans conduisoient, qui se mirent à crier au charetier de reculer. Le charetier leur crioit encore plus fort : reculez vous-mêmes, vous le ferez plus aisément que moi. De détourner à droite ou à gauche, cela ne se pouvoit, car de chaque côté il n'y avoit que des fondriéres insondables. Les voituriers voulant faire les mauvais, s'avancérent si brusquement contre la charette, en criant si fort que les chevaux en prirent tant de peur qu'ils en rompirent leurs traits, et se jettérent dans les fondriéres : le timonier se détourna tant soit peu sur la gauche, ce qui fit avancer la roue du même côté, qui pour ne trouver point de ferme fit verser la charette. Ragotin tout bouffi d'orgueil et de colére, crioit comme un démoniaque contre les voituriers, et croyant de pouvoir passer au côté droit, où il sembloit y avoir du vuide ; car il vouloit joindre les voituriers qu'il menaçoit de sa carabine, pour les faire reculer. Il s'avança donc ; mais son cheval s'embourba si fort, que tout ce qu'il put faire, ce fut de désétriner promptement et désarçonner en même-tems, et de mettre pied à terre : mais il enfonça jusqu'aux aisselles ; et s'il n'eût pas étendu les bras, il eût enfoncé jusqu'au menton. Cet accident si imprévu fit arrêter tous ceux qui passoient dans les champs,

pour penser à y remédier. Le poëte qui avoit toujours bravé la fortune, s'arrêta doucement, et fit reculer son cheval jusqu'à ce qu'il eût trouvé le sec. Les voituriers voyant tant d'hommes qui avoient tous chacun un fusil sur l'épaule, et une épée au côté, reculérent sans bruit de peur d'être battus, et prirent un autre chemin. Cependant il fallut songer à remédier à tout ce désordre, et l'on dit qu'il falloit commencer par monsieur Ragotin, et par son cheval, car ils étoient tous deux en grand péril. L'Olive et la Rancune furent les premiers qui s'en mirent en devoir; mais quand ils voulurent s'en approcher, ils enfoncérent jusqu'aux cuisses, et ils auroient encore enfoncé s'ils eussent avancé davantage : tellement qu'après avoir sondé en plusieurs endroits sans y trouver du ferme, la Rancune qui avoit toujours des expédiens d'un homme de son naturel, dit sans rire qu'il n'y avoit point d'autre reméde pour tirer monsieur Ragotin du danger où il étoit, que de prendre la corde de la charette (qu'aussi bien il falloit la décharger) et la lui attacher au col, et le faire tirer par les chevaux, qui s'étoient remis dans le grand chemin. Cette proposition fit rire tous ceux de la compagnie, mais non pas Ragotin, qui en eut autant de peur, comme lorsque la Rancune lui vouloit couper son chapeau sur le visage, quand il l'avoit enfoncé dedans. Mais le charetier qui s'étoit hazardé pour relever les chevaux, le fit encore pour Ragotin : il s'approcha de lui, et à diverses reprises le sortit et le conduisit dans le champ où étoient les comédiennes, qui ne purent s'empêcher de rire, le voyant en si bel équipage; elles se contraignirent pourtant tant qu'elles purent. Cependant le charetier retourna son cheval, qui étant assez vigoureux sortit avec un peu d'aide, et alla trouver les autres : ensuite

de quoi l'Olive, la Rancune et le même charetier ; qui étoient déjà tous pleins de boue, déchargérent la charette, la remuérént et la rechargérent. Elle fut aussi-tôt réattelée, et les chevaux la sortirent de ce mauvais pas. Ragotin remonta sur son cheval avec peine, car le harnois étoit tout rompu ; mais Angélique ne voulut pas se remettre derriére lui, pour ne point gâter ses habits. La la Caverne dit qu'elle iroit bien à pied, ce que fit aussi la l'Etoile, que Destin continua de conduire jusqu'aux chênes verds, qui est le premier logis qu'on trouve en venant du Mans au fauxbourg de Monfort, où ils s'arrêtérent, n'osant pas entrer dans la ville dans un si étrange désordre. Après que ceux qui avoient travaillé eurent bu, ils employérent le reste du jour à faire secher leurs habits, après en avoir pris d'autres dans les coffres que l'on avoit déchargés ; car ils en avoient eu chacun en présent de la noblesse Mancelle. Les comédiennes soupérent légérement, lasses du chemin qu'elles avoient été contraintes de faire à pied, ce qui les obligea aussi à se coucher de bonne heure. Les comédiens ne se couchérent qu'après avoir bien soupé. Les uns et les autres étoient à leur premier sommeil, environ les onze heures, quand une troupe de cavaliers frappérent à la porte de l'hôtellerie. L'hôte répondit que son logis étoit plein, et que d'ailleurs il étoit heure indue. Ils recommencérent à frapper plus fort, en menaçant d'enfoncer la porte. Destin, qui avoit toujours Saldaigne en tête, crut que c'étoit lui qui venoit à force ouverte pour enlever la l'Etoile : mais ayant regardé par la fenêtre, il apperçut, à la faveur de la clarté de la lune, un homme qui avoit les mains liées par derriére, ce qu'ayant dit fort bas à ses compagnons, qui étoient tous aussi bien que lui en état

de le bien recevoir, Ragotin dit assez haut que c'étoit monsieur de la Rapiniére qui avoit pris quelque voleur, car il étoit à la quête. Ils furent confirmés dans cette opinion, quand ils ouïrent commander à l'hôte d'ouvrir de par le roi. Mais pourquoi diable, dit la Rancune, ne l'a-t-il pas mené au Mans, ou à Beaumont le Vicomte, ou au pis aller à Fresnay? car quoique ce fauxbourg soit du Maine, il n'y a point de prisons; il faut qu'il y ait-là du mystére! L'hôte fut contraint d'ouvrir à la Rapiniére, qui entra avec dix archers, lesquels menoient un homme attaché comme je viens de vous dire, et qui ne faisoit que rire, sur-tout quand il regardoit la Rapiniére, ce qu'il faisoit fixément, contre l'ordinaire des criminels; et c'est la premiére raison pourquoi il ne le mena pas au Mans. Or vous saurez que la Rapiniére ayant appris que l'on avoit fait plusieurs voleries, et pillé quelques maisons champêtres, il se mit en devoir de chercher les malfaiteurs. Comme lui et ses archers approchoient de la forêt de Persaine, ils virent un homme qui en sortoit; mais quand il apperçut cette troupe d'hommes à cheval, il prit le chemin du bois, ce qui fit juger à la Rapiniére que ce pouvoit en être un. Il piqua si fort et ses gens aussi, qu'ils attrapérent cet homme, qui ne répondit qu'en termes confus aux interrogats que la Rapiniére lui fit; mais il ne parut pas confus, au contraire, il se mit à rire et à regarder fixément la Rapiniére, qui plus il le considéroit, plus il s'imaginoit de l'avoir vu autrefois, et il ne se trompoit pas: mais du tems qu'ils s'étoient vus, on portoit les cheveux courts et de grandes barbes, et cet homme-là avoit la chevelure fort longue et point de barbe, et d'ailleurs ses habits étoient différens; tout cela lui en ôtoit la connoissance. Il le fit néanmoins attacher à un banc de

la table de la cuisine qui étoit à dossier à l'antique ; et le laissa en la garde de deux archers, et s'en alla coucher après avoir fait un peu de collation. Le lendemain Destin se leva le premier, et en passant par la cuisine il vit les archers endormis sur une méchante paillasse, et un homme attaché à un des bancs de la table, lequel lui fit signe de s'approcher, ce qu'il fit ; mais il fut fort étonné quand le prisonnier lui dit : Vous souvient-il quand vous futes attaqué à Paris sur le pont-neuf, où vous fûtes volé, et principalement d'une boëte de portrait ? J'étois alors avec le sieur de la Rapiniére, qui étoit notre capitaine ; ce fut lui qui me fit avancer pour vous attaquer, vous savez tout ce qui se passa. J'ai appris que vous avez tout su de Doguin à l'heure de sa mort, et que la Rapiniére vous a rendu votre boëte. Vous avez une belle occasion de vous venger de lui ; car s'il me méne au Mans, comme il fera peut-être, j'y serai pendu sans doute ; mais il ne tiendra qu'à vous qu'il ne soit de la danse. Il ne faudra que joindre votre déposition à la mienne, et puis vous savez comme va la justice du Mans. Destin le quitta, et attendit que la Rapiniére fût levé. Ce fut pour lors qu'il témoigna bien qu'il n'étoit point vindicatif, car il l'avertit du dessein du criminel, en lui disant tout ce qu'il avoit dit de lui, et ensuite lui conseilla de s'en retourner, et de laisser ce misérable. Il vouloit attendre que les comédiennes fussent levées pour leur donner le bon jour ; mais Destin lui dit franchement que la l'Etoile ne le pourroit pas voir, sans s'emporter furieusement contre lui avec justice. Il lui dit plus, que si le vi-bailli d'Alençon, qui est le prévôt de ce bailliage-là, savoit tout ce manége, il le viendroit prendre. Il le crut, fit détacher le prisonnier qu'il laissa en liberté, monta à cheval avec ses archers,

et s'en alla sans payer l'hôtesse (ce qui lui étoit assez ordinaire) et sans remercier Destin, tant il étoit troublé. Après son départ Destin appella Roquebrune, l'Olive et le décorateur, qu'il mena dans la ville, et ils allérent directement au grand jeu de paume, où ils trouvérent six gentilshommes qui jouoient partie. Il demanda le maître du tripot, et ceux qui étoient dans la galerie ayant connu que c'étoient des comédiens, dirent aux joueurs que c'étoient des comédiens, et qu'il y en avoit un qui avoit fort bonne mine. Les joueurs achevérent leur partie, et montérent dans une chambre pour se faire frotter, tandis que Destin traitoit avec le maître du jeu de paume. Ces gentilshommes étant descendus à demi-vêtus, saluérent Destin, et lui demandérent toutes les particularités de la troupe ; de quel nombre de personnes elle étoit composée; s'il y avoit de bons acteurs; s'ils avoient de beaux habits, et si les femmes étoient belles. Destin répondit sur tous ces chefs, ensuite de quoi ces gentilshommes lui offrirent leurs services, et priérent le maître de les accommoder, ajoutant que s'ils avoient patience qu'ils fussent tout-à-fait habillés, ils boiroient ensemble, ce que Destin accepta pour faire des amis en cas que Saldaigne le cherchât encore; car il en avoit toujours de l'appréhension. Cependant il convint du prix pour le louage du tripot, et ensuite le décorateur alla chercher un ménuisier pour bâtir le théâtre suivant le modéle qu'il lui donna; et les joueurs étant habillés, Destin s'approcha d'eux de si bonne grace, et avec sa grande mine leur fit paroître tant d'esprit, qu'ils conçurent de l'amitié pour lui. Ils lui demandérent où la troupe étoit logée, et lui leur ayant répondu qu'elle etoit aux chênes verds en Montfort, ils lui dirent : Allons boire dans un logis qui sera votre fait : nous voulons

vous aider à faire le marché. Ils y allérent, furent d'accord du prix pour trois chambres, et y déjeûnérent très-bien. Vous pouvez bien croire que leur entretien ne fut que de vers et de piéces de théâtre, ensuite de quoi ils firent grande amitié, et allérent avec lui voir les comédiennes qui étoient sur le point de dîner, ce qui fut cause que ces gentilshommes ne demeurérent pas long-tems avec elles. Ils les entretinrent pourtant agréablement pendant le peu de tems qu'ils y furent, ils leur offrirent leurs services et leur protection, car c'étoient des principaux de la ville. Après le dîné on fit porter le bagage comique à la coupe d'or, qui étoit le logis que Destin avoit retenu; et quand le théâtre fut en état, ils commencérent à représenter. Nous les laisserons dans cet exercice, où ils firent tous voir qu'ils n'étoient pas apprentifs, et retournerons voir ce que fait Saldaigne depuis sa chûte.

CHAPITRE VI.

Mort de Saldaigne.

Vous avez vu dans le douziéme chapitre de la seconde partie de ce roman, comment Saldaigne étoit demeuré au lit malade de sa chûte, dans la maison du baron d'Arques, à l'appartement de Verville, et ses valets si ivres dans une hôtellerie d'un bourg distant de deux lieues de ladite maison, que celui de Verville eut bien de la peine à leur faire comprendre que la demoiselle s'étoit sauvée, et que l'autre homme que son maître leur avoit donné la suivoit avec l'autre cheval. Après qu'ils se furent bien frotté les yeux, et qu'ils eurent bâillé chacun

trois ou quatre fois, et allongé les bras en s'étirant, ils se mirent en devoir de la chercher. Ce valet leur fit prendre un chemin par lequel il savoit bien qu'ils ne la trouveroient pas, suivant l'ordre que son maître lui en avoit donné; aussi roulérent-ils trois jours, au bout desquels ils s'en retournérent trouver Saldaigne, qui n'étoit pas encore guéri de sa chûte, ni même en état de quitter le lit, auquel ils dirent que la fille s'étoit sauvée, mais que l'homme que M. de Verville leur avoit donné la suivoit à cheval. Saldaigne pensa enrager à la réception de cette nouvelle, et bien prit à ses valets qu'il étoit au lit et attaché par une jambe; car s'il eût été debout, ou s'il eût pu se lever, ils n'eussent pas seulement essuyé des paroles comme ils firent, mais il les auroit roué de coups de bâton, car il pesta si furieusement contre eux, leur disant toutes les injures imaginables, et se mit si fort en colére que son mal augmenta, et la fiévre le reprit; ensorte que quand le chirurgien vint pour le panser, il appréhenda que la gangréne ne se mît à sa jambe, tant elle étoit enflammée; et même il y avoit quelque lividité, ce qui l'obligea d'aller trouver Verville, à qui il conta cet accident, lequel se douta bien de ce qui l'avoit causé, et qui alla aussi-tôt voir Saldaigne, pour lui demander la cause de son altération, ce qu'il savoit assez; car il avoit été averti par son valet de tout le succès de l'affaire; et l'ayant appris de lui-même, il lui redoubla sa douleur, en disant que c'étoit lui qui avoit tramé cette piéce, pour lui éviter la plus mauvaise affaire qui pût jamais lui arriver; car, lui dit-il, vous voyez bien que personne n'a voulu retirer cette fille; et je vous déclare que si j'ai souffert que ma femme, votre sœur, l'ait logée céans, ce n'a été qu'à dessein de la remettre entre les mains de son frére et

de ses amis. Dites-moi un peu, que seriez vous devenu si l'on avoit fait des informations contre vous pour un rapt, qui est un crime capital, et que l'on ne pardonne point ? Vous croyez peut-être que la bassesse de sa naissance, et sa profession, vous auroient excusé de cette licence : vous vous flattez en cela ; car apprenez qu'elle est fille de gentilhomme et de demoiselle, et qu'au bout vous n'y auriez pas trouvé votre compte; et après tout, quand les moyens de la justice auroient manqué, sachez qu'elle a un frére qui s'en seroit vengé ; car c'est un homme qui a du cœur, vous l'avez éprouvé en plusieurs rencontres ; ce qui devroit vous obliger à avoir de l'estime pour lui, plutôt que de le persécuter comme vous faites. Il est tems de cesser ces vaines poursuites, où vous pourriez succomber à la fin ; car vous savez bien que le désespoir fait tout hazarder : il vaut donc mieux pour vous le laisser en paix. Ce discours, qui devoit obliger Saldaigne à rentrer en lui-même, ne servit qu'à redoubler sa rage, et à lui faire prendre d'étranges résolutions, qu'il dissimula en présence de Verville, et qu'il tâcha depuis d'exécuter. Il se dépêcha de guérir, et sitôt qu'il fut en état de pouvoir monter à cheval, il prit congé de Verville, et en même-tems il prit le chemin du Mans, où il croyoit trouver la troupe ; mais ayant appris qu'elle en étoit partie pour aller à Alençon, il résolut d'y aller. Il passa par Vivain, où il fit repaître ses gens et trois coupe-jarrêts qu'il avoit pris avec lui. Quand il entra au logis du Coq hardi, où il mit pied à terre, il entendit une grande rumeur ; c'étoient les marchands de toile, qui étant allés au marché à Beaumont, s'étoient apperçus du larcin que leur avoit fait la Rancune, et étoient revenus s'en plaindre à l'hôtesse, qui en criant bien fort, leur soutenoit qu'elle n'en étoit pas

responsable,

responsable, puisqu'ils ne lui avoient pas donné leurs bales à garder, mais qu'ils les avoient fait porter dans leurs chambres; et les marchands repliquoient : Cela est vrai, mais que diable avez-vous à faire d'y mettre coucher ces bateleurs ? car sans doute ce sont eux qui nous ont volés. Mais, repartit l'hôtesse, trouvâtes-vous vos bales crevées, ou les cordes défaites ? Non, disent les marchands, et c'est ce qui nous étonne, car elles étoient nouées comme si nous l'eussions fait nous-mêmes. Or allez vous promener, dit l'hôtesse. Les marchands vouloient repliquer, quand Saldaigne jura qu'il les battroit s'ils faisoient plus de bruit. Ces pauvres marchands, voyant tant de gens, et de si mauvaise mine, furent contraints de se taire, et attendirent leur départ, pour recommencer leur dispute avec l'hôtesse. Après que Saldaigne, ses gens et ses chevaux eurent repu, il prit la route d'Alençon, où il arriva fort tard. Il ne dormit point de toute la nuit, qu'il employa à penser aux moyens de se venger sur Destin, de l'affront qu'il lui avoit fait de lui avoir ravi sa proie; et comme il étoit fort brutal, il ne prit que des résolutions brutales. Le lendemain il alla à la comédie avec ses compagnons qu'il fit passer devant, et paya pour quatre : ils n'étoient connus de personne, ainsi il leur fut facile de passer pour étrangers; pour lui il entra le visage couvert de son manteau, et la tête enfoncée dans son chapeau, comme un homme qui ne veut pas être connu. Il s'assit et assista à la comédie, où il s'ennuya autant que les autres s'y plûrent, car tous admirérent la l'Etoile, qui représenta ce jour-là la Cléopatre de la trompeuse tragédie du grand Pompée, de l'inimitable Corneille. Quand elle fut finie, Saldaigne et ses gens demeurérent dans le jeu de paume, résolus d'y attaquer Destin. Mais

cette troupe avoit si fort gagné les bonnes graces de toute la noblesse, et de tous les honnêtes bourgeois d'Alençon, que ceux qui la composoient n'alloient point au théâtre, ni ne s'en retournoient point à leur logis qu'avec un grand cortége. Ce jour-là une jeune dame, veuve, fort galante, qu'on appelloit madame de Villefleur, convia les comédiennes à souper; (ce que Saldaigne put facilement entendre): elles s'en excusérent civilement; mais voyant qu'elle persistoit de si bonne grace à les en prier, elles lui promirent d'y aller. Ensuite elles se retirérent, mais très-bien accompagnées, et notamment de ces gentilshommes qui jouoient à la paume quand Destin vint pour louer le tripot, et d'un grand nombre d'autres: ce qui rompit le mauvais dessein de Saldaigne, qui n'osa éclater devant tant d'honnêtes gens, avec lesquels il n'eût pas trouvé son compte. Mais il s'avisa de la plus insigne méchanceté que l'on puisse imaginer, qui fut d'enlever la l'Etoile quand elle sortiroit de chez madame de Villefleur, et de tuer tous ceux qui viendroient s'y opposer à la faveur de la nuit. Les trois comediennes y allérent souper et passer la veillée. Or, comme je vous l'ai déjà dit, cette dame étoit jeune et fort galante, ce qui attiroit à sa maison toute la belle compagnie, qui augmenta ce soir-là à cause des comédiennes. Or Saldaigne s'étoit imaginé d'enlever la l'Etoile avec autant de facilité, que quand il l'avoit ravie lorsque le valet de Destin la conduisoit, suivant la maudite invention de la Rapiniére. Il prit donc un vigoureux cheval qu'il fit tenir par un de ses laquais, lequel il posta à la porte de la maison de ladite dame de Villefleur, qui étoit située dans une petite rue proche du palais, croyant qu'il lui seroit facile de faire sortir la l'Etoile, sous quelque prétexte, et de la

monter promptement sur le cheval, avec l'aide de ses trois hommes qui battroient l'estrade dans la grande place, pour la mener après où il lui plaîroit. Enfin il se repaissoit de ces vaines chiméres, et tenoit déjà la proie en idée; mais il arriva qu'un homme d'église qui n'étoit pas de ceux qui se font scrupule de tout, et bien souvent de rien; car il fréquentoit les honorables compagnies, et aimoit si fort la comédie qu'il faisoit connoissance avec tous les comédiens qui venoient à Alençon; il en avoit fait une fort étroite avec ceux de notre illustre troupe, et alloit veiller ce soir-là chez madame de Villefleur. Ayant apperçu un laquais, qu'il ne connoissoit pas non plus que la livrée qu'il portoit, tenant un cheval par la bride, et s'étant enquis à qui il étoit, et ce qu'il faisoit-là, et si son maître étoit dans la maison; et ayant trouvé beaucoup d'obscurité dans ses réponses, il monta à la salle où étoit la compagnie, à laquelle il conta ce qu'il avoit vu, et qu'il avoit ouï marcher des personnes à l'entrée de la petite rue. Destin qui avoit observé cet homme qui se cachoit le visage de son manteau, et qui avoit toujours l'imagination frappée de Saldaigne, ne douta point que ce ne fût lui: il n'en avoit pourtant rien dit à personne, mais il avoit mené tous ses compagnons chez madame de Villefleur, pour faire escorte aux demoiselles qui y veilloient; mais ayant appris de la bouche de l'ecclésiastique ce que vous venez d'entendre, il fut confirmé dans la croyance que c'étoit Saldaigne, qui venoit hazarder un second enlévement de sa chére l'Etoile. On consulta sur ce que l'on devoit faire, et l'on conclut que l'on attendroit l'événement, et que si personne ne paroissoit avant l'heure de la retraite, on sortiroit avec toute la précaution qu'on peut prendre en pareilles occasions. Mais on ne demeura pas

long-tems, qu'un homme inconnu entra et demanda mademoiselle de l'Etoile, à laquelle il dit qu'une demoiselle de ses amies lui vouloit dire un mot à la rue, et qu'elle la prioit de descendre pour un moment. On jugea alors que c'étoit par ce moyen que Saldaigne vouloit réussir dans son dessein : ce qui obligea tous ceux de la compagnie de se mettre en état de le bien recevoir. On ne trouva pas bon qu'aucune des comédiennes descendît, mais on fit avancer une des femmes de chambre de madame de Villefleur, que Saldaigne saisit aussi-tôt, croyant que ce fût la l'Etoile. Mais qu'il fut étonné quand il se trouva investi d'un grand nombre d'hommes armés ! car il en étoit passé une partie par une porte qui est sur la grande place, et les autres par la porte ordinaire : mais comme il n'avoit de jugement qu'autant qu'un brutal en peut avoir, et sans considérer si ses gens s'étoient joints à lui, il tira un coup de pistolet, dont un des comédiens fut blessé légérement, mais qui fut suivi d'une demi-douzaine qu'on déchargea sur lui. Ses gens qui ouïrent le bruit, au lieu de s'approcher pour le secourir, firent comme font ordinairement ces canailles que l'on employe pour assassiner quelqu'un, qui s'enfuient quand ils trouvent de la résistance : autant en firent les compagnons de Saldaigne qui étoit tombé, car il avoit un coup de pistolet à la tête, et deux dans le corps. On apporta de la lumiére pour le regarder, mais personne ne le connut que les comédiens et comédiennes, qui assurérent que c'étoit Saldaigne ; on le crut mort, quoiqu'il ne le fût pas, ce qui fut cause que l'on aida à son laquais à le mettre de travers sur son cheval. Il le mena à son logis, où on lui reconnut encore quelque signe de vie, ce qui obligea l'hôte à le faire panser ; mais ce fut inutilement, car il

mourut le lendemain. Son corps fut porté en son pays, où il fut reçu par ses sœurs et leurs maris : elles le pleurérent par contenance, mais dans leur cœur elles furent très-aises de sa mort. J'oserois croire même que madame de Saint Far eût bien voulu que son brutal de mari eût eu un pareil sort, et il devoit l'avoir à cause de la sympathie ; je ne voudrois pourtant pas faire un jugement téméraire. La justice se mit en devoir de faire quelques formalités, mais n'ayant trouvé personne, et personne ne se plaignant, et d'ailleurs ceux qui pouvoient être soupçonnés étant des principaux gentilshommes de la ville, cela demeura dans le silence. Les comédiennes furent conduites à leur logis, où elles apprirent le lendemain la mort de Saldaigne, dont elles se réjouirent fort, étant alors en assurance. Car par-tout elles n'avoient que des amis, et par-tout ce seul ennemi, parce qu'il les suivoit par-tout.

CHAPITRE VII.

Suite de l'histoire de la la Caverne.

Destin avec l'Olive allérent le lendemain chez le prêtre que l'on appelloit monsieur le prieur de saint Louis (qui est un titre plutôt honorable que lucratif d'une petite église située dans une isle que fait la riviere de Sarthe entre les ponts d'Alençon) pour le remercier de ce que par son moyen ils avoient évité le plus grand malheur qui leur pût jamais arriver, et qui ensuite les avoit mis dans un parfait repos, puisqu'ils n'avoient plus rien à craindre après la mort funeste du misérable Saldaigne, qui continuoit toujours à les troubler. Vous ne devez pas vous étonner

si les comédiens et comédiennes de cette troupe avoient reçu ce bienfait d'un prêtre, puisque vous avez pu voir dans les avantures comiques de cette illustre histoire, les bons offices que trois ou quatre curés leur avoient rendus dans le logis où l'on se battoit la nuit, et le soin qu'ils avoient eu de loger et garder Angélique après qu'elle fut retrouvée, et autres que vous avez pu remarquer, et que vous verrez encore dans la suite. Ce prieur qui n'avoit fait que simplement connoissance avec eux, fit alors une fort étroite amitié, ensorte qu'ils se visitérent depuis, et mangérent souvent ensemble. Or un jour que monsieur de saint Louis étoit dans la chambre des comédiennes, (c'étoit un vendredi que l'on ne représentoit pas) Destin et la l'Etoile priérent la la Caverne d'achever son histoire; et elle eut un peu de peine à s'y résoudre; mais enfin elle toussa et cracha trois ou quatre fois, on dit même qu'elle se moucha aussi et se mit en état de parler, quand monsieur de saint Louis voulut sortir, croyant qu'il y eût quelque mystére qu'elle n'eût pas voulu que le monde eût entendu; mais il fut arrêté par ceux de la troupe, qui l'assurérent qu'ils seroient très-aises qu'il apprît leurs avantures: Et j'ose croire, dit la l'Etoile, (qui avoit l'esprit fort éclairé) que vous n'êtes pas venu à l'âge où vous êtes, sans en avoir éprouvé quelques-unes; car vous n'avez pas la mine d'avoir toujours porté la soutane. Ces paroles démontérent un peu le prieur, qui leur avoua franchement que ses avantures ne rempliroient pas mal une partie de roman, au lieu des histoires fabuleuses que l'on y met le plus souvent. La l'Etoile lui repartit qu'elle jugeoit bien qu'elles étoient dignes d'être ouïes, et l'engagea à les raconter à la premiére requisition qui lui en seroit faite: ce qu'il promit fort

agréablement. Alors la la Caverne reprit son histoire de cette sorte. Le lévrier qui nous fit peur, interrompit ce que vous allez apprendre. La proposition que le baron de Sigognac fit faire à ma mére (par le curé) de l'épouser, la rendit aussi affligée que j'en étois joyeuse, comme je vous l'ai déjà dit; et ce qui augmentoit son affliction, c'étoit de ne savoir par quel moyen sortir de son château. De le faire seules, nous n'eussions pu aller guére loin qu'il ne nous eût fait suivre et reprendre, et ensuite peut-être maltraiter. D'ailleurs c'étoit hazarder de perdre nos nipes, qui étoit le seul moyen qui nous restoit pour subsister; mais le bonheur nous en fournit un tout-à-fait plausible. Ce baron, qui avoit toujours été un homme farouche et sans humanité, ayant passé de l'excès de l'insensibilité brutale à la plus belle de toutes les passions, qui est l'amour qu'il n'avoit jamais ressentie, ce fut avec tant de violence qu'il en fut malade, et malade à la mort. Au commencement de sa maladie ma mére s'entremit de le servir, mais son mal augmentoit toutes les fois qu'elle approchoit de son lit; ce qu'ayant apperçu, (comme elle étoit femme d'esprit) elle dit à ses domestiques, qu'elle et sa fille leur étoient plutôt des sujets d'empêchement que nécessaires, et par cette raison, qu'elle les prioit de leur procurer des montures pour nous porter, et une charette pour le bagage; ils eurent un peu de peine à s'y résoudre, mais le curé survenant, et ayant reconnu que monsieur le baron étoit en rêverie, se mit en devoir d'en chercher: enfin il trouva ce qui nous étoit nécessaire. Le lendemain nous fîmes charger notre équipage, et après avoir pris congé des domestiques, et principalement de cet obligeant curé, nous allâmes coucher à une petite ville de Périgord, dont je n'ai pas retenu le nom, mais je sai bien que c'étoit

celle où l'on alla querir un chirurgien pour panser ma mére, qui avoit été blessée quand les gens du baron de Sigognac nous prirent pour des Bohémiens. Nous descendîmes dans un logis, où l'on nous prit aussi-tôt pour ce que nous étions; car une chambriére dit assez haut : Courage, on fera la comédie, puisque voici l'autre partie de la troupe arrivée; ce qui nous fit connoître qu'il y avoit-là déjà quelque débris de caravane comique, dont nous fûmes très-aises, parce que nous pourrions faire troupe, et ainsi gagner notre vie. Nous ne nous trompâmes point, car le lendemain, après que nous eûmes congédié la charette et les chevaux, deux comédiens, qui avoient appris notre arrivée, nous vinrent voir, et nous apprirent qu'un de leurs compagnons avec sa femme les avoient quittés, et que si nous voulions nous joindre à eux, nous pourrions faire affaire. Ma mére qui étoit encore fort belle, accepta l'offre qu'ils nous firent, et l'on fut d'accord qu'elle auroit les premiers rôles, et l'autre femme qui étoit restée, les seconds, et moi je ferois ce que l'on voudroit, car je n'avois pas plus de treize ou quatorze ans. Nous représentâmes environ quinze jours, cette ville-là n'étant pas capable de nous entretenir davantage. D'ailleurs ma mére pressa d'en sortir, et de nous éloigner de ce pays-là, de crainte que ce baron étant guéri, ne nous cherchât, et ne nous fît quelque insulte. Nous fîmes environ quarante lieues sans nous arrêter, et à la premiére ville où nous représentâmes, le maître de la troupe que l'on appelloit Bellefleur, parla de mariage à ma mére; mais elle le remercia, et le conjura en même tems de ne prendre pas la peine d'être son galant, parce qu'elle étoit déjà avancée en âge, et qu'elle avoit résolu de ne se remarier jamais. Bellefleur ayant appris une si ferme résolution, ne lui en

parla plus depuis. Nous roulâmes trois ou quatre années avec succès : je devins grande, et ma mére si valétudinaire, qu'elle ne pouvoit plus représenter. Comme j'avois exercé avec la satisfaction des auditeurs et l'approbation de la troupe, je fus subrogée en sa place. Bellefleur qui n'avoit pu l'avoir en mariage, me demanda à elle pour être sa femme; mais ma mére ne lui répondit pas selon son desir, car elle eût bien voulu trouver quelque occasion pour se retirer à Marseille. Etant tombé malade à Troye en Champagne, et appréhendant de me laisser seule, elle me communiqua le dessein de Bellefleur. La nécessité présente m'obligea de l'accepter. D'ailleurs, c'étoit un fort honnête homme. Il est vrai qu'il eût pu être mon pére. Ma mére eut donc la satisfaction de me voir mariée, et de mourir quelques jours après. J'en fus affligée autant qu'une fille peut l'être : mais comme le tems guérit tout, nous reprimes notre exercice, et quelque tems après je devins grosse. Celui de mon accouchement étant venu, je mis au monde cette fille que vous voyez, Angélique, qui m'a tant coûté de larmes, et qui m'en fera bien verser si je demeure encore quelque tems en ce monde. Comme elle alloit poursuivre, Destin l'interrompit, lui disant qu'elle ne pouvoit espérer à l'avenir que toute sorte de satisfaction, puisqu'un seigneur tel qu'étoit Léandre la vouloit pour femme. On dit en commun proverbe, que *lupus in fabulâ* : excusez ces trois mots de latin assez faciles à entendre ; aussi comme la la Caverne alloit achever son histoire, Léandre entra et salua tous ceux de la compagnie. Il étoit vêtu de noir, et suivi de trois laquais aussi vêtus de noir; ce qui donna assez à connoître que son pére étoit mort. Le prieur de saint Louis sortit, et s'en alla; je finis ici ce chapitre.

CHAPITRE VIII.

Fin de l'histoire de la la Caverne.

Aprés que Léandre eut fait toutes les cérémonies de son arrivée, Destin lui dit qu'il falloit le consoler de la mort de son pére, et le féliciter des grands biens qu'il lui avoit laissés. Léandre le remercia du premier, avouant que pour la mort de son pére il y avoit long-tems qu'il l'attendoit avec impatience. Toutefois, leur dit-il, il ne seroit pas séant que je parusse sur le théâtre si-tôt et si près de mon pays natal ; il faut donc, s'il vous plaît, que je demeure dans la troupe sans représenter, jusqu'à ce que nous soyons éloignés d'ici. Cette proposition fut approuvée de tous ; ensuite de quoi la l'Etoile lui dit : monsieur, vous agréerez donc que je vous demande vos titres, et comment il vous plaît que nous vous appellions à présent. Sur quoi Léandre lui répondit : Le titre de mon pére étoit le baron de Rochepierre, lequel je pourrois porter, mais je ne veux point que l'on m'appelle autrement que Léandre, nom sous lequel j'ai été si heureux que d'agréer à ma chére Angélique. C'est donc ce nom-là que je veux porter jusqu'à la mort, tant pour cette raison, que pour vous faire voir que je veux exécuter ponctuellement la résolution que je pris à mon départ, et que je communiquai à tous ceux de la troupe. Ensuite de cette déclaration, les embrassades redoublérent, beaucoup de soupirs furent poussés, quelques larmes coulérent des plus beaux yeux, et tous approuvérent la résolution de Léandre, qui s'étant approché d'Angélique, lui conta mille douceurs, auxquelles elle

répondit avec tant d'esprit, que Léandre en fut d'autant plus confirmé dans sa résolution. Je vous aurois volontiers fait le récit de leur entretien et de la maniére qu'il se passa, mais je ne suis pas amoureux comme eux. Léandre leur dit plus, qu'il avoit donné ordre à toutes ses affaires, qu'il avoit mis des fermiers dans toutes ses terres, et qu'il leur avoit fait avancer à chacun six mois, ce qui pouvoit monter à six mille livres, qu'il avoit apporté afin que la troupe ne manquât de rien. A ce discours grands remercimens. Alors Ragotin qui n'avoit point paru en tout ce que nous avons dit dans ces deux derniers chapitres, s'avança pour dire, que puisque monsieur Léandre ne vouloit pas représenter en ce pays, on pouvoit bien lui donner ses rôles, et qu'il s'en acquitteroit comme il faut. Mais Roquebrune, qui étoit son antipode, dit que cela lui appartenoit bien mieux qu'à un petit bout de flambeau. Cette épithéte fit rire toute la compagnie; ensuite de quoi Destin dit qu'on y aviseroit, et qu'en attendant la la Caverne pourroit achever son histoire, et qu'il seroit bon d'envoyer querir le prieur de saint Louis, afin qu'il en ouît la fin, comme il avoit fait la suite, et afin qu'il nous débitât plus facilement la sienne. Mais la la Caverne répondit qu'il n'étoit pas nécessaire, parce qu'elle auroit achevé en deux mots. On lui dônna audience, et elle continua ainsi:

Je suis demeurée à mon accouchement d'Angélique. Je vous ai dit aussi que deux comédiens nous vinrent trouver, pour nous persuader de faire troupe avec eux; mais je ne vous ai pas dit que c'étoit l'Olive, et un autre qui nous quitta depuis, en la place duquel nous reconnûmes notre poëte; mais me voici au lieu de mes plus sensibles malheurs. Un jour que nous allions représenter la comédie du menteur, de

l'incomparable monsieur Corneille, dans une ville de Flandres où nous étions alors, un laquais d'une dame qui avoit charge de garder sa chaise, la quitta pour aller ivrogner, et aussi-tôt une autre dame prit sa place. Quand celle à qui elle appartenoit vint pour s'y asseoir, et la trouva prise, elle dit civilement à celle qui l'occupoit, que c'étoit là sa chaise; et qu'elle la prioit de la lui laisser. L'autre répondit que si cette chaise étoit la sienne, elle la pourroit prendre, mais qu'elle ne bougeroit pas de cette place-là. Les paroles augmentérent, et des paroles on en vint aux mains. Les dames se tiroient les unes les autres, ce qui auroit été peu; mais les hommes s'en mêlérent, les parens de chaque parti en formérent un chacun: on crioit, on se poussoit, et nous regardions le jeu par les ouvertures des tentes du théâtre. Mon mari qui devoit faire le personnage de Dorante, avoit son épée au côté: quand il en vit une vingtaine tirées hors du fourreau, il ne marchanda point, il sauta du théâtre en bas, et se jetta dans la mêlée ayant aussi l'épée à la main, tâchant d'appaiser le tumulte: quand quelqu'un de l'un des partis, le prenant sans doute pour être du contraire au sien, lui porta un grand coup d'épée que mon mari ne put parer; car s'il s'en fût apperçu, il lui eût bien donné le change, car il étoit fort adroit aux armes. Ce coup lui perça le cœur, il tomba, et tout le monde s'enfuit. Je me jettai en bas du théâtre et m'approchai de mon mari, que je trouvai sans vie. Angélique, qui pouvoit avoir alors treize ou quatorze ans, se joignit à moi, avec tous ceux de la troupe; notre recours fut de verser des larmes, mais inutilement. Je fis enterrer le corps de mon mari après qu'il eut été visité par la justice, qui me demanda si je voulois me faire partie, à quoi je répondis que je n'en

avois pas le moyen. Nous sortîmes de la ville, et la nécessité nous contraignit de représenter pour gagner notre vie, quoique notre troupe ne fût guére bonne, le principal acteur nous manquant. D'ailleurs j'étois si affligée, que je n'avois pas le courage d'étudier mes rôles : mais Angélique qui se faisoit grande, suppléa à mon défaut. Enfin nous étions dans une ville de Hollande, où vous nous vîntes trouver, vous, monsieur Destin, mademoiselle votre sœur & la Rancune. Vous vous offrîtes de représenter avec nous, et nous fûmes ravis de vous recevoir & d'avoir le bonheur de votre compagnie. Le reste de mes avantures a été commun entre nous, comme vous ne le savez que trop, au moins depuis Tours, où notre portier tua un des fusiliers de l'intendant, jusqu'en cette ville d'Alençon. La la Caverne finit ainsi son histoire, en versant beaucoup de larmes, ce que fit aussi la l'Etoile en l'embrassant, et la consolant du mieux qu'elle put de ses malheurs, qui véritablement n'étoient pas médiocres. Mais elle lui dit qu'elle avoit sujet de se consoler, vu l'alliance de Léandre. La la Caverne sanglottoit si fort, qu'elle ne put lui repartir, non plus que moi à continuer ce chapitre.

CHAPITRE IX.

La Rancune désabuse Ragotin sur le sujet de la l'Etoile. L'arrivée d'un carrosse plein de noblesse, et autres avantures de Ragotin.

LA comédie alloit toujours, et l'on représentoit tous les jours avec grande satisfaction de l'auditoire, qui étoit toujours beau et fort nombreux; il n'y arrivoit aucun désordre, parce que Ragotin tenoit son rang derriére la scéne, lequel n'étoit pourtant pas content de ce qu'on ne lui donnoit point de rôle, et dont il grondoit souvent; mais on lui donnoit espérance que quand il seroit tems, on le feroit représenter. Il s'en plaignoit presque tous les jours à la Rancune, en qui il avoit une grande confiance, quoique ce fût le plus défiant de tous les hommes. Mais comme il l'en pressoit une fois extraordinairement, la Rancune lui dit, monsieur Ragotin ne vous ennuyez pas encore, et apprenez qu'il y a grande différence du barreau au théâtre; si l'on n'y est bien hardi, on s'interrompt facilement; et puis la déclamation des vers est plus difficile que vous ne pensez. Il faut observer la ponctuation des périodes et ne pas faire paroître que ce soit de la poésie, mais les prononcer comme si c'étoit de la prose; et il ne faut pas les chanter, ni s'arrêter à la moitié, ni à la fin des vers, comme fait le vulgaire, ce qui a très-mauvaise grace; il y faut encore bien être assuré, en un mot, il faut les animer par l'action. Croyez moi donc, attendez encore quelque tems, et pour vous accoutumer au théâtre, représentez sous le masque à la

farce, vous y pourrez faire le second Zani : nous avons un habit qui vous sera fort propre ; (c'étoit celui d'un petit garcon qui faisoit quelquefois ce personnage-là, et que l'on appelloit Godenot) il en faut parler à monsieur Destin et à mademoiselle de l'Etoile, ce qu'ils firent le jour même, et il fut arrêté que le lendemain Ragotin feroit ce personnage-là. Il fut instruit par la Rancune, qui, comme vous l'avez vu au premier tome de ce roman, s'enfarinoit à la farce, de ce qu'il devoit dire. Le sujet de celle qu'ils jouérent, fut une intrigue amoureuse que la Rancune démêloit en faveur de Destin. Comme il se préparoit à exécuter ce négoce, Ragotin parut sur la scéne, auquel la Rancune demanda en ces termes : Petit garçon, mon petit Godenot, où vas-tu si empressé ? puis s'adressant à la compagnie (après lui avoir passé la main sous le menton, et trouvé sa barbe) messieurs, j'avois toujours cru que ce que dit Ovide de la métamorphose des fourmis en pigmées, auxquelles les grues font la guerre, étoit une fable, mais à présent je change de sentiment ; car sans doute en voici un de la race, ou bien ce petit homme ressuscité, pour qui l'on a fait, il y a environ sept ou huit cent ans, une chanson que je suis résolue de vous dire : écoutez bien.

CHANSON.

Mon pére m'a donné mari.
Quest-ce que d'un homme si petit ?
Il n'est pas plus grand qu'une fourmi.
Hé ! qu'est-ce ? qu'est-ce ? qu'est-ce ? qu'est-ce ?
Qu'est-ce que d'un homme,
S'il n'est, s'il n'est homme ?
Qu'est-ce que d'un homme si petit ?

A chaque vers la Rancune tournoit et retournoit le pauvre Ragotin, et faisoit des postures qui faisoient bien rire la compagnie. On n'a pas mis le reste de la chanson, comme chose superflue à notre roman.

Après que la Rancune eut achevé sa chanson, il montra Ragotin, et dit : le voici ressuscité; et en disant cela il dénoua le cordon avec lequel son masque étoit attaché, de sorte qu'il parut à visage découvert, non pas sans rougir de honte et de colére tout ensemble. Il fit pourtant de nécessité vertu; et pour se venger, il dit à la Rancune qu'il étoit un franc ignorant, d'avoir terminé tous les vers de sa chanson en *i*, comme *cribli*, *trouvi*, &c., et que c'étoit très-mal parlé ; qu'il falloit dire *trouva* ou *trouvai*. Mais la Rancune lui repartit : C'est vous, monsieur, qui êtes un grand ignorant pour un petit homme; car vous n'avez pas compris ce que j'ai dit, que c'étoit une chanson si vieille, que si l'on faisoit un rôle de toutes les chansons que l'on a fait en France depuis que l'on y a fait des chansons, la mienne seroit en chef. D'ailleurs, ne voyez-vous pas que c'est l'idiôme de cette province de Normandie, où cette chanson a été faite, et qui n'est pas si mal à propos que vous l'imaginez ? Car puisque selon ce fameux savoyard M. de Vaugelas, qui a réformé la langue françoise, on ne sauroit donner de raison pourquoi l'on prononce certains termes, et qu'il n'y a que l'usage qui les fait approuver, ceux du tems que l'on fit cette chanson étoient en usage; et comme ce qui est le plus ancien est toujours le meilleur, ma chanson doit passer, puisqu'elle est la plus ancienne. Je vous demande, monsieur Ragotin, pourquoi, puisque l'on dit de quelqu'un, *il monta* à cheval, et *il entra* en sa maison, que l'on ne dit pas *il descenda*

et il sorta, mais *il descendit* et *il sortit* ? Il s'ensuit donc que l'on peut dire, *il entrit* et *il montit*, et ainsi de tous les autres termes semblables. Or puisqu'il n'y a que l'usage qui leur donne cours, c'est aussi l'usage qui fait passer ma chanson. Comme Ragotin vouloit repartir, Destin entra sur la scéne, se plaignant de la longueur de son valet la Rancune, et l'ayant trouvé en différend avec Ragotin, il leur demanda le sujet de leur dispute, qu'il ne put jamais apprendre ; car ils se mirent à parler tous à la fois, et si haut qu'il s'impatienta, et poussa Ragotin contre la Rancune, qui le lui renvoya de même, en telle sorte qu'ils le balottérent long-tems d'un bout du théâtre à l'autre, jusqu'à ce que Ragotin tomba sur les mains, et marcha ainsi jusqu'aux tentes du théâtre, sous lesquelles il passa. Tous les auditeurs se levérent pour voir cette badinerie, et sortirent de leurs places, protestant aux comédiens que cette saillie valoit mieux que leur farce, qu'aussi bien ils n'auroient pu achever : car les demoiselles et les autres acteurs qui regardoient par les ouvertures des tentes du théâtre, rioient si fort qu'il leur eût été impossible de réciter leur rôle. Nonobstant cette boutade, Ragotin persécutoit sans cesse la Rancune, de le mettre dans les bonnes graces de la l'Etoile, et pour ce sujet il lui donnoit souvent des repas, ce qui ne déplaîsoit pas à la Rancune, qui tenoit toujours le bec dans l'eau au petit homme : mais comme il étoit frappé d'un même trait, il n'osoit parler à cette belle, ni pour lui, ni pour Ragotin, lequel le pressa une fois si fort qu'il fut obligé de lui dire : Monsieur Ragotin, cette Etoile est sans doute de la nature de celles du ciel, que les astrologues appellent errantes ; car aussi-tôt que je lui ouvre le discours de votre passion, elle me laisse sans me répondre. Mais

comment me répondroit-elle, puisqu'elle ne m'écoute pas ? Mais je crois avoir découvert le sujet qui la rend de si difficile abord. Ceci vous surprendra sans doute, mais il faut être préparé à tout événement. Ce monsieur Destin qu'elle appelle son frére, ne lui est rien moins que cela : je les surpris, il y a quelques jours, se faisant des caresses fort éloignées d'un frére et d'une sœur, ce qui m'a depuis fait conjecturer que c'étoit plutôt son galand : et je suis le plus trompé du monde, si quand Léandre et Angélique se marieront, ils n'en font de même. Sans cela elle seroit bien dégoûtée de mépriser votre recherche, vous qui êtes un homme de qualité et de mérite, sans compter la bonne mine. Je vous dis ceci afin que vous tâchiez de chasser de votre cœur cette passion, puisqu'elle ne peut servir qu'à vous tourmenter comme un damné. Le petit poëte et avocat fut si assommé de ce discours, qu'il quitta la Rancune en branlant de la tête, et en disant sept ou huit fois à son ordinaire, serviteur, serviteur, &c. Ensuite Ragotin s'avisa d'aller faire un voyage à Beaumont le Vicomte, petite ville distante d'environ cinq lieues d'Alençon, et où l'on tient un beau marché tous les lundis de chaque semaine. Il voulut choisir ce jour-là pour y aller, ce qu'il fit savoir à tous ceux de la troupe, leur disant que c'étoit pour retirer quelque somme d'argent qu'un des marchands de cette ville lui devoit, ce que tous trouvérent bon. Mais, lui dit la Rancune, comment pensez-vous faire ? car votre cheval est encloué, il ne pourra pas vous porter. Il n'importe, dit Ragotin, j'en prendrai un de louage; et si je n'en puis trouver, j'irai bien à pied, il n'y a pas si loin; je profiterai de la compagnie de quelqu'un des marchands de cette ville, qui y vont presque tous de la sorte. Il en chercha un par-

tout, sans en pouvoir trouver; ce qui l'obligea à demander à un marchand de toiles, voisin de leur logis, s'il iroit le lundi prochain au marché à Beaumont, et ayant appris que c'étoit sa résolution, il le pria d'agréer qu'il l'accompagnât, ce que le marchand accepta, à condition qu'ils partiroient aussi-tôt que la lune seroit levée, qui étoit environ une heure après minuit; ce qui fut exécuté. Or un peu avant qu'ils se missent en chemin, il étoit parti un pauvre cloutier, qui avoit accoutumé de suivre les marchés pour débiter ses cloux, et des fers de cheval, quand il les avoit faits, et qu'il portoit sur son dos dans une besace. Ce cloutier étant en chemin, et n'entendant ni ne voyant personne devant ni derriére lui, jugea qu'il étoit encore trop tôt pour partir. D'ailleurs une certaine frayeur le saisit, quand il pensa qu'il lui falloit passer tout proche des fourches patibulaires, où il y avoit alors un grand nombre de pendus; ce qui l'obligea à s'écarter un peu du chemin, et à se coucher sur une petite motte de terre, où étoit une haie, en attendant que quelqu'un passât, et où il s'endormit. Peu de tems après, le marchand et Ragotin passérent; ils alloient au petit pas et ne disoient mot, car Ragotin rêvoit au discours que lui avoit tenu la Rancune. Comme ils furent proche du gibet, Ragotin dit qu'il falloit compter les pendus, à quoi le marchand s'accorda par complaisance. Ils avancérent jusqu'au milieu des piliers pour compter; et aussi-tôt ils apperçurent qu'il en étoit tombé un qui étoit fort sec. Ragotin qui avoit toujours des pensées dignes de son esprit, dit au marchand qu'il lui aidât à le relever, et qu'il vouloit l'appuyer tout droit contre un des piliers, ce qu'ils firent facilement avec un bâton; car comme je l'ai dit, il étoit roide et fort sec; et après avoir vu qu'il y en avoit quatorze

de pendus sans celui qu'ils avoient relevé, ils continuérent leur chemin. Ils n'avoient pas fait vingt pas, quand Ragotin arrêta le marchand pour lui dire qu'il falloit appeller ce mort, pour voir s'il voudroit venir avec eux, et se mit à crier bien fort. Holà ho, veux-tu venir avec nous ? Le cloutier qui ne dormoit pas ferme, se leva aussi-tôt de son poste, et en se levant cria aussi bien fort : J'y vais, j'y vais, attendez-moi, et se mit à les suivre. Alors le marchand et Ragotin, croyant que ce fût effectivement le pendu, se mirent à courir bien fort; et le cloutier se mit aussi à courir, en criant toujours plus fort, attendez-moi: et comme il couroit, les fers et les cloux qu'il portoit faisoient un grand bruit, ce qui redoubla la peur de Ragotin et du marchand ; car ils crûrent pour lors que c'étoit véritablement le mort qu'ils avoient relevé, ou l'ombre de quelque autre qui traînoit des chaînes (car le vulgaire croit qu'il n'apparoît jamais de spectre qui n'en traîne après soi :) ce qui les mit en état de ne plus fuir, un tremblement les ayant saisis de façon que leurs jambes ne pouvant les plus soutenir ils furent contraints de se coucher par terre, où le cloutier les trouva, et qui fit déloger la peur de leur cœur, par un bon jour qu'il leur donna, ajoutant qu'ils l'avoient bien fait courir. Ils eurent de la peine à se rassurer, mais après avoir reconnu le cloutier, ils se levérent et continuérent heureusement leur chemin jusqu'à Beaumont, où Ragotin fit ce qu'il y avoit à faire; et le lendemain s'en retourna à Alençon. Il trouva tous ceux de la troupe qui sortoient de table, auxquels il raconta son avanture, qui pensa les faire mourir de rire : les demoiselles en faisoient de si grands éclats, qu'on les entendoit de l'autre bout de la rue, et qui furent interrompus par l'arrivée d'un carrosse rempli de noblesse

campagnarde. C'étoit un gentilhomme qu'on appelloit monsieur de la Fresnaye. Il marioit sa fille unique, et il venoit prier les comédiens de représenter chez lui le jour de ses nôces. Cette fille qui n'étoit pas des plus spirituelles du monde, leur dit qu'elle desiroit qu'on jouât *la Silvie* de Mairet. Les comédiennes se contraignirent beaucoup pour ne pas rire, et lui dirent qu'il falloit donc leur en procurer une; car ils ne l'avoient plus. La demoiselle répondit qu'elle leur en donneroit une, ajoutant qu'elle avoit toutes les pastorales, celles de Racan, la *belle pêcheuse*, le *contraire en amour*, *Ploncidon*, *le Mercier*, et un grand nombre d'autres dont je n'ai pas retenu les titres. Car, disoit-elle, cela est propre à ceux qui, comme nous, demeurent dans des maisons aux champs, et d'ailleurs les habits ne coûtent guére; il ne faut point se mettre en peine d'en avoir de somptueux, comme quand il faut représenter *la mort de Pompée*, *le Cinna*, *Héraclius*, ou *la Rodogune*. Et puis les vers des pastorales ne sont pas si ampoulés que ceux des poëmes graves; et ce genre pastoral est plus conforme à la simplicité de nos premiers parens, qui n'étoient habillés que de feuilles de figuier, même après leur péché. Son pére et sa mére écoutoient ce discours avec admiration, s'imaginant que les plus excellens orateurs du royaume n'auroient su débiter de si riches pensées, ni en termes si relevés. Les comédiens demandérent du tems pour se préparer, et on leur donna huit jours. La compagnie s'en alla après avoir dîné, quand le prieur de Saint Louis entra. La l'Etoile lui dit qu'il avoit bien fait de venir; car il avoit ôté la peine à l'Olive de l'aller querir, pour s'acquitter de sa promesse; à quoi il ne falloit guére le porter, puisqu'il venoit pour ce sujet. Les comédiennes s'assirent sur un lit,

et les comédiens dans des chaises. On ferma la porte, avec commandement au portier de dire qu'il n'y avoit personne, s'il fût survenu quelqu'un. On fit silence, et le prieur débuta comme vous l'allez voir dans le chapitre suivant, si vous prenez la peine de le lire.

CHAPITRE X.

Histoire du prieur de Saint Louis, et l'arrivée de monsieur de Verville.

LE commencement de cette histoire ne peut vous être qu'ennuyeux, puisqu'il est généalogique ; mais cet exorde est, ce me semble, nécessaire pour une plus parfaite intelligence de ce que vous y entendrez. Je ne veux point déguiser ma condition, puisque je suis dans ma patrie ; peut-être qu'ailleurs j'aurois pu passer pour autre que je ne suis, quoique je ne l'aye jamais fait ; j'ai toujours été fort sincére sur ce point-là. Je suis donc natif de cette ville : les femmes de mes deux grands-péres étoient demoiselles, et il y avoit du *de* à leur surnom. Mais comme vous savez que les fils aînés emportent presque tout le bien et qu'il en reste fort peu pour les autres garçons et pour les filles, (suivant l'ordre du coutumier de cette province,) on les place comme on peut, ou en les mettant dans l'ordre ecclésiastique ou religieux, ou en les mariant à des personnes de moindre condition, pourvu qu'ils soient honnêtes gens, et qu'ils ayent du bien, suivant le proverbe qui court en ce pays, *plus de profit et moins d'honneur*, proverbe qui depuis long-tems a passé les limites de cette province, et s'est répandu par tout le royaume. Aussi mes grands-

méres furent-elles mariées à des marchands, l'un de draps de laine, et l'autre de toiles. Mon grand-pére paternel avoit quatre fils, dont mon pére n'étoit pas l'aîné. Celui de ma mére avoit deux fils et deux filles, dont elle en étoit une. Elle fut mariée au second fils de ce marchand drapier, qui avoit quitté le commerce pour s'adonner à la chicane, ce qui est cause que je n'ai pas eu tant de bien que j'eusse pu en avoir. Mon pére, qui avoit beaucoup gagné au commerce, et qui avoit épousé en premiéres noces une femme fort riche qui mourut sans enfans, étoit déjà fort avancé en âge quand il épousa ma mére, qui consentit à ce mariage plutôt par obéissance que par inclination : aussi y avoit-il plutôt de l'aversion de son côté que de l'amour ; ce qui fut sans doute la cause qu'ils demeurérent treize ans mariés, et quasi hors d'espérance d'avoir des enfans ; mais enfin ma mére devint enceinte. Quand le terme fut venu de produire son fruit, ce fut avec une peine extrême ; car elle fut quatre jours en travail : à la fin elle accoucha de moi, sur le soir du quatriéme jour. Mon pére, qui avoit été occupé pendant ce tems-là à faire condamner un homme à être pendu, (parce qu'il avoit tué un sien frére) et quatorze faux témoins au fouët, fut ravi de joie, quand les femmes qu'il avoit laissées dans sa maison pour secourir ma mére, le félicitérent de la naissance de son fils. Il les régala du mieux qu'il put, et en enivra quelques-unes, auxquelles il fit boire du vin blanc, en guise de cidre poiré ; lui-même me l'a raconté plusieurs fois. Je fus baptisé deux jours après ma naissance : le nom que l'on m'imposa ne fait rien à mon histoire. J'eus pour parrain un seigneur de place fort riche, dont mon pére étoit voisin, lequel ayant appris de madame sa femme la grossesse de ma mére, après un si long-

tems de mariage comme je l'ai dit, il lui demanda son fruit pour le présenter au baptême : ce qui lui fut accordé fort agréablement. Comme ma mére n'avoit que moi, elle m'éleva avec grand soin, et un peu trop délicatement pour un enfant de ma condition. Quand je fus un peu grand, je fis paroître que je ne serois pas sot, ce qui me fit aimer de tous ceux de qui j'étois connu, et principalement de mon parrain, qui n'avoit qu'une fille unique mariée à un gentilhomme, parent de ma mére. Elle avoit deux fils, un plus âgé d'un an que moi, l'autre moins âgé d'un an, mais qui étoient aussi brutaux que je faisois paroître d'esprit ; ce qui obligeoit mon parrain à m'envoyer querir, quand il avoit quelque illustre compagnie ; car c'étoit un homme splendide, et qui traitoit tous les princes et grands seigneurs qui passoient par cette ville. Il me faisoit chanter, danser et caqueter pour les divertir, et j'étois toujours assez bien vêtu pour avoir entrée par-tout. J'aurois fait fortune avec lui, si la mort ne me l'eût ravi trop tôt, dans un voyage qu'il fit à Paris. Je ne ressentis point alors cette mort, comme j'ai fait depuis. Ma mére me fit étudier, et je profitois beaucoup ; mais quand elle apperçut que j'avois de l'inclination à être d'église, elle me retira du collége, et me jetta dans le monde, où je pensai me perdre, malgré les vœux qu'elle avoit fait à Dieu de lui consacrer le fruit qu'elle produiroit, s'il lui accordoit la priére qu'elle lui faisoit de lui en donner. Elle étoit tout au contraire des autres méres, qui ôtent à leurs enfans les moyens de se débaucher ; car elle me donnoit tous les dimanches et fêtes de l'argent pour jouer, et aller au cabaret. Néanmoins, comme j'avois le naturel bon, je ne faisois point d'excès, et tout se terminoit à me réjouir avec mes voisins. J'avois fait grande

amitié avec un jeune garçon, âgé de quelques années plus que moi, fils d'un officier de la reine-mére du roi Louis XIII de glorieuse mémoire, lequel avoit aussi deux filles. Il faisoit sa résidence dans une maison située dans ce beau parc, lequel (comme vous pouvez le savoir) a été autrefois le lieu des délices des anciens ducs d'Alençon. Cette maison lui avoit été donnée avec un grand enclos, par la reine sa maîtresse, qui jouissoit alors en appanage de ce duché. Nous passions agréablement le tems dans ce parc; mais comme des enfans, sans penser à ce qui arriva depuis. Cet officier de la reine, que l'on appelloit monsieur du Fresne, avoit un frére aussi officier dans la maison du roi, qui lui demanda son fils, ce que du Fresne n'osa refuser. Avant de partir pour la cour, il me vint dire adieu; et j'avoue que ce fut la premiére douleur que je ressentis en ma vie. Nous pleurâmes fort en nous séparant; mais je pleurai bien davantage, quand trois mois après son départ sa mére m'apprit sa mort. Je ressentis cette affliction autant que j'en étois capable, et je fus le pleurer avec ses sœurs, qui en étoient sensiblement touchées. Mais comme le tems modére tout, quand ce triste souvenir fut un peu passé, mademoiselle du Fresne vint un jour prier ma mére d'agréer que j'allasse donner quelques exemples d'écriture à sa jeune fille, que l'on appelloit mademoiselle du Lis, pour la distinguer de son aînée qui portoit le nom de la maison : parce, lui dit-elle, que l'écrivain qui l'enseignoit s'en étoit allé; ajoutant qu'il y en avoit beaucoup d'autres, mais qu'ils ne vouloient pas aller montrer en ville, et que sa fille n'étoit pas de condition à rouler dans les écoles. Elle s'excusa fort de cette liberté, mais elle dit qu'on en use librement avec ses amis. Elle ajouta que cela pourroit se

terminer à quelque chose de plus important, sous-entendant notre mariage, qu'elles conclurent depuis secrettement entre elles. Ma mére ne m'eut pas plutôt proposé cet emploi, que j'y fus l'après dinée, ressentant déjà quelque secrette cause qui me faisoit agir, sans y faire pourtant guére de réfléxion. Mais je n'eus pas été huit jours dans cet exercice, que la du Lis, qui étoit la plus jolie des deux filles, se rendit fort familiére avec moi, et souvent par raillerie m'appelloit *mon petit maître.* Ce fut alors que je commençai à ressentir quelque chose dans mon cœur, qu'il avoit ignoré jusques-là, et il en fut de même de la du Lis. Nous étions inséparables, et nous n'avions point de plus grande satisfaction, que quand on nous laissoit seuls, ce qui arrivoit assez souvent. Ce commerce dura environ six mois, sans que nous parlassions de ce qui nous possédoit; mais nos yeux en disoient assez. Je voulus un jour essayer à faire des vers à sa louange, pour voir si elle les recevroit agréablement; mais comme je n'en avois point encore composé, je ne pus pas y réussir. Je commençois à lire les bons romans et les bons poëtes, ayant laissé les *Mélusines*, *Robert le Diable*, les *quatre fils Aimon*, la *belle Maguelonne*, *Jean de Paris*, &c. qui sont les romans des enfans. Or en lisant les œuvres de Marot, j'y trouvai un triolet, qui convenoit merveilleusement bien à mon dessein. Je le transcrivis mot à mot. Le voici.

Votre bouche petite et belle,
Est de gracieux entretien;
Puis par fois son maître m'appelle,
Et l'alliance j'en retien:
Car ce m'est honneur, et grand bien.
Mais, quand vous me prîtes pour maître,

Que ne disiez-vous aussi bien,
Votre maîtresse je veux être ?

Je lui donnai ces vers, qu'elle lut avec joie, comme je le vis à son air. Après quoi elle les mit dans son sein, d'où elle les laissa tomber un moment après; sa sœur aînée les releva sans qu'elle s'en apperçût; un petit laquais l'en avertit. Elle les lui demanda, et voyant qu'elle faisoit quelque difficulté de les lui rendre, elle se mit furieusement en colére, et s'en plaignit à sa mére, qui commanda à sa fille de les lui donner, ce qu'elle fit. Ce procédé me fit concevoir de bonnes espérances, quoique ma condition me rebutât. Et pendant que nous passions ainsi agréablement le tems, mon pére et ma mére, qui étoient fort avancés en âge, délibérérent de me marier, et m'en firent un jour la proposition. Ma mére découvrit à mon pére le projet qu'elle avoit fait avec mademoiselle du Fresne, comme je vous l'ai dit; mais comme c'étoit un homme fort intéressé, il lui répondit que cette fille étoit d'une condition trop relevée pour moi, et d'ailleurs qu'elle avoit trop peu de bien, et qu'elle voudroit trop trancher de la dame. Comme j'étois fils unique, et que mon pére étoit trop riche pour sa condition, et semblablement un mien oncle, qui n'avoit point d'enfans, et duquel il n'y avoit que moi qui en pût hériter, selon la coutume de Normandie, plusieurs familles me regardoient comme un objet digne de leur alliance, et même on me fit porter trois ou quatre enfans au baptême, avec des filles des meilleures maisons de notre voisinage, (qui est ordinairement par où l'on commence pour réussir en fait de mariage;) mais je n'avois dans la pensée que ma chére du Lis. J'en

étois néanmoins si persécuté de tous mes parens ; que je résolus de m'en aller à la guerre, quoique je n'eusse que seize ou dix-sept ans. On fit des levées en cette ville, pour aller en Dannemarck sous la conduite de M. le comte de Montgomeri. Je me fis enrôler secrettement avec trois cadets de mes voisins, et nous partîmes de même en fort bon équipage. Mon pére et ma mére en furent fort affligés, et ma mére en pensa mourir de douleur. Je ne pus savoir alors l'effet que ce départ inopiné fit sur l'esprit de la du Lis, car je ne lui en dis rien, mais je l'ai su depuis par elle même. Nous nous embarquâmes au Havre-de-Grace, et voguâmes assez heureusement jusqu'à ce que nous fussions près du Sond; mais alors il se leva la plus furieuse tempête que l'on ait jamais vu sur l'Océan; nos vaisseaux furent jettés par la tourmente en divers endroits, et celui de M. de Montgomeri, dans lequel j'étois, aborda heureusement à l'embouchure de la Tamise, par laquelle nous montâmes à l'aide du reflux jusqu'à Londres, capitale d'Angleterre, où nous séjournâmes environ six semaines, pendant lesquelles j'eus le loisir de voir une partie des raretés de cette superbe ville, et l'illustre cour de son roi, qui étoit alors Charles Stuard premier du nom. M. de Montgomeri s'en retourna dans sa maison de Pontourson en basse Normandie, où je ne voulus pas le suivre : je le suppliai de me permettre de prendre la route de Paris, ce qu'il m'accorda. Je m'embarquai dans un vaisseau qui alloit à Rouen, où j'arrivai heureusement, et de-là je me mis sur un bateau qui me remonta jusqu'à Paris, où je trouvai un parent fort proche, qui étoit ciergier du roi. Je le priai que par son moyen je pusse entrer dans le régiment aux gardes. Il s'y employa, et fut mon répondant ; car en ce tems-là

il en falloit avoir pour y être reçu : je fus dans la compagnie de M. de la Rauderie. Mon parent me donna de quoi me remettre en équipage, (car en ce voyage de mer j'avois gâté mes habits) et de l'argent, ce qui me faisoit faire paroli à une trentaine de cadets de grande maison, qui portoient tous le mousquet aussi bien que moi. En ce tems-là les princes et grands seigneurs de France, se soulevérent contre le roi, et même monseigneur le duc d'Orléans son frére ; mais sa majesté, par l'adresse ordinaire du grand cardinal de Richelieu, rompit leurs mauvais desseins ; ce qui obligea sa majesté de faire un voyage en Bretagne avec une puissante armée. Nous arrivâmes à Nantes, où l'on fit la premiére exécution des rébelles sur la personne du comte de Chalais, qui y eut la tête tranchée : ce qui donna de la terreur à tous les autres, qui moyennérent leur paix avec le roi, qui s'en retourna à Paris. Il passa par la ville du Mans, où mon pére me vint trouver, tout vieux qu'il étoit, (car il avoit été averti par mon cousin, ce ciergier du roi, que j'étois dans le régiment aux gardes :) il me demanda à mon capitaine, qui lui accorda mon congé. Nous nous en revînmes en cette ville, où mes parens résolurent que pour m'arrêter il falloit me lier avec une femme. Celle d'un chirurgien voisin d'une de mes cousines germaines, fit venir pendant le carême (sous prétexte d'ouïr les prédications) la fille d'un lieutenant de bailli, d'un bourg distant de trois lieues d'ici : ma cousine me vint querir à notre maison pour me la faire voir : mais après une heure de conversation que j'eus avec elle dans la maison de madite cousine, où elle étoit venue, elle se retira ; et l'on me dit après que c'étoit une maîtresse pour moi, à quoi je répondis froidement qu'elle ne m'agréoit pas. Ce n'est pas

qu'elle ne fût assez belle et riche ; mais toutes les beautés me sembloient laides en comparaison de ma chére du Lis, qui seule occupoit toutes mes pensées. J'avois un oncle frére de ma mére, homme de justice, et que je craignois beaucoup, lequel s'en vint un soir à notre maison, et après m'avoir fort bravé sur le mépris que j'avois témoigné faire de cette fille, me dit qu'il falloit me résoudre à l'aller voir chez elle aux prochaines fêtes de pâques, et qu'il y avoit des personnes qui valoient plus que moi, qui se tiendroient bien honorées de cette alliance. Je ne répondis ni oui ni non; mais les fêtes suivantes il fallut y aller avec ma cousine, cette chirurgienne, et un de ses fils. Nous fûmes agréablement reçus, et l'on nous régala trois jours durant. On nous mena aussi à toutes les métairies de ce lieutenant, dans toutes lesquelles il y avoit festin. Nous fûmes aussi à un gros bourg distant d'une lieue de cette maison, voir le curé du lieu, qui étoit frére de la mére de cette fille, lequel nous fit un fort gracieux accueil. Enfin nous nous en retournâmes comme nous étions venus, c'est-à-dire, pour ce qui me regardoit, aussi peu amoureux qu'avant. Il fut pourtant résolu que dans une quinzaine de jours, on parleroit à fond de ce mariage : le terme étant expiré j'y retournai avec trois de mes cousins germains, deux avocats et un procureur en ce présidial; mais par bonheur on ne conclut rien, et l'affaire fut remise aux fêtes de mai prochaines. Mais le proverbe est bien véritable, *que l'homme propose et dieu dispose* : car ma mére tomba malade quelques jours avant lesdites fêtes, et mon pére quatre jours après : l'une et l'autre maladie se terminérent par la mort. Celle de ma mére arriva un mardi, et celle de mon pére le jeudi de la même semaine, et je fus aussi fort

malade; mais je me levai pour aller voir cet oncle sévére, qui étoit aussi fort malade, et qui mourut quinze jours après. A quelque tems de-là on me reparla de cette fille du lieutenant que j'étois allé voir, mais je n'y voulus pas entendre, car je n'avois plus de parens qui eussent droit de me commander. D'ailleurs mon cœur étoit toujours dans ce parc, où je me promenois ordinairement, mais bien plus souvent en idée. Un matin que je ne croyois pas qu'il y eût encore personne de levé dans la maison du sieur du Fresne, je passai devant, et je fus bien étonné quand j'ouïs la du Lis qui chantoit sur un balcon, cette vieille chanson qui a pour reprise : *Que n'est-il auprès de moi, celui que mon cœur aime !* Ce qui m'obligea à m'approcher d'elle et à lui faire une profonde révérence, que j'accompagnai de telles ou semblables paroles : Je souhaiterois de tout mon cœur, mademoiselle, que vous eussiez la satisfaction que vous désirez, et je voudrois y pouvoir contribuer, ce seroit avec la même passion que j'ai toujours été votre très humble serviteur. Elle me rendit bien mon salut, mais elle ne me répondit pas, et continuant à chanter, elle changea la reprise de la chanson en ces termes : *Le voici auprès de moi, celui que mon cœur aime.* Je ne demeurai pas court, car je m'étois un peu ouvert à la guerre et à la cour ; et quoique ce procédé fût capable de me démonter, je lui dis : J'aurai sujet de le croire, si vous me faites ouvrir la porte. En même-tems elle appella le petit laquais dont j'ai déjà parlé, à qui elle commanda de me l'ouvrir, ce qu'il fit. J'entrai, et je fus reçu avec tous les témoignages de bienveillance du pére, de la mére et de la sœur aînée, mais encore plus de la du Lis. La mére me demanda pourquoi j'étois si sauvage, et que je ne les visitois pas si souvent que

j'avois accoutumé ? qu'il ne falloit pas que le deuil de mes parens m'en empêchât, qu'il falloit se divertir comme auparavant, en un mot, que je serois toujours le bien venu dans leur maison. Ma réponse ne fut que pour faire paroître mon peu de mérite, en disant quelques paroles aussi mal rangées que celles que je vous débite. Mais enfin tout se termina à un déjeûner de laitage, qui est en ce pays un grand régal, comme vous le savez. Et qui n'est pas désagréable, répondit la l'Etoile, mais poursuivez. Quand je pris congé pour sortir, la mére me demanda si je ne m'incommoderois point de l'accompagner elle et ses filles, chez un vieux gentilhomme leur parent, qui demeuroit à deux lieues d'ici. Je lui répondis qu'elle me faisoit tort de me le demander, et qu'un commandement absolu m'eût été plus agréable. Le voyage fut conclu pour le lendemain. La mére monta un petit mulet qui étoit dans la maison; la fille aînée monta le cheval de son pére, et je portai en croupe sur le mien qui étoit fort, ma chére du Lis. Je vous laisse à penser quel fut notre entretien le long du chemin, car pour moi je ne m'en souviens plus. Tout ce que je puis vous dire, c'est que nous nous séparâmes la du Lis et moi fort amoureux. Depuis ce tems-là mes visites furent fort fréquentes, ce qui dura tout le long de l'été et de l'automne. De vous dire tout ce qui se passa, je serois trop ennuyeux. Je vous dirai seulement que nous nous dérobions souvent de la compagnie, et nous allions demeurer seuls à l'ombrage de ce bois de haute futaye, toujours sur le bord de la belle petite riviere qui passe au milieu, où nous avions la satisfaction d'ouïr le ramage des oiseaux, qu'ils accordoient au doux murmure de l'eau, parmi lequel nous mêlions mille douceurs que nous nous disions, et nous nous faisions ensuite autant

autant d'innocentes caresses. Ce fut-là où nous résolûmes de nous bien divertir le carnaval prochain. Un jour que j'étois occupé à faire du cidre à un pressoir du fauxbourg de la Barre qui est tout joignant le parc, la du Lis m'y vint trouver; à son abord je connus qu'elle avoit quelque chose sur le cœur, en quoi je ne me trompai pas; car après qu'elle m'eut un peu raillé sur l'équipage où j'étois, elle me tira à part, et me dit que le gentilhomme dont la fille étoit chez M. de Planche-Panette son beau-frére, en avoit amené un autre qu'il prétendoit lui faire donner pour mari, et qu'ils étoient à la maison dont elle s'étoit dérobée pour venir m'en avertir. Ce n'est pas, ajouta-t-elle, que je favorise jamais sa recherche, et que je consente à quoi que ce soit; mais j'aimerois mieux que tu trouvasses quelque moyen de le renvoyer, que s'il venoit de moi. Je lui dis alors: Va-t-en, et lui fais bonne mine pour ne rien altérer; mais sache qu'il ne sera pas ici demain à midi. Elle s'en alla plus joyeuse, attendant l'événement. Cependant je quittai tout, et abandonnai mon cidre à la discrétion des valets, et m'en allai à ma maison, où je pris du linge et un autre habit, et m'en allai chercher mes camarades; car vous devez savoir que nous étions une quinzaine de jeunes hommes qui avions tous chacun notre maîtresse, et tellement unis, que qui en offensoit un, avoit offensé tous les autres; et nous étions tous résolus, que si quelque étranger venoit pour nous les ravir, de les mettre en état de n'y réussir jamais. Je leur proposai ce que vous venez d'ouïr, et aussi-tôt tous conclurent qu'il falloit aller trouver ce galant (qui étoit un gentilhomme de la plus petite noblesse du bas Maine) et l'obliger à s'en retourner comme il étoit venu. Nous allâmes donc à son logis, où il soupoit avec l'autre gentilhomme

son conducteur. Nous ne marchandâmes point à lui dire qu'il pouvoit bien se retirer, et qu'il n'y avoit rien à gagner pour lui en ce pays. Le conducteur repartit que nous ne savions pas leur dessein, et que quand nous le saurions, nous n'y avions aucun intérêt. Alors je m'avançai, et mettant la main sur la garde de mon épée, je lui dis : Si ai bien moi, j'y en ai, et si vous ne le quittez, je vous mettrai en état de n'en faire plus. L'un d'eux repartit que la partie n'étoit pas égale, et que si j'étois seul je ne parlerois pas ainsi. Je lui repliquai : Vous êtes deux, et je sors avec celui-ci, en prenant un de mes camarades, suivez-nous. Ils s'en mirent en devoir; mais l'hôte et un de ses fils en empêchérent, et leur firent connoître que le meilleur pour eux étoit de se retirer, et qu'il ne faisoit pas bon de se frotter à nous. Ils profitérent de l'avis, et l'on n'en entendit plus parler depuis. Le lendemain j'allai voir la du Lis, à qui je racontai l'action que j'avois faite, dont elle fut très-contente, et m'en remercia en des termes fort obligeans. L'hiver approchoit, les veillées étoient fort longues, et nous les passions à jouer à de petits jeux d'esprit : ce qui étant souvent réitéré ennuya, et me fit résoudre à lui donner le bal; j'en conférai avec elle, et elle s'y accorda. J'en demandai la permission à M. du Fresne son pére, et il me la donna. Le dimanche suivant nous dansâmes, et continuâmes plusieurs fois; mais il y avoit toujours une si grande foule de monde, que la du Lis me conseilla de ne faire plus danser; mais de penser à quelqu'autre divertissement. Il fut donc résolu d'étudier une comédie, ce qui fut exécuté. La l'Etoile l'interrompit, en lui disant : Puisque vous en êtes à la comédie, dites-moi si cette histoire est encore guére longue, car il se fait tard, et l'heure du souper

approche. Ha! dit le prieur, il y en a encore deux fois autant pour le moins. On jugea donc qu'il falloit la remettre à une autre fois, pour donner du tems aux acteurs d'étudier leurs rôles : et quand ce n'eût pas été pour cette raison, il eût fallu cesser à cause de l'arrivée de M. de Verville, qui entra dans la chambre sans que personne s'y opposât, car le portier s'étoit endormi. Sa venue surprit fort toute la compagnie. Il fit de grandes caresses à tous les comédiens et comédiennes, et principalement à Destin, qu'il embrassa à plusieurs reprises, et leur dit le sujet de son voyage, comme vous le verrez dans le chapitre suivant, qui est fort court.

CHAPITRE XI.

Résolution des mariages de Destin avec la l'Etoile, et de Léandre avec Angélique.

LE prieur de Saint Louis voulut prendre congé; mais Destin l'arrêta, lui disant que dans peu de tems il faudroit souper, et qu'il tiendroit compagnie à M. de Verville, qu'il pria de leur faire l'honneur de souper avec eux. On demanda à l'hôtesse si elle avoit quelque chose d'extraordinaire; elle dit que oui. On mit du linge blanc, et l'on servit quelque tems après. On fit bonne chére, on but à la santé de plusieurs personnes, et l'on parla beaucoup. Après le dessert, Destin demanda à Verville le sujet de son voyage en ces quartiers, qui lui répondit que ce n'étoit pas la mort de son beau-frére Saldaigne, que ses sœurs ne plaignoient guére non plus que lui; mais qu'ayant une affaire d'importance à Rennes en Bretagne, il s'étoit détourné exprès pour avoir le bien de les voir,

dont on le remercia fort : ensuite il fut informé du mauvais dessein de Saldaigne et du succès, et enfin de tout ce que vous avez vu au sixiéme chapitre. Verville plia les épaules, en disant qu'il avoit trouvé ce qu'il cherchoit avec trop de soin. Après soupé, Verville fit connoissance avec le prieur, de qui tous ceux de la troupe dirent beaucoup de bien, et après avoir un peu veillé il se retira. Alors Verville tira Destin à part, et lui demanda pourquoi Léandre étoit vêtu de noir, et pourquoi tant de laquais vêtus de même ? Il lui en apprit le sujet, et le dessein qu'il avoit fait d'épouser Angélique. Et vous, dit Verville, quand vous marierez-vous ? Il est, ce me semble, tems de faire connoître au monde qui vous êtes, ce qui ne se peut que par un mariage : ajoutant que s'il n'étoit pressé, il demeureroit pour assister à l'un et à l'autre. Destin dit qu'il falloit savoir le sentiment de la l'Etoile ; ils l'appellérent, et lui proposérent le mariage; à quoi elle répondit qu'elle suivroit toujours le sentiment de ses amis. Enfin il fut conclu que quand Verville auroit mis fin aux affaires qu'il avoit à Rennes, ce qui seroit dans une quinzaine de jours au plus tard, il repasseroit par Alençon, et que l'on exécuteroit la proposition. Il en fut autant conclu entre eux et la la Caverne, pour Léandre et Angélique. Verville donna le bon soir à la compagnie, et se retira à son logis. Le lendemain il partit pour la Bretagne, et arriva à Rennes, où il alla voir M. de la Garouffiére, qui après les complimens accoutumés, lui dit qu'il y avoit dans la ville une troupe de comédiens, l'un desquels avoit beaucoup de traits du visage de la la Caverne ; ce qui l'obligea d'aller le lendemain à la comédie, où ayant vu le personnage, il fut persuadé que c'étoit son parent (je dis de la la Caverne.) Après la comédie il l'aborda, et

s'enquit de lui d'où il étoit, s'il y avoit long-tems qu'il étoit dans la troupe, et par quels moyens il y étoit venu? Il répondit sur tous ces chefs, ensorte qu'il fut facile à Verville de connoître qu'il étoit le frére de la la Caverne, qui s'étoit perdu quand son pére fut tué en Périgord par le page du baron de Sigognac, ce qu'il avoua franchement; en ajoutant qu'il n'avoit jamais pu savoir ce que sa sœur étoit devenue. Alors Verville lui apprit qu'elle étoit dans une troupe de comédiens qui étoit à Alençon, qu'elle avoit eu beaucoup de disgraces; mais qu'elle avoit sujet d'en être consolée, parce qu'elle avoit une très-belle fille, qu'un seigneur de douze mille livres de rente étoit sur le point d'épouser, et qu'il faisoit la comédie avec eux; et qu'à son retour il assisteroit au mariage, et qu'il ne tiendroit qu'à lui de s'y trouver, pour réjouir sa sœur, qui étoit fort en peine de lui, n'en ayant eu aucune nouvelle depuis sa fuite. Non seulement le comédien accepta cette offre, mais il supplia instamment M. de Verville de souffrir qu'il l'accompagnât, ce qu'il agréa. Cependant il mit ordre à ses affaires, que nous lui laisserons négocier, et retournerons à Alençon. Le prieur de Saint Louis alla, le même jour que partit Verville, trouver les comédiens et comédiennes pour leur dire que monseigneur l'évêque de Sées l'avoit envoyé querir, pour lui communiquer une affaire d'importance, et qu'il étoit bien marri de ne pouvoir s'acquitter de sa promesse, mais qu'il n'y avoit rien de perdu. Que pendant qu'il seroit à Sées ils iroient à la Fresnay, représenter Sylvie aux nôces de la fille du seigneur du lieu, et qu'à leur retour et du sien il acheveroit ce qu'il avoit commencé. Il s'en alla, et les comédiens se disposérent à partir.

CHAPITRE XII.

Ce qui arriva pendant le voyage de la Fresnay. Autre disgrace de Ragotin.

LA veille de la nôce on envoya un carrosse, et des chevaux de selle aux comédiens. Les comédiennes s'y placérent avec Destin, Léandre et l'Olive ; les autres montérent les chevaux, et Ragotin le sien, qu'il avoit encore pour n'avoir pu le vendre, et qui étoit guéri de son enclouûre. Il voulut persuader à la l'Etoile, ou à Angélique, de se mettre en croupe derriére lui; disant qu'elles seroient plus à leur aise que dans le carrosse, qui ébranle beaucoup ; mais ni l'une ni l'autre n'en voulurent rien faire. Pour aller d'Alençon à la Fresnay, il faut passer une partie de la forêt de Persaine, qui est dans le pays du Maine. Ils n'eurent pas fait mille pas dans cette forêt, que Ragotin qui alloit devant cria au cocher d'arrêter, parce, disoit-il, qu'il y avoit une troupe d'hommes à cheval. On ne trouva pas bon d'arrêter, mais de se tenir chacun sur ses gardes. Quand ils furent près de ces cavaliers, Ragotin dit que c'étoit la Rapiniére avec ses archers. La l'Etoile pâlit ; mais Destin qui s'en apperçut, l'assura en lui disant qu'il n'oseroit leur faire insulte en présence de ses archers, et des domestiques de M. de la Fresnaye, et si près de sa maison. La Rapiniére connut bien que c'étoit la troupe comique, aussi s'approcha-t-il du carrosse avec son effronterie ordinaire, et salua les comédiennes, auxquelles il fit d'assez mauvais complimens ; à quoi elles répondirent avec une froideur capable de démonter un moins effronté que ce lévrier de bourreau,

qui leur dit qu'il cherchoit des brigands qui avoient volé des marchands du côté de Balon, et qu'on lui avoit dit qu'ils avoient pris cette route. Comme il entretenoit la compagnie, le cheval d'un de ses archers qui étoit fougueux, sauta sur le col du cheval de Ragotin, auquel il fit si grand'peur, qu'il recula, et s'enfonça dans une touffe d'arbres, dont il y en avoit quelques-uns dont les branches étoient séches, l'une desquelles se trouva sous le pourpoint de Ragotin, et qui lui piqua le dos, ensorte qu'il y demeura pendu; car voulant se dégager de ses arbres, il avoit donné des deux talons à son cheval qui avoit passé, et l'avoit laissé ainsi en l'air, criant comme un petit fou qu'il étoit : Je suis mort, on m'a donné un coup d'épée dans les reins! On rioit si fort de le voir en cette posture, que l'on ne songeoit à rien moins qu'à le secourir. On crioit bien aux laquais de le dépendre, mais ils s'enfuyoient d'un autre côté en riant. Cependant son cheval gagnoit toujours pays, sans se laisser prendre. Enfin après avoir bien ri, le cocher, qui étoit un grand et fort garçon, descendit de dessus son siége, et s'approha de Ragotin, le souleva et le dépendit. On le visita et on lui fit accroire qu'il étoit fort blessé, mais qu'on ne pouvoit le panser que l'on ne fût au village, où il y avoit un fort bon chirurgien: en attendant on lui appliqua quelques feuilles fraîches pour le soulager. On le plaça dans le carrosse, dont l'Olive sortit, tandis que les laquais passérent au travers du bois, pour gagner le devant du cheval, qui ne vouloit pas se laisser prendre, et qui fut pourtant pris, et l'Olive monta dessus. La Rapiniére continua son chemin, et la troupe arriva au château, d'où l'on envoya querir le chirurgien, à qui l'on donna le mot. Il fit semblant de sonder la plaie imaginaire de Ragotin, que l'on avoit fait mettre dans

le lit. Il le pansa de même qu'il l'avoit sondé, après lui avoir dit que son coup étoit favorable, et que deux doigts plus à côté il n'y avoit plus de Ragotin. Il lui ordonna le regime ordinaire, et le laissa reposer. Ce petit bout d'homme avoit l'imagination si frappée de tout ce qu'on lui avoit dit, qu'il crut toujours être fort blessé. Il ne se leva point pour voir le bal qui fut tenu le soir après soupé : car on avoit fait venir la grande bande de violons du Mans, celle d'Alençon étant à une autre nôce à Argentan. On dansa à la mode du pays, et les comédiens et comédiennes dansérent à la mode de la cour. Destin et la l'Etoile dansérent la sarabande avec l'admiration de toute la compagnie, qui étoit composée de noblesse campagnarde et des plus gros manans du village. Le lendemain on joua la pastorale, que l'épouse avoit demandée. Ragotin s'y fit porter en chaise avec son bonnet de nuit. Ensuite on fit bonne chére, et le lendemain après avoir bien déjeuné, on paya et remercia la troupe. Le carrosse et les chevaux furent prêts, et l'on tâcha de désabuser Ragotin de sa prétendue blessure ; mais on ne put jamais lui persuader le contraire, car il disoit toujours qu'il sentoit bien son mal. On le mit dans le carrosse, et toute la troupe arriva heureusement à Alençon. Le lendemain on ne représenta point, car les comédiennes voulurent se reposer. Cependant le prieur de saint Louis étoit de retour de son voyage de Séés. Il alla voir la troupe, et la l'Etoile lui dit qu'il ne trouveroit point d'occasion plus favorable pour achever son histoire : il ne s'en fit point prier, et il poursuivit comme vous l'allez voir.

CHAPITRE XIII.

Suite et fin de l'histoire du prieur de Saint Louis.

SI le commencement de cette histoire, où vous n'avez vu que de la joie et des contentemens, vous a été ennuyeux, ce que vous allez ouïr le sera bien davantage, puisque vous n'y verrez que des revers de la fortune, des douleurs et des désespoirs, qui suivront les plaisirs et les satisfactions où vous me verrez encore, mais pour fort peu de tems. Afin donc de reprendre au même lieu où je finis le récit, après que mes camarades et moi eûmes appris nos rôles, et exercé plusieurs fois, un jour de dimanche au soir nous représentâmes notre piéce dans la maison du sieur du Fresne, ce qui fit un grand bruit dans le voisinage; quoique nous eussions pris tous les soins possibles de faire tenir les portes du parc bien fermées. Nous fûmes accablés neanmoins de tant de monde, qui avoit passé le château, ou escaladé les murailles, que nous eûmes toutes les peines imaginables à gagner le théâtre, que nous avions fait dresser dans une salle de médiocre grandeur. Aussi resta-t-il les deux tiers du monde dehors. Pour obliger ces gens-là à se retirer, nous leur promîmes que le dimanche suivant nous la représenterions dans la ville, et dans une plus grande salle. Nous fîmes passablement bien pour des apprentifs, excepté un de nos acteurs qui faisoit le personnage du sécretaire du roi Darius, (la mort de ce monarque étoit le sujet de notre piéce:) car il n'avoit que huit vers à dire, ce qu'il faisoit assez bien entre nous: mais quand il fallut représenter tout de bon,

il fallut le pousser sur la scéne par force, et ainsi il fut obligé de parler, mais si mal que nous eûmes beaucoup de peine à faire cesser les éclats de rire. La tragédie finie, je commençai le bal avec la du Lis, et qui dura jusqu'à minuit. Nous prîmes goût à cet exercice, et sans en rien dire à personne nous étudiâmes une autre piéce. Cependant je ne me désistois point de mes visites ordinaires. Or un jour que nous étions assis auprès du feu, il arriva un jeune homme à qui l'on y fit prendre place : après un quart-d'heure d'entretien, il tira de sa poche une boëte dans laquelle il y avoit un portrait de cire en relief, très bien fait, qu'il dit être celui de sa maîtresse. Après que toutes les demoiselles l'eurent vu, et dit qu'elle étoit fort belle, je le pris à mon tour; et en le considérant avec attention, je m'imaginai qu'il ressembloit à la du Lis, et que ce galand-là avoit quelque pensée sur elle. Je ne marchandai point à jetter cette boëte dans le feu, où la petite statue se fondit bientôt ; car quand il se mit en devoir de l'en tirer, je l'arrêtai, et le menaçai de le jetter par la fenêtre. Monsieur du Fresne, (qui m'aimoit autant alors qu'il m'a haï depuis) jura qu'il lui feroit sauter l'escalier, ce qui obligea ce malheureux à sortir confusément. Je le suivis sans que personne de la compagnie m'en pût empêcher, et je lui dis que s'il avoit quelque chose sur le cœur, nous avions chacun une épée, et que nous étions en beau lieu pour le satisfaire ; mais il n'en eut pas le courage. Le dimanche suivant nous jouâmes la même tragédie que nous avions déjà représentée, mais dans la salle d'un de nos voisins qui étoit assez grande, et par ce moyen nous eûmes quinze jours pour étudier l'autre piéce. Je m'avisai de l'accompagner de quelques entrées de balet, et je fis choix de six de mes camarades qui dansoient le mieux, et je fis le septiéme. Le sujet

du balet étoit les bergers et bergéres soumis à l'amour: car à la premiére entrée paroissoit un cupidon, et aux autres des bergers et des bergéres, tous vêtus de blanc, et leurs habits tous parsemés de nœuds de petit ruban bleu, qui étoit les couleurs de la du Lis, et que j'ai aussi toujours porté depuis: il est vrai que j'y ai ajoûté le feuille-morte, pour les raisons que je vous dirai à la fin de cette histoire. Ces bergers et bergéres faisoient deux à deux chacun une entrée, et quand ils paroissoient tous ensemble, ils formoient les lettres du nom de la du Lis, et l'amour décochoit une fléche à chaque berger, et jettoit des flâmes de feu aux bergéres, et tous en signe de soumission fléchissoient le genou. J'avois composé quelques vers sur le sujet du balet, que nous récitâmes; mais la longueur du tems me les a fait oublier, et quand je m'en souviendrois encore, je n'aurois garde de vous les dire; car je suis assuré qu'ils ne vous agrééroient pas à présent que la poësie françoise est au plus haut degré où elle puisse monter. Comme nous avions tenu la chose secrette, il nous fut facile de n'avoir que de nos amis particuliers, qui insensiblement et sans que l'on s'en apperçût, entrérent dans le parc, où nous représentâmes à notre aise les amours d'Angélique et de Sacripant roi de Circassie, sujet tiré de l'Arioste. Ensuite nous dansâmes notre balet. Je voulus commencer le bal à l'ordinaire; mais monsieur du Fresne ne le voulut pas permettre, disant que nous étions assez fatigués de la comédie et du balet: il nous donna congé, et nous nous retirâmes. Nous résolûmes de rendre cette comédie publique, et de la représenter dans la ville, ce que nous fîmes le dimanche gras, dans la salle de mon parrain et en plein jour. La du Lis me dit que si je commençois le bal, que ce fût avec une fille de notre voisinage, qui étoit vêtue de taffetas bleu,

comme elle ; ce que je fis. Mais il s'éleva un murmure sourd dans la compagnie : et il y en eut qui dirent assez haut, il se trompe, il se manque, ce qui excita le rire à la du Lis et à moi ; de quoi la fille s'étant apperçue, me dit, ces gens ont raison, car vous avez pris l'une pour l'autre. Je lui répondis succinctement, pardonnez-moi, je sçai fort bien ce que je fais. Le soir je me masquai avec trois de mes camarades, et je portois le flambeau, croyant que par ce moyen je ne serois pas connu, et nous allâmes dans le parc. Quand nous fûmes entrés dans la maison, la du Lis regarda attentivement les trois masques, et ayant reconnu que je n'y étois pas, elle s'approcha de moi à la porte, où je m'étois arrêté avec le flambeau, et me prenant par la main me dit ces obligeantes paroles : déguise-toi de toutes les façons que tu pourras t'imaginer, je te connoîtrai toujours facilement. Après avoir éteint le flambeau, je m'approchai de la table, sur laquelle nous posâmes nos boëtes de dragées, et jettâmes les dez. La du Lis me demanda à qui j'en voulois ? Je lui fis signe que c'étoit à elle. Elle me repliqua, qu'est-ce que je voulois qu'elle mît au jeu ? Je lui montrai un nœud de ruban, que l'on appelle à présent galant, et un brasselet de corail, qu'elle avoit au bras gauche. Sa mére ne vouloit pas qu'elle le hazardât; mais elle éclata de rire, en disant qu'elle n'appréhendoit pas de me le laisser. Nous jouâmes, je gagnai, et je lui fis présent de mes dragées. Autant en firent mes compagnons avec la fille aînée, et d'autres demoiselles qui y étoient venues passer la veillée; après quoi nous prîmes congé. Mais comme nous allions sortir, la du Lis s'approcha de moi, et mit la main aux cordons qui tenoit mon masque attaché, qu'elle dénoua promptement, en disant, est-ce ainsi que l'on fait, de s'en aller si vite ? Je fus un peu hon-

teux, mais pourtant bien aise d'avoir un si beau prétexte de l'entretenir. Les autres se démasquérent aussi, et nous passames la veillée fort agréablement. Le dernier soir du carnaval je lui donnai le bal avec la petite bande de violons, la grande étant employée pour la noblesse. Pendant le carême il fallut faire trève de divertissement pour vaquer à la piété, et je puis vous assurer que nous ne manquions pas un sermon la du Lis et moi. Nous passions les autres heures du jour en visites et en promenades, ou à ouïr chanter les filles de la ville, sur le derriére du château, où il y a un excellent écho, où elles provoquoient cette nymphe imaginaire à leur répondre. Les fêtes de pâques approchoient, quand un jour mademoiselle du Fresne la fille me dit en riant, nous méneras-tu à St. Pater? C'est une petite paroisse qui est à un quart de lieue du fauxbourg de Montfort, où l'on va en dévotion le lundi de pâques après diner: c'est-là aussi que l'on voit tous les galands et galantes; je lui répondis qu'il ne tiendroit qu'à elles. Le jour venu, comme je me disposois à les aller prendre, au sortir de ma maison je rencontrai un de mes voisins, jeune-homme fort riche, qui me demanda où j'allois si empressé; je lui dis que j'allois au parc querir les demoiselles du Fresne pour les accompagner à St. Pater. Alors il me répondit que je pouvois bien rentrer; car il savoit de bonne part, que leur mére avoit dit qu'elle ne vouloit pas que ses filles y allassent avec moi. Ce discours m'assomma si fort, que je ne pus lui rien repliquer; mais je rentrai dans ma maison, où étant je me mis à penser d'où pouvoit venir un si prompt changement; après y avoir bien rêvé, je n'en trouvai d'autre sujet que mon peu de mérite et ma condition. Je ne pus pourtant m'empêcher de déclamer contre leur procédé, de m'avoir souffert tandis que je les

avois diverties par des bals, balets, comédies et sérénades (car je leur en donnois souvent) en quoi j'avois fait de grandes dépenses; et qu'à-présent on me rebutoit. La colére où j'étois me fit résoudre d'aller à l'assemblée avec quelques-uns de mes voisins, ce que je fis. Cependant on m'attendoit au parc, et quand le temps fut passé que je devois m'y rendre, la du Lis et sa sœur avec quelques autres demoiselles du voisinage y allérent. Après avoir fait leur dévotion dans l'église, elles se placèrent sur la muraille du cimetiére au-devant d'un ormeau qui leur donnoit de l'ombrage. Je passai devant elles, mais d'assez loin, et la du Fresne me fit signe d'approcher; je fis semblant de ne le pas voir. Ceux qui étoient avec moi m'en avertirent, je feignis de ne l'entendre pas, et passai outre, leur disant, allons faire collation au logis des quatre-vents, ce que nous fîmes. Je ne fus pas plutôt retourné chez moi, qu'une veuve(qui étoit notre confidente)me vint trouver, et me demanda fort brusquement, quel sujet m'avoit obligé de fuir l'honneur d'accompagner les demoiselles du Fresne à St. Pater ? que la du Lis en étoit outrée de colére au dernier point; et ajoûta que je pensasse à réparer cette faute. Je fus fort surpris de ce discours, et après lui avoit fait le récit de ce que je viens de vous dire, je l'accompagnai à la porte du parc où elles étoient. Je la laissai faire mes excuses, car j'étois si troublé que je n'aurois pu leur dire que de mauvaises raisons. Alors la mére s'adressant à moi, me dit que je ne devois pas être si crédule, que c'étoit quelqu'un qui vouloit troubler notre contentement, et que je fusse assuré que je serois toujours le bien venu dans leur maison, où nous allâmes. J'eus l'honneur de donner la main à la du Lis, qui m'assura qu'elle avoit eu bien de l'inquiétude, sur-tout quand j'avois feint de ne

pas voir le signe que sa sœur m'avoit fait. Je lui demandai pardon et lui fis de mauvaises excuses, tant j'étois transporté d'amour et de colére. Je voulois me venger de ce jeune-homme, mais elle me commanda de n'en pas parler seulement; ajoûtant que je devois être content d'expérimenter le contraire de ce qu'il m'avoit dit. Je lui obéis, comme je fis toujours depuis. Nous passions le tems le plus doucement qu'on puisse imaginer, et nous éprouvions par de véritables effets, ce que l'on dit, que le mouvement des yeux est le langage des amans; car nous l'avions si familier, que nous nous faisions entendre tout ce que nous voulions. Un dimanche au soir, au sortir de vêpres, nous nous dîmes avec ce langage muët, qu'il falloit aller après soupé nous promener sur la riviére, et n'avoir que les personnes que nous désignâmes. J'envoyai aussi-tôt retenir un bateau, et à l'heure dite je me transportai avec ceux qui devoient être de la promenade à la porte du parc, où les demoiselles nous attendoient; mais trois jeunes-hommes, qui n'etoient pas de nctre cabale, s'arrêterent avec elles. Elles firent bien tout ce qu'elles purent pour s'en défaire; mais eux s'en étant apperçus, ils s'opiniâtrérent à demeurer; ce qui fut cause que quand nous abordâmes la porte du parc, nous passâmes outre sans nous y arrêter, et nous nous contentâmes de leur faire signe de nous suivre; et les allâmes attendre au bateau. Mais quand nous apperçûmes ces fâcheux avec elles, nous avançâmes sur l'eau, et allâmes aborder à un autre lieu, proche d'une des portes de la ville, où nous rencontrâmes le sieur du Fresne, qui me demanda où j'avois laissé ses filles? je ne pensai pas bien à ce que je lui devois répondre, et lui dis franchement que je n'avois pas eu l'honneur de les voir ce soir-là. Après nous avoir donné le bon

soir, il prit le chemin du parc, à la porte duquel il trouva ses filles, auxquelles il demanda d'où elles venoient et avec qui ? La du Lis lui répondit, nous venons de nous promener avec un tel, et me nomma. Alors son pére lui accompagna un, vous en avez menti, d'un soufflet, ajoûtant que si j'eusse été avec elles, (quand même il auroit été plus tard) il ne s'en fût pas mis en peine. Le lendemain cette veuve, dont je vous ai déjà parlé, me vint trouver, pour me dire ce qui s'étoit passé le soir précédent, et que la du Lis en étoit fort en colére, non pas tant du soufflet, que de ce que je ne l'avois pas attendue, parce qu'au bateau son intention étoit de se défaire honnêtement de ces fâcheux. Je m'excusai du mieux que je pus, et je passai quatre jours sans l'aller voir. Mais un jour qu'elle, sa sœur et quelques demoiselles étoient assises sur un banc de boutique, dans la rue la plus prochaine de la porte de la ville, par laquelle j'allois sortir pour aller au fauxbourg, je passai devant elles en levant un peu le chapeau, mais sans les regarder ni leur rien dire. Les autres demoiselles leur demandérent ce que vouloit dire ce procédé qui paroissoit incivil ? La du Lys ne répondit rien ; mais sa sœur aînée dit qu'elle en ignoroit la cause, et qu'il la falloit savoir de lui-même ; et pour ne le pas manquer, allons, dit-elle, nous poster un peu plus près de la porte au-delà de cette petite rue, par où il pourroit nous éviter ; ce qu'elles firent. Comme je repassois devant elles, cette bonne sœur se leva de sa place et me prit par mon manteau en me disant, depuis quand, monsieur le glorieux, fuyez-vous l'honneur de voir votre maîtresse ? et en même temps me fit asseoir auprès d'elle ; mais quand je voulus la caresser, et lui dire quelques douceurs, elle fut toujours muette et me rebuta furieusement. Je demeurai-là peu de tems bien entrepris,

entrepris, après quoi je les accompagnai jusqu'à la porte du parc, d'où je me retirai, résolu de n'y aller plus. Je demeûrai donc encore quelques jours sans y aller, qui me furent autant de siécles; mais un matin je rencontrai mademoiselle du Fresne la mére, qui m'arrêta, et me demanda pourquoi l'on ne me voyoit plus? Je lui répondis que c'étoit la mauvaise humeur de sa cadette. Elle me repliqua qu'elle vouloit faire notre accord, et que je l'allasse attendre à la maison. J'en mourois d'impatience, et je fus ravi de cette ouverture. J'y allai donc, et comme je montois à la chambre, la du Lis qui m'avoit apperçu, en descendit si brusquement que je ne pus jamais l'arrêter. J'y entrai et je trouvai sa sœur, qui se mit à sourire, à laquelle je dis le procédé de sa cadette; et elle m'assura que tout cela n'étoit que feinte, et qu'elle avoit regardé plus de cent fois par la fenêtre pour voir si je paroîtrois, et qu'elle en témoignoit une grande inquiétude; qu'elle étoit sans-doute dans le jardin, où je pouvois aller. Je descendis l'escalier, et m'approchai de la porte du jardin, que je trouvai fermée par dedans: je la priai plusieurs fois de l'ouvrir, ce qu'elle ne voulut point faire. Sa sœur qui l'entendoit du haut de l'escalier, descendit et me vint ouvrir, car elle en savoit le secret. J'entrai, et la du Lis se mit à fuir; mais je la poursuivis si bien, que je la pris par une des manches de son corps de jupe; je l'assis sur un siége de gazon, où je me mis aussi. Je lui fis mes excuses du mieux qu'il me fut possible; mais elle me parut toujours plus sévére. Enfin après plusieurs contestations, je lui dis que ma passion ne souffroit point de médiocrité, et qu'elle me porteroit à quelque désespoir, de quoi elle se repentiroit après; ce qui ne la rendit pas plus exorable. Alors je tirai mon épée du fourreau, et la lui pré-

sentai, la suppliant de me la plonger dans le corps, lui disant qu'il m'étoit impossible de vivre privé de l'honneur de ses bonnes graces. Elle se leva pour s'enfuir, en me répondant qu'elle n'avoit jamais tué personne, et que quand elle en auroit quelque pensée, elle ne commenceroit pas par moi. Je l'arrêtai en la suppliant de me permettre de l'exécuter moi-même ; elle me répondit froidement qu'elle ne m'en empêcheroit pas. Alors j'appuyai la pointe de mon épée contre ma poitrine, et me mis en posture pour me jetter dessus, ce qui la fit pâlir, et en même tems elle donna un coup de pied contre la garde de l'épée qu'elle fit tomber à terre, m'assurant que cette action l'avoit beaucoup troublée, et me disant que je ne lui fisse plus voir de tels spectacles. Je lui repliquai, je vous obéirai, pourvu que vous ne me soyez plus si cruelle ; ce qu'elle me promit. Ensuite nous nous caressâmes si amoureusement, que j'eusse bien souhaité de me quereller tous les jours avec elle, pour l'appointer avec tant de douceur. Comme nous étions dans ces transports, sa mére entra dans le jardin, et nous dit qu'elle seroit bien venue plutôt, mais qu'elle avoit jugé que nous n'avions pas besoin de son entremise pour nous accorder.

Or un jour que nous nous promenions dans une des allées du parc, le sieur du Fresne, sa femme, la du Lis et moi, qui allions après eux, et qui ne pensions qu'à nous entretenir, cette bonne mére se tourna vers nous, et nous dit qu'elle plaidoit bien notre cause. Elle put le dire sans que son mari l'entendît, car il étoit fort sourd : nous la remerciâmes plutôt d'action que de paroles. Un peu de tems après monsieur du Fresne me tira à part, et me découvrit le dessein que lui et sa femme avoient formé de me donner leur plus jeune fille en mariage, avant qu'il partît pour aller

en cour servir son quartier; et qu'il ne falloit plus faire de dépense en sérenades ni autrement pour ce sujet. Je ne lui fis que des remercimens confus; car j'étois si transporté de joie d'un bonheur si inopiné, et qui faisoit le comble de ma félicité, que je ne savois ce que je disois. Il me souvient bien que je lui dis, que je n'eusse pas été si téméraire que de la lui demander, vu mon peu de mérite et l'inégalité des conditions; à quoi il me répondit, que pour du mérite il en avoit assez reconnu en moi; et que pour la condition, j'avois de quoi suppléer à ce défaut, sous-entendant du bien. Je ne sai ce que je lui repliquai; mais je sai bien qu'il me convia à souper, après quoi il fut conclu que le dimanche suivant nous assemblerions nos parens pour faire les fiançailles. Il me dit aussi la dot qu'il pouvoit donner à sa fille; je répondis à cela que je ne lui demandois que la personne, et que j'avois assez de bien pour elle et pour moi. J'étois le plus content homme du monde, et la du Lis aussi contente, ce que nous connûmes dans la conversation que nous eûmes ce soir-là, et qui fut la plus agréable que l'on puisse s'imaginer: mais ce plaisir ne dura guére, car la surveille du jour que nous devions fiancer, nous étions la du Lys et moi assis sur l'herbe, quand nous apperçûmes de loin un conseiller du présidial, proche parent du sieur du Fresne, qui venoit lui rendre visite. Nous en conçûmes la même pensée elle et moi, et nous nous en affligeâmes, sans savoir au vrai ce que nous appréhendions; ce que l'événement ne nous fit que trop connoître. Car le lendemain, comme j'allois prendre l'heure de l'assemblée, je fus furieusement surpris de trouver à la porte de la basse-cour la du Lys qui pleuroit. Je lui dis quelque chose, et elle ne me répondit rien. J'entrai plus avant, et je trouvai sa sœur au même état. Je lui de-

mandai ce que vouloient dire tant de pleurs? elle me répondit en redoublant ses sanglots, que je ne le saurois que trop. Je montois à la chambre quand la mére en sortoit, laquelle passa sans me rien dire; car les larmes, les sanglots et les soupirs la suffoquoient si fort, que tout ce qu'elle put faire, ce fut de me regarder pitoyablement, et de dire, hà pauvre garçon! je ne comprenois rien à un si prompt changement, mais mon cœur me présageoit tous les malheurs que j'ai ressentis depuis. Je résolus d'en apprendre le sujet, et je montai à la chambre, où je trouvai M. du Fresne assis dans une chaise, qui me dit fort brusquement qu'il avoit changé d'avis, et qu'il ne vouloit pas marier sa cadette avant son aînée; que quand il la marieroit, ce ne seroit qu'après le retour de son voyage de la cour. Je lui répondis sur ces deux chefs: au premier, que sa fille aînée n'avoit aucune répugnance que sa sœur fût mariée la premiére, pourvu que ce fût avec moi, parce qu'elle m'avoit toujours aimé comme un frére; que pour un autre elle s'y seroit opposée (je puis vous assurer quelle m'en avoit fait la protestation plusieurs fois:) et sur le second, que j'attendrois aussi bien dix ans, que les trois mois qu'il seroit à la cour. Mais il me dit tout net que je ne pensasse plus au mariage de sa fille. Ce discours si surprenant, et prononcé du ton que je viens de vous dire, me jetta dans un si horrible désespoir, que je sortis sans lui repliquer, et sans rien dire aux demoiselles, qui ne purent me rien dire aussi. Je m'en allai à la maison, résolu de me donner la mort: mais comme je tirois mon épée à dessein de me la plonger dans le corps, cette veuve confidente entra chez moi, et empêcha l'exécution de ce mortel dessein, en me disant de la part de la du Lys, que je ne m'affligeasse point, qu'il falloit avoir patience, et qu'en pareilles

affaires il arrivoit toujours du trouble; mais que j'avois un grand avantage d'avoir sa mére et sa sœur aînée pour moi, et elle plus que tous, qui étoit la principale partie. Qu'elles avoient résolu que quand son pére seroit parti, qui seroit dans huit ou dix jours, je pourrois continuer mes visites, et que le tems étoit un grand maître. Ce discours étoit fort obligeant, mais je n'en pus être consolé; aussi je m'abandonnai à la plus noire mélancolie que l'on puisse imaginer, et qui me jetta enfin dans un si furieux désespoir, que je résolus de consulter les démons. Quelques jours avant le départ de monsieur du Fresne, je m'en allai à demi-lieue de cette ville, dans un lieu où il y a un bois-taillis de fort grande étendue, dans lequel le vulgaire croit qu'il habite de mauvais esprits, d'autant que ç'a été autrefois la demeure de certaines fées, qui étoient sans doute de fameuses magiciennes. Je m'enfonce dans le bois, appellant et invoquant ces esprits, et les suppliant de me secourir dans l'extrême affliction où j'étois: mais après avoir bien crié, je ne vis ni n'ouïs que des oiseaux, qui par leur ramage sembloient me témoigner qu'ils étoient touchés de mes malheurs. Je retournai à ma maison, où je me mis au lit atteint d'une si étrange phrénésie, que l'on ne croyoit pas que j'en pusse réchapper, car j'en fus jusqu'a perdre la parole. La du Lys fut malade en même tems et de la même maniére que moi, ce qui m'a obligé depuis de croire à la sympathie: car comme nos maladies procédoient d'une même cause, elles produisoient aussi en nous de semblables effets: ce que nous apprenions du médecin et de l'apothicaire, qui étoient les mêmes qui nous servoient; pour les chirurgiens, nous avions chacun le nôtre en particulier. Je guéris un peu plutôt qu'elle, et je m'en

allai, ou pour mieux dire je me traînai à sa maison, où je la trouvai au lit, (son pére étoit parti pour la cour.) Sa joie ne fut pas médiocre, comme la suite me le fit connoître; car après avoir demeuré environ une heure avec elle, il me sembla qu'elle n'avoit plus de mal, ce qui m'obligea à la presser de se lever, et elle le fit pour me satisfaire. Mais sitôt qu'elle fut hors du lit, elle s'évanouit entre mes bras. Je fus bien marri de l'en avoir pressée, car nous eûmes beaucoup de peine à la faire revenir de son évanouissement : quand elle le fut nous la remîmes dans le lit, où je la laissai pour lui donner moyen de se reposer, ce qu'elle n'eût peut-être pas fait en ma présence. Nous guérîmes entiérement, et nous passâmes agréablement le tems, tout celui que son pére demeura à la cour. Mais à son retour il fut averti par quelques ennemis secrets, que j'avois toujours fréquenté dans sa maison, et pratiqué familiérement sa fille, à laquelle il fit de rigoureuses défenses de me voir, et se fâcha fort contre sa femme et sa fille aînée, de ce qu'elles avoient favovorisé nos entrevues, ce que j'appris de notre confidente, comme la résolution qu'elles avoient prise de me voir toujours, et par quels moyens. Le premier fut, que je prisse garde quand cet injuste pére sortiroit de la ville : car aussi-tôt j'allois dans sa maison où je demeurai jusqu'à son retour, que nous connoissions facilement à sa maniére de frapper à la porte, et aussi-tôt je me cachois derriére une piéce de tapisserie; et quand il entroit, un valet ou une servante, ou quelquefois une de ses filles, lui ôtoient son manteau, et je sortois facilement sans qu'il le sût; car comme je vous l'ai déjà dit, il étoit fort sourd; et en sortant, la du Lis m'accompagnoit toujours jusqu'à la porte de

la basse-cour. Ce moyen fut découvert, et nous eûmes recours au jardin de notre confidente, dans lequel je me rendois par un jardin de nos voisins, ce qui dura assez ; mais à la fin il fut encore découvert. Nous nous servîmes ensuite des églises, tantôt l'une, tantôt l'autre, ce qui fut encore connu ; tellement que nous n'avions plus que le hazard, quand nous pouvions nous rencontrer dans quelques-unes des allées du parc ; mais il falloit user de grande précaution. Un jour que j'y avois demeuré assez long-tems avec la du Lis, (car nous nous étions entretenus à fond de nos communs malheurs, et avions pris de fortes résolutions de les surmonter) je voulus l'accompagner jusqu'à la porte de la basse-cour, où nous apperçumes de loin son pére, qui venoit de la ville, et tout droit à nous ; de fuir, il n'y avoit pas moyen, car il nous avoit vu. Elle me dit alors d'inventer quelque prétexte pour nous excuser ; mais je lui répondis qu'elle avoit l'esprit plus présent et plus subtil que moi, et qu'elle y pensât. Cependant il arriva, et comme il commençoit à se fâcher, elle lui dit que j'avois appris qu'il avoit apporté des bagues et autres jouailleries (car il employoit ses gages en orfévrerie pour y faire quelque profit, étant aussi avare que sourd) et que je venois pour voir s'il voudroit m'accommoder de quelques-unes pour une fille du Mans avec laquelle je me mariois. Il le crut, nous montâmes, et il montra ses bagues : j'en choisis deux, un petit diamant et une rose d'opale. Nous fûmes d'accord du prix, que je lui payai à l'heure même. Cet expédient me facilita la continuation de mes visites ; mais quand il vit que je ne me hâtois point d'aller au Mans, il en parla à sa jeune fille, comme se doutant de quelque fourberie ; et elle me conseilla d'y faire un voyage, ce que je fis. Cette

ville est une des plus agréables du royaume, et où il y a du plus beau monde et du mieux civilisé, et où les filles sont les plus polies et les plus spirituelles, comme vous le savez fort bien : aussi j'y fis en peu de tems de grandes connoissances. J'étois logé aux chênes verds, où étoit aussi logé un opérateur qui débitoit ses drogues en public sur le théâtre, en attendant l'issue d'un projet qu'il avoit fait de dresser une troupe de comédiens. Il avoit déjà avec lui des personnes de qualité, entre-autres le fils d'un comte, que je ne nomme pas par discrétion, un jeune avocat du Mans qui avoit déjà été en troupe, sans compter un de ses fréres, et un autre vieux comédien, qui s'enfarinoit à la farce; et il attendoit une jeune fille de la ville de Laval, qui lui avoit promis de se dérober de la maison de son pére, et de le venir trouver. Je fis connoissance avec lui; et un jour, faute de meilleur entretien, je lui fis succinctement le récit de mes malheurs, ensuite de quoi il me persuada de prendre parti dans sa troupe, que ce seroit le moyen de me faire oublier mes disgraces. J'y consentis volontiers, et si la fille fût venue j'aurois certainement suivi. Mais les parens en furent avertis, ils prirent garde à elle, ce qui fut la cause que le dessein ne réussit pas, et qui m'obligea à m'en revenir. Mais l'amour me fournit une invention pour pratiquer encore la du Lis sans soupçon ; ce fut de mener avec moi cet avocat dont je viens de vous parler, et un autre jeune homme de ma connoissance, auxquels je découvris mon dessein, qui furent ravis de me servir en cette occasion. Ils parurent en cette ville sous le titre, l'un de frére, et l'autre de cousin germain d'une maîtresse imaginaire. Je les menai chez le sieur du Fresne, que j'avois prié de me traiter de parent, ce qu'il fit. Il ne manqua pas aussi de leur dire mille

biens de moi, les assurant qu'ils ne pouvoient pas mieux loger leur parente, et ensuite nous donna à souper. On but à la santé de ma maîtresse, et la du Lis fit raison. Après qu'ils eurent demeuré cinq ou six jours en cette ville, ils s'en retournérent au Mans. J'avois toujours libre accès chez le sieur du Fresne, qui me disoit sans cesse que je tardois trop à aller au Mans achever mon mariage; ce qui me fit appréhender que la feinte ne fût à la fin découverte, et qu'il ne me chassât encore une fois honteusement de sa maison; ce qui me fit prendre la plus cruelle résolution qu'un homme désespéré puisse jamais avoir, qui fut de tuer la du Lis, de peur qu'un autre n'en fût possesseur. Je m'armai d'un poignard, et l'allai trouver, la priant de venir avec moi faire une promenade, ce qu'elle m'accorda. Je la menai insensiblement dans un lieu fort écarté des allées du parc, où il y avoit des brossailles. Ce fut là où je lui découvris le cruel dessein que le désespoir de la posséder m'avoit fait concevoir, tirant en même-tems le poignard de ma poche. Elle me regarda si tendrement, et me dit tant de douceurs, qu'elle accompagna de protestations de constance et de belles promesses, qu'il lui fut facile de me désarmer. Elle saisit mon poignard que je ne pus retenir, le jetta au travers des brossailles, et me dit qu'elle s'en vouloit aller, et qu'elle ne se trouveroit plus seule avec moi. Elle vouloit me dire que je n'avois pas sujet d'en user ainsi, mais je l'interrompis pour la prier de se trouver le lendemain chez notre confidente où je me rendrois, et que là nous prendrions les derniéres résolutions. Nous nous y rencontrâmes à l'heure marquée. Je la saluai, et nous pleurâmes nos communes miséres; et après de longs discours elle me conseilla d'aller à Paris, me protestant qu'elle ne consentiroit jamais à aucun

mariage; et que quand je demeurerois dix ans, elle m'attendroit : je lui fis des promesses réciproques, que j'ai mieux tenues qu'elle. Comme je voulois prendre congé d'elle (ce qui ne fut pas sans verser beaucoup de larmes) elle fut d'avis que sa mére et sa sœur fussent de la confidence; cette veuve les alla querir, et je demeurai seul avec la du Lis. Ce fut alors que nous nous ouvrîmes nos cœurs, mieux que nous n'avions j'amais fait : elle en vint jusqu'à me dire, que si je voulois l'enlever, elle y consentiroit volontiers et me suivroit par-tout; et que si l'on venoit après nous et que l'on nous attrapât, elle feindroit d'être enceinte. Mon amour étoit si pur, que je ne voulus jamais mettre son honneur en compromis, laissant l'événement à la conduite du sort. Sa mére et sa sœur arrivérent, et nous leur déclarâmes nos résolutions; ce qui fit redoubler les pleurs et les embrassemens. Enfin je pris congé d'elles pour aller à Paris. Avant de partir j'écrivis une lettre à la du Lis, je ne m'en rappelle point les termes; mais vous pouvez bien vous imaginer que j'y avois mis tout ce que je m'étois figuré de tendre, pour leur donner de la compassion. Aussi notre confidente qui porta la lettre, m'assura qu'après la lecture de la lettre, la mére et les deux filles avoient été si affligées, que la du Lis n'avoit pas eu le courage de me faire réponse. J'ai supprimé beaucoup d'avantures qui nous arrivérent pendant le cours de nos amours, pour n'abuser pas de votre patience : comme les jalousies que la du Lis conçut contre moi, pour une demoiselle sa cousine germaine, qui l'étoit venue voir, et qui demeura trois mois dans la maison : la même chose pour la fille de ce gentilhomme, qui avoit amené ce galant que je fis en aller : non plus que plusieurs querelles que j'eus à démêler, et des combats en des

rencontres de nuit où je fus blessé par deux fois au bras et à la cuisse. Je finis donc ici la digression, pour vous dire que je partis pour Paris, où j'arrivai heureusement, et où je demeurai environ une année. Mais ne pouvant pas y subsister comme je faisois en cette ville, tant à cause de la cherté des vivres, que pour avoir fort diminué mes biens à la recherche de la du Lis, pour laquelle j'avois fait de grandes dépenses, comme vous avez pu l'apprendre de ce que je vous ai dit, je me mis en condition en qualité de secrétaire d'un secrétaire de la chambre du roi, lequel avoit épousé la veuve d'un autre sécrétaire aussi du roi. Je n'y eus pas demeuré huit jours, que cette dame usa avec moi d'une familiarité extraordinaire, à laquelle je ne fis point pour lors de réflexion; mais elle continua si ouvertement, que quelques-uns des domestiques s'en apperçûrent, comme vous l'allez voir. Un jour qu'elle m'avoit donné une commission pour la ville, elle me dit de prendre le carrosse, dans lequel je montai seul, et je dis au cocher de me mener par le marais du Temple, tandis que son mari alloit par la ville à cheval suivi d'un seul laquais; car elle lui avoit persuadé qu'il feroit mieux ses affaires de la sorte, que de traîner un carrosse, qui est toujours embarrassant. Quand je fus dans une longue rue où il n'y avoit que des portes cochéres, et où par conséquent on ne voyoit guére de monde, le cocher arrêta le carrosse et en descendit. Je lui criai pourquoi il arrêtoit? Il s'approcha de la portiére et me pria de l'écouter, ce que je fis. Alors il me demanda si je n'avois point pris garde au procédé de madame à mon sujet? Je lui répondis que non, et lui demandai ce qu'il vouloit dire? Il me répondit que je ne connoissois pas ma fortune, et qu'il y avoit beaucoup de personnes à Paris qui eussent bien voulu en avoir

une semblable. Je ne raisonnai guére avec lui, mais je lui commandai de remonter sur son siége et de me conduire à la rue Saint-Honoré. Je ne laissai pas de rêver profondément à ce qu'il m'avoit dit, et quand je fus de retour à la maison, j'observai plus exactement les actions de cette dame, dont quelques-unes me confirmérent ce que m'avoit dit le cocher. Un jour que j'avois acheté de la toile et de la dentelle pour des collets, que j'avois donnés à faire à ses filles de service, comme elles y travailloient, elle leur demanda pour qui ils étoient ? Elles répondirent que c'étoit pour moi. Elle leur dit alors de les achever, mais que pour la dentelle elle la vouloit mettre. Un jour qu'elle l'attachoit, j'entrai dans sa chambre, et elle me dit qu'elle travailloit pour moi, dont je fus si confus, que je ne fis que des remercimens de même. Mais un matin que j'écrivois dans ma chambre, qui n'étoit pas éloignée de la sienne, elle me fit appeller par un laquais, et quand j'en approchai, j'entendis qu'elle crioit furieusement contre sa demoiselle suivante et contre sa femme de chambre. Elle disoit : Ces chiennes, ces vilaines, ne sauroient rien faire adroitement ; sortez de ma chambre. Comme elles en sortoient j'y entrai, et elle continua à déclamer contre elles, et me dit de fermer la porte et de lui aider à s'habiller ; aussi-tôt elle me dit de prendre sa chemise qui étoit sur la toilette et de la lui donner ; et en même-tems elle dépouilla celle qu'elle avoit, et s'exposa à ma vue toute nue, dont j'eus une si grande honte, que je lui dis que je ferois encore plus mal que ses filles qu'elle devoit faire revenir, à quoi elle fut obligée par l'arrivée de son mari. Je ne doutai donc plus de son intention ; mais comme j'étois jeune et timide, j'appréhendai quelque sinistre accident ; car quoiqu'elle fût déjà avancée

en âge, elle avoit pourtant encore de beaux restes; ce qui me fit résoudre à demander mon congé, ce que je fis un soir après que l'on eut servi le soupé. Alors sans me rien répondre, son mari se retira à sa chambre, et elle tourna sa chaise du côté du feu, disant au maître d'hôtel de remporter la viande. Je descendis pour souper avec lui : comme nous étions à table, une de ses niéces, âgée d'environ douze ans, descendit, et s'adressant à moi, me dit que madame sa tante l'envoyoit pour savoir si j'avois bien le courage de souper, elle ne soupant point. Je ne me souviens pas bien de ce que je lui répondis; mais je sai bien que la dame se mit au lit, et qu'elle fut extrêmement malade. Le lendemain de grand matin elle me fit appeller, pour donner ordre d'avoir des médecins : comme j'approchai de son lit, elle me donna la main, et me dit ouvertement que j'étois la cause de son mal, ce qui redoubla mon appréhension, ensorte que le même jour je me mis dans des troupes qu'on faisoit à Paris pour le duc de Mantoue, et je partis sans en rien dire à personne. Notre capitaine ne vint pas avec nous, laissant la conduite de sa compagnie à son lieutenant, qui étoit un franc voleur aussi bien que les deux sergens : car ils brûloient presque tous les logemens, et nous faisoient souffrir; aussi furent-ils pris par le prévôt de Troye en Champagne, qui les y fit pendre, excepté l'un des sergens qui se trouva frére d'un des valets de chambre de monseigneur le duc d'Orléans, qui le sauva. Nous demeurâmes sans chef, et les soldats d'un commun accord m'élurent pour commander la compagnie, qui étoit composée de quatre-vingt soldats. J'en pris la conduite avec autant d'autorité, que si j'en eusse été le capitaine en chef. Je passai en revue et tirai la montre, que je distribuai, aussi

bien que les armes que je pris à Sainte Reine en Bourgogne. Enfin nous filâmes jusqu'à Embrun en Dauphiné, où notre capitaine nous vint trouver, dans l'appréhension qu'il n'y avoit pas un soldat à sa compagnie.

Mais quand il apprit ce qui s'étoit passé, et que je lui en fis paroître soixante-huit (car j'en avois perdu douze dans la marche) il me caressa fort, et me donna son drapeau et sa table. L'armée qui étoit la plus belle qui fût jamais sortie de France, eut le mauvais succès que vous avez pu savoir; ce qui arriva par la mauvaise intelligence des généraux. Après son débris je m'arrêtai à Grenoble, pour laisser passer la fureur des paysans de Bourgogne et de Champagne, qui tuoient tous les fugitifs : et le massacre en fut si grand, que la peste se mit si furieusement dans ces deux provinces, qu'elle se répandit par tout le royaume. Après que j'eus demeuré quelque tems à Grenoble, où je fis de grandes connoissances, je résolus de me retirer en cette ville ma patrie. Mais en passant par des lieux écartés du grand chemin, pour la raison que j'ai dit, j'arrivai à un petit boug appellé Saint Patrice, où le fils puîné de la dame du lieu qui étoit veuve, faisoit une compagnie de fantassins pour le siége de Montauban. Je me mis avec lui, et il reconnut quelque chose sur mon visage qui n'étoit pas rebutant. Après m'avoir demandé d'où j'étois, et que je lui eus dit franchement la vérité, il me pria de prendre le soin de conduire un de ses fréres jeune garçon, chevalier de Malthe, auquel il avoit donné son enseigne, ce que j'acceptai volontiers. Nous partîmes pour aller à Noves en Provence, qui étoit le lieu d'assemblée du régiment; mais nous n'y eûmes pas demeuré trois jours, que le maître-d'hôtel de ce capitaine le vola

et s'enfuit. Il donna ordre qu'il fût suivi, mais envain; ce fut alors qu'il me pria de prendre les clefs de ses coffres, que je ne gardai guere, car il fut député du corps du régiment pour aller trouver le grand cardinal de Richelieu, qui conduisoit l'armée pour le siége de Montauban, et autres villes rébelles de Guyenne et de Languedoc. Il me mena avec lui, et nous trouvâmes son éminence dans la ville d'Albi, nous la suivîmes jusqu'à cette ville rébelle, qui ne le fut plus à l'arrivée de ce grand homme; car elle se rendit, comme vous l'avez pu savoir. Nous eûmes pendant ce voyage un grand nombre d'avantures, que je ne vous dis point, pour n'être pas ennuyeux, ce que j'ai peut-être déjà trop été. Alors la l'Etoile lui dit que ce seroit les priver d'un agréable divertissement, s'il ne continuoit jusqu'à la fin. Il poursuivit donc ainsi : Je fis de grandes connoissances dans la maison de cet illustre cardinal, et principalement avec les pages, dont il y en avoit dix-huit de Normandie, qui me faisoient de grandes caresses, aussi bien que les autres domestiques de sa maison. Quand la ville fut rendue, notre régiment fut licencié, et nous nous en revînmes à Saint Patrice. La dame du lieu avoit un procès contre son fils aîné, et se préparoit pour aller le poursuivre à Grenoble. Quand nous arrivâmes, je fus prié de l'accompagner, à quoi j'eus un peu de répugnance, car je voulois me retirer, comme je vous l'ai dit; mais je me laissai gagner, dont je ne me repentis pas; car quand nous fûmes arrivés à Grenoble, où je sollicitai fortement le procès, le roi Louis XIII de glorieuse mémoire y passa pour aller en Italie, et j'eus l'honneur de voir à sa suite les plus grands seigneurs de ce pays, et entre autres le gouverneur de cette ville, qui connoissoit fort monsieur de Saint Patrice, à qui il me

recommanda; et après m'avoir offert de l'argent; il lui dit qui j'étois, ce qui l'obligea à faire plus d'estime de moi qu'il n'avoit fait, quoique je n'eusse pas sujet de me plaindre. Je vis encore cinq jeunes hommes de cette ville, qui étoient dans le régiment aux gardes, trois desquels étoient gentilshommes, et auxquels j'avois l'honneur d'appartenir : je les traitai du mieux qu'il me fut possible, et à la maison et au cabaret. Un jour que nous venions de déjeûner d'un logis du fauxbourg saint Laurent qui est au-delà du pont, nous nous y arrêtâmes pour voir passer des bateaux, et l'un d'eux me dit qu'il s'étonnoit fort que je ne leur demandasse point des nouvelles de la du Lis. Je leur dis que je n'avois osé, de peur d'en trop apprendre. Ils me repartirent que j'avois bien fait, et que je devois l'oublier, puisqu'elle ne m'avoit pas tenu parole. Je pensai mourir à cette nouvelle, mais enfin il fallut tout savoir. Ils me dirent donc qu'aussi-tôt que l'on eut appris mon départ pour l'Italie, on l'avoit mariée à un jeune homme qu'ils me nommérent, et qui étoit celui de tous ceux qui y pouvoient prétendre pour qui j'avois le plus d'aversion. Alors j'éclatai, et dis contre elle tout ce que la colére me suggéra. Je l'appellai tigresse, felonne, perfide, traîtresse; qu'elle n'eût pas osé se marier me sachant si près, étant bien assurée que je serois allé la poignarder avec son mari jusques dans son lit. Après je sortis de ma poche une bourse d'argent et de soie bleue à petit point, qu'elle m'avoit donnée, dans laquelle je conservois le brasselet et le ruban que je lui avois gagné. J'y mis une pierre, et la jettai avec violence dans la riviére, en disant : De même que ces choses s'enfuiront au gré des ondes, ainsi puisse s'effacer de ma mémoire la personne à qui elles ont appartenu.

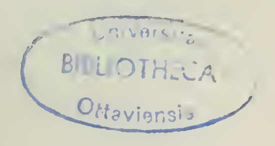
Ces

Ces messieurs furent étonnés de mon procédé, et me protestérent qu'ils étoient bien marris de me l'avoir dit, mais qu'ils craignoient que je ne l'eusse appris d'ailleurs. Ils ajoutérent, pour me consoler, qu'elle avoit été forcée à se marier, et qu'elle avoit bien fait paroître l'aversion qu'elle avoit pour son mari; car elle n'avoit fait que languir depuis son mariage, et étoit morte quelque tems après. Ce discours redoubla mon déplaisir, et me donna en même-tems quelque espéce de consolation. Je pris congé de ces messieurs, et me retirai à la maison; mais si changé, que mademoiselle de Saint Patrice, fille de cette bonne dame, s'en apperçut. Elle me demanda ce que j'avois, à quoi je ne répondis rien; mais elle me pressa si fort que je lui dis succinctement mes avantures, et la nouvelle que je venois d'apprendre: elle fut touchée de ma douleur, comme je le reconnus aux larmes qu'elle versa. Elle le fit savoir à sa mére et à ses fréres, qui me témoignérent de participer à mes déplaisirs, mais qu'il falloit se consoler et prendre patience. Le procès de la mére et du fils se termina par un accord, et nous nous en retournâmes. Ce fut alors que je commencai à penser à la retraite. La maison où j'étois étoit assez puissante pour me faire trouver de bons partis; et l'on m'en proposa plusieurs, mais je ne pus jamais me résoudre au mariage. Je pris le premier dessein que j'avois eu autrefois, de me rendre capucin, et j'en demandai l'habit; mais il y survint tant d'obstacles, dont la déduction ne vous seroit qu'ennuyeuse, que je cessai cette poursuite. En ce tems-là le roi commanda l'arriére-ban de la noblesse du Dauphiné, pour aller à Cassal. Monsieur de Saint Patrice me pria de faire encore ce voyage-là avec lui, ce que je ne pus honorablement refuser. Nous partîmes, et

nous y arrivâmes. Vous savez ce qu'il en arriva. Le siége fut levé, la ville rendue, et la paix faite par l'entremise de Mazarin. Ce fut le premier dégré par où il monta au cardinalat, et à cette prodigieuse fortune qu'il a eue ensuite du gouvernement de la France. Nous nous en retournâmes à Saint Patrice, où je persistai toujours à me rendre religieux. Mais la divine providence en disposa autrement. Un jour monsieur de Saint Patrice me dit, voyant ma résolution, qu'il me conseilloit de me faire prêtre séculier; mais j'appréhendois de n'avoir pas assez de capacité, et il me repartit qu'il y en avoit de moindres que moi. Je m'y résolus, et je pris les ordres sur un patrimoine que madame sa mére me donna, de cent livres de rente, qu'elle m'assigna sur le plus liquide de son revenu. Je dis ma premiére messe dans l'église de la paroisse, et ladite dame en usa comme si j'eusse été son propre enfant; car elle traita splendidement une trentaine de prêtres qui s'y trouvérent, et plusieurs gentilshommes du voisinage. J'etois dans une maison trop puissante pour manquer de bénéfices, aussi six mois après j'eus un prieuré assez considérable, avec deux autres petits bénéfices. Quelques années après j'eus un gros prieuré, et une fort bonne cure, car j'avois pris grande peine à étudier, et je m'étois rendu en état de monter en chaire avec succès, et devant les beaux auditoires, et en présence même de prélats. Je ménageai mes revenus, et amassai une notable somme d'argent, avec laquelle je me retirai en cette ville, où vous me voyez maintenant, ravi du bonheur de la connoissance d'une si charmante compagnie, et d'avoir été assez heureux de lui rendre quelque petit servive.

La l'Etoile prit la parole, disant : Mais le plus grand service que vous sauriez nous avoir jamais

rendu.... Elle vouloit continuer, quand Ragotin se leva pour dire qu'il vouloit faire une comédie de cette histoire, et qu'il n'y auroit rien de plus beau que la décoration du théâtre, un beau parc avec son grand bois et une riviére; pour le sujet, des amans, des combats, et une premiére messe. Tout le monde se mit à rire, et Roquebrune qui le contrarioit toujours, lui dit : Vous n'y entendez rien, vous ne sauriez mettre cette piéce dans les régles, parce qu'il faudroit changer la scéne et y demeurer trois ou quatre ans. Alors le prieur leur dit : Messieurs, ne disputez point à ce sujet, j'y ai donné ordre il y a long-tems. Vous savez que monsieur du Hardi n'a jamais observé cette rigide régle de vingt-quatre heures, non plus que quelqu'un de nos poëtes modernes, comme l'auteur de Saint Eustache, &c. Et monsieur Corneille ne s'y seroit pas attaché, sans la censure que monsieur Scudéry voulut faire du *Cid*; aussi tous les honnêtes gens appellent ces manquemens, de belles fautes. J'en ai donc composé une comédie, que j'ai intitulée, *La Fidélité conservée après l'espérance perdue*; et depuis j'ai pris pour devise un arbre dépouillé de sa parure verte, et où il ne reste que quelques feuilles mortes (qui est la raison pourquoi j'ai ajouté cette couleur à la bleue) avec un petit chien barbet au pied, et ces paroles pour ame de la devise : *Privé d'espoir, je suis fidéle.* Cette piéce roule les théâtres il y a fort long tems. Le titre en est aussi à propos que vos couleurs, et votre devise, dit la l'Etoile; car votre maîtresse vous a trompé, et vous lui avez toujours gardé la fidélité, n'en ayant point voulu épouser d'autre. La conversation finit par l'arrivée de Mrs. de Verville et de la Garouffiére. Et je finis aussi ce chapitre, qui



sans doute a été bien ennuyeux, tant pour sa longueur que pour son sujet.

CHAPITRE XIV.

Retour de Verville, accompagné de M. de la Garouffiére. Mariage des comédiens et comédiennes, et autres avantures de Ragotin.

Tous ceux de la troupe furent étonnés de voir monsieur de la Garouffiére : pour Verville il étoit attendu avec impatience, principalement de ceux et celles qui se devoient marier. Ils lui demandérent quelles bonnes affaires il avoit en cette ville ? il leur répondit qu'il n'en avoit aucunes; mais que monsieur de Verville lui ayant communiqué quelque chose d'importance, il avoit été ravi de trouver une occasion si favorable pour les revoir encore une fois, et leur offrir la continuation de ses services. Verville lui fit signe qu'il n'en falloit parler qu'en secret, et pour lui en rompre les discours, il lui présenta le prieur de saint-Louis, avec qui il avoit fait grande amitié, lui disant que c'étoit un fort galant-homme. Alors la l'Etoile leur dit qu'il venoit d'achever une histoire aussi agréable que l'on en pût ouïr. Ces deux messieurs témoignérent avoir du regret de n'être pas venus plutôt, pour avoir eu la satisfaction de l'entendre. Alors Verville passa dans une autre chambre, où Destin le suivit, et après y avoir demeuré quelques momens, ils appellérent la l'Etoile et Angelique, et ensuite Léandre et la la Caverne, que monsieur de la Garouffiére suivit. Quand ils furent

assemblés, Verville leur dit qu'étant à Rennes il avoit communiqué au sieur de la Garouffiére le dessein qu'ils avoient fait de se marier, et qu'il devoit repasser par Alençon pour être de la nôce, et qu'il avoit témoigné vouloir être de la partie. Il en fut remercié très-humblement, et on lui témoigna de même l'obligation qu'on lui avoit d'avoir voulu prendre cette peine. Mais à propos, dit M. de Verville il faudroit faire monter cet honnête-homme qui est en bas, ce que l'on fit. Quand il fut entré, la la Caverne le regarda fixement, et la force du sang fit un si merveilleux effet en elle, qu'elle s'attendrit, et pleura sans en savoir la cause. On lui demanda si elle connoissoit cet homme-là? elle répondit qu'elle ne croyoit pas l'avoir jamais vu. On lui dit de le regarder avec attention, ce qu'elle fit, et pour-lors elle trouva sur son visage tant de traits du sien, qu'elle s'écria, ne seroit-ce point mon frére! alors il s'approcha d'elle, et l'embrassa, l'assurant que c'étoit lui-même, que le malheur avoit éloigné si longtems de sa présence. Il salua sa niéce et tous ceux de la compagnie, et assista à la conférence secrette, où il fut conclu que l'on célébreroit les deux mariages; savoir, de destin avec la l'Etoile, et de Léandre avec Angelique.

Toute la difficulté consistoit à savoir, quel prêtre les épouseroit. Alors le prieur de saint Louis (que l'on avoit aussi appellé à la conférence) leur dit qu'il se chargeoit de cela, et qu'il en parleroit aux curés des deux paroisses de la ville, et à celui du fauxbourg de Montfort; que s'ils en faisoient quelque difficulté, il retourneroit à Séez, et qu'il en obtiendroit la permission du seigneur évêque; que s'il ne vouloit pas la lui accorder, il iroit trouver monseigneur l'evêque du Mans, de qui il avoit

l'honneur d'être connu, parce que sa petite église étoit de sa jurisdiction, et qu'il ne croyoit pas d'en être refusé. Il fut donc prié de prendre ce soin-là. Cependant on fit secrettement venir un notaire, et l'on passa les contrats de mariage. Je ne vous en dis point les clauses, car cette particularité n'est pas venue à ma connoissance, mais bien qu'ils se mariérent. Messieurs de Verville, de la Garouffiére, et de saint Louis, furent les témoins. Ce dernier alla parler aux curés, mais aucun d'eux ne voulut les épouser, alléguant beaucoup de raisons que le prieur ne put surmonter, parce qu'il n'en étoit peut-être pas capable : ce qui le fit résoudre d'aller à Séez. Il prit le cheval de Léandre, et un de ses laquais, et alla trouver le seigneur évêque, qui résista un peu à lui accorder sa requête, mais le prieur lui remontra que ces gens-là n'étoient véritablement d'aucune paroisse ; car ils étoient aujourd'hui dans un lieu, et demain dans un autre : que pourtant on ne pouvoit pas les mettre au rang des vagabonds et des gens sans aveu, (ce qui étoit la plus forte raison sur laquelle les curés avoient fondé leur refus) car ils avoient bonne permission du roi, et avoient leur ménage, et par conséquent étoient censés sujets des évêques dans le diocése desquels ils se trouvoient lors de leur résidence en quelque ville ; que ceux pour qui il demandoit la dispense, étoient dans celle d'Alençon, où il avoit jurisdiction, tant sur eux que sur les autres habitans, et que par cette raison il les pouvoit dispenser, comme il l'en supplioit très-humblement, parce que d'ailleurs ils étoient fort honnêtes-gens. L'évêque donna pouvoir au prieur de les épouser en quelle église il voudroit. Il vouloit appeller son secrétaire pour faire la dispense en

forme; mais le prieur lui dit qu'un mot de sa main suffisoit, ce que le bon seigneur fit aussi agréablement qu'il lui donna à souper. Le lendemain il s'en retourna à Alençon, où il trouva les fiancés, qui préparoient tout ce qui étoit nécessaire pour les nôces. Les autres comédiens (qui n'avoient point été du secret) ne savoient que penser de tant d'appareil, et Ragotin en étoit le plus en peine. Ce qui les obligeoit à tenir la chose ainsi secrette, n'étoit que ce que vous avez appris de Destin; car pour Léandre et Angelique, cela étoit connu de tous, et aussi la crainte de ne réussir pas à la dispense. Mais quand ils en furent assurés on rendit la chose publique, on lut les contrats de mariage devant tous, et l'on prit jour pour épouser. Ce fut un furieux coup de foudre pour le pauvre Ragotin, à qui la Rancune dit tout bas: « ne vous » l'avois-je pas bien dit? je m'en étois toujours » défié ». Le pauvre petit homme entra dans la plus profonde mélancolie que l'on puisse imaginer, laquelle le précipita dans un furieux désespoir, comme vous l'apprendrez dans le dernier chapitre de ce roman. Il devint si troublé, que passant devant la grande église de notre-dame un jour de fête que l'on carillonnoit, il tomba dans l'erreur de la plupart des gens du vulgaire, qui croyent que les cloches disent tout ce qu'ils s'imaginent Il s'arrêta pour les écouter, et il se persuada facilement qu'elles disoient,

Ragotin, ce matin,
A tant bu de pots de vin,
Qu'il branle, qu'il branle.

Il entra là-dessus dans une si furieuse colére contre

le campanier, qu'il cria tout haut : tu en as menti, je n'ai pas bu aujourd'hui extraordinairement, je ne me serois pas fâché si tu leur faisois dire,

Le mutin de Destin
A ravi à Ragotin
L'Etoile, l'Etoile:

car j'aurois eu la consolation de voir les choses inanimées témoigner du ressentiment de ma douleur; mais de m'appeller ivrogne, hà ! tu la payeras : et aussi-tôt il enfonça son chapeau, et entra dans l'église par une des portes où il y a un degré en vis, par lequel il monta à l'orgue. Quand il vit que cette montée n'alloit pas au clocher, il la suivit jusqu'au plus haut, où il trouva une porte fort basse, par laquelle il entra, et suivit sous le toit des chapelles, sous lequel il faut que ceux qui y passent se baissent, mais il y trouva un plancher fort élevé. Il marcha jusqu'au bout : où il trouva une porte qui va au clocher, où il monta. Quand il fut au lieu où les cloches sont pendues, il trouva le campanier qui carillonnoit toujours, et qui ne regardoit point derriére lui. Alors il se mit à lui dire des injures, l'appellant insolent, impertinent, sot, brutal, maroufle, &c. Mais le bruit des cloches l'empêchoit de l'entendre. Ragotin s'imagina qu'il le méprisoit, ce qui l'impatienta; il s'approcha de lui, et en même tems lui donna un grand coup de point sur le dos. Le campanier se sentant frappé, se tourna, et voyant Ragotin, lui dit : hé ! petit escargot, qui diable t'a mené ici pour me frapper ? Ragotin se met en devoir de lui en dire le sujet, et de lui faire ses plaintes; mais le campanier qui n'entendoit point raillerie, sans vou-

loir l'écouter, le prit par un bras, et en même tems lui donna un coup de pied au cul, qui le fit culebuter le long d'un petit degré de bois, jusques sur le plancher d'où l'on sonne les cloches à branle. Il tomba si rudement la tête la premiére, qu'il donna du visage contre une des boëtes par où l'on passe les cordes, et se mit tout en sang. Il pesta comme un petit démon, et descendit promptement; il passa au-travers de l'église, d'où il alla trouver le lieutenant-criminel, pour se plaindre à lui de l'excès que le campanier avoit commis en sa personne. Ce magistrat le voyant ainsi sanglant, crut facilement ce qu'il lui disoit; mais après en avoir appris le sujet, il ne put s'empêcher de rire, et connut bien que le petit homme avoit le cerveau mal timbré. Cependant, pour le contenter, il lui dit qu'il feroit justice, et envoya un laquais dire au campanier qu'il le vint trouver. Quand il fut venu, il lui demanda pourquoi il faisoit injurier cet honnête homme par ses cloches? A quoi il lui répondit, qu'il ne le connoissoit point, et qu'il carillonnoit à son ordinaire:

Orléans, Beaugency,
Notre-Dame de Clery,
Vendôme, Vendôme:

mais qu'en ayant été frappé et injurié, il l'avoit poussé, et qu'ayant rencontré le haut de l'escalier il en étoit tombé. Le lieutenant lui dit, une autre fois soyez plus avisé; et à Ragotin, soyez plus sage, et ne croyez pas votre imagination touchant le son des cloches. Ragotin s'en retourna à la maison, où il ne se vanta pas de son accident. Mais les comédiens voyant son visage écorché en trois ou quatre

endroits, lui en demandérent la raison, qu'il ne voulut pas dire, mais ils l'apprirent par la voix commune, car cette disgrace avoit éclaté; ils rirent fort, aussi-bien que monsieur de Verville et de la Garouffiére.

Le jour des épousailles des comédiennes étant venu, le prieur de Saint Louis leur dit qu'il avoit fait choix de son église pour les épouser. Ils y allérent à petit bruit, et il bénit les mariages, après avoir fait une très-belle exhortation aux mariés, qui se retirérent à leur logis, où ils dînérent; après quoi l'on demanda à quoi l'on passeroit le tems jusqu'au soupé. La comédie, les ballets, et les bals leur étoient si ordinaires, que l'on trouva bon de faire le récit de quelque histoire. Verville dit qu'il n'en savoit point. Si Ragotin n'eût pas été dans sa noire mélancolie, il se fût sans-doute offert à en débiter quelqu'une; mais il étoit muët. On dit à la Rancune de raconter celle du poëte Roquebrune, puisqu'il l'avoit promis quand l'occasion s'en présenteroit, et qu'il n'en pourroit jamais trouver de plus belle, la compagnie étant beaucoup plus illustre que quand il la vouloit commencer. Mais il répondit qu'il avoit quelque chose dans l'esprit qui le troubloit, et que quand il l'auroit assez libre, il ne vouloit pas rendre ce mauvais office au poëte de faire son éloge, dans lequel il faudroit comprendre sa maison, et qu'il étoit trop de ses amis pour débiter une juste satyre. Roquebrune pensa troubler la fête, mais le respect qu'il eut pour les étrangers qui étoient dans la compagnie, calma cet orage; ensuite de quoi monsieur de la Garouffiére dit qu'il savoit beaucoup d'avantures, dont il avoit été témoin oculaire; on le pria d'en faire le récit, ce qu'il fit comme vous l'allez voir.

CHAPITRE XV.

Histoire des deux jalouses.

Les divisions qui mirent la maîtresse ville du monde au rang des plus malheureuses, furent une semence qui se répandit par tout l'univers, et dans un tems où les hommes ne doivent avoir qu'une ame, comme au berceau de l'église, puisqu'ils avoient l'honneur d'être les membres de ce sacré corps; mais elles ne laissérent pas de faire éclôre celle des Guelphes et des Gibelins, et quelques années après celle des Capelets et des Montesches. Ces divisions qui ne devoient point sortir de l'Italie, où elles avoient eu leur origine, ne laissérent pas de se dilater par tout le monde, et notre France n'en a pas été exempte; il semble même que c'est dans son sein où la pomme de discorde a plus fait éclater ses funestes effets: ce qu'elle fait encore à présent; car il n'y a ville, bourg, ni village, où il n'y ait divers partis, d'où il arrive tous les jours de sinistres accidens. Mon pére, qui étoit conseiller au parlement de Rennes, et qui m'avoit destiné pour être comme je suis, son successeur, me mit au collége pour m'en rendre capable: mais comme j'étois dans ma patrie, il s'apperçut que je ne profitois pas, ce qui le fit résoudre à m'envoyer à la Fléche, où est, comme vous savez, le plus fameux collége que les jésuites ayent dans ce royaume. Ce fut dans cette petite ville-là qu'arriva ce que je vais vous apprendre, et dans le même tems que j'y faisois mes études.

Il y avoit deux gentilshommes, qui étoient les plus qualifiés de la ville, déjà avancés en âge, sans

être pourtant mariés, comme il arrive souvent aux personnes de condition, ce que l'on dit en proverbe: *Entre qui nous veut, et qui nous ne voulons pas, nous demeurons sans nous marier;* à la fin tous deux se mariérent. L'un qu'on appelloit M. de Fondsblanche, prit une fille de Châteaudun, laquelle étoit de fort petite noblesse, mais fort riche. L'autre, qu'on appelloit M. du Lac, épousa une demoiselle de la ville de Chartres, qui n'étoit pas riche, mais qui étoit très-belle, et d'une si illustre maison, qu'elle appartenoit à des ducs et pairs, et à des maréchaux de France. Ces deux gentilshommes, qui pouvoient partager la ville, furent toujours de fort bonne intelligence, mais elle ne dura guére après leurs mariages; car leurs deux femmes commencérent à se regarder d'un œil jaloux; l'une se tenant fiére de son extraction, et l'autre de ses grands biens. Madame de Fondsblanche n'étoit pas belle de visage, mais elle avoit grand'mine, bonne grace, et étoit fort propre; elle avoit beaucoup d'esprit, et étoit fort obligeante. Madame du Lac étoit très-belle, comme je l'ai dit, mais sans grace; elle avoit de l'esprit infiniment, mais si mal tourné, que c'étoit une artificieuse et dangéreuse personne. Ces deux dames étoient de l'humeur de la plupart des femmes de ce tems, qui ne croiroient pas être du grand monde, si elles n'avoient chacune une douzaine de galans; aussi faisoient-elles leurs efforts, et employoient-elles tous leurs soins pour faire des conquêtes, à quoi la du Lac réussissoit beaucoup mieux que la Fondsblanche; car elle tenoit sons son empire toute la jeunesse de la ville et du voisinage, s'entend des personnes qualifiées, car elle n'en souffroit point d'autres: mais cette affectation causa des murmures sourds, qui éclatérent enfin ouvertement en médi-

sance, sans que pour cela elle discontinuât sa maniére d'agir ; au contraire, il semble que ce lui fût un sujet pour prendre plus de soins à faire de nouveaux galands. La Fondsblanche n'étoit pas du tout si soigneuse d'en avertir, et elle en avoit pourtant quelques-uns qu'elle retenoit avec adresse, entre lesquels étoit un jeune gentilhomme très-bien fait, dont l'esprit correspondoit au sien, et qui étoit un des braves du tems. Celui-là en étoit le plus favori; aussi son assiduité causa des soupçons, et la médisance éclata hautement. Ce fut-là la source de la rupture entre ces deux dames; car avant elles se visitoient civilement : mais, comme je l'ai dit, toujours avec une jalouse envie. La du Lac commença à médire ouvertement de la Fondsblanche, fit épier ses actions, et fit mille piéces artificieuses pour la perdre de réputation; notamment sur le sujet de ce gentilhomme, que l'on appelloit M. du Val-Rocher, ce qui vint aux oreilles de la Fondsblanche, qui ne demeura pas muéte; car elle disoit par raillerie, que si elle avoit des galans, ce n'étoit pas à douzaine comme la du Lac, qui faisoit toujours de nouvelles impostures. L'autre en se défendant lui donnoit le change, si bien qu'elles vivoient comme deux démons. Quelques personnes charitables essayérent de les mettre d'accord, mais ce fut inutilement, car elles ne purent jamais les obliger à se voir. La du Lac, qui ne pensoit à autre chose qu'à causer du déplaisir à la Fondsblanche, crut que le plus sensible qu'elle pourroit lui faire ressentir, seroit de lui ôter le plus favori de ses galans, du Val-Rocher. Elle fit dire à monsieur de Fondsblanche, par des gens qui lui étoient affidés, que quand il étoit hors de sa maison (ce qui arrivoit souvent, car il étoit continuellement à la chasse, ou en visite chez des gentilshommes voisins de la

ville ;) que du Val-Rocher couchoit avec sa femme, et que des gens dignes de foi l'avoient vu sortir de son lit, où elle étoit. Monsieur de Fondsblanche, qui n'en avoit jamais eu aucun soupçon, fit quelque réfléxion là-dessus, et ensuite fit connoître à sa femme qu'elle l'obligeroit, si elle faisoit cesser les visites de du Val-Rocher. Elle repliqua tant de choses, et le paya de si fortes raisons, qu'il ne s'y opiniâtra pas, la laissant en liberté d'agir comme auparavant. La du Lac voyant que cette invention n'avoit pas eu l'effet qu'elle desiroit, trouva moyen de parler à du Val-Rocher. Elle étoit belle et honnête, qui sont deux fortes machines pour gagner la forteresse du cœur le mieux muni : aussi quoiqu'il fût très-attaché à la Fondsblanche, la du Lac rompit tous ses liens, et lui donna des chaînes bien plus fortes, ce qui causa une sensible douleur à la Fondsblanche (sur-tout quand elle apprit que du Val-Rocher parloit d'elle en des termes fort insolens) laquelle augmenta par la mort de son mari, qui arriva quelques mois après. Elle en porta le deuil fort austérement ; mais la jalousie la surmonta, et fut la plus forte. Il n'y avoit que quinze jours que l'on avoit enterré son mari, qu'elle pratiqua une entrevue secrette avec du Val-Rocher. Je n'ai pas su quel fut leur entretien, mais l'événement le fit assez connoître ; car une douzaine de jours après, leur mariage fut publié, quoiqu'ils l'eussent contracté fort secrettement, et ainsi en moins d'un mois elle eut deux maris, l'un qui mourut dans l'espace de ce tems-là, et l'autre vivant. Voilà, ce me semble, le plus violent effet de jalousie qu'on puisse imaginer ; car elle oublia la bienséance du veuvage, et ne se soucia point de tous les insolens discours que du Val-Rocher avoit fait d'elle à la persuasion de la

du Lac; ce qui justifie assez ce que l'on dit, qu'une femme hazarde tout quand il s'agit de se venger: mais vous le verrez encore mieux par ce que je vais vous dire. La du Lac pensa enrager quand elle apprit cette nouvelle, mais elle dissimula son ressentiment tant qu'elle put; elle fut pourtant sur le point de le faire éclater, ayant conçu le dessein de le faire assassiner dans un voyage qu'il devoit faire en Bretagne; mais il en fut averti par des personnes à qui elle s'en étoit découverte, ce qui l'obligea à se bien précautionner. D'ailleurs elle considéra que ce seroit mettre ses plus chers amis en grand risque, ce qui la fit penser à un moyen le plus étrange que la jalousie puisse susciter, qui fut de brouiller son mari avec du Val-Rocher par ses pernicieux artifices. Aussi ils se querellérent furieusement plusieurs fois, et en furent jusqu'au point de se battre en duel, à quoi la du Lac poussa son mari, (qui n'étoit pas des plus adroits du monde) jugeant bien qu'il ne résisteroit guére à du Val-Rocher, qui, comme je l'ai dit, étoit un des braves du tems; se figurant qu'après la mort de son mari, élle le pourroit encore ôter à la Fondsblanche, de laquelle elle se pourroit facilement défaire, ou par poison, ou par le mauvais traitement qu'elle lui feroit donner. Mais il en arriva tout autrement qu'elle n'avoit projetté: car du Val-Rocher, se fiant en son adresse, méprisa du Lac, (qui au commencement se tenoit sur la défensive) ne croyant pas qu'il ôsât lui porter, et ainsi il se négligeoit, ensorte que du Lac le voyant un peu hors de garde, lui porta si justement, qu'il lui poussa son épée au travers du corps, et le laissa sans vie, et s'en alla à sa maison, où il trouva sa femme, à qui il raconta l'action, dont elle fut bien étonnée, et marrie tout ensemble de cet événement si inopiné.

Il s'enfuit secrettement, et s'en alla dans la maison d'un des parens de sa femme, lesquels, comme je l'ai dit, étoient de grands et puissans seigneurs, qui travaillérent à obtenir sa grace du roi. La Fondsblanche fut fort étonnée quand on lui annonça la mort de son mari, et qu'on lui dit qu'il ne falloit pas s'amuser à verser d'inutiles larmes; mais qu'il falloit le faire enterrer secrettement, pour éviter que la justice n'y mît la main; ce qui fut fait, et ainsi elle fut veuve en moins de six semaines. Cependant du Lac eut sa grace, qui fut entérinée au parlement de Paris, nonobstant toutes les oppositions de la veuve du mort, qui vouloit faire passer l'action pour un assassinat: ce qui la fit résoudre à la plus étrange résolution qui puisse jamais entrer dans l'esprit d'une femme irritée. Elle s'arma d'un poignard, et passant une fois par devant du Lac, qui se promenoit à la place avec quelques-uns de ses amis, elle l'attaqua si furieusement et si inopinément, qu'elle lui ôta le moyen de se mettre en défense, et lui donna en même-tems deux coups de poignard dans le corps, dont il mourut trois jours après. Sa femme la fit poursuivre et mettre en prison: on lui fit son procès, et la plupart des juges opinérent à la mort, à quoi elle fut condamnée. Mais l'exécution en fut retardée, car elle déclara qu'elle étoit grosse; et ce qui est à remarquer, c'est qu'elle ne savoit duquel de ses deux maris. Elle demeura donc prisonniére: mais comme c'étoit une personne fort délicate, l'air renfermé et puant de la Conciergerie, avec les autres incommodités que l'on y souffre, lui causérent une maladie et sa délivrance avant terme, et ensuite la mort; néanmoins le fruit eut baptême, et après avoir vécu quelques heures, il mourut aussi. Dieu toucha le cœur de la du Lac; elle rentra en soi-

soi-même, fit réflexion sur tant de sinistres accidens dont elle étoit cause, mit ordre aux affaires de sa maison, et entra dans un monastére de religieuses réformées de l'ordre de Saint Benoît à Almenesche, au diocése de Séez. Elle voulut s'éloigner de sa patrie pour vivre avec plus de quiétude, et faire plus facilement pénitence de tant de maux qu'elle avoit causés. Elle est encore dans ce monastére, où elle vit dans une grande austérité, si elle n'est morte depuis quelques mois.

Les comédiens et comédiennes écoutoient encore; quoique monsieur de la Garouffiére ne dît plus mot, quand Roquebrune s'avança pour dire à son ordinaire, que c'étoit-là un beau sujet pour un poëme grave, et qu'il en vouloit composer une excellente tragédie, qu'il mettroit facilement dans les régles d'un poëme dramatique. On ne répondit pas à sa proposition; mais tous admirérent le caprice des femmes quand elles sont frappées de jalousie, et comme elles se portent aux derniéres extrémités. Ensuite de quoi l'on disputa si c'étoit une passion: mais les savans conclurent que c'étoit la destruction de la plus belle de toutes les passions, qui est l'amour. Il y avoit encore beaucoup de tems jusqu'au souper, et tous trouvérent bon d'aller faire une promenade dans le parc, où étant ils s'assirent sur l'herbe. Destin dit alors qu'il n'y avoit rien de plus agréable que le récit des histoires. Léandre (qui n'étoit point entré dans la belle conversation depuis qu'il étoit dans la troupe, y ayant toujours paru en qualité de valet) prit la parole, disant, que puisque l'on avoit fini par le caprice des femmes; si la compagnie agréoit qu'il fît le récit de ceux d'une fille qui ne demeuroit pas loin d'une de ses maisons. Tous

l'en priérent, et après avoir toussé cinq ou six fois, il débuta comme vous l'allez voir.

CHAPITRE XVI.

Histoire de la capricieuse amante.

IL y avoit dans une petite ville de Bretagne, qu'on appelle Vitray, un vieux gentilhomme, qui avoit long-tems été marié avec une très-vertueuse demoiselle, sans avoir des enfans. Entre plusieurs domestiques qui le servoient, étoient un maître-d'hôtel et une gouvernante, par les mains desquels passoit tout le revenu de la maison. Ces deux personnages, qui faisoient comme font la plupart des valets et servantes (c'est à-dire l'amour) se promirent mariage, et tirerent si bien chacun de son côté, que le bon vieux gentilhomme et sa femme moururent fort incommodés, et les deux domestiques vécurent fort riches et mariés. Quelques années après il arriva une si mauvaise affaire à ce maître-d'hôtel, qu'il fut obligé de s'enfuir, et pour être en assurance, d'entrer dans une compagnie de cavalerie, et de laisser sa femme seule, et sans enfans; laquelle ayant attendu environ deux ans sans avoir aucune de ses nouvelles, fit courir le bruit de sa mort, et en porta le deuil. Quand il fut un peu passé, elle fut recherchée en mariage de plusieurs personnes, entre lesquelles se présenta un riche marchand, qui l'épousa; et au bout de l'année elle accoucha d'une fille, qui pouvoit avoir quatre ans quand le premier mari de sa mére arriva à la maison. De vous dire quels furent le plus étonnés des deux maris ou de la femme; c'est ce que l'on ne peut savoir;

mais comme la mauvaise affaire du premier subsistoit toujours, ce qui l'obligeoit à se tenir caché, et d'ailleurs voyant une fille de l'autre mari, il se contenta de quelque somme d'argent qu'on lui donna, et céda librement sa femme au second mari sans lui donner aucun trouble. Il est vrai qu'il venoit de tems en tems, et toujours fort secréttement, querir de quoi subsister, ce qu'on ne lui refusoit point. Cependant la fille (que l'on appelloit Marguerite) se faisoit grande, et avoit plus de bonne grace que de beauté, et de l'esprit assez pour une personne de sa condition. Mais comme vous savez que le bien est depuis long-tems ce qu'on considére le plus en fait de mariage, elle ne manquoit pas de galans, entre lesquels étoit le fils d'un riche marchand, qui ne vivoit pas comme tel, mais en demi-gentilhomme; car il fréquentoit les plus honorables compagnies, où il ne manquoit pas de trouver sa Marguerite, qui y étoit reçue à cause de sa richesse. Ce jeune homme (que l'on appelloit le sieur de Saint-Germain) avoit bonne mine et tant de cœur, qu'il étoit souvent employé en des duels, qui en ce tems-là étoient fort fréquens. Il dansoit de bonne grace, et jouoit dans les grandes compagnies, et étoit toujours bien vêtu. Dans tant de rencontres qu'il eut avec cette fille, il ne manqua pas à lui offrir ses services, et à lui témoigner sa passion, et le désir qu'il avoit de la rechercher en mariage, à quoi elle ne répugna point, et même lui permit de la voir chez elle, ce qu'il fit avec l'agrément de son pére et de sa mére, qui favorisoient sa recherche de tout leur pouvoir; mais dans le tems qu'il se disposoit pour la leur demander en mariage, il ne voulut pas le faire sans son consentement, croyant qu'elle n'y apporteroit aucun obstacle; mais il fut fort étonné quand elle

le rebuta si furieusement de parole et d'action, qu'il s'en alla le plus confus homme du monde. Il laissa passer quelques jours sans la voir, croyant de pouvoir étouffer cette passion; mais elle avoit pris de trop profondes racines, ce qui l'obligea à retourner la voir. Il ne fut pas plutôt entré dans la maison, qu'elle en sortit, et alla se mettre dans une compagnie de filles du voisinage, où il la suivit, après avoir fait ses plaintes au pére et à la mére, du mauvais traitement que lui faisoit leur fille, sans lui en avoir donné aucun sujet, de quoi ils témoignérent être marris, et lui promirent de la rendre plus sociable. Mais comme elle étoit fille unique, ils n'osérent la contredire ni la presser sur ce sujet, se contentant de lui remontrer doucement le tort qu'elle avoit de traiter ce jeune homme avec tant de rigueur, après avoir témoigné de l'aimer. Elle ne répondit rien à tout cela, et continuoit dans sa mauvaise humeur; car quand il vouloit approcher d'elle, elle changeoit de place, et il la suivoit; mais elle le fuyoit toujours, ensorte qu'un jour il fut obligé pour l'arrêter, de la prendre par la manche de son corps de jupe, dont elle cria, lui disant qu'il avoit froissé ses bouts de manche, et que s'il y retournoit elle lui donneroit un soufflet, et qu'il feroit beaucoup mieux de la laisser. Enfin plus il s'empressoit pour l'accoster, plus elle faisoit de diligence pour le fuir; et quand on alloit à la promenade, elle aimoit mieux aller seule que de lui donner la main. Si elle étoit dans un bal, et qu'il voulût la prendre pour la faire danser, elle lui faisoit affront, disant qu'elle se trouvoit mal, et en même-tems elle dansoit avec un autre. Elle en vint jusqu'à lui susciter des querelles; et elle fut cause que jusqu'à quatre fois il se porta sur le pré, d'où il sortit toujours glorieusement; ce qui la faisoit enrager,

au moins en apparence. Tous ces mauvais traitemens n'étoient que jetter de l'huile sur la braise; car il en étoit toujours plus transporté et ne relâchoit point du tout de ses visites. Un jour il crut que sa persévérance l'avoit un peu adoucie; car elle le laissa approcher d'elle et écouta attentivement les plaintes qu'il lui fit de son injuste procédé, à-peu-près dans ces termes: Pourquoi fuyez vous celui qui ne sauroit vivre sans vous? Si je n'ai pas assez de mérite pour être souffert de vous, au moins considérez l'excès de mon amour, et la patience que j'ai à endurer toutes les indignités dont vous usez envers moi, qui ne respire qu'à vous faire paroître à quel point je suis à vous! Hé bien, lui répondit elle, vous ne sauriez mieux me le persuader qu'en vous éloignant de moi; et parce que vous ne le pourriez pas faire si vous demeuriez en cette ville, s'il est vrai, comme vous le dites, que j'aye quelque pouvoir sur vous, je vous ordonne de prendre parti dans les troupes qu'on léve: quand vous aurez fait quelques campagnes, peut-être me trouverez vous plus fléxible à vos désirs. Ce peu d'espérance que je vous donne, doit vous y obliger, sinon, perdez la tout-à-fait. Alors elle tira une bague de son doigt, et la lui présenta, en lui disant: Gardez cette bague qui vous fera souvenir de moi, et je vous défends de me venir dire adieu; en un mot, ne me voyez plus. Elle souffrit qu'il la saluât d'un baiser, et le laissa, passant dans une autre chambre dont elle ferma la porte. Ce misérable amant prit congé du pére et de la mére, qui ne purent contenir leurs larmes, et qui l'assurérent de lui être toujours favorables en ce qu'il souhaitoit. Le lendemain il se mit dans une compagnie de cavalerie qu'on levoit pour le siége de la Rochelle. Comme elle lui avoit défendu de ne la plus voir, il n'osa pas l'entreprendre; mais

la nuit avant le jour de son départ il lui donna des sérénades, à la fin desquelles il chanta cette complainte, qu'il accorda aux tristes et doux accens de son luth.

Iris, maîtresse inexorable,
Sans amour, et sans amitié,
Hélas! n'auras-tu point pitié
D'un si fidéle amant que tu rends misérable?
Seras-tu toujours infléxible?
Ton cœur sera-t-il de rocher?
Ne le pourrai-je point toucher?
Ne sera-t-il jamais à mon amour sensible?
Je t'obéïs, fille cruelle,
Je te dis le dernier adieu:
Jamais dedans ce triste lieu,
Tu ne verras de moi que mon cœur trop fidele.
Lorsque mon corps sera sans ame,
Quelque mien ami l'ouvrira,
Et mon cœur il en sortira
Pour t'en faire un présent, où tu verras ma flamme.

Cette capricieuse fille s'étoit levée, et avoit ouvert le volet d'une fenêtre, n'ayant laissé que la vitre, au-travers de laquelle elle se fit entendre, faisant un si grand éclat de rire, que cela acheva de désespérer le pauvre Saint Germain, qui voulut dire quelque chose, mais elle referma le volet, en disant tout haut, tenez votre promesse pour votre profit; ce qui l'obligea à se retirer. Il partit quelques jours après avec la compagnie, qui se rendit au camp de la Rochelle, où, comme vous l'avez pu savoir, le siége fut fort opiniâtré, le roi à l'attaquer, et les assiégés à la défendre; mais enfin il fallut se rendre à la discrétion d'un monarque à qui les vents et les

élémens rendoient obéissance. Après que la ville fut rendue, on licencia plusieurs troupes, du nombre desquelles fut la compagnie où étoit Saint Germain, qui s'en retourna à Vitray, où il ne fut pas plutôt qu'il alla voir sa rigoureuse Marguerite, laquelle souffrit d'en être saluée ; mais ce ne fut que pour lui dire que son retour étoit bien prompt, qu'elle n'étoit pas encore disposée à le souffrir, et qu'elle le prioit de ne la point voir. Il lui répondit ces tristes paroles : il faut avouer que vous êtes une dangereuse personne, et que vous ne souhaitez que la mort du plus fidéle amant qui soit au monde ; car vous m'avez jusqu'à quatre fois procuré des moyens d'éprouver sa rigueur, quoique glorieusement, mais qui eût pourtant été pour moi très-funeste. Je suis allé la chercher où de plus malheureux que moi l'ont fatalement trouvée, sans que j'aye jamais pu la rencontrer : mais puisque vous la désirez avec tant d'ardeur, je la chercherai en tant de lieux, qu'à la fin elle sera obligée de me satisfaire pour vous contenter : mais peut-être ne pourrez-vous pas vous empêcher de vous repentir de me l'avoir causée, car elle sera d'un genre si étrange que vous en serez touchée de pitié. Adieu donc, la plus cruelle qui soit dans l'univers. Il se leva et vouloit la laisser, quand elle l'arrêta pour lui dire qu'elle ne souhaitoit point du tout sa mort, et que si elle lui avoit procuré des combats, ce n'avoit été que pour avoir des preuves certaines de sa valeur, et afin qu'il fût plus digne de la posséder ; mais qu'elle n'étoit pas encore en état de souffrir sa recherche, que peut-être le tems la pourroit adoucir ; et elle le laissa sans lui en dire davantage. Ce peu d'espérance l'obligea à user d'un moyen qui pensa tout gâter, qui fut de lui donner de la jalousie. Il raisonnoit en lui-

même, que puisqu'elle avoit encore quelque bonne volonté pour lui, elle ne manqueroit pas d'en prendre s'il lui en donnoit sujet. Il avoit un camarade qui avoit une maîtresse, dont il étoit autant chéri que lui étoit maltraité de la sienne. Il le pria de souffrir qu'il accostât cette bonne maîtresse, et que lui pratiquât la sienne, pour voir quelle mine elle feroit. Son camarade ne voulut pas le lui accorder sans en avoir averti sa maîtresse, qui y consentit. La premiére conversation qu'ils eurent ensemble (car ces deux filles n'étoient guére l'une sans l'autre) ces deux amans firent échange, car Saint Germain approcha de la maîtresse de son camarade, qui accosta cette fiére Marguerite, laquelle le souffrit fort agréablement. Mais quand elle vit que les autres rioient, elle s'imagina que ce changement étoit concerté, de quoi elle entra en de si furieux transports, qu'elle dit tout ce qu'une amante irritée peut dire en cas pareil. Elle fut outrée à tel point qu'elle laissa la compagnie, en versant beaucoup de larmes. Ce qui fit que cette obligeante maîtresse alla auprès d'elle, et lui remontra le tort qu'elle avoit d'en user de la sorte; qu'elle ne pouvoit espérer plus de bonheur que la recherche d'un si honnête-homme et si passionné pour elle, et que sa politique étoit tout-à-fait extraordinaire et inusitée entre amans; qu'elle pouvoit bien voir de quelle maniére elle en usoit avec le sien; qu'elle appréhendoit si fort de le désobliger, qu'elle ne lui avoit jamais donné aucun sujet de se rebuter. Tout cela ne fit aucun effet sur l'esprit de cette bizarre Marguerite, ce qui jetta le malheureux Saint Germain dans un si furieux désespoir, qu'il ne chercha depuis que des occasions de faire paroître à cette cruelle la violence de son amour par quelque sinistre mort, comme il la pensa

trouver. Car un soir que lui et sept de ses camarades sortoient d'un cabaret, ayant tous l'épée au coté, ils rencontrérent quatre gentilshommes, dont il y en avoit un qui étoit capitaine de cavalerie, lesquels voulurent leur disputer le haut du pavé dans une rue étroite où ils passoient; mais ils furent contraints de céder, en disant que le nombre seroit bientôt égal, et du même pas allérent prendre quatre ou cinq autres gentilshommes, lesquels se mirent à chercher ceux qui leur avoient fait quitter le haut du pavé, et qu'ils rencontrérent dans la grande rue. Comme Saint Germain s'étoit le plus avancé dans la dispute, il avoit été remarqué par ce capitaine, à son chapeau bordé d'argent qui brilloit dans l'obscurité: aussi dès qu'il l'eut remarqué, il s'adressa à lui, en lui donnant un coup de coutelas sur la tête, qui lui coupa son chapeau et une partie du crâne. Ils crurent qu'il étoit mort, et qu'ils étoient assez vengés, ce qui les fit retirer, et les compagnons de Saint Germain songérent moins à aller après ces braves qu'à le relever. Il étoit sans pouls et sans mouvement, ce qui les obligea à l'emporter à sa maison, où il fut visité par les chirurgiens qui lui trouvérent encore de la vie: ils le pansérent, remirent le crâne, et mirent le premier appareil. La premiére dispute avoit causé de la rumeur dans le voisinage, mais ce coup fatal y en apporta bien davantage. Tous les voisins se levérent, et chacun en parloit diversement, mais tous concluoient que Saint Germain étoit mort. Le bruit en alla jusqu'à la maison de cette cruelle Marguerite, laquelle se leva aussitôt du lit, et s'en alla en deshabillé chez son galant, qu'elle trouva dans l'état où je viens de vous le représenter. Quand elle vit la mort peinte sur son visage, elle tomba évanouïe, ensorte que l'on eut

peine à la faire revenir. Quand elle fut remise, tous ceux du voisinage l'accusérent de ce désastre, et lui représentérent que si elle l'eût souffert auprès d'elle, elle auroit évité cet accident. Alors elle ſe mit à arracher ses cheveux, et à faire des actions d'une personne touchée de douleur. Ensuite elle le servit avec une telle assiduïté tout le tems qu'il fut sans connoissance, qu'elle ne se dépouilla ni ne se coucha pendant ce tems-là, et ne permit pas à ses propres sœurs de lui rendre aucun service. Quand la connoissance lui fut revenue, on jugea que sa présence lui seroit plus préjudiciable qu'utile, pour les raisons que vous pouvez comprendre. Enfin il guérit, et quand il fut en parfaite convalescence, on le maria avec sa Marguerite, au grand contentement des parens, et beaucoup plus des mariés.

Après que Léandre eut fini son histoire, ils retournérent à la ville, où étant ils soupérent, et après avoir un peu veillé, on coucha les epousés. Ces mariages avoient été faits à petit bruit, ce qui fut cause qu'ils n'eurent point de visites ce jour-là, ni le lendemain : mais deux jours après ils en furent tellement accablés, qu'ils avoient peine à trouver quelques momens de relâche pour étudier leurs rôles; car tout le beau monde les vint féliciter, et durant huit jours ils reçurent des visites. Après la fête passée ils continuérent leur exercice avec plus de quiétude, excepté Ragotin, qui se précipita dans l'abîme du désespoir, comme vous l'allez voir dans ce dernier chapitre.

CHAPITRE XVII.

Désespoir de Ragotin, et fin du roman comique.

LA Rancune se voyant hors d'espérance de réussir dans l'amour qu'il portoit à la l'Etoile, aussi bien que Ragotin, se leva de bonne heure, et alla trouver le petit homme, qu'il trouva aussi levé et qui écrivoit, lequel lui dit qu'il faisoit son propre épitaphe. Hé quoi! dit la Rancune, on n'en fait que pour les morts, et vous êtes encore en vie; et ce que je trouve de plus étrange, c'est que vous-même l'avez fait! Oui, dit Ragotin, et je veux vous le faire voir. Il ouvrit le papier qu'il avoit plié, et lui fit lire ces vers.

Ci-gît le pauvre Ragotin,
Lequel fut amoureux d'une très-belle Etoile,
Que lui enleva le Destin,
Ce qui lui fit faire promptement voile
En l'autre monde où il sera,
Autant de tems qu'il durera.
Pour elle il fit la comédie,
Qu'il acheve aujourd'hui par la fin de sa vie.

Voilà qui est magnifique, dit la Rancune, mais vous n'aurez pas la satisfaction de le voir sur votre sépulture; car on dit que les morts ne voyent ni n'entendent rien. Ha! dit Ragotin, que vous êtes en partie cause de mon désastre! car vous me donniez toujours de grandes espérances de fléchir cette belle, et vous saviez bien tout le secret. Alors la Rancune lui jura sérieusement qu'il n'en savoit rien positivement,

mais qu'il s'en doutoit, comme il le lui avoit dit quand il lui conseilloit d'étouffer cette passion, lui remontrant que c'étoit la plus fiére fille du monde; et il semble (ajouta t-il) que sa profession doive licencier les femmes et les filles de cet orgueil, attaché d'ordinaire à celles d'une autre condition; mais il faut avouer que dans toutes les caravanes de comédiens on n'en trouvera point une si retenue, et qui ait tant de vertu: et elle a fait prendre ce pli là à Angélique; car de son naturel elle a une autre pente, et son enjouement le témoigne assez. Mais il faut que je vous découvre une chose que je vous ai tenue cachée jusqu'à-présent. C'est que j'étois aussi amoureux d'elle que vous, et je ne sai qui seroit l'homme, qui après l'avoir pratiquée comme j'ai fait, auroit pu s'en empêcher; mais comme je me vois hors d'espérance aussi bien que vous, je suis résolu de quitter la troupe, parce qu'on y a reçu le frére de la la Caverne. C'est un homme qui ne sauroit faire d'autres personnages que ceux que je représente, et ainsi l'on me congédiera sans doute, mais je ne veux pas attendre cela: je veux les prévenir, et m'en aller à Rennes trouver la troupe qui y est, où je serai assurément reçu, puisqu'il y manque un acteur. Alors Ragotin lui dit: Puisque vous étiez frappé d'un même trait, vous n'aviez garde de parler pour moi à la l'Etoile. Mais la Rancune jura comme un démon qu'il étoit homme d'honneur, et qu'il n'avoit pas laissé de lui en faire des ouvertures; mais, comme il le lui avoit déjà dit, elle n'avoit jamais voulu l'écouter. Eh bien, dit Ragotin, vous avez résolu de quitter la troupe, et moi aussi; mais je veux bien faire un plus grand sacrifice, car je veux quitter tout à-fait le monde. La Rancune ne fit point de réflexion sur son épitaphe qu'il lui avoit donné: il crut seulement

qu'il avoit résolu d'entrer dans un couvent, ce qui fut cause qu'il ne prit point garde à lui, ni n en avertit personne que le poëte, auquel il en donna une copie. Quand Ragotin fut seul, il songea au moyen qu'il pourroit employer pour sortir du monde. Il prit un pistolet qu'il chargea, et y mit deux bales pour s'en donner dans la tête; mais il jugea que cela feroit trop de bruit. Ensuite il mit la pointe de son épée contre sa poitrine, dont la piqûre lui fit mal, ce qui l'empêcha de l'enfoncer. Enfin il descendit à l'écurie, pendant que les valets déjeûnoient Il prit des cordes qui étoient attachées au bât d'un cheval de voiture, et en accommoda une au ratelier et la mit autour de son col; mais quand il voulut se laisser aller, il n'en eut pas le courage, et attendit que quelqu'un entrât. Il y arriva un cavalier étranger, alors il se laissa aller tenant toujours un pied sur le bord de la crêche; cependant s'il y fût demeuré long-tems, il se seroit enfin étranglé. Le valet d'étable qui étoit descendu pour prendre le cheval du cavalier, voyant Ragotin ainsi pendu, le crut mort, et cria si fort que tous ceux du logis descendirent. On lui ôta la corde du col et on le fit revenir, ce qui fut assez facile. On lui demanda quel sujet il avoit de prendre une si étrange résolution, mais il ne voulut pas le dire. Alors la Rancune tira à part mademoiselle de l'Etoile (que je pourrois appeller mademoiselle du Destin, mais étant si près de la fin de ce roman, je ne suis point d'avis de changer son nom) à laquelle il découvrit tout le mystére, de quoi elle fut fort étonnée; mais elle le fut bien davantage quand ce méchant homme fut assez téméraire, pour lui dire qu'il en étoit aux mêmes termes, mais qu'il ne prenoit pas une si sanglante résolution, se contentant de demander son congé. Elle ne répondit rien à tout

cela, et le laissa. Quelque peu de tems après, Ragotin déclara à la troupe le dessein qu'il avoit d'accompagner le lendemain monsieur de Verville, et de se retirer au Mans. Cette circonstance fit que tous y consentirent; ce qu'ils n'eussent pas fait s'il eût voulu s'en aller seul, vu ce qui étoit arrivé. Ils partirent le lendemain de bon matin, après que monsieur de Verville eut fait mille protestations de continuation d'amitié aux comédiens et comédiennes, et principalement à Destin qu'il embrassa, lui témoignant la joie qu'il avoit de voir l'accomplissement de ses désirs. Ragotin fit un grand discours en forme de compliment, mais si confus que je ne le mets point ici. Quand ils furent au point de partir, Verville demanda si les chevaux avoient bu? Le valet d'étable répondit qu'il étoit trop matin, et qu'ils pourroient les faire boire en passant la riviére. Ils montérent à cheval après avoir pris congé de monsieur de la Garouffiére, qui s'étoit aussi disposé à partir, et qui fut civilement remercié par les nouveaux mariés, de la peine qu'il s'étoit donnée de venir de si loin pour honorer leurs nôces de sa présence. Après cent protestations de services réciproques, il monta à cheval, et la Rancune le suivit, lequel nonobstant son insensibilité ne put pas empêcher le cours de ses larmes, qui attirérent celles de Destin, se ressouvenant (malgré le naturel farouche de la Rancune) des services qu'il lui avoit rendus, et principalement à Paris sur le pont neuf, lorsqu'il y fut attaqué et volé par la Rapiniére. Quand Verville et Ragotin eurent passé les ponts, ils descendirent à la riviére pour faire boire leurs chevaux. Ragotin s'avança par un endroit où il y avoit rive taillée, où son cheval broncha si rudement, que le petit bout d'homme perdit les étriers et sauta par-dessus la tête du cheval dans la riviére,

qui étoit fort profonde en cet endroit. Il ne savoit pas nager, et quand il l'auroit su, l'embarras de sa carabine, de son épée, et de son manteau, l'auroient fait demeurer au fond, comme il fit. Un des valets de Verville étoit allé prendre le cheval de Ragotin qui étoit sorti de l'eau, et un autre se dépouilla promptement, et se jetta dans la riviére au lieu où il étoit tombé; mais il le trouva mort. On appella du monde, et on le sortit. Cependant Verville fit avertir les comédiens de ce malheur, et envoya en même-tems son cheval. Tous y accoururent, et après avoir plaint son sort. ils le firent enterrer dans le cimetiére d'une chapelle de Sainte Catherine, qui n'est guére éloignée de la riviére. Cet événement funeste vérifie bien le proverbe commun :

Ceux que la corde attend, ne se noyeront point.

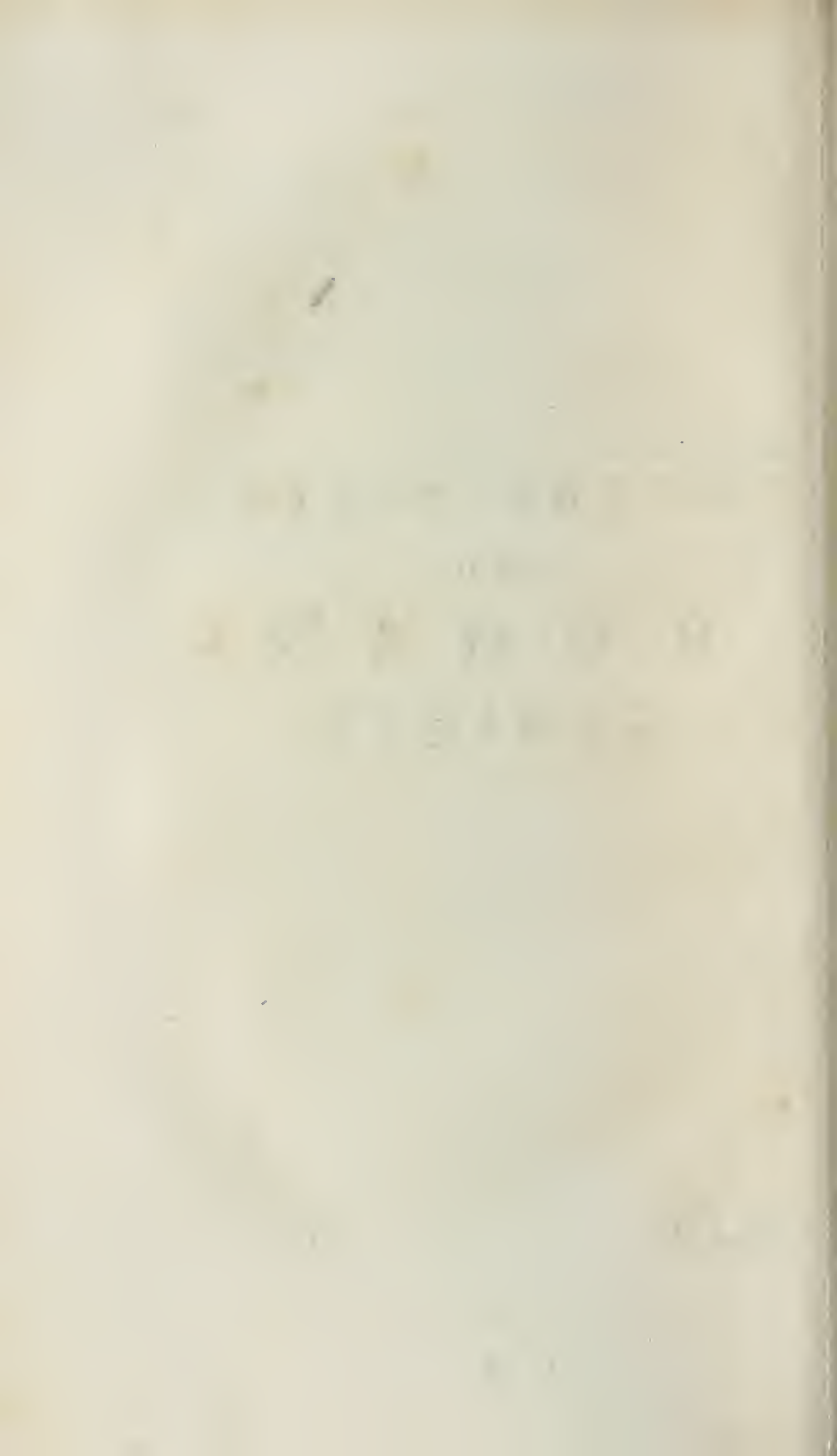
Ragotin n'eut pas le premier sort, puisqu'il ne put s'étrangler; mais il eut le second, puisqu'il se noya. Ainsi finit ce petit bout d'avocat comique, dont les avantures, disgraces, accidens, et la funeste mort seront dans la mémoire des habitans du Mans et d'Alençon, aussi bien que les faits héroïques de ceux qui composoient cette illustre troupe. Roquebrune voyant le corps mort de Ragotin, dit qu'il falloit changer deux vers à son épitaphe dont la Rancune lui avoit donné une copie, comme je vous l'ai déjà dit, et qu'il falloit le mettre comme il s'ensuit.

Ci gît le pauvre Ragotin,
Lequel fut amoureux d'une très-belle Etoile,
Que lui enleva le Destin,
Ce qui lui fit faire promptement voile
En l'autre monde sans bateau;
Pourtant il y alla par eau.
Pour elle il fit la comédie,
Qu'il achéve aujourd'hui par la fin de sa vie.

Les comédiens et comédiennes s'en retournérent à leur logis, et continuérent leur exercice avec l'admiration ordinaire.

AUTRE

AUTRE SUITE
DU
ROMAN
COMIQUE.



A SON ALTESSE MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE, COLONEL-GÉNÉRAL des Suisses.

MONSEIGNEUR,

VOTRE ALTESSE sait-elle bien qu'un auteur a presque autant de peine à faire une épître dédicatoire, qu'à composer un livre? Ce n'est pas une petite entreprise que de donner des louanges à un homme qui souvent ne les mérite pas; ou qui, s'il les mérite, veut qu'on les lui donne délicatement et sans affectation: c'est ce que je trouve difficile. Mais pour éviter ce soin fatigant, et d'ordinaire fort infructueux, je me suis déterminé à dédier tous mes ouvrages à VOTRE ALTESSE: du moins je ne serai pas obligé à me tourmenter l'imagination, pour trouver des louanges recherchées. Vous faites, MONSEIGNEUR, et vous dites tous les jours tant de choses surprenantes, que les moindres suffisent pour fournir matiére à plusieurs épîtres. César fut autrefois fort étonné lorsqu'il apprit en passant à Alexandrie, qu'Alexandre avoit fait de grandes conquêtes à vingt ans: mais il le seroit ma foi bien davantage, s'il avoit vu VOTRE ALTESSE à l'âge de neuf ans, dicter en même-tems à trois secrétaires sur trois sujets différens; et je ne sai si ce fameux Romain, avec toute sa modération, n'auroit

pas un peu de jalousie contre VOTRE ALTESSE, *qui partage avec lui cette gloire. Il est certain qu'on auroit de la peine à croire les choses prodigieuses que* VOTRE ALTESSE *fait tous les jours, si le grand monarque qui en est souvent témoin, n'avoit accoutumé l'univers à croire les prodiges. Je vous supplie,* MONSEIGNEUR, *d'agréer mon présent, et d'être bien persuadé que je suis avec un très-profond respect,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble, et très-obéissant serviteur,

PRESCHAC.

AUTRE SUITE DU ROMAN COMIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'on n'aura point de plaisir à lire, si on n'a lu les volumes precédens.

LA troupe comique, et l'opérateur et sa femme avoient dîné de fort bon appétit aux dépens de l'avocat Manceau, qui s'étoit endormi sur sa chaise; et ils se préparoient tous à sortir, lorsque le bélier ayant interrompu le sommeil de Ragotin de la maniére que vous l'avez vu, fit rire toute la compagnie; ce qui obligea le petit homme, qui de son naturel étoit fort colére, à sortir de la chambre en grondant contre tout le monde. Il seroit même sorti de l'hôtellerie, si l'hôte ne l'eût arrêté pour compter: il lui présenta d'abord un mémoire que sa femme et lui avoient fait avec beaucoup de soin, (car on ne faisoit pas tous les jours chez eux des écots de cette force) et il eut bien de la peine à lui faire entendre qu'il falloit payer le repas qu'il venoit de donner à l'ingrate compagnie, qui s'étoit moquée de lui: après quelques contestations, il prit enfin le mémoire, et y ayant jetté les yeux, il fut si effrayé de trouver dès

le premier article dix-huit livres pour le vin, qu'il s'écria plusieurs fois : Comment, dix-huit livres pour le vin, et il n'y en a pas un de nous qui soit ivre ! Il fut long-tems à faire des exclamations, disant qu'il se moquoit de lui, et qu'il n'étoit pas possible qu'on eût bu tant de vin. On appella les deux servantes de l'hôtellerie, et après que l'hôte les eut exactement interrogées, il trouva qu'il avoit oublié de compter une pinte de vin que Ferdinando-Ferdinandi et la Rancune avoient bu à la cuisine pour le goûter, et il remercia Ragotin de l'en avoir fait ressouvenir. Ce remerciment qu'il lui fit d'un ton moqueur, irrita le petit homme plus qu'on ne sauroit s'imaginer; il se fâcha contre l'hôte; il lui reprocha que sa mesure étoit trop petite, que son vin étoit trop cher, et enfin qu'il n'étoit pas bon. Dire à un hôte que son vin n'est pas bon, et reprocher à un auteur que son livre ne vaut rien, est à peu près la même chose. L'hôte ne pouvant supporter une injure si sensible, s'emporta à son tour contre le petit homme, et fit l'éloge de son vin, en jurant que ceux qui ne le trouvoient pas bon ne s'y connoissoient pas, et que deux gentils-hommes de Bretagne qui revenoient de Paris avec le messager de Laval, l'avoient quitté au Mans, et y étoient demeurés cinq jours exprès pour boire de son vin. Ragotin, qui ne faisoit pas grand cas de ces raisons, repliqua que les Bretons étoient de plaisans ivrognes pour se connoître en vin. L'hôte qui étoit de Vannes, offensé d'une injure si outrageante à sa nation, traita Ragotin de petit magot : il n'eut pas sitôt lâché la parole, qu'il reçut un soufflet; sa femme qui étoit présente, se prit aux cheveux du téméraire Ragotin; les servantes se jettérent sur lui, et l'hôte courut à une vieille hallebarde qui étoit sur sa cheminée; mais la poussiére qui étoit dessus, et qui lui

tomba sur les yeux, l'aveugla tellement qu'il demeura hors de combat. Il ne laissa pas d'animer toujours sa femme et ses servantes contre Ragotin, jurant que ce n'étoit pas ainsi qu'il falloit payer un honnête homme après qu'on avoit mangé son bien. Ragotin cependant s'aidoit de ses pieds et de ses mains pour se délivrer de ces trois furies; mais comme il étoit saisi par les cheveux, je crois qu'il auroit succombé, s'il ne se fût avisé de s'aider de ses dents, et de mordre un des tetons, ou pour parler plus juste, une des tetasses de l'hôtesse, qui fit un si grand cri, que les comédiens et l'opérateur y accoururent. Ils trouvérent le petit homme que trois grandes femmes avoient peine à retenir, et ne sachant pas ce qui donnoit occasion à ce désordre, ils séparérent les combattans, (ce ne fut pas sans essuyer bien des égratignures et des coups de pieds:) ils n'eurent pas moins de peine à obliger les femmes à se taire, qu'à appaiser l'irrité petit homme. L'hôte leur dit que la colére de Ragotin venoit de ce qu'il falloit payer. Oui, et je ne payerai point, repliqua le petit homme en grinçant les dents. Destin voyant que le paiement faisoit la querelle, tira de l'argent de sa poche et voulut payer. Ragotin s'en offensa, et lui dit qu'il ne devoit pas l'insulter de la sorte, qu'on n'en usoit pas ainsi parmi les gens d'honneur, et qu'enfin il ne l'avoit pas prié à dîner pour le faire payer. Leurs contestations durérent encore quelque tems, le petit homme ne voulant point payer, ni souffrir que les autres payassent, jusqu'à ce que les comédiennes étant descendues, Ragotin, craignant de paroître trop intéressé en présence de mademoiselle de l'Etoile, paya, et ils sortirent.

CHAPITRE II.

L'opérateur persuade à Ragotin qu'il a des secrets merveilleux.

DESTIN, Léandre et la Rancune accompagnérent les dames, et Ragotin s'amusa à raisonner avec l'opérateur sur la vertu d'une emplâtre qu'il lui offrit de lui mettre sur les meurtrissures que les coups de cornes du bélier lui avoient faites; et l'ayant mené dans sa maison sur ce prétexte, Ragotin prévenu que Ferdinando étoit un fameux magicien, oublia et sa douleur et sa colére, pour le prier de ne différer plus à le faire aimer de mademoiselle de l'Etoile, puisque la Rancune l'avoit assuré que cela lui seroit facile, toutes les fois qu'il voudroit se servir de son art. L'opérateur qui avoit l'ame attendrie par le bon repas que Ragotin venoit de lui donner, lui promit plus qu'il ne lui demandoit; il lui tint ensuite tous les discours qu'un charlatan fort expérimenté peut tenir à un sot qu'il voit prévenu de l'excellence de son art; et pour lui mieux imposer il exigea de lui par plusieurs sermens, qu'il ne déclareroit jamais les horribles secrets qu'il alloit lui révéler, ne voulant pas, disoit-il, que le public eût connoissance de son savoir, de peur qu'il ne fût accablé de mille curieux importuns, qui viendroient de toutes parts implorer son secours, ce qui lui attireroit sans-doute de méchantes affaires. Le crédule petit homme écoutoit cependant avec une grande attention les raisonnemens de ce grand fourbe, qui s'appercevant de sa crédulité, lui apprit que sa réputation étoit si grande, et son savoir si connu par toute l'Italie,

que les plus grands princes recherchoient son amitié, étant assurés de réussir par son secours dans les entreprises les plus difficiles. Il lui persuada que passant un jour à Luques, dans le tems qu'on faisoit l'élection des magistrats ou gouverneurs de la république, il avoit par son art fait tomber le choix sur un des moindres citoyens qui lui avoit donné une grosse somme d'argent ; il ajoûta encore qu'un baile, ou résident de Venise, auroit été empalé à Constantinople lorsqu'il fut surpris avec la sultane Mamélec, si par bonheur il n'eût eu sur lui d'un baume, qu'il lui avoit donné pour se rendre invisible en s'en frottant les extrémités, et dont il s'étoit servi fort à propos pour se dérober à la vigilance des eunuques, et à la cruauté des Janissaires. Il n'en falloit pas tant pour persuader Ragotin, qui croyoit déjà devenir le premier magistrat du païs du Maine, par le secours d'un homme qui faisoit tant de merveilles ; mais comme son amour le pressoit plus que son ambition, il pria de nouveau le seigneur Ferdinando de lui procurer les bonnes graces de mademoiselle de l'Etoile, puisque cela lui étoit si facile. Je vous avoue que cela m'est fort aisé, reprit l'opérateur ; mais encore une fois renouvellez les sermens que vous m'avez fait de me garder le secret ; car afin que vous le sachiez, une pareille complaisance est cause que je suis réduit à passer ma vie dans la condition obscure où vous me voyez. Vous n'en serez plus surpris, continua-t-il, quand vous serez informé qu'un grand prince d'Italie aimoit passionnément la fille d'un noble Vénitien : les difficultés qu'il trouva à la rendre sensible à sa passion, l'obligérent à s'adresser à moi : l'amitié que j'ai pour ma patrie m'empêcha de lui donner mes secours pour séduire une fille de condition, jusqu'à ce que

le prince transporté d'amour me promit de l'épouser. Après cet engagement, je ne différai son bonheur qu'autant de tems qu'il en falloit pour prendre les mesures nécessaires pour faire ce mariage dans les formes. Néanmoins, comme les états du pére de ce prince étoient un peu éloignés, et que je vis qu'il en agissoit de bonne foi, je me laissai aller à ces fausses apparences de sincérité, et je le mis en possession de cette belle Vénitienne, sans attendre la réponse de son pére. Après que le prince eut satisfait son amour, il ne voulut plus entendre parler de mariage, et les parens de la fille ayant su que je m'en étois mêlé, tournérent leur ressentiment contre moi, et obtinrent un ordre du sénat pour me faire arrêter. Je me dérobai à leurs poursuites, et me retirai à Milan; mais ayant appris que le sénat avoit envoyé des ordres aux résidens que la république tient auprès de plusieurs princes d'Italie, de demander permission de m'arrêter, je fus obligé de passer en France, et ne sachant pas encore si je pourrai être en sûreté, je demeure dans les provinces éloignées de la cour, où je tâche de me cacher à ma propre réputation, et à déguiser mon profond savoir, sous le nom et les drogues d'un opérateur de campagne; ainsi, monsieur, ne soyez pas étonné si je prends tant de précautions avec vous. Ragotin, qui avoit déjà de la vénération pour ce rare personnage, l'assura qu'il pouvoit être en repos pour tout ce qui le regardoit, le priant instamment de se servir de lui, de son bien, et de tout ce qui étoit en son pouvoir. Cette conversation fut suivie de plusieurs complimens réciproques, tant bons que mauvais. L'opérateur, qui étoit fort embarrassé de se défaire de l'importun Ragotin pour aller consulter son oracle la Rancune, s'avisa de lui

dire : retirez-vous, monsieur, je vais travailler à votre affaire, et demain il sera jour.

CHAPITRE III.

Ragotin fait présent d'un mulet à l'opérateur.

RAGOTIN se trouva si satisfait de toutes les choses qu'il venoit d'apprendre du rusé Normand, qu'il ne songea plus qu'à ménager l'amitié de ce grand-homme, persuadé qu'il ne trouveroit rien de difficile par son moyen. Il avoit de l'impatience de revoir la Rancune, pour le remercier de lui avoir procuré la familiarité de ce fameux étranger, lorsqu'il l'apperçut se promenant avec un bourgeois sous les halles du Mans : il courut à lui aussi-tôt qu'il le vit paroître, et l'ayant embrassé à deux ou trois reprises sans lui parler, la Rancune, qui de son naturel n'étoit pas complaisant, et qui commençoit à être rebuté de se baisser pour recevoir un si grand nombre de fatigantes embrassades du petit homme, le pria de lui dire d'où lui venoit cette excessive joie ? Ah ! l'admirable homme qu'est le seigneur Ferdinando-Ferdinandi, s'écria Ragotin : il m'a appris des choses, continua-t-il, que je ne voudrois pas ignorer pour la moitié de mon bien ; je lui ai promis le secret, et je lui tiendrai parole. Comment ! un homme qui fait son ami chef d'une république, et qui a le secret de se rendre invisible quand il veut ! car je ne parle pas de la facilité qu'il a de toucher les cœurs, cela est trop ordinaire, cependant c'est ce qui a failli à le perdre : croiriez-vous bien qu'un prince lui a manqué de parole ? La Rancune qui aimoit mieux

donner audience dans un cabaret que sous la halle, avertir Ragotin de ne pas parler si haut, et sur ce prétexte le fit entrer dans un cabaret qui n'étoit pas loin de-là. Ils demandérent une chambre pour être en particulier : une servante leur en ouvrit une, et fut suivie un moment après d'un garçon qui apportoit du vin. Nous ne voulions pas boire, dit la Rancune ; et voyant qu'il remportoit son vin, sans que Ragotin, qui étoit occupé des merveilles de l'opérateur, s'y opposât, il cria au garçon, laisse, laisse-là ce vin, j'aime mieux le payer : aussi bien vous avez beaucoup parlé, continua-t-il, et j'ai ouï dire à un vieux comédien, qui avoit étudié en médecine, que rien au monde ne desséchoit tant les poumons que de parler long-tems sans boire ; je me souviens même encore que j'avois été si persuadé de ses raisons, que nous avions obligé tous les acteurs de la troupe à apprendre plus exactement leurs rôles, afin de faire tenir un homme derriére le théatre avec un pot de vin à la place du souffleur. La Rancune n'étoit pas si occupé de ce qu'il disoit, qu'il ne versât du vin dans les deux verres, dont il en présenta un à Ragotin, qui ne put se defendre de boire après le docte raisonnement qu'il venoit d'entendre ; ils parlérent ensuite de leur ami commun et de ses admirables secrets. La Rancune voulant profiter de la disposition favorable de Ragotin, lui conseilla de faire un présent au fameux Ferdinando, pour l'engager davantage dans ses intérêts. Ragotin ne s'en éloigna pas, et il ne fut plus question que du choix du présent. La Rancune qui avoit été prié par l'opérateur de lui chercher un mulet pour porter son bagage, se souvenant que Ragotin en avoit un, lui persuada avant que la conversation finît, de le lui envoyer, et lui ayant dit pour le mieux trom-

per, qu'il n'étoit pas assuré si Ferdinando voudroit le prendre, le petit homme se flattant peut-être qu'il n'en voudroit pas, promit d'envoyer ce mulet, et pria même la Rancune de se trouver chez l'opérateur, pour lui faire valoir son présent : ils se séparérent, et la Rancune étant allé chez Ferdinando, convint avec lui qu'il lui donneroit la moitié de la valeur du mulet. Ils consultérent ensuite sur ce qu'ils avoient à faire pour continuer à duper le petit homme. La Rancune se chargea de parler à la l'Etoile, afin qu'elle les aidât à le tromper; et l'opérateur, qui étoit un maître-fourbe, l'assura qu'il pouvoit se reposer sur lui de tout le reste. Ils commençoient à s'impatienter de ce que le mulet ne venoit point, lorsqu'il arriva un homme, qui à son habit paroissoit valet d'un meûnier, qui marmota quelques paroles à l'opérateur de la part de Ragotin; mais il s'en acquitta si mal, que je n'ai pu savoir ce qu'il lui dit. La Rancune servit d'interpréte à l'ambassadeur du petit homme, et fit entendre à Ferdinando que monsieur Ragotin lui faisoit présent de ce mulet. Le valet, que Ragotin avoit instruit du mérite extraordinaire de ce grand-homme, peut-être pour le faire consentir avec moins de peine au don du mulet, étoit si appliqué à considérer un magicien en la personne de l'opérateur, qu'il répondoit oui indifféremment à tout ce que la Rancune disoit pour lui; et l'opérateur jugeant qu'il attendoit qu'on lui donnât quelque chose pour boire, ouvrit une cassette, et donna une boëte de son baume, avec des poudres enveloppées dans des papiers différens, l'assurant d'un ton grave, qu'il pouvoit à l'avenir être en repos de sa santé, sans craindre ni peste, ni fiévre, ni colique, ni gale &c.; car il fut une demi-heure à lui nommer les maux que son

remède guérissoit. Le valet se retira fort satisfait, mais la Rancune voulut toucher comptant sa part du prix du mulet. L'opérateur en fit quelque difficulté, il étoit déjà nuit, et leurs contestations auroient peut-être duré long-tems, si elles n'eussent été interrompues par ce que vous verrez dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Le singe en cornette.

Vous avez vu dans les chapitres précédens, que le poëte Roquebrune étoit amoureux de l'opératrice Inézille. L'extrême passion qu'elle avoit de se perfectionner dans notre langue, l'obligea à souffrir toutes les impertinences de ce poëte, qui l'importunoit également de son savoir, de son amour et de sa qualité, (sujets très - fatigans pour une personne qui n'y prend point d'intérêt.) La déliée Espagnolle qui avoit beaucoup d'esprit, et assez d'expérience pour connoître ce qui étoit bon ou mauvais, donnoit toujours des espérances au présomptueux Gascon, pendant qu'elle jugea qu'il lui étoit nécessaire pour apprendre le François; mais lorsque par sa grande application, ou par le commerce des comédiennes, elle eut fait assez de progrès dans notre langue pour pouvoir se passer d'un maître si incommode, soit qu'elle eût naturellement de l'aversion pour lui, ou que Roquebrune, prévenu de son propre mérite, ne lui donnât jamais d'autres marques de sa passion que des discours, ce qui ne suffit pas pour gagner le cœur des personnes de cette profession, elle ne songea qu'à se défaire de cet amant importun; elle l'avoit

inutilement prié plusieurs fois de ne revenir plus dans sa maison, feignant pour l'y obliger que son mari en étoit jaloux. Cette défense ne rebuta point Roquebrune; et comme les gens du voisinage de la Garonne tirent vanité de tout, ce Gascon fut ravi d'avoir donné de la jalousie à un homme aussi extraordinaire que Ferdinando Ferdinandi : il continuoit toujours à voir Inézille malgré qu'elle en eût, lorsque de concert avec son mari elle s'avisa de lui faire jouer un tour de son métier pour se délivrer de ses fatigantes assiduités. Elle fit donc semblant de s'attendrir aux marques qu'il lui donnoit de sa passion, et le poëte prenant avantage de ce radoucissement, lui reprocha les mauvais traitemens qu'elle lui avoit faits, la menaçant d'être cruel à son tour. La fine Espagnolle, piquée de sa présomption, lui avoua avec une confusion étudiée, que son devoir l'avoit long-tems défendue contre son amour, qu'elle ne l'avoit prié de ne la plus voir que parce qu'elle se défioit qu'elle ne pourroit pas résister long-tems à un homme qui avoit de si grandes qualités; mais qu'enfin son mérite et sa persévérance l'avoient entiérement gagnée : elle ne manqua pas de couvrir son visage de son éventail, comme si elle eût voulu cacher le désordre où un aveu aussi libre l'avoit mise. Le poëte charmé des douces paroles d'Inézille, ne pouvant retenir l'enthousiasme de sa poésie, fit un impromptu à la louange de sa maîtresse; et après l'avoir assurée qu'il l'aimoit de tout son cœur, et qu'il ne lui avoit donné cette petite alarme que pour la punir de sa longue résistance, il la prioit de lui dire où et à quelle heure il pourroit la voir tête à tête, témoignant une grande impatience de lui donner des marques essentielles de son amour. Inézille, feignant par un air embarrassé qu'elle affectoit, et par quelque soupir lâché à propos

(ce que les Espagnolles, n'en déplaîse à nos dames, entendent mieux que les femmes des autres nations) qu'il n'étoit plus en son pouvoir de lui rien refuser, lui dit de venir dans sa chambre à l'entrée de la nuit, qui étoit l'heure où son mari iroit souper chez un apothicaire du Mans qui l'en avoit prié; elle l'assura même qu'elle se mettroit dans son lit sous prétexte d'une migraine, et qu'elle l'attendroit avec impatience. Le poëte transporté d'amour et de joie, lui baisa les mains, il voulut encore lui baiser la bouche, mais l'Espagnolle s'en défendit, l'assurant qu'on ne prenoit ces libertés avec les femmes de son pays qu'après qu'on en avoit eu d'autres; il fallut se retirer, et se contenter des espérances qu'elle lui donnoit. On a déjà vu qu'une servante More, deux valets et un singe, composoient tout l'équipage de notre opérateur; il est à propos de s'en souvenir, parce que ce singe, plus malin et plus adroit que celui même qui donna occasion au proverbe, est un des héros des plus considérables de ce chapitre. Ce singe, que l'opérateur avoit dressé avec beaucoup de soin, faisoit toutes les postures qu'on vouloit : son adresse n'empêchoit pas que la canaille qui s'assembloit autour de lui, ne l'eût rendu le plus malicieux singe qui fût passé jamais en Europe; il mordoit ceux qu'il ne connoissoit point, et il n'avoit du respect que pour les gens de la maison. Inézille lui ayant bien donné à manger le soir qu'elle attendit Roquebrune, le coëffa avec une cornette de point d'Espagne, qui lui avançoit sur le front, et qui lui cachoit presque le visage; et elle lui mit ensuite une chemise, et le coucha dans son lit entre deux draps. Il étoit accoutumé à faire tant de différentes postures qu'il n'eut pas de peine à demeurer dans celle-là, qu'il trouva plus commode, après un bon repas, que celles qu'on l'obligeoit

l'obligeoit de faire tous les jours sur le théâtre. L'amoureux Roquebrune ayant comparu à l'assignation, la servante More qui avoit l'ordre de sa maîtresse, alla au-devant de lui, et l'éclaira jusques dans le lit, où le singe en cornette dormoit tranquillement. Le poëte ayant apperçu cette coëffure si propre, jugea que sa maîtresse s'étoit préparée à le recevoir, et ayant bien doucement oté sa perruque, ses souliers, ses manchettes et son rabat, la servante qui ne pouvoit plus s'empêcher de rire, emporta la lumiére, et le poëte se jetta sur le lit, prévenu qu'il étoit avec sa chére Inézille. Il voulut aussi-tôt lui porter la main sur le visage, le singe s'étant éveillé, se mit à gronder. Roquebrune se souvenant qu'Inézille lui avoit dit que les dames Espagnolles ne souffroient point qu'on leur baisât le visage qu'après avoir eu d'autres familiarités avec elles, s'imagina qu'elle ne le trouvoit pas bon, et se mit en devoir de prendre d'autres libertés. Le singe en gronda plus fort que la premiére fois; alors le poëte se plaignit de ses rigueurs, et après lui avoir exagéré la violence de sa passion, il lui récita des vers qu'il savoit par cœur, et il voulut lui persuader qu'il les avoit fait sur le champ. Le singe plus malin que tous les autres, comme je vous l'ai déjà dépeint, reconnoissant que cette voix n'étoit pas du logis, mordit rudement Roquebrune à l'oreille qu'il trouva découverte, parce qu'il avoit ôté sa perruque de peur de la gâter. Cette sanglante caresse le surprit; mais bien loin de se désabuser, il crut qu'Inézille se moquoit de lui, ce qui le mit si fort en colére qu'il résolut de n'en avoir pas le démenti, et l'ayant embrassé avec violence, le singe se sentant pressé, lui donna quelques coups de dents, que Roquebrune ne sentit pas d'abord, parce que la cornette l'empêchoit; mais la coëffure

s'étant défaite, le singe se débarrassa bientôt de sa chemise, et ayant sauté sur le pauvre poëte, il commença le plus sanglant combat que le nourrisson du Parnasse eût jamais essuyé. Ses cris attirérent l'opérateur et la Rancune, qui contestoient encore sur le partage du mulet de Ragotin. Lisez le chapitre suivent, vous verrez ce qui en arriva.

CHAPITRE V.

Comment le poëte fut délivré de la fureur du singe.

L'OPERATEUR et la Rancune étant accourus dans la chambre qui servoit de champ de bataille à nos deux combattans, trouvérent le poëte qui ne faisoit plus de résistance, et qui crioit de toute sa force, demandant de l'eau bénite, prévenu, comme il l'a dit depuis, qu'Inézille étoit une sorciére, et que belzébut son galant, jaloux de l'assignation qu'elle avoit donnée à un autre qu'à lui, le maltraitoit de la sorte. L'opérateur parla au singe d'un ton de maître; mais le magot étoit trop en colére pour lui obéir, ce qui obligea Ferdinando à prendre un fouët dont il le châtioit quelquefois, et à lui en sangler plusieurs coups. Le singe étoit si animé, qu'il ne quitta pas prise au premier ni au second coup de fouët. L'opérateur redoubla plus fort qu'auparavant, mais il ne put le faire avec tant d'adresse, que le pauvre poëte n'en reçut quelques coups au travers des oreilles. Le singe se voyant pressé, lâcha son ennemi, et en deux gambades sauta sur une fenêtre, et de la fenêtre au grenier. Cette agilité contribua beaucoup à confirmer Roquebrune dans la pensée qu'il avoit

déjà, qu'il venoit de combattre contre un diable, ou pour mieux dire, qu'il venoit d'être battu par un diable ; car dès le commencement du combat, la peur l'avoit rendu perclus de tous ses membres; son visage égratigné, sa tête sanglante, et ses habits déchirés, défiguroient tellement le malheureux poëte, que la Rancune ne l'auroit point connu, si l'opérateur qui étoit d'intelligence avec sa femme, ne l'eût nommé par son nom. Alors la Rancune cachant la maligne joie que ce tragique spectacle lui donnoit : Ah cher ami ! s'écria-t-il, est-ce bien vous., ou le démon qui vous a mis en cet état ? n'auroit-il point donné votre forme à un autre ? C'est moi-même, répondit le poëte d'une voix dolente. La Rancune ne pouvant se déguiser plus long-tems, éclata de rire, et ceux qui l'ont connu assurent que c'est la seule fois qu'il ait rit de sa vie. Le pauvre poëte étoit si troublé qu'il ne s'en apperçut point, et continuoit à parler du même ton, lorsque l'opérateur l'interrompit pour lui dire qu'il avoit bien été averti que l'adresse de son singe lui faisoit des envieux; mais qu'il n'auroit jamais pu s'imaginer qu'un homme qui se disoit son ami, eût voulu le lui dérober. Le poëte lui fit des sermens exécrables qu'il n'avoit jamais eu cette pensée, et il disoit vrai : mais l'opérateur feignant de ne le point croire, ne lui donnoit pas le tems de parler, exagérant les bonnes qualités de son singe, et la noirceur de l'action. Cela ne se passera pas ainsi, disoit il, j'en porterai plainte à la justice; du moins si je le perds, je saurai où le reprendre. Roquebrune effrayé de cette menace, et craignant d'être déshonoré s'il passoit pour un voleur, lui fit de nouveaux sermens qu'il n'avoit jamais eu dessein de lui rien voler, offrant de lui payer son singe, plutôt que de souffrir que la justice en prît

connoissance. La Rancune qui avoit assez de malice et d'expérience pour juger que c'étoit Inézille, et non pas le singe, que le poëte cherchoit, fit une violence extrême à son humeur ennemie de la paix, en priant l'opérateur de ne point porter les choses aux derniéres extrémités. La Morisque entra en ce tems-là, qui vint dire à Ferdinando de la part de sa femme, de ne point faire tant de bruit, parce qu'elle avoit une migraine effroyable. Enfin par la médiation et à la priére de la Rancune, l'opérateur pardonna à Roquebrune, moyennant certaines espéces qu'il avoit sur lui, et dont il se défit en sa faveur, qui ne firent que passer par ses mains, parce qu'il fallut les donner à la Rancune sur le tant moins et en déduction de sa part du mulet. Le charitable opérateur mit encore par-dessus le marché un cataplâme au poëte, qui lui couvrit plus de la moitié du visage, et la Rancune le conduisit en cet état dans son hôtellerie. Son plus grand soin fut d'obtenir de son guide qu'il ne parleroit à personne de son avanture; j'ai même ouï dire qu'il lui promit, pour l'obliger à se taire, de ne lui jamais demander l'argent qu'il lui devoit : sa précaution ne servit de rien; car Inézille, qui peut-être étoit bien aise de s'établir pour honnête femme dans l'esprit des comédiennes aux dépens du poëte, avoit déjà pris les devans pour leur en faire le conte. Elles étoient aux fenêtres de l'hôtellerie avec des flambeaux, en attendant son arrivée. Aussi-tôt qu'elles le virent approcher, la huée commença avec tant de force, que l'infortuné Roquebrune faillit à mourir de honte et de douleur. Il résolut de n'aimer à l'avenir que les muses : je ne sai pas s'il a tenu sa résolution, mais je sai que je commence à être bien las de ce chapitre, et que j'aurois été bien embarrassé de travailler au suivant, si les comédiennes n'eussent

retenu Inézille à souper ; et comme les nuits étoient déjà longues, elles la priérent de raconter quelques-unes de ces jolies nouvelles qu'elle savoit. Inézille ne se fit point prier long-tems, et commença en ces termes.

CHAPITRE VI.

La paysanne de Frescati, nouvelle.

UN berger de Frescati étoit une nuit fort alerte, de peur que le loup ne lui enlevât quelques brebis, lorsqu'il entendit la voix d'une personne qui se plaignoit : il y accourut d'abord, et il trouva une femme bien faite en apparence, qui venoit d'accoucher d'une petite fille, sans autre secours que celui de sa douleur et de ses plaintes. Mafée (c'est le nom du berger) prit l'enfant entre ses bras, et consola la mére par ses discours, et encore plus par son action. La dame avoit jetté les yeux sur lui, et voyant qu'il avoit déjà enveloppé l'enfant dans son manteau, remercia le ciel de lui avoir envoyé ce secours si à propos. La présence du berger lui donna du courage, et s'étant relevée avec beaucoup de peine, elle le pria de lui donner la main jusqu'à une maison qui étoit à l'entrée de Frescati, et en marchant elle lui parla à peu près en ces termes.

Mes parens qui ont du bien et de la qualité, me destinérent à être religieuse, presque aussi-tôt que je fus née ; ils prirent beaucoup de soin à m'élever dans cet esprit. Cependant lorsque j'eus un peu de raison, je sentis une aversion secrette pour le couvent, et quelque effort que j'aye fait depuis pour accommoder ma volonté à celle de mes parens, il

m'a été impossible d'en venir à bout. Mon pére fait son séjour à Rome, quoiqu'il ait la meilleure partie de son bien à Tolentin ; il me déclara, il y a près d'un an, qu'il étoit tems que je me préparasse à entrer dans un couvent, ce qui me donna d'autant plus de chagrin, que j'aimois déjà un cavalier de Bologne qui étoit logé vis-à-vis de notre maison ; je le voyois tous les jours de mes fenêtres dans sa chambre, et je le recevois toutes les nuits dans la mienne ; la crainte que j'avois d'être religieuse, et la passion que ce cavalier avoit pour moi, m'ayant déterminée à le souffrir, après qu'il m'eut donné des assurances qu'il m'épouseroit. Son pére vouloit le marier à une fille de ses parentes pour qui il avoit de l'aversion : quoiqu'il fût venu à Rome sous le prétexte d'en demander la dispense, il l'amusoit toujours par des remises, en feignant qu'il trouvoit de grandes difficultés à l'expédition de son affaire. Nous nous aimions tendrement, et nous nous en donnions tous les jours des marques réciproques, lorsque mon pére ne voulant plus différer à me mettre en religion, résolut de me mener à Tolentin pour prendre congé de ma grand'mére qui y demeuroit. Le pére de mon mari arriva en ce tems-là à Rome pour demander lui-même la dispense, et presser le départ de son fils, ce qui rompit toutes nos mesures : il n'osa jamais m'enlever de peur d'irriter son pére ; et de mon côté je craignois si fort l'humeur sévére du mien, que je ne le pressai point de le faire. Quelques marques de grossesse que je sentois, m'affligérent plus que tout le reste ; je pleurai, je me plaignis de mes malheurs, et je crois que je me serois percé le cœur d'un poignard, si j'avois pu le faire sans hazarder la vie de mon époux et le fruit de notre amour. J'obligeai mon pére à différer

son voyage en feignant que j'étois malade, et je fis confidence de l'état où j'étois à un médecin qui me visitoit, afin qu'il m'aidât à tromper mes parens. Cet artifice me réussit assez long-tems; mais enfin, mon pére jugeant de ma santé par mon visage, qui étoit assez bon, se détermina à partir, et je n'eus que le tems d'écrire un billet à mon époux; j'eus même beaucoup de peine à le rendre lisible, parce que mes larmes en effaçoient tous les caractéres: je lui représentois l'humeur terrible de mon pére, ma grossesse qui étoit si avancée que je ne pouvois plus la cacher qu'avec des soins infinis, et les malheurs où je prévoyois que je serois exposée si je venois à accoucher pendant le voyage, comme il y avoit grande apparence. Nous partîmes de Rome hier l'après dînée, et mon pére ayant voulu voir Frescati en passant, nous y sommes venus coucher. Après que tout le monde fut retiré, je sentis des douleurs fort violentes; le chagrin où j'étois me fit plusieurs fois souhaiter la mort; mes douleurs augmentérent, et j'eus tant de frayeur d'être surprise par mon pére en accouchant, que j'en sentis moins la violence de mon mal. Ayant obligé une fille qui me servoit, et à qui je ne cachois rien, de se mettre au lit à ma place, afin que si mon pére s'éveilloit il ne s'apperçût point de mon absence, je sortis seule, animée de ma crainte, et sans savoir où j'allois, ne songeant qu'à m'éloigner de la maison où étoit mon pére. Enfin pressée de mes douleurs, je m'arrêtai où vous m'avez trouvée, et j'espére que par votre moyen je sauverai ce cher enfant que vous avez si charitablement secouru, et que je pourrai me rendre dans le lieu d'où je suis sortie, sans que personne s'apperçoive de ce qui m'est arrivé.

Mafée étoit presque aussi sensible à ce discours

que celle qui parloit, car les malheurs touchent tout le monde ; mais les malheurs d'une femme, et surtout d'une femme de qualité, qui augmente par ses armes la compassion qu'on a déjà, attendriroient l'homme du monde le plus dur. La dame après lui avoir demandé son nom et le lieu de sa demeure, lui donna une bourse où il y avoit quelque argent, et le conjura d'avoir soin de cette petite fille, l'assurant qu'elle en avertiroit son mari, afin qu'il lui donnât des marques de sa reconnoissance et de sa libéralité. Mafée lui promit tout ce qu'elle souhaita, et il se retira après l'avoir vue rentrer dans la maison d'où elle étoit sortie. Il rêvoit en chemin à cette avanture extraordinaire, admirant particuliérement le courage de la dame. Peut-être le bon paysan ne savoit-il pas qu'une femme est capable de tout entreprendre pour cacher ses foiblesses, aussi bien que pour satisfaire ses passions.

Après que Mafée fut arrivé chez lui, sa femme s'imagina que cet enfant étoit le fruit de ses amours avec quelque bergére du voisinage, et lui fit tous les reproches que sa jalousie lui inspira. Mafée auroit eu peine à s'en justifier, si l'argent qui étoit dans la bourse que la dame lui avoit donnée, n'eût confirmé ses discours : il appaisa donc sa femme, et ils portérent ensemble la petite fille chez une autre bergére, qui étoit accouchée depuis peu d'un enfant mort. Mafée reçut peu de tems après des lettres du cavalier qui se disoit pére de la petite fille qu'on lui avoit remise en main, qui lui mandoit qu'étant contraint de sortir de l'Italie, il avoit chargé un de ses amis de pourvoir en son absence aux besoins de son cher enfant. En effet, cet ami s'en acquitta si libéralement, que Mafée se trouva en fort peu d'années en état de mener une vie commode, qui lui parut

d'autant plus douce qu'il avoit toujours vécu dans la nécessité. Cependant la mére de Julie (c'est ainsi qu'ils nommérent la petite fille) eut beaucoup à souffrir de l'injustice de ses parens, qui la forcérent à entrer dans un couvent, où elle passa plusieurs années dans l'espérance de revoir son amant qu'elle nommoit déjà son mari, et qui s'étoit battu contre un prince d'une maison souveraine, ce qui l'avoit obligé à s'éloigner de son pays.

Julie, que Mafée élevoit dans l'ignorance de sa condition, devint grande, sa beauté et son humeur enjouée la faisoient aimer de tous ceux qui la connoissoient. Plusieurs paysans des environs cherchérent à lui plaîre, et il y en eut même qui la demandérent en mariage. Mais Julie qui avoit le cœur haut, ne faisoit pas grand cas de leurs soins, et se plaignoit quelquefois de la bassesse de sa condition, disant qu'elle auroit bien aimé à vivre avec les gens de qualité.

Un cavalier Génois de l'illustre maison de Fiesqui, étant un jour allé de Rome à Frescati pour y voir les cascades, remarqua par hazard cette jeune paysane à la porte de Mafée ; il la trouva si charmante, qu'il en eut tout le jour l'idée remplie. Il s'en retourna le soir à Rome, quoiqu'il eût une répugnance secréte à s'éloigner de Frescati ; il avoit toujours l'aimable paysane dans l'esprit ; et le lendemain il alla une seconde fois à Frescati, feignant d'y avoir oublié une montre fort riche. Il fut assez heureux pour trouver encore la paysane, qui lui parut plus aimable que la premiére fois, et il remarqua que dans la simplicité de ses habits, elle avoit un air noble, que les autres paysanes n'ont pas d'ordinaire ; il voulut lui parler, mais il n'en eut jamais la hardiesse, craignant toujours de lui déplaîre ; il demeura si

leurs conditions, n'eût trop de complaisance pour lui, ce qui l'obligea à lui déclarer le secret de sa naissance, en lui faisant voir des lettres de ses parens qui lui recommandoient d'en avoir un soin extrême, et qui l'assuroient que dans peu de tems ils la retireroient de chez lui. Mafée la pria ensuite de se souvenir de sa qualité, et de songer qu'elle se trouveroit au premier jour dans une grande ville, honorée, et peut-être recherchée des plus considérables cavaliers; et qu'ainsi elle prît garde de ne point souffrir des libertés à Carlin, ni à d'autres jeunes gens de Frescati, de peur qu'elle n'en eût honte quelque jour. Julie témoigna beaucoup de surprise du discours de Mafée, quoiqu'elle n'eût point de peine à le croire, se sentant une grandeur d'ame que la fille d'un paysan n'auroit pas eue; et comme elle avoit toujours eu une inclination secréte de vivre parmi les personnes de condition, elle fut ravie de ce que Mafée lui avoit appris : mais aussi-tôt qu'elle fit réfléxion aux discours passionnés que Carlin lui avoit tenus, elle fut presque fâchée de sa qualité, ayant peine à se priver de voir un jeune homme pour qui elle avoit beaucoup d'inclination. Jugeant néanmoins qu'il étoit indigne d'une personne de sa qualité d'aimer un homme d'une naissance si obscure, elle résolut de ne le plus voir; ce ne fut pas sans se faire une violence extrême.

Carlin s'appercevant de ce changement, faillit à mourir de douleur et de désespoir; il chercha avec tant de soin l'occasion de lui parler, qu'enfin il la trouva; il se plaignit à Julie de ses rigueurs d'une maniére si tendre et si passionnée, qu'elle convint presque de son injustice sans pouvoir lui en donner aucune raison; et malgré sa gloire, il lui échapa des sentimens de compassion pour le malheureux Carlin,

qu'elle trouvoit plus aimable (par un caprice dont on ne sauroit donner la raison) depuis que l'inégalité de leur condition le lui faisoit regarder comme un homme qui ne pouvoit jamais la posséder. Carlin qui avoit quelque expérience en amour, ne sachant à quoi attribuer la tiédeur de sa maîtresse, résolut de lui donner de la jalousie, et feignit d'aimer une jeune bergére du voisinage, qu'un jeune païsan étoit à la veille d'épouser. Julie ne fut pas long-tems sans s'en appercevoir, et quoiqu'elle tâchât de se déguiser à elle-même les sentimens qu'elle avoit pour Carlin, elle ne put s'empêcher de quereller la bergére, et de la menacer même d'en avertir son amant. Je ne sai pas si elle le fit, mais deux jours après, le païsan qui devoit épouser cette rivale, attaqua Carlin en sortant de l'église, et le fit avec tant d'avantage, qu'il en auroit été maltraité sans le secours que d'autres païsans lui donnérent. Julie qui s'y rencontra par hazard, eut un soin extrême de s'informer si Carlin n'étoit point blessé : il en prit occasion de la remercier, et d'avoir un éclaircissement avec elle. Elle le traita d'ingrat, et lui reprocha une inconstance qui lui attiroit de si mauvaises affaires ; il se justifia avec tant d'éloquence, et il lui parut si amoureux, qu'elle eut du chagrin d'avoir été desabusée, puisqu'aussi-bien sa qualité l'empêchoit de répondre à la passion de Carlin. Tous les jours elle prenoit la résolution de ne lui plus parler, et même d'éviter sa rencontre : mais aussi-tôt qu'elle étoit une journée sans le voir, elle oublioit et sa résolution et sa qualité, et cherchoit quelque prétexte pour allér dans les lieux où elle jugeoit qu'il pourroit être.

Julie étoit continuellement partagée entre l'amour et la gloire, lorsqu'une dame bien faite, accom-

pagnée d'un cavalier de bonne mine, arriva chez Mafée dans un équipage proportionné à leur qualité: elle se fit connoître à ce bon paysan pour la mére de Julie; et ayant témoigné beaucoup d'empressement de voir sa chére fille, on la fit appeller, et sa mére l'embrassa avec des marques d'une grande tendresse, quoique Julie eût quelque répugnance à le lui permettre. Sa mére ayant versé quelques larmes par la joie de voir Julie, ou peut-être par le souvenir de ses malheurs passés, apprit à Mafée qu'ils avoient eu de grands obstacles dans leur mariage; que néanmoins s'étant toujours aimés avec fidélité, ils étoient venus à bout de leurs desseins avec une longue patience, et qu'il ne manqueroit plus rien à leur bonheur lorsqu'ils auroient auprès d'eux leur cher enfant; ils lui firent ensuite un présent considérable, et emmenérent avec eux Julie, sans lui donner presque le tems de prendre congé de ceux qui l'avoient élevée. Elle ne laissa pas de recommander à Mafée à son départ, d'apprendre à Carlin tout ce qui s'étoit passé, et de lui dire de l'aller voir à Rome. Mafée le lui promit, et ne lui tint pas parole, ne voulant pas donner cette vanité au jeune paysan, et s'imaginant que Julie ne songeroit plus à lui quand elle seroit arrivée à Rome. Ses parens eurent un soin extrême de la divertir, et de la mener par-tout où ils alloient, afin de l'accoutumer insensiblement à la bonne compagnie. Mais leurs soins étoient inutiles, Julie s'ennuyoit par-tout; les conversations les plus agréables lui paroissoient fades, parce qu'elle n'y trouvoit pas Carlin, qui de son côté n'étoit pas plus tranquille depuis le départ de Julie, n'ayant pu jamais découvrir ce qu'elle étoit devenue. Mafée craignant que d'autres paisans de la connoissance de Julie n'allassent l'importuner à

Rome, lorsqu'ils seroient informés de sa condition, avoit pris soin de le cacher à tout le monde, et s'étoit contenté de dire qu'il l'avoit mise auprès d'une dame de qualité. Après que l'amoureux Carlin se fut inutilement tourmenté pour en découvrir davantage, il résolut de retourner à Rome, puisque Julie qui l'arrêtoit à Frescati n'y étoit plus; il se plaignoit de son malheur, et ne comprenant pas pourquoi elle étoit partie sans lui donner de ses nouvelles, il jugea qu'il pourroit la rencontrer peut-être à Rome, et cette espérance l'empêcha de s'abandonner à tous les mouvemens de son désespoir.

Mafée cependant alla voir Julie: elle le querella de ce qu'il n'avoit pas amené Carlin avec lui. Mafée pour s'excuser, l'assura qu'il l'avoit prié de l'accompagner, mais qu'il étoit si occupé auprès d'une jeune païsane, qu'il ne la perdoit presque point de vue. Julie ne pouvant cacher le chagrin que ces tristes nouvelles lui causoient, se retira dans sa chambre sur d'autres prétextes, et fit mille réflexions désagréables, qui furent suivies d'un torrent de pleurs. Carlin qui avoit dèjà repris le nom et l'habillement de Fiesqui, tâchoit inutilement d'apprendre des nouvelles de sa chére Julie, lorsqu'un jour en sortant d'une église, il apperçut dans une rue détournée deux hommes, qui en pressoient un autre avec beaucoup d'avantage: il voulut d'abord les séparer; mais ceux qui avoient attaqué, le menacérent de le charger lui-même s'il se mêloit de leur querelle; ce qui obligea Fiesqui à les prévenir, en défendant celui qui étoit seul: il le fit avec tant de valeur, qu'un moment après, celui qui avoit fait cette réponse tomba mort à ses pieds; la crainte d'être surpris par la justice, les obligea tous à se retirer. Fiesqui songeoit à chercher un asyle dans quelque

maison religieuse, lorsqu'un homme de livrée qui avoit vu son combat lui ouvrit une fausse porte, et l'assura que s'il y vouloit entrer il y seroit en sûreté. Fiesqui ne refusa point son offre, et cet homme le mena par un escalier dérobé dans une chambre assez propre ; il l'assura qu'il y pouvoit demeurer tranquillement. Fiesqui résolut d'y attendre jusqu'à la nuit, songeant déjà à s'en retourner à Gênes pour éviter les poursuites de la justice ; mais faisant réflexion qu'il alloit s'éloigner d'une ville où il espéroit toujours de trouver sa Julie, son amour l'empêcha de prendre aucune résolution. Il étoit dans ces inquiétudes, lorsqu'il entendit une personne qui se plaignoit dans une chambre, qui n'étoit séparée de la sienne que par une porte qu'une tapisserie cachoit : il leva doucement la tapisserie, et remarqua que c'étoit la voix d'une femme, qui se plaignoit de quelque chagrin amoureux. Sa curiosité, et la compassion que ses propres sentimens lui donnoient pour les malheurs des autres, l'engagérent à écouter avec attention : il crut d'abord entendre une voix qui ne lui étoit pas inconnue, il jugeoit même qu'elle ressembloit à celle de sa maîtresse. Julie s'étant apperçue qu'on faisoit quelque bruit dans cette autre chambre, s'arrêta un peu. Fiesqui crut que son amour l'avoit abusé, lorsqu'il s'étoit imaginé entendre la voix de Julie ; mais un moment après elle continua ses plaintes, et nomma plusieurs fois l'infidéle Carlin. Jamais homme n'a été plus agréablement surpris que Fiesqui le fut en cette occasion, sur-tout lorsqu'il reconnut distinctement la voix de sa maîtresse. Le nom d'infidéle qu'elle lui donnoit, lui fit d'abord de la peine ; neanmoins étant bien assuré qu'il ne l'avoit jamais mérité, il espéra qu'il s'en justifieroit bientôt. Jugeant

geant qu'elle étoit auprès de quelque femme de qualité, comme Mafée le lui avoit dit, et qu'elle se retiroit quelquefois en particulier pour rêver en liberté, il se fit un plaisir de penser qu'il la retireroit de cette condition obscure, et qu'il lui donneroit en l'épousant des preuves de la passion et de l'estime qu'il avoit pour elle. Son impatience ne lui permit pas de différer long-tems à voir sa chére maîtresse. Il frappa donc à la porte; et Julie qui savoit que sa mére en revenant d'un parterre montoit quelquefois par un escalier dérobé, et passoit au travers de ces chambres pour s'épargner la peine de faire un plus grand tour, ouvrit la porte, et trouva son amant, et non pas sa mére. Elle fut si frappée d'un objet si cher et si peu attendu, qu'elle demeura quelque tems interdite; ils se regardoient tous deux sans se parler, et ils furent également surpris l'un et l'autre de se voir dans des habillemens si différens de ceux qu'ils avoient coutume de porter à Frescati.

Mais Julie jugea d'abord que Carlin plein d'ambition, ayant été informé de sa qualité, s'étoit déguisé sous cet habit de cavalier pour lui plaire davantage; elle lui fit des plaintes de ce déguisement, et l'assura qu'elle faisoit fort peu de cas de ces fausses apparences; ajoutant qu'elle aimeroit bien mieux le voir fidéle avec son habillement ordinaire, que perfide et inconstant sous un habit si peu conforme à sa condition, et qu'ainsi il n'avoit qu'à s'en retourner et tâcher de plaîre à cette paysane qui étoit si fort à son gré; qu'elle vouloit néanmoins l'avertir que l'inégalité de leurs conditions avoit moins contribué à la déterminer à cette résolution, que son inconstance, et le peu de cas qu'il avoit fait d'elle, lorsque Mafée lui avoit dit de sa part de l'aller voir.

Elle se faisoit tant de violence, et son cœur avoit si peu de part à ses discours, que ses larmes la trahirent, et l'empêchérent de continuer.

L'amoureux Fiesqui, attendri par les pleurs de sa maîtresse, et accablé par l'injustice de ses reproches, l'assura que Mafée ne lui avoit jamais parlé, et que le seul hazard lui avoit procuré le bonheur de la rencontrer; il lui apprit ensuite son nom, sa qualité et la maniére dont il s'étoit déguisé en paysan pour lui plaîre, lui exagérant les cruelles inquiétudes où il avoit été depuis son depart de Frescati. Julie, surprise et ravie d'apprendre des choses si agréables à son amour, l'informa de sa naissance, et des raisons qui avoient obligé ses parens à la faire élever à Frescati dans l'ignorance de sa véritable condition. Sa joie et son amour ne lui permettant pas de lui tenir de longs discours, elle se contenta de lui dire, que puisqu'elle l'avoit aimée paysan, il devoit bien juger que la connoissance qu'elle avoit de sa qualité, ne diminueroit pas son amour; et afin que vous n'attribuyiez pas, continua-t-elle, à votre condition, les bons traitemens que vous recevez de moi, je veux bien vous montrer une lettre que j'avois écrite pour vous l'envoyer par Mafée. Ayant tiré en même-tems cette lettre de sa poche, elle la lui présenta, et il y lut ces paroles.

LETTRE DE JULIE A CARLIN.

Si en changeant d'habillement on pouvoit changer d'inclinat on, je ne serois pas exposée aujourd'hui à vous faire des reproches, et de votre ingratitude, et du peu de soin que vous avez eu de me venir voir avec Mafée. Il vous informera de ma qualité, et du lieu

de ma demeure. Soyez cependant persuadé que l'inégalité de nos conditions ne m'empêchera jamais d'avoir pour vous les mêmes sentimens, puisque je sens bien qu'il me sera plus aisé de renoncer aux avantages de ma naissance, que de me défaire de la forte passion que j'ai pour vous.

Après que Fiesqui eut lu cette lettre, il se jetta aux pieds de sa maîtresse, et ils se donnérent des assurances réciproques de s'aimer toute leur vie; ils prirent des mesures pour pouvoir se marier avec l'agrément de leurs parens. Fiesqui ne voulant pas exposer Julie, qu'il regardoit déjà comme sa femme, aux jugemens qu'on auroit fait d'elle, si quelqu'un les avoit surpris ensemble, se retira aussi-tôt qu'il fut nuit, après lui avoir promis de la faire demander en mariage le jour suivant. Julie demeura si satisfaite de la conversation de son amant, et elle eut tant de joie d'avoir reconnu qu'il lui avoit toujours été fidéle, qu'elle ne fut presque point sensible à ce qu'elle venoit d'apprendre de sa qualité. Son amour et son impatience lui donnoient des distractions et des inquiétudes dont ses parens s'apperçurent; ils la pressérent de les informer du sujet de son chagrin, et se servirent de toutes les caresses dont ils purent s'aviser, pour l'obliger à ne leur rien cacher. Alors elle leur apprit le détail de toute cette histoire, et les conjura de ne point s'opposer à son bonheur : comme ils savoient par leur propre expérience, que rien n'est capable de désunir deux cœurs qui s'aiment parfaitement, ils lui promirent que si son amant étoit de la maison de Fiesqui, comme il le disoit, ils seroient ravis de le recevoir pour leur gendre. Un prélat Génois qui étoit oncle de Fiesqui, alla ce même jour à sa priére visiter les parens de Julie, et la

demanda pour son neveu : sa proposition fut agréablement reçue ; ils furent mariés peu de tems après, et Julie n'ayant plus d'inquiétude, soutint fort bien sa qualité, sans qu'on remarquât jamais dans ses discours ni dans ses maniéres, qu'elle eût été élevée chez un paysan de Frescati.

CHAPITRE VII.

Qui traite d'une nouvelle matiére.

LA troupe comique continuoit à représenter trois fois la semaine dans la ville du Mans : l'auditoire étoit toujours assez nombreux, parce qu'il y alloit de tems en tems de la noblesse de la campagne. Les comédiens, animés par le profit, tâchoient de se surpasser. Mademoiselle de la Caverne qui avoit vieilli dans le métier, et qui étoit comme le chef de meute de la troupe, faisoit parfaitement bien son rôle. Destin parloit si naturellement et de si bonne grace, qu'on ne s'ennuyoit jamais de l'entendre, quoique ses rôles fussent toujours les plus longs. Léandre donnoit de grandes espérances d'être un jour un parfait acteur. La Rancune s'acquittoit de ses personnages avec tant d'adresse, qu'il faisoit rire tout le monde aussi-tôt qu'il paroissoit. L'Olive étoit le meilleur valet de comédie qui fût jamais monté sur le théâtre, parce que Poisson n'y avoit point encore paru. Angélique étoit belle et jeune, ce qui contribuoit beaucoup à réparer son défaut de mémoire, car elle oublioit quelquefois le quart de ses rôles. Mais aussi-tôt que mademoiselle de l'Etoile commençoit à paroître, on étoit un demi-quart d'heure sans rien entendre, à cause du murmure

qui s'élevoit dans le parterre, par l'admiration qu'elle donnoit : elle avoit la taille fine, un air noble, et une grace merveilleuse à réciter ; elle n'achevoit jamais trois ou quatre vers, une période, que tout l'auditoire ne se récriât pour lui applaudir; et elle étoit obligée de faire une longue pause, avant qu'on lui donnât audience pour continuer, ce qui faisoit enrager le moucheur de chandelles, parce qu'il avoit traité avec la troupe pour leur en fournir. Il n'y avoit pas un godelureau provincial, qui ne fût ravi de donner sa piéce de trente sols pour être sur le théâtre, afin d'avoir occasion de considérer de près la charmante l'Etoile qui y brilloit. Elle avoit un grand nombre d'amans déclarés, sans compter ceux qui n'avoient pas eu la hardiesse de se declarer : la quantité d'impertinences qu'elle entendoit dire à ces provinciaux, lui donnoit matiére d'en faire le soir de bons contes à Destin; et le plaisir qu'elle avoit à l'en divertir, contribuoit beaucoup à lui rendre leurs sottises moins ennuyeuses. Parmi tous ces discoureurs de rien il y avoit un gentilhomme du Perche, que la bonne compagnie et les comédiens avoient attiré au Mans pour y passer quelques jours. Ce noble de campagne, qui se nommoit la Guyardiére, étoit des plus accommodés de son voisinage, et auroit pu passer pour un homme riche dans une province, s'il n'eût incommodé ses affaires par un trop long séjour à Paris, et par un voyage qu'il lui prit envie de faire en Italie, quoiqu'il ne passât point Marseille, parce que la mer lui ayant fait peur, il s'en retourna. Il se piquoit de bel esprit, je n'ai pas bien su sur quel fondement; n'importe, il n'est pas le seul qui s'attribue injustement cette qualité. Un Manceau qui est entré dans ma chambre dans le tems que j'écrivois ceci, m'a appris que la Guyardiére se piquoit

de bel esprit, parce qu'il avoit logé à Paris dans une auberge où il y avoit un auteur qui lui lisoit ses ouvrages avant que de les faire imprimer : peut-être ne trouvoit-il point d'autre homme qui eût la complaisance de les écouter, comme pareille chose m'est arrivée à moi indigne, avec des gens que je pourrois bien nommer ; mais finissons la digression, et revenons à la Guyardiére.

Il trouva la l'Etoile fort à son gré, dès la premiére fois qu'il l'a vit; mais après qu'il l'eut vue représenter deux ou trois fois, il en devint passionnément amoureux, et commença à s'ennuyer par-tout où elle n'étoit pas. Ses assiduités lui firent remarquer qu'elle avoit beaucoup de complaisance pour Destin, qui se disoit son frére, ce qui l'engagea à faire amitié avec lui, espérant que le commerce du frere lui donneroit occasion de voir souvent sa sœur : il ne se trompa point, elle le distingua de ses autres adorateurs, et le traita assez bien, parce qu'elle s'apperçut que Destin en faisoit quelque cas. Dans les commencemens ce noble campagnard avoit prétendu en faire une maîtresse ; mais la l'Etoile vivoit si honnêtement, et donnoit si peu occasion de lui tenir des discours libres, que la Guyardiére n'eut jamais la hardiesse de lui parler de son amour. Après qu'il eut donné plusieurs bons repas à Destin (car toute l'amitié d'un provincial ne va qu'à donner à dîner ou à souper) il crut qu'il étoit assez son ami pour ne lui rien cacher, et lui apprit enfin les sentimens qu'il avoit pour sa sœur.

Destin, qui ne s'étoit pas attendu à une pareille confidence, se trouva d'abord assez embarrassé, et lui répondit bien sérieusement qu'il pouvoit le lui dire à elle-même. La Guyardiére fut déconcerté par une réponse si séche, et se repentit de lui avoir abandonné

son secret. Destin s'étant un peu remis de la surprise qu'un aveu si sincére lui avoit causée, et ne voulant pas exposer la pudeur de sa maîtresse à cette déclaration, résolut de la réjouir en lui apprenant cette confidence, et il dit à la Guyardiére, après lui avoir serré la main, que puisqu'il lui avoit fait l'honneur de lui confier ses sentimens, il pouvoit s'assurer qu'il les apprendroit à sa sœur.

CHAPITRE VIII.

Comment la Guyardiére tomba dans un égoût.

Tous les amans se flattent d'ordinaire ; mais un provincial orgueilleux de son bien, et prévenu de son mérite, se flatte toujours plus qu'un autre homme. La Guyardiére crut avoir mis le comédien dans ses intérêts, et afin de l'engager davàntage à les appuyer, il le pria à souper pour le lendemain. Destin étant allé chez sa maîtresse, lui apprit qu'elle avoit un nouvel amant. Ce discours l'ayant fait rougir : ce n'est pas ce qui vous doit le plus surprendre, continua Destin ; les circonstances de cette passion vous étonneront autant que la passion même, puisque cet amant, après avoir lié commerce avec moi sur d'autres prétextes, s'est enfin avisé de me choisir pour son confident, et je me suis chargé de vous en parler ; voyez avec quelle fidélité je m'en acquitte. La l'Etoile qui n'avoit pas accoutumé de l'entendre railler sur ce sujet, appréhenda qu'il n'eût quelque chagrin dans la tête, et se plaignit à lui de ce qu'elle étoit toujours exposée à toutes les impertinences des provinciaux, le priant de lui donner quelque expé-

dient pour se délivrer de leurs fatigans discours. Destin lui fit connoître qu'il étoit fort difficile de l'éviter, pendant qu'ils seroient obligés l'un et l'autre à faire la comédie, lui conseillant de s'en divertir, et de ne point s'en embarrasser. Ils parlérent ensuite de la passion de la Guyardiére, et demeurérent d'accord qu'il étoit le plus présomptueux campagnard de tout le pays. Léandre et Angélique étant entrés en ce tems-là, ils leur firent part de leur conversation, et ils résolurent tous de tirer matiére de divertissement de la passion de la Guyardiére. La l'Etoile donna parole à Destin de l'écouter. Angélique voyant qu'elle s'y engageoit avec quelque répugnance, s'offrit à feindre qu'elle l'aimoit, et Léandre promit de faire semblant qu'il lui avoit donné de la jalousie; il n'en falloit pas tant pour persuader un homme aussi vain que la Guyardiére. Destin lui rendit compte de sa négociation, et l'avertit même qu'il avoit remarqué que mademoiselle Angélique prenoit quelque intérêt à sa personne : il répondit fort obligeamment qu'elle n'y perdroit que sa peine, rien au monde n'étant capable de lui faire changer les sentimens qu'il avoit pour mademoiselle de l'Etoile. Peu de tems après il alla voir les comédiennes; il trouva qu'elles sortoient pour aller à la messe, et s'étant approché d'elles pour leur donner la main, l'accueil obligeant qu'elles lui firent, l'engagea à y répondre par plusieurs révérences fort profondes; il étoit si occupé de son amour, qu'il ne se souvint pas d'un égoût qui étoit derriére lui, et y tomba en retirant le pied pour mesurer une révérence. Ah ! monsieur, prenez garde à vous, s'écria Angélique, après qu'il fut tombé. Deux ou trois hommes qui y accoururent, l'aidérent à se retirer de-là : il étoit si couvert de boue, qu'il leur fut impossible de connoître s'il

étoit blessé : il ne s'en plaignoit point; mais on remarqua qu'il avoit un regret extrême d'avoir gâté une garniture couleur de feu et blanc qu'il avoit mise ce jour-là, et dont il avoit prétendu se parer long-tems; il sortoit des exhalaisons si désagreables de ses habits, que les dames furent obligées de s'enfuir en se bouchant le nez. On le conduisit chez lui escorté de tous les enfans de la ville; et comme il n'avoit point apporté d'autre habit, il fut obligé de se tenir au lit pour faire laver le sien. Pendant qu'il séchera, nous passerons à un autre chapitre.

CHAPITRE IX.

Ragotin invisible.

POUR entendre ce chapitre, il faut se souvenir que Ferdinando-Ferdinandi avoit promis à Ragotin, par la médiation de la Rancune, de le faire aimer de mademoiselle de l'Etoile; et que le petit homme persuadé de l'infaillibilité de son art, lui avoit fait présent d'un mulet pour l'engager à le servir dans son amour. La Rancune par son crédit avoit obtenu des comédiennes qu'elles les aideroient à se divertir de Ragotin, ce qui ne lui fut pas difficile, par le plaisir qu'elles avoient à rire aux dépens du petit homme. Etant donc retourné chez l'opérateur, il le trouva fort disposé à le servir. Après plusieurs complimens, l'opérateur lui dit qu'il étoit absolument nécessaire d'avoir une chemise sale de mademoiselle de l'Etoile, et qu'il étoit très-important qu'il la prît lui-même dans sa chambre, afin de s'en mieux assurer; mais qu'après cela son affaire étoit au sac. Cette proposition étonna Ragotin, par la difficulté qu'il

prévoyoit à prendre cette chemise. L'opérateur feignant de s'appercevoir de son étonnement : Que cela ne vous embarasse pas, monsieur Ragotin, lui dit-il, je vous donnerai du même baume que je donnai au baile de Venise pour se rendre invisible dans le serrail du grand-seigneur ; et avec cela vous pouvez prendre la chemise, et, s'il étoit besoin, tous les habits de votre maîtresse en sa présence, sans qu'elle s'en apperçoive. Ragotin chatouillé de la vertu du baume, ou peut-être de ce qu'il nommoit déjà la l'Etoile sa maîtresse, l'embrassa, le priant de ne plus différer son bonheur. Le fourbe lui donna de je ne sai quelle drogue, et lui dit de s'en frotter le bout du nez, les mains et tout le visage, lorsqu'il voudroit entrer dans la chambre de la l'Etoile, l'assurant qu'après cela il seroit invisible. Ragotin plein de confiance, alla chez la l'Etoile, et ayant suivi exactement tous les ordres du prétendu magicien, il entra dans la chambre de la l'Etoile, qu'il trouva en conversation avec la la Caverne et sa fille, que la Rancune avoit préparées à cette visite. Le petit homme s'approcha d'elles sans qu'elles fissent semblant de le voir ; il eut même le plaisir d'entendre que la l'Etoile disoit à ses compagnes, que M. Ragotin étoit le plus agréable petit homme qu'elle eût jamais connu, ajoutant que c'étoit dommage qu'il ne voulût point travailler pour le théâtre. Ragotin, ravi de la voir dans des sentimens qui lui étoient si avantageux, ne songea plus qu'à prendre la chemise, et s'étant glissé dans la ruelle du lit de la l'Etoile, il y en trouva une qu'elle y avoit laissée exprès ; il la prit, et l'emporta avec plus de satisfaction que s'il avoit conquis la toison d'or ; il rencontra en sortant la Rancune et l'Olive qui se promenoient, et ne se souvenant peut-être pas qu'il

étoit invisible, il appella la Rancune, qui se mit à tourner la tête de tous côtés, feignant qu'il ne voyoit personne, quoiqu'il entendît une voix qui ne lui étoit pas inconnue. L'Olive qui étoit du secret, dit que cette voix ressembloit à celle de M. Ragotin. Le petit homme s'en prit à rire d'une si grande force, qu'il rioit encore lorsqu'il entra dans la chambre de l'opérateur, qu'il faillit d'étouffer à force d'embrassades en lui apportant la chemise qu'il lui avoit demandée.

CHAPITRE X.

Le malheureux succès de la chemise enchantée.

RAGOTIN étoit si satisfait de l'opérateur et de son baume, après la merveilleuse expérience qu'il venoit d'en faire, et il avoit tant de foi pour tous ses discours, qu'il se seroit jetté, sur la parole de l'opérateur, du plus haut clocher du Mans, sans craindre de se blesser; ainsi ce maître-fourbe n'eut pas de peine à lui persuader tout ce qu'il voulut. Il lui dit de se retirer pour lui donner le loisir d'enchanter la chemise, et qu'il pourroit revenir le soir à dix heures, qui étoit l'heure à peu près que la l'Etoile avoit accoutumé de se coucher d'ordinaire, l'assurant qu'aussi-tôt qu'il l'auroit touchée du bout de cette chemise, il ne seroit plus à son pouvoir de lui rien refuser. Le petit homme s'étant retiré, Ferdinando concerta avec la Rancune tout ce qu'ils avoient à faire; et après qu'ils furent convenus de toutes choses, la Rancune alla avertir les comédiennes de se trouver dans la chambre de la l'Etoile, où il leur promit de leur donner un

divertissement qui les réjouiroit. Inézille fut priée d'en prendre sa part, en reconnoissance du plaisir qu'elle leur avoit donné, lorsqu'elle joua le tour du singe à Roquebrune. Jamais journée n'a tant duré à Ragotin que celle-là; il avoit tant d'impatience de voir la plus charmante personne du monde soumise à ses volontés, qu'il se rendit chez l'opérateur longtems avant l'heure qu'il lui avoit marquée. L'opérateur l'assura que tout étoit prêt, en lui montrant la chemise de la l'Etoile, qu'il avoit mouillée dans de l'eau jaunie avec du saffran : il en avoit seulement trempé les bouts dans de l'esprit de vin.

Il fit ensuite un long discours à Ragotin pour lui apprendre comment il falloit s'en servir ; il lui donna encore du baume qui rendoit invisible, pour s'en frotter comme la premiére fois, et lui recommanda sur toutes choses de n'approcher point du feu lorsqu'il seroit revêtu de la chemise, parce que les démons qui l'avoient enchantée, et qui étoient condamnés aux flammes éternelles, n'avoient pas la puissance de se défendre contre le feu. Ce raisonnement étoit inutile pour persuader le crédule Ragotin, qui ne l'étoit déjà que trop. Il assura l'opérateur qu'il suivroit exactement ses ordres, et s'en alla chez la l'Etoile qui logeoit assez près de l'opérateur. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, il mit la chemise mouillée par-dessus son juste-au-corps, et entra dans la chambre, qui étoit remplie de monde, avec la même confiance que s'il n'y eût eu personne; il prit un siége au milieu de la compagnie sans que la conversation en fût interrompue, chacun feignant de ne le point voir, quoique les dames eussent beaucoup de peine de s'empêcher de rire ; il eut un soin extrême de s'éloigner des lumiéres, de peur d'inconvénient ; et comme il étoit tard, il crut que la

compagnie se retireroit bien-tôt, et remit à user de son charme sur la l'Etoile jusqu'à ce que tout le monde fût sorti. Mais le diable de la Rancune qui étoit caché sous le lit, attacha une bougie allumée au bout d'un bâton, et l'ayant adroitement approchée d'un des bouts de la chemise qui étoit trempée dans l'esprit de vin, le feu y prit, et s'étant insensiblement communiqué aux autres endroits qui en avoient été trempés, le malheureux Ragotin en fut tellement étonné, qu'il s'imagina d'être dévoré par toutes les flammes de l'enfer, et cria au secours de toute sa force.

Les dames effrayées, ou feignant de l'être de cet ardent spectacle, s'enfuirent, se tenant les côtés de rire. L'hôte entendant parler de feu, y accourut armé d'un seau d'eau, qu'il jetta en tremblant de peur sur l'enflammé Ragotin; il descendit ensuite effrayé de cette vision, et remonta accompagné de ses servantes qui portoient des marmites et des seaux pleins d'eau, en criant de toute leur force : elles eussent sans-doute maltraité Ragotin, si la la Caverne n'y fût accourue pour le délivrer de leurs mains, quoiqu'aux dépens de sa réputation; car tous les gens de l'hôtellerie en firent des jugemens fort désavantageux. Destin et ses camarades eurent beaucoup de peine à les désabuser. Le pauvre Ragotin qui avoit les sourcils, la barbe et les cheveux brulés, étoit si épouvanté, et en même tems si défiguré, qu'il ne fut point reconnu par l'hôte, ce qui lui fit juger qu'il étoit encore invisible; et comme il étoit petit, il se glissa dans la foule, et gagna sa maison avec beaucoup de diligence. Cette avanture fut diversement expliquée par les Manceaux, et Ragotin sans être désabusé du savoir de l'opérateur, crut seulement qu'il avoit manqué à quelqu'une des choses

qu'il lui avoit prescrites ; mais après la cruelle expérience qu'il venoit de faire, il n'osa plus se servir de magie pour se faire aimer. Nous le laisserons chez lui, et pendant qu'il y fait des réflexions sur ce grand événement, l'auteur songera à ce qu'il doit mettre dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

L'arrivée du doyen de Montfort dans l'hôtellerie, et autres choses dignes d'être lues par ceux qui n'auront rien de mieux à faire.

L'hôtellerie étoit encore en rumeur, lorsqu'on vit arriver un homme à cheval, qui avoit la mine d'un ecclésiastique, accompagné de deux autres qui lui rendoient beaucoup de respect, ce qui fit juger qu'il étoit leur maître. Aussi-tôt qu'ils eurent mis pied à terre, l'un d'eux entra dans la cuisine, où l'hôte buvoit avec la Rancune et l'Olive, et demanda qu'on lui donnât une chambre pour monsieur le doyen de Montforr. Toutes les meilleures chambres de l'hôtellerie étoient déjà occupées, dont l'hôte parut fort inquiet ; la familiarité qu'il avoit contractée avec la Rancune par de fréquentes collations, fit qu'il s'adressa à lui pour le prier de céder sa chambre pour cette nuit seulement à monsieur le doyen. La Rancune y consentit, parce qu'il n'osa pas le lui refuser ; mais ayant su de l'un des valets que le doyen étoit venu au Mans pour des affaires du chapitre de Montfort, il se repentit d'avoir donné sa chambre, prévoyant que le doyen l'occuperoit plu-

sieurs jours. Son esprit plein d'invention et de malice, lui fournit sur le champ les expédiens de l'en chasser ; il accosta le doyen, qu'il traita d'abbé ; et s'étant insinué dans son esprit par cette flatterie et par quelque nouvelle qu'il lui débita, le doyen le pria de lui faire l'honneur de souper avec lui ; la Rancune ne s'en défendit qu'autant qu'il le falloit pour se faire presser davantage ; le doyen le pressa, et la Rancune consentit enfin à lui tenir compagnie. Alors le doyen appella un de ses valets, qui, si je ne me trompe, se nommoit Ambroise, il lui parla quelque tems à l'oreille. Je n'ai pas bien su ce qu'il lui dit, mais la Rancune jugea qu'il lui donnoit des ordres pour le souper : les suites justifiérent qu'il avoit bien jugé, car on leur servit peu de tems après un fort bon repas. Le doyen soupa avec appétit, et la Rancune en homme qui mange aux dépens d'un autre ; ils trouvérent le vin excellent, et en burent en gens qui s'y connoissent. Après qu'ils furent un peu échauffés, la Rancune lui apprit ce qui étoit arrivé ce jour-là à l'hôtellerie, et conclut qu'assurément il revenoit des esprits dans cette maison. Le doyen, qui sans doute n'étoit pas de la maison de Sorbonne, et qui régloit ses opinions sur les sorciers, et même sur les esprits, par la peur qu'il en avoit, fut effrayé du récit de la Rancune. Ambroise, qui avoit dejà ouï parler de cette avanture dans la cuisine, confirma son maître dans sa crainte, et le fourbe la Rancune s'appercevant de leur crédulité, y ajouta plusieurs circonstances qui achevérent de leur faire tourner la tête. Leur conversation fut souvent interrompue pour boire. Après qu'ils eurent bu long-tems, Ambroise alla souper avec son camarade, qui avoit soin des chevaux ; et le doyen qui étoit fatigué, et qui avoit bu plus qu'à l'ordinaire, s'endormit sur sa chaise.

La Rancune profita de ce tems pour lui faire la malice que vous verrez, si vous lisez le chapitre qui suit.

CHAPITRE XII.

Frayeur du doyen qui voit enlever son valet en l'air.

LA Rancune qui avoit résolu de chasser le doyen de sa chambre, se ressouvint que les comédiens s'y assembloient d'ordinaire pour y faire leurs répétitions; et comme ils avoient eu besoin de faire l'épreuve de quelque machine, la Rancune s'étoit avisé, à l'insu de l'hôte, d'enlever une planche de la chambre de l'Olive, qui étoit au-dessus de la sienne, qu'ils remettoient facilement sans qu'on pût s'en appercevoir; et en attachant une poulie à une des poutres, ils faisoient l'épreuve de leur machine, quand il étoit nécessaire : c'est de cette machine que la Rancune résolut de se servir pour chasser le doyen de sa chambre; et ayant préparé toutes choses pour l'exécution de son dessein, il se remit sur sa chaise, feignant de dormir, et même de ronfler à l'exemple du doyen. Ambroise étant revenu pour coucher son maître, interrompit leur sommeil. La Rancune fut le dernier à s'éveiller, il demanda mille pardons au doyen, et après l'avoir remercié de sa bonne chére il lui donna le bon soir, et sortit. Ambroise, qui avoit l'imagination remplie des discours qu'il avoit ouï tenir aux autres valets sur les esprits, en parla encore à son maître en le déshabillant, et lui apprit plusieurs extravagances que sa peur lui faisoit juger véritables. Le doyen qui naturellement étoit fort peureux, fit coucher son valet sur

sur un matelas dans sa chambre, et pour plus grande précaution il lui recommanda d'allumer une lampe qui durât toute la nuit : ses ordres furent suivis, et ils se couchérent. La Rancune cependant s'habilla d'un de ces habits de théâtre, dont les comédiens se servent pour représenter le diable; et lorsqu'il jugea que le doyen et son valet dormoient, il s'attacha une corde sous les bras, et se fit descendre par l'Olive dans la chambre du doyen, qu'il vouloit prendre sur ses épaules pour le porter au plus haut de la maison; mais il le trouva trop pesant, et il fallut se contenter de lui faire une peur, qui fut d'autant plus grande, que la lampe allumée lui faisoit voir la figure du diable. Le pauvre homme fut si saisi, qu'il n'osa pas seulement crier, et le faux diable s'étant adressé au valet qu'il trouva plus léger, le chargea sur ses épaules, et ayant fait un signal, l'Olive tira la poulie, et l'enleva en l'air. Jugez de l'étonnement et de la frayeur du doyen, lorsqu'il vit enlever son valet. Ambroise s'étant éveillé se mit à crier de toute sa force, et la Rancune fut obligé de le porter sur l'escalier; les cris du valet alarmérent toute la maison. La Rancune même, après avoir remis adroitement la planche, et s'être dépouillé de son habit, accourut dans le lieu d'où venoient les cris, et reconnoissant Ambroise, il alla aussi-tôt dans la chambre du doyen, qu'il trouva plus mouillé que si on l'eût tiré de la riviére. La chambre fut en un moment remplie de monde; le pauvre homme qui croyoit toujours voir le diable, demanda d'abord un confesseur; on crut qu'il se portoit mal, et le valet de l'hôtellerie alla réveiller un charitable prêtre du voisinage, qui arriva peu de tems après. Le doyen ayant repris un peu ses esprits, voulut parler de ce qu'il venoit de voir, et tout le monde jugea qu'il rêvoit

encore ; la présence de son valet, qu'on ramena dans sa chambre, le surprit plus que tout le reste, parce qu'il le croyoit déjà dans les enfers. Il jura foi d'ecclésiastique, qu'il avoit vu une légion de démons qui enlevoit son valet ; il n'osa pas dire qu'ils avoient voulu l'enlever lui-même, craignant peut-être de donner quelque idée désavantageuse de ses mœurs. La Rancune de son côté juroit que cela ne pouvoit être, et à son exemple tous les gens de l'hôtellerie se disoient les uns aux autres, que le doyen avoit rêvé ce qu'il disoit. Le valet assura qu'il n'avoit rien vu, mais qu'il se souvenoit bien d'avoir senti qu'on le portoit, et le pauvre doyen faillit à devenir fou, par le peu de créance qu'on lui donnoit. Le bon prêtre qui étoit venu pour le confesser, s'imagina qu'il lui avoit pris une frénésie, et espérant le remettre par ses doctes raisonnemens, il lui offrit de lui donner une chambre dans sa maison, que le doyen accepta avec plaisir. Le prêtre eut tant de soin de le remettre dans son bon sens, que le doyen pour se délivrer de ses sermons, fut obligé de demeurer d'accord que cela n'étoit ni ne pouvoit être ; il en eut tant de honte qu'il repartit le lendemain sans terminer les affaires qui l'avoient amené ; et il a si bien persuadé cette avanture aux habitans de Montfort, qu'ils jurent encore aujourd'hui sur sa parole qu'elle est véritable. Cela fit beaucoup de bruit dans le pays du Maine, et l'hôte commença à croire tout de bon qu'il revenoit des esprits dans sa maison. La Rancune le voyant prévenu de cette imagination, l'assura que le seigneur Ferdinando avoit des secrets pour toutes choses ; ils le consultérent, et l'opérateur qui étoit averti par la Rancune, alla dans la maison, et après avoir marmotté quelques paroles, lui promit qu'il n'y en reviendroit

plus ; il lui tint parole, et l'hôte en reconnoissance leur donna plusieurs bons repas. La réputation de l'opérateur étoit si établie, et l'esprit d'Inézille si admiré des comédiennes, qu'elles eurent une extrême curiosité d'apprendre leur histoire, et de savoir comment deux personnes si rares s'étoient mariées ensemble, puisqu'Inézille étoit Espagnolle, et que Ferdinando se disoit Vénitien. Inézille fit quelque difficulté pour les satisfaire la premiére fois qu'elles l'en priérent ; mais ayant eu une conversation secrette avec son mari, peut-être pour concerter ensemble ce qu'il falloit dire et cacher de leurs avantures, elle revint, et témoignant qu'elle ne pouvoit rien refuser aux comédiennes qui l'en prioient avec instance, elle commença ainsi son histoire.

CHAPITRE XIII.

Histoire d'Inézille.

JE suis née dans la fameuse ville de Salamanque. Il ne me sera pas si aisé de vous parler de mes parens que du lieu de ma naissance. Je fus élevée jusqu'à l'âge de dix-sept ans chez un médecin que je croyois mon pére, et j'avois environ douze ans, lorsque je m'apperçus pour la premiére fois qu'il me traitoit mieux que ses autres enfans : mon peu d'expérience m'empêcha d'y faire réflexion, et je me flattai que je devois ces distinctions à ma béauté, parce que j'étois assez jolie, et que les enfans de mon prétendu pére étoient fort mal faits. On me parloit incessamment de mes charmes, et bien loin que de pareils discours me déplûssent, je prévenois ceux qui ne me les tenoient pas, et j'avois un soin

extrême de demander aux personnes qui m'approchoient s'ils ne me trouvoient pas à leur gré. Le médecin et sa femme que je regardois comme mes parens, étoient les premiers à se divertir de ma petite vanité : le peu de soin qu'ils prirent de me corriger, contribua beaucoup à m'entretenir dans la fausse gloire dont j'étois déja remplie. Je trouvois même fort mauvais, que parmi un si grand nombre de jeunes gens de la premiére qualité qu'on élevoit à Salamanque, et qui témoignoient de l'admiration pour moi toutes les fois qu'ils me voyoient passer dans les rues, il ne s'en trouvât aucun assez hardi pour me dire qu'il m'aimoit. J'avois un plaisir extrême à lire des romans et des nouvelles, et je me sentois si propre à fournir matiére à des avantures semblables à celles que je lisois, que cela m'engageoit à solliciter ceux qui avoient soin de mon éducation, de me mener souvent dans les églises, bien moins par un principe de dévotion, que par l'envie de me faire voir. J'avois déja remarqué que les jeunes cavaliers ne manquoient jamais de s'approcher du lieu où je m'étois mise à genoux; l'attention que j'avois à leurs discours, quoique je feignisse de lire un livre de priéres, me faisoit entendre mille choses qui m'étoient avantageuses, et qui flattoient agréablement ma vanité.

Je remarquai un jour qu'un cavalier de bonne mine, à qui tous les autres rendoient des respects, avoit toujours la vue sur moi; je ne levois jamais les yeux sans rencontrer les siens, et comme j'avois plus d'application à le regarder que mes priéres, la même chose arriva plusieurs fois : toute jeune que j'étois, je ne laissai pas de juger que ses regards signifioient quelque chose. Le cavalier ayant continué à se trouver tous les jours dans les églises où j'allois,

je ne doutai plus qu'il ne m'aimât : vous savez, dit-elle en riant, la disposition que la plupart des femmes ont à le croire aisément. La l'Etoile et Angélique en rougirent, et se regardérent; je ne sai pas si Inézille en rougit aussi, car le vermillon qu'elle avoit sur le visage, empêcha celui qui m'a donné ces mémoires de le remarquer. J'étois, continua-t-elle, fort surprise de ce qu'il ne me parloit pas; car quoique l'usage de notre nation n'autorise pas de pareilles libertés, je m'imaginois que s'il étoit vrai que je lui eusse donné de l'amour, sa passion pouvoit lui fournir des expédiens pour me l'apprendre; sa timidité me donnoit du chagrin, et je commençois à craindre que peut-être j'avois mal expliqué ses regards, lorsqu'un jour l'ayant vu sortir de l'église long-tems avant moi, il me tarda d'en être dehors, voyant qu'il n'y étoit plus.

Dès que la messe fut finie, sans attendre qu'il n'y eût plus de foule pour sortir, je me mêlai avec les plus pressés. Vous savez, ou peut-être vous ne savez pas qu'en Espagne les méres marchent toujours après leurs filles, afin qu'elles puissent toujours avoir les yeux sur elles. On sortoit de cette église par une porte fort étroite, et quoique j'eusse vu ma mére, ou du moins celle que je croyois l'être, qui me suivoit, je me trouvai dehors sans elle, ce qui me donna d'abord de l'inquiétude; mais le cavalier dont je vous ai déjà parlé se présenta devant moi, et me confirma par des discours fort passionnés, tout ce que ses regards m'avoient déjà appris.

Son compliment me fit un peu rougir, sans pourtant me déconcerter; et craignant d'être surprise par ma mére, je me pressai de lui répondre, que s'il venoit ce soir-là sous mes fenêtres je lui parlerois. Ma mére ayant tardé quelque tems à sortir, par le

soin (comme je l'ai su depuis) que les amis du cavalier prirent à embarrasser la porte pour lui donner le tems de m'entretenir , il me tint encore d'autres discours qui ne me déplurent pas ; et ma mére étant enfin sortie , je m'apperçus qu'il se retiroit aussi bien que moi , fort satisfait de cette conversation. Vous ferez peut-être des jugemens désavantageux de ma facilité. Il est pourtant vrai que je m'embarquai dans cette intrigue sans autre dessein que celui de satisfaire ma vanité, m'imaginant qu'il étoit honteux à une jolie fille (comme je croyois l'être) de n'avoir point d'adorateurs. Je ne manquai pas de me trouver le soir, après que tout le monde fut retiré , à une des fenêtres de ma chambre qui répondoit sur la rue, ayant assez bonne opinion de moi , pour croire que le cavalier y feroit la ronde plus d'une fois : aussi ne me trompai-je point, car aussi-tôt que ma fenêtre fut ouverte , j'apperçus un homme qui leva la tête , et qui me demanda si c'étoit moi qui lui avois parlé ce jour-là à l'église. Je répondis qu'il lui étoit honteux de me le demander , puisque s'il m'aimoit autant qu'il avoit voulu me le persuader, son cœur ne pouvoit pas se méprendre. N'en soyez point surprise , me dit il , puisque le seigneur Dom-Antonio de Vélasco qui vous aime plus que sa vie , n'a pu se trouver ici , et m'a ordonné de m'y rendre pour vous donner un billet de sa part , parce que son gouverneur, qui est un homme fort sévére , l'a retenu par force. En me disant cela il me jetta le billet, et m'étant un peu retirée pour le lire auprès d'une lumiére , j'y trouvai ces paroles.

BILLET
DE DOM-ANTONIO DE VELASCO
A INÉZILLE.

JE suis au désespoir de ce que je n'ai pu me trouver sous vos fenêtres, comme vous me l'aviez ordonné; l'impatience que j'avois de vous obéir, me donnoit une inquiétude dont mon gouverneur s'est apperçu; il m'a empêché de sortir, et m'a fait par-là le plus sensible déplaisir que je recevrai de ma vie. Le connétable de Castille, mon pére, lui a donné un pouvoir absolu sur ma personne; mais soyez persuadée que vous seule en avez sur mon cœur. Dom-Francisco Prado qui vous rendra ce billet, est un ami fidéle, à qui je ne cache rien; trouvez bon qu'il vous entretienne, il me rapportera ce que vous lui aurez dit: et il vous dira que jamais il n'y a eu de plus forte passion que celle de DOM-ANTONIO DE VELASCO.

D'abord j'avois été offensée de ce que mon amant ne s'étoit pas trouvé au rendez-vous, n'ayant jamais ouï dire qu'on fît l'amour par ambassadeur; mais je vous avoue qu'après la lecture de ce billet, je demeurai satisfaite de ses raisons, et encore plus de sa qualité. Le nom de Dom-Francisco Prado, que j'avois lu dans plusieurs livres de nouvelles, me donna envie de savoir s'il en étoit l'auteur, et j'étois si peu occupée de mon amour, que je songeai d'abord à satisfaire ma curiosité en le lui demandant: il m'avoua qu'il les avoit composés, et après que je lui en eus dit beaucoup de bien, il me repliqua avec esprit qu'il étoit trop recompensé de sa peine,

puisque j'avois eu du plaisir à les lire. La folie d'un auteur est d'entendre dire du bien de ses ouvrages; et comme il étoit vrai que les siens m'avoient divertie, je fus long-tems sur ses louanges. Dom-Francisco en fut si satisfait, qu'il oublia presque à me parler en faveur de Dom Antonio; il m'apprit néanmoins que le connétable de Castille l'avoit mis auprès de son fils, pour avoir soin de son éducation; parce que son gouverneur étoit un homme de guerre, qui avoit très peu de connoissance des belles-lettres, et qu'il s'étoit rendu complaisant à ses volontés, de peur qu'une conduite opposée n'eût obligé ce jeune cavalier à se mettre entre les mains de quelque autre, qui n'auroit pas fait un si bon usage de sa confidence. Alors il m'exagéra avec tant d'éloquence la passion que Dom-Antonio avoit pour moi, que je sentis dès ce moment qu'il m'auroit bien plus fait de plaisir de me parler pour lui-même. Il me pria de répondre au billet qu'il m'avoit rendu, tâchant de me persuader que je devois cette réponse à l'amour de Dom-Antonio. Je m'en défendis sur le peu de commerce que j'avois avec ce cavalier; mais m'en ayant instamment priée, je lui dis qu'il pouvoit l'assurer de ma part que j'étois fort sensible à ses soins, et que je l'écouterois avec plaisir lorsqu'il se trouveroit sous mes fenêtres; j'ajoûtai encore, que prévoyant bien que son gouverneur ne lui en laisseroit pas souvent la liberté, je recevrois ses excuses sans répugnance, par un confident qui s'en acquittoit si bien que lui; je fermai ensuite ma fenêtre, et il se retira. Le lendemain, à peu près à la même heure, Dom-Antonio ne manqua pas de se trouver sous mes fenêtres : il me demanda mille fois pardon de n'être pas venu la nuit précédente, et me fit plusieurs plaintes de la sévérité

de son gouverneur. Je l'assurai qu'il avoit sujet de se consoler, ayant un confident aussi habile et aussi zélé que Dom-Francisco Prado. Notre conversation fut assez longue ; mais soit que les premiéres impressions soient toujours les plus fortes, ou que Dom Francisco eût plus d'esprit que Dom-Antonio, je fus moins satisfaite de lui que je ne l'avois été de son ambassadeur ; je ne pus m'empêcher de le prier en nous séparant de me l'envoyer, lorsqu'il ne pourroit pas venir lui-même. La journée suivante me parut fort longue, bien moins dans l'espérance de revoir Dom-Antonio, que par le plaisir que je trouvois à penser que son gouverneur pourroit le retenir, et qu'il seroit obligé d'envoyer Dom-Francisco à sa place. La nuit que j'attendois avec tant d'impatience étant venue, Dom-Francisco se trouva sous mes fenêtres, et après m'avoir remerciée de tout ce que j'avois dit d'obligeant pour lui à Dom Antonio, il m'avoua qu'il étoit de concert avec son gouverneur pour le tromper, et qu'il feignoit d'avoir de la complaisance pour tous ses désirs, afin d'empêcher que ce jeune seigneur qui étoit fort susceptible, ne s'embarquât tous les jours dans de nouvelles galanteries ; que cet artifice leur avoit si bien réussi, qu'ils l'avoient déjà détourné de plusieurs intrigues, en y faisant naître des obstacles invincibles, sans qu'il se fût jamais défié de cette tromperie : mais en vérité, continua Dom-Francisco en changeant de ton, je trouve le dernier choix qu'il vient de faire si raisonnable, que sans pouvoir démêler si c'est pour servir Dom-Antonio, ou par quelque autre sentiment que je n'oserois vous expliquer, je n'ai pu me résoudre à l'apprendre à son gouverneur, dans la crainte qu'il n'avertît vos parens de cette intrigue, et au lieu de lui parler

de bonne-foi je l'ai trompé ; j'ai encore trompé Dom-Antonio, et peut-être me suis-je trompé moi-même, en me flattant que ma sincérité ne vous déplaîroit pas. Dom-Francisco attendit ma réponse, comme l'arrêt décisif de sa destinée ; je lui répondis donc, avec la même franchise qu'il m'avoit parlé, que je lui étois obligée de la différence qu'il faisoit de moi aux autres personnes que Dom-Antonio avoit voulu aimer, et que l'avis qu'il venoit de me donner, m'apprendroit à ne pas m'embarquer si légérement à l'avenir. Dom-Francisco s'enhardissant par le peu de colére que j'avois témoigné de sa déclaration, m'assura que rien ne pourroit l'empêcher de m'aimer toute sa vie, et me dit mille choses fort galantes. Le plaisir que j'eus à les écouter, et la tranquillité que je conservai lorsqu'il m'apprit l'humeur inconstante de Dom-Antonio, lui firent juger que je n'aimois point ce cavalier. Cette pensée lui donnant de nouvelles espérances, il me pressa avec tant d'instance de lui apprendre plus particuliérement mes sentimens, qu'il m'échappa de lui dire que les siens ne me déplaîroient jamais : je fermai ma fenêtre, pour cacher le desordre où un aveu si libre m'avoit mise ; et au-lieu de dormir comme j'avois accoutumé de faire à une pareille heure, je passai la nuit à lire les nouvelles de Dom-Francisco, que je trouvai beaucoup plus divertissantes que je n'avois encore fait. Je n'entendis plus parler de Dom-Antonio, et pour faire voir à Dom-Francisco que je n'y prenois point d'intérêt, je ne voulus jamais lui en demander de nouvelles.

J'étois fort satisfaite de mon nouvel amant, par les complaisances qu'il avoit pour moi, et par la conformité que je trouvois de sa condition à la mienne, lorsque je vis arriver un jour dans notre maison

un homme vêtu de deuil, qui demanda à voir mon prétendu pére. Ils eurent une fort longue conférence, dont le médecin fit part à sa femme. La tristesse qui se répandit en un moment sur leurs visages, me donna de secrets pressentimens de mon malheur; mais j'en fus bientôt éclaircie, lorsque celui que je regardois comme mon pére, m'appella dans une chambre en particulier, où il m'apprit les larmes aux yeux que je n'étois point sa fille, et que le comte de San Lucar, mon pére et son seigneur, m'avoit autrefois mise entre ses mains pour m'élever secrettement, ayant pris un soin extrême de cacher à tout le monde le nom de ma mére, parce qu'après cette galanterie elle avoit épousé un cavalier de grande condition. L'homme que vous avez vu arriver, continua-t-il en pleurant plus fort qu'auparavant, est un fidéle domestique du comte votre pére, il est venu m'apprendre sa mort, et s'acquitter en même-tems de l'ordre qu'il lui a donné avant de mourir, de me remettre ce billet entre les mains; je n'ai pas la force de vous dire ce qu'il contient, lisez-le vous même, ajouta-t-il en me le donnant. J'étois si étourdie de ce que je venois d'entendre, que je n'eus pas le courage de lire le billet. Alors le médecin le reprit de mes mains, et lut ce qui suit.

BILLET.

LA connoissance que j'ai de votre fidélité, m'oblige à vous nommer pour l'exécuteur de mes derniéres volontés. J'ai laissé la meilleure partie de mon bien à l'abbaye royale de Sainte Thérése de Valladolid, à la charge et condition que ma fille que vous avez élevée y sera reçue religieuse. Je desire et vous ordonne de la conduire incessamment dans cette abbaye,

afin qu'elle répare par sa pénitence les crimes qu'elle a coûté à sa mére. Vous trouverez mon testament entre les mains de la mere prieure de Valladolid, et vous verrez que je n'ai pas oublié de vous dedommager des dépenses que vous avez faites pour l'éducation d'Inézille : mais aussi je charge votre conscience de tout ce qui manquera à l'execution de mes derniéres volontés.

Le comte DE SAN LUCAR.

La femme du médecin étant entrée dans ce tems-là, m'embrassa en pleurant; et son mari, sans consulter ma volonté, se mit en état d'exécuter celle de mon pére. Il disposa sur l'heure les choses nécessaires pour notre voyage, et me dit qu'il vouloit se mettre l'esprit en repos, en partant ce même jour, puisqu'on ne pouvoit trop se presser dans les affaires où la conscience étoit intéressée. Un changement si précipité m'embarrassa si fort, et toutes mes pensées étoient si confuses, que je n'en avois aucune de distincte. On attribua mes inquiétudes au chagrin que je devois avoir de m'éloigner de ceux qui m'avoient élevée. Que vous dirai-je ? Nous arrivâmes à Valladolid, et je me trouvai même environnée de religieuses avant que j'eusse formé aucune résolution, m'imaginant quelquefois que le testament du comte de San Lucar, les discours du médecin, et mon voyage, n'étoient qu'un songe : je me faisois un plaisir de penser qu'à mon réveil j'irois à la messe, où je pourrois peut-être rencontrer Dom-Francisco ; mais la mére prieure me tira bientôt de cette erreur, en m'exagérant les grandes obligations que j'avois au comte de San Lucar, puisque la plupart des autres péres ne songent qu'à procurer à leurs enfans des établissemens où ils passent leur vie dans les inquié-

tudes ordinaires du tumulte du monde ; au lieu que le mien, plus éclairé que les autres, m'avoit mise tout d'un coup dans le chemin du ciel. Elle finit ce beau discours, en m'assurant qu'elle et ses sœurs me traiteroient avec beaucoup d'egards, et que toute la communauté me considéreroit comme leur bienfaitrice : elle m'embrassa en achevant ces paroles, et toutes les religieuses suivirent son exemple.

CHAPITRE XIV.

Comment l'histoire d'Inézille fut interrompue.

INÉZILLE en étoit-là, lorsque la servante Morisque arriva fort éplorée, et lui dit : Ah ! segnora, notre monsiou est prisonnier ! Cette nouvelle alarma tout l'auditoire, mais particuliérement Inézille, qui fit un grand cri, et se leva de son siége avec tant de précipitation, qu'elle s'embarrassa dans ses jupes et tomba assez rudement. La l'Etoile et Angélique l'aidérent à se relever, et s'appercevant qu'elle avoit déchiré sa jupe en tombant, elles la visitérent malgré sa résistance, et trouvérent qu'elle s'étoit écorchée un peu au-dessus du genou ; elles l'empêchérent de sortir jusqu'à ce qu'elle eût mis quelque chose à sa blessure, qui étoit dans un endroit fort sensible. Elle tâchoit de se débarrasser des mains de ces charitables amies, lorsque Destin entra dans la chambre. Inézille, qui étoit dans une posture un peu indécente, fit un cri plus fort que le premier. Les comédiennes occupées à porter reméde à son mal, et prévenues qu'elle continuoit à se tourmenter pour sortir, ne s'apperçurent pas de l'arrivée de Destin, et lui laissé-

rent voir, malgré tous les efforts d'Inézille, sa jambe et son genou : peut-être en auroit-il vu davantage, si la l'Etoile ayant reconnu la voix de Destin, n'eût promptement abattu les jupes d'Inézille. Elle dit au comédien de s'en aller ; mais Inézille le rappella pour lui demander s'il n'avoit point ouï parler de l'affaire de son pauvre mari. Il est inutile de vous le cacher, puisque vous en êtes déjà informée, répondit Destin d'une voix triste : l'honnête homme de la Rapiniére, accompagné de plusieurs archers, vient de le mener en prison, et s'est saisi d'une partie de ses hardes, sans que nous en sachions encore le sujet. Ah le scélérat ! voilà donc l'effet de ses menaces, s'écria l'opératrice en se levant ! Personne ne comprit le sens de ces paroles ; elle accourut à sa maison, les comédiennes voulurent l'accompagner, et Destin même s'y offrit, mais elle les pria tous de la laisser aller avec sa servante. La l'Etoile, Angélique et Destin firent divers jugemens sur cette affaire, sans pouvoir pénétrer de quel prétexte le prévôt se seroit servi pour arrêter l'opérateur. Ils savoient que Ferdinando avoit un fusil parfaitement beau et curieux, dont il ne s'étoit point voulu défaire en faveur de la Rapiniére qui le lui avoit demandé, et ils ne doutérent point que ce refus ne fût le plus grand crime de l'opérateur. Roquebrune entra pendant qu'ils en parloient encore, et s'étant apperçu du sujet de leur conversation, il leur dit d'un ton fier) si ordinaire aux gens de son pays) Morbleu, on ne se moque pas impunément d'un homme de ma sorte ! Les comédiennes ne comprenant rien à ce discours, le priérent de leur expliquer ce qu'il vouloit dire par-là. Alors le poëte faisant parade de son crédir, leur donna à entendre qu'il étoit la cause que l'opérateur avoit été arrêté. La l'Etoile qui avoit l'esprit bien

fait, ne lui donna pas le tems de continuer, elle lui en fit des reproches fort outrageans, et lui dit même qu'il n'y avoit pas moyen de vivre avec des gens si dangereux, et que si la troupe vouloit la croire, il ne seroit pas long-tems avec eux. Le poëte vouloit s'excuser, sur ce qu'il avoit été averti du tour du singe, que l'opérateur et sa femme lui avoient joué. Et pourquoi, repartit la l'Etoile en colére, êtes-vous assez fou pour vous imaginer qu'une jolie femme comme Inézille, couchera avec vous ? Son emportement qui l'obligea à tenir ce discours, n'empêcha pas que sa pudeur ne la fît rougir. Angélique et Destin ne le traitérent pas mieux que la l'Etoile. Le poëte voyant qu'ils étoient tous contre lui, avoua pour la premiére fois de sa vie qu'il avoit tort, et cherchant à se justifier, il leur apprit qu'ayant fait connoissance avec le sieur de la Rapiniére, par le moyen d'un archer qui étoit de Marmande, il lui avoit plusieurs fois présenté de ses vers, qu'il avoit fort approuvés, et que s'étant insensiblement attiré ses bonnes graces, la Rapiniére lui avoit fait connoître qu'il étoit véritablement son ami, en se chargeant de le venger de l'opérateur et de sa femme, parce qu'il étoit fort honteux à un homme de son savoir, et de sa qualité, de souffrir les insolences de cette canaille ; et qu'enfin il l'avoit obligé de lui donner un placet en forme de plainte contre l'opérateur ; mais ne trouvant pas que cela fût assez fort pour perdre Ferdinando, le sieur de la Rapiniére avoit tâché d'obliger Ragotin de l'accuser de magie ; que le petit homme, soit qu'il fût encore prévenu du profond savoir de l'opérateur, ou qu'il craignît les poursuites d'une affaire criminelle, n'avoit pas osé s'y embarquer, et s'étoit retiré pour quelque tems dans sa métairie ; que le prévôt s'étant ensuite adressé à

d'autres gens sur qui il avoit plus d'autorité, avoit fait un procès-verbal, signé de plusieurs personnes, qui déclaroient qu'ils avoient ouï dire que Ferdinando-Ferdinandi étoit un fameux magicien ; et qu'ayant joint toutes ces procédures ensemble, il s'étoit saisi de sa personne. Cependant puisque vous y prenez tant d'intérêt, continua Roquebrune, je suis persuadé que monsieur de la Rapiniére est trop mon ami pour me refuser sa liberté. Les comédiennes l'assurérent qu'elles lui en sauroient très-bon gré s'il pouvoit l'obtenir, et il sortit pour y travailler. Je vais sortir aussi, et demain je commencerai un autre chapitre.

CHAPITRE XV.

Qui pourra bien ennuyer.

DESTIN et les comédiennes ne furent point surpris de tout ce que le poëte leur apprit, ils savoient tous trois par expérience quel homme étoit la Rapiniére ; et comme ils avoient de l'amitié pour Inézille, ils allérent la visiter, et la trouvérent fort éplorée. Destin prenant la parole, l'assura que toute la troupe s'intéressoit beaucoup à l'injustice qu'on faisoit à Ferdinando, et que ces dames avoient même déjà envoyé Roquebrune pour en parler au Lieutenant de prévôt qui étoit de ses amis. Inezille après avoir répondu civilement à ces honnêtetés, leur dit que sa vertu et les résistances qu'elle avoit faites aux poursuites de la Rapiniére, étoient tout le crime de son mari ; elle leur apprit encore qu'il l'avoit souvent menacée de se venger de ses rigueurs, et qu'il lui avoit même envoyé ce jour-là un de ces archers, pour
lui

lui dire qu'il alloit travailler au procès de son mari, et que si elle ne se determinoit bientôt à satisfaire son amour, il ne seroit plus tems lorsque son mari seroit condamné. Mais le perfide, continua-t-elle, n'en sera pas quitte pour cela, car je suis résolue de m'en aller à la cour, pour me jetter aux pieds de la reine-mére, qui ne hait pas les personnes de ma nation, et lui demander justice contre ce méchant homme. Les comédiennes approuvérent son généreux dessein, et la la Caverne lui offrit une lettre de recommandation pour une fameuse actrice de l'hôtel de Bourgogne de qui elle avoit eu l'honneur d'être compagne. Elles en étoient aux remercimens, lorsque Roquebrune entra, qui leur apprit que la Rapiniére venoit de recevoir un ordre de l'intendant de la province de se rendre à Alençon, où un autre prévôt lui remettroit un prisonnier d'état pour le conduire à Paris; mais qu'il alloit partir dans un moment, et qu'il avoit remis l'affaire de Ferdinando jusqu'à son retour.

Inézille reçut cette nouvelle avec joie, espérant que son départ faciliteroit la liberté de son mari. Destin, qui, comme vous l'avez vu, connoissoit la Rapiniére à fond, sortit pour lui parler en faveur de Ferdinando. Je ne sai pas s'il le menaça d'en écrire à monsieur de la Garouffiére, conseiller de Bretagne, ou s'il lui fit peur en lui apprennant la résolution qu'Inézille avoit prise de s'aller jetter aux pieds de la reine; mais enfin il obtint sa liberté, à condition de payer les frais de la procédure, car il fut inexorable sur cela.

L'opérateur sortit de prison, et la Rapiniére alla faire son voyage qui lui fut fatal, comme vous le verrez dans la suite de cette véritable histoire. Inézille fut si sensible aux soins obligeans de Destin,

lui en témoigna tant de reconnoissance, que des médisans ont dit qu'il ne tint qu'à lui d'en prendre ce qu'elle avoit refusé à la Rapiniére ; je ne saurois pourtant le croire d'une personne aussi vertueuse qu'Inézille. Roquebrune cherchant à se raccommoder avec les comédiennes et l'opératrice, leur donna à souper à tous ce soir-là.

Après le repas qui ne fut pas des meilleurs, l'opérateur et la Rancune descendirent à la cuisine pour fumer, et la l'Etoile et Angélique priérent Inézille de leur achever son histoire, ce qu'elle fit en ces termes.

CHAPITRE XVI.

Suite de l'histoire d'Inézille.

JE passai près d'un an dans des inquiétudes plus grandes que je ne saurois vous l'exprimer, l'idée toujours remplie de Dom-Francisco, quoiqu'avec peu d'espérance de le revoir jamais.

La prieure de notre couvent, qui avoit beaucoup de complaisance pour moi, m'exhortoit quelquefois à me disposer à faire mon noviciat. J'avois toujours une excuse prête pour différer encore un mois, et elle ne m'avoit pas sitôt accordé ce délai, que je songeois comment j'en pourrois obtenir un autre, après que celui-là seroit expiré. Repassant dans mon esprit que je n'avois ni biens ni parens, et que peut-être Dom-Francisco ne songeoit plus à moi, je voyois bien que c'étoit une nécessité que je fusse religieuse.

Ces tristes réflexions m'affligeoient, et cependant je ne pouvois me résoudre à prendre l'habit de novice. Dom-Francisco, comme je l'ai su depuis, n'étoit

pas plus tranquille que moi ; il avoit été long-tems sans savoir ce que j'étois devenue, mais il découvrit enfin que j'étois en religion à Valladolid : on l'assura même que j'avois déjà pris l'habit, ce qui faillit à le faire mourir de douleur. Son premier mouvement fut de se faire religieux à mon imitation, n'ayant plus aucun attachement pour le monde, puisque j'y avois renoncé.

Cependant, comme il étoit homme de bons sens, il jugea que s'il entroit dans une communauté sans aucun esprit de religion, et par une espéce de désespoir, ce sentiment ne lui dureroit pas toujours, et qu'il pourroit s'en repentir dans la suite ; comme cela est arrivé à beaucoup d'autres, et particuliérement en Espagne ; il différa à se déterminer, et s'étant excusé sur d'autres prétextes de suivre Dom-Antonio de Vélasco à la cour, il eut quelque consolation lorsqu'il s'imagina qu'il pourroit passer sa vie dans la même ville où j'étois. Il vint demeurer à Valladolid, sans qu'il trouvât jamais, pendant plus de six mois, occasion de me donner de ses nouvelles, ni d'en apprendre des miennes. Il ne savoit encore quel parti il prendroit : dans cette incertitude, il s'appliquoit toujours aux lettres avec beaucoup de succès, il avoit un talent admirable pour prêcher, et quoiqu'il n'eût d'autre ordre que la tonsure, qui n'engage à rien, il ne laissoit pas de prêcher quelquefois, à la priére de ses amis.

Je ne sais pas s'il affecta de lier commerce avec le directeur de notre couvent, ou si le hazard seul y contribua ; mais ce directeur l'ayant entendu prêcher, en parla plusieurs fois à notre prieure avec éloge, et lui fit souhaiter de l'entendre ; elle le fit prier instamment de venir prêcher à notre couvent ; il y consentit sans peine, sachant bien que j'y étois. Il

parla fort avantageusement de l'excellence de la vie religieuse, et du bonheur des personnes qui y sont appellées par une véritable vocation; mais il blâma beaucoup l'injustice des péres qui forcent leurs enfans à l'embrasser, sans se mettre en peine s'ils n'ont point des inclinations opposées; et il fit un discours fort docte, par lequel il prouva que le scandale, et le relâchement qu'on avoit vu quelquefois dans les religions, n'étoient venus que par des personnes qui avoient été sacrifiées à l'avarice de leurs parens, exhortant les religieuses à examiner de près les vocations de celles qu'elles recevroient dans leur communauté. Je ne voyois point le visage du prédicateur, parce que la prieure et les anciennes religieuses étoient à la grille. Le ton de sa voix ne m'étoit pas entiérement inconnu, mais il ne me vint jamais dans la pensée que ce fût Dom-Francisco: cependant il me sembloit que je n'avois jamais ouï si bien prêcher; toutes nos religieuses en furent fort satisfaites. Je témoignai beaucoup de curiosité d'entretenir ce grand-homme, et la prieure jugeant bien que je profiterois beaucoup de ses doctes raisonnemens, me promit de me donner cette consolation: elle le fit prier d'aller à sa grille, et l'ayant entretenu sur toutes les choses qu'elle désiroit qu'il m'insinuât, elle m'envoya querir dans le parloir, et se retira après m'avoir exhortée à ouvrir mon cœur à ce grand personnage sans aucune réserve. Jamais elle n'a été mieux obéie. La grande curiosité que j'avois de le voir, m'obligea à jetter les yeux sur lui. Mais comment pourrai-je vous exprimer tous les mouvemens que je ressentis lorsque je vis Dom-Francisco? quelle surprise! quelle joie! quelle crainte! et combien de pensées confuses me passérent dans l'esprit! Dom-Francisco, qui jugeoit bien que j'étois

cette obstinée dont on lui avoit parlé, se flatta qu'il avoit quelque part à la répugnance que je témoignois à être religieuse. Nous fûmes long-tems sans parler, et nos yeux ne laissoient pas d'expliquer nos sentimens réciproques: enfin nous nous rendîmes compte du chagrin où nous avions été l'un et l'autre, depuis que nous étions séparés; il m'apprit qu'il avoit été sur le point de se retirer du monde, parce qu'il m'avoit cru religieuse; et je l'assurai que je n'avois pu me résoudre à y renoncer, parce que je savois qu'il y étoit. Enfin, après plusieurs discours qui m'attendrirent plus d'une fois, nous convînmes qu'il disposeroit toutes choses pour m'enlever, qu'il m'épouseroit ensuite aussi-tôt qu'il pourroit le faire commodément, et que nous passerions notre vie ensemble. J'étois si occupée de mon amour, que je n'eus jamais la moindre inquiétude de ma fortune, persuadée, comme le sont tous les amans, qu'on ne manque jamais de rien quand on est avec la personne qu'on aime. La prieure étant revenue dans le parloir, Dom-Francisco se retira, après l'avoir assurée qu'il étoit fort content de ma docilité, et qu'il en espéroit un bon succès. Je le lui confirmai encore lorsque nous fûmes seules, l'assurant que j'étois persuadée des raisons de ce grand homme, et que j'étois résolue de m'abandonner entiérement à ses conseils. La bonne prieure ravie de joie m'embrassa, et me dit: Inézille mon enfant, vous ne pouvez jamais manquer en vous laissant conduire par un homme si éclairé. Comme toute la communauté s'intéressoit beaucoup à ma personne, à cause du bien que mon pére leur avoit laissé, on délibéra le lendemain en plein chapitre qu'on feroit un présent à Dom-Francisco de plusieurs curiosités et confitures qui se font dans les couvens, du-moins en

Espagne. Peu de tems après il revint me voir, pour m'apprendre que tout étoit prêt, et qu'il m'enléveroit quand je voudrois ; l'exécution nous donna quelque inquiétude, parce qu'il étoit assez difficile de trouver un prétexte pour sortir seulement jusqu'à la porte. Enfin je me souvins que nos religieuses vivoient dans une si grande régularité, qu'elles ne souffroient pas qu'un homme entrât dans leur couvent ; l'Infirmerie en étoit même détachée, afin que les médecins visitassent les malades sans entrer dans le couvent ; et lorsqu'une religieuse ou une pensionnaire avoit besoin d'un habit, elle alloit au parloir pour s'en faire prendre la mesure. J'avertis donc mon amant de se trouver le lendemain avec un carosse et en habit cavalier à notre porte, parce que je prévoyois qu'il me seroit aisé de sortir, en feignant que j'avois donné rendez-vous à un tailleur pour me prendre la mesure d'un habit de novice. Cet artifice eut tout le succès que nous pouvions souhaiter : je sortis le jour suivant, j'entrai dans le carosse qui m'attendoit à la porte, et nous étions déjà retirés chez un ami de Dom-Francisco, dans le tems qu'on me croyoit encore au parloir, donnant les ordres pour mon habit. Le cavalier qui nous avoit donné retraite, alla s'informer de ce qu'on disoit de moi. Il nous apprit que toute la justice de Valladolid étoit en campagne, et qu'on avoit envoyé des gens sur les routes de Madrid et de Salamanque pour tâcher de me joindre. Cependant un aumônier de notre protecteur nous épousa. Nous étions résolus à demeurer quelque tems retirés, et à consulter ensuite les plus habiles jurisconsultes du pays, pour demander le bien de mon pére aux religieuses ; mais nous fûmes contraints d'abandonner tout, trop heureux encore de pouvoir mettre

nos personnes en sûreté. Huit jours après notre mariage, nous fûmes avertis qu'on avoit découvert que Dom-Francisco m'avoit enlevée, que les religieuses en faisoient grand bruit, criant au sacrilége, et publiant que Dom-Francisco s'étoit servi de plusieurs voies saintes pour commettre une action profane et criminelle; que l'inquisition avoit pris connoissance de notre affaire, et qu'on faisoit une recherche exacte pour découvrir où nous étions. Celui qui nous avoit donné retraite, effrayé du mot d'inquisition, craignoit déjà de se perdre en voulant nous sauver. Enfin Dom-Francisco, à qui l'esprit ne manquoit jamais au besoin, s'avisa de faire porter secrettement deux habits de religieux avec deux fausses barbes fort vénérables, et à la faveur de ces habits et de ces barbes nous sortîmes de Valladolid; et après avoir marché à pied près d'une lieue, nous trouvâmes une litiére que notre protecteur avoit envoyée pour nous conduire en Arragon. Quoique ce royaume ait de grands priviléges, dont ces peuples sont fort jaloux, on nous avertit que puisque notre affaire étoit une matiére d'inquisition, nous n'étions point en sûreté; ce qui nous obligea à nous rendre à Barcelonne, et à profiter de l'occasion d'une galére de Génes, qui partoit pour passer en Italie. Je ne vous parlerai point des risques que nous courûmes sur mer: je fus si rebutée de ce premier voyage, que je résolus de ne voyager jamais que par terre. Nous séjournâmes quelque tems à Génes, où mon mari reçut des lettres de recommandation pour le comte de Lémos, qui étoit en ce tems-là ambassadeur à Rome, ce qui nous obligea à nous rendre dans cette capitale du monde. Le comte de Lémos, qui avoit déjà ouï parler de mon mari, le reçut obligeamment, et lui donna une pension pour sub-

sister, en attendant qu'il eût une place vacante dans sa maison. Six mois après il renvoya un de ses secrétaires à Madrid, et donna son emploi à Dom-Francisco. Nous passâmes assez tranquillement les trois premiéres années de notre séjour en Italie, et je puis vous assurer que l'habitude et la liberté du mariage ne diminuérent point la passion que nous avions l'un pour l'autre. Enfin l'ambassadeur fut nommé vice-roi de Naples, ce qui nous donna beaucoup de joie, à cause des grands avantages que mon mari en attendoit : mais ce qui devoit faire notre bonheur, causa notre perte. Le comte de Lémos qui étoit fort galant, me donna sa litiére pour faire le voyage : il aimoit à-dire des équivoques en notre langue, et mon humeur enjouée lui donnoit occasion de s'adresser toujours à moi pour me dire quelque plaisanterie. Ces distinctions firent de la peine à la comtesse, qui étoit avec son mari ; elle s'avisa même de donner des avis à Dom-Francisco, qui ne laissérent pas de le chagriner, sans qu'il eût néanmoins la force de m'en parler jamais. A Naples le comte me traita encore mieux qu'il n'avoit fait à Rome, et me fit donner un logement dans le palais, qui n'avoit jamais été occupé par des domestiques ; ce qui acheva d'irriter la comtesse. Le vice-roi ayant été obligé d'envoyer un homme de confiance en Calabre ponr y régler des affaires importantes, jetta les yeux sur mon mari, et le fit partir avec beaucoup de diligence. Cet emploi qui lui étoit fort utile, l'attachoit agréablement, lorsqu'il reçut une lettre de la jalouse comtesse, qui lui donnoit de nouveaux avis plus positifs que les premiers. Mon mari qui m'aimoit avec passion, en fut si pénétré de douleur, qu'il abandonna sa commission, et revint secrettement à Naples, croyant

peut-être de me surprendre avec mon amant prétendu. Je ne savois rien de ses inquiétudes, et j'étois couchée avec une fille qui me servoit, lorsque j'entendis frapper à la porte de ma chambre à deux heures du matin. Dom-Francisco avoit une clef qui ouvroit toutes les portes de mon appartement; et comme je craignois que quelque autre n'en pût avoir une comme lui, je fermois d'ordinaire ma porte en dedans quand j'étois seule. La résistance qu'il trouva à la porte augmenta ses soupçons, il se fit connoître, et je réveillai celle qui étoit couchée avec moi pour lui aller ouvrir la porte; elle se leva, et ayant vu au-travers de la serrure que Dom-Francisco avoit une bougie allumée, elle ouvrit la porte, et ne voulant point être vue en cet état par un homme, elle se retira avec précipitation dans une autre chambre, qui étoit à côté de la mienne, qu'elle ferma aussi de son côté. Dom-Francisco, qui avoit l'idée remplie de mon infidélité, crut que c'étoit le comte qui se retiroit: un reste de respect qu'il avoit encore pour son maître, l'empêcha de le suivre: il s'approcha de mon lit, ayant toujours les yeux sur la place qu'il voyoit vuide à côté de moi. Le désespoir que je remarquai sur son visage, augmenta le trouble où j'étois de le voir revenir à une pareille heure: je le baisai, je l'embrassai, je lui fis cent demandes différentes, sans qu'il me répondît que par des soupirs; il continuoit toujours à soupirer, donnant une autre explication à mes empressemens: je le conjurai de m'apprendre le sujet de ses inquiétudes, mais au-lieu de répondre à mes innocentes caresses, de grace ne m'insultez pas davantage, me dit-il, et du moins laissez-moi mourir en repos; ce sera toute la vengeance que je prendrai de votre infidélité, et je croirai vous punir assez,

en vous privant d'un mari qui vous a tendrement aimée dans le tems que vous en étiez si indigne. Je vous avoue que ces paroles me percérent le cœur, et j'en fus d'autant plus vivement touchée, que ma conscience ne me reprochoit rien. Je me mis en colére à mon tour, je lui reprochai son injustice, et voyant qu'il n'écoutoit ni mes plaintes ni mes reproches, je m'abandonnai aux larmes. Alors craignant peut-être d'être attendri par mes pleurs, il se retira dans son cabinet; je le suivis, je le suppliai pour l'amour de lui-même de se mettre l'esprit en repos et de me dire tout ce qui lui faisoit de la peine, l'assurant qu'il seroit satisfait de mes raisons; il fut inexorable, et ne répondit pas une parole. Mes plaintes et mes cris attirérent deux femmes qui me servoient, elles me mirent dans mon lit presque malgré moi. Cependant il étoit jour. Dom-Francisco se jetta sur un lit de repos, qui étoit dans son cabinet. Une de mes femmes, le voyant pâle et défait, appella en diligence un médecin du palais, qui lui trouva une fiévre fort violente; il le fit saigner, et lui donna quelqu'autre reméde; mais malgré tous ses soins il lui prit un transport au cerveau, et il mourut en trois jours. J'étois dans un si grand désespoir du peu de cas qu'il avoit fait de mes raisons, qu'à peine étois-je assurée de sa maladie lorsque j'appris sa mort. Ce triste souvenir arracha des larmes à la pauvre Inézille, qui l'empêchérent de continuer.

La l'Etoile et Angélique la priérent de passer ces cruelles circonstances qui l'affligeoient, et de leur apprendre comment elle s'étoit mariée au sieur Ferdinando. Inézille s'étant un peu remise, reprit ainsi son histoire.

Je passerai donc, puisque vous le voulez, mille

circonstances désagréables, et tous les bruits ridicules que la comtesse eut soin de répandre sur la mort de mon mari. Le comte de Lèmos me continua la pension qu'il lui donnoit, et me fit payer tout ce qui lui étoit dû. On ne fut pas long-tems sans me proposer divers mariages, mais j'étois si rebutée des hommes, et sur tout de ceux de ma nation, que je résolus de ne me remarier jamais. Le comte fut rappellé en Espagne, et je demeurai à Naples. Il y avoit près de six ans que j'étois veuve, lorsque le comte Dognate y arriva en qualité de vice-roi: Ferdinando, qui étoit François et non pas Vénitien, comme vous l'avez cru, et qui s'appelloit en ce tems-là la Ferriére, étoit à la suite de ce vice-roi. Les comédiennes s'étant regardées en souriant: Ne soyez point surprises de ce changement de non et de pays, continua Inézille, Ferdinando n'a pas eu trop de tort d'en user ainsi: il faut en imposer aux peuples, qui ont toujours plus de foi pour ce qui leur est inconnu et nouveau, que pour ce qui leur est ordinaire. Il étoit dans une si grande réputation à la cour du vice-roi, qu'on étoit persuadé qu'il avoit des recettes infaillibles pour toutes sortes de maux. J'avois déjà fait des habitudes avec les dames de la suite de la comtesse, et je puis dire qu'on y trouvoit à redire, dès que je passois un jour sans aller au palais. Je fus affligée d'un mal de dents, qui me causa des douleurs cruelles. Les dames du palais en étant averties, m'envoyérent Ferdinando, qui me donna d'une eau qui me fit cesser la douleur en moins d'un quart-d'heure. Le prompt effet de ce reméde me fit concevoir beaucoup d'estime pour lui; j'en remerciai celles qui me l'avoient envoyé, et j'eus un soin extrême de publier la vertu de ce secret: il m'en témoigna de la reconnoissance, et quelque aversion

que j'eusse pour les hommes, je ne fus pas fâchée d'avoir de l'obligation à celui-là, m'imaginant bien qu'il n'avoit pas les mêmes défauts de ceux de ma nation. Enfin je le trouvai à mon gré, et je ne lui déplus point, et nous nous mariâmes avec l'agrément du vice-roi, qui étoit ravi d'attacher un si grand homme à son service. Mais le comte Dognate étant mort un an après, je suivis mon mari à Venise, où il eut quelques petites affaires qui nous obligérent à passer en France; et je serois satisfaite d'un voyage qui m'a donné occasion de faire connoissance avec vous, si pour mon repos le scélérat de la Rapiniére eût été pendu il y a un an.

CHAPITRE XVII.

Qui traite de la passion de la Guyardiére pour la l'Etoile.

LE lendemain les comédiens s'assemblérent pour délibérer sur une lettre que monsieur de la Garouffiére, conseiller de Bretagne, avoit écrit à Destin, par laquelle il lui donnoit avis que la noblesse de Bretagne s'assembleroit bientôt à Vitray pour y tenir les états, et que si la troupe vouloit y aller, il leur donneroit de bonnes recommandations auprès du sénéchal, qui étoit son parent. Les sentimens furent partagés, la Rancune et l'Olive vouloient absolument qu'on y allât, Destin étoit soumis aux volontés des dames, et la la Caverne, qui avoit déjà voyagé en Bretagne, et qui apparemment s'y étoit embourbée plus d'une fois, craignoit si fort les mauvais chemins de ce pays-là, qu'elle n'étoit point d'avis qu'on y allât. Léandre n'osoit pas dire le sien devant

tout le monde; mais ayant appellé Destin en particulier, il lui déclara qu'il seroit obligé de quitter la troupe, si elle alloit en Bretagne, de peur qu'il n'y fût connu de quelqu'un de ses parens. Destin trouva ses raisons bonnes, et l'assura qu'il empêcheroit bien qu'il y allât. La Rancune s'opiniâtra à son sentiment, bien moins pour le faire valoir, que par le plaisir qu'il trouvoit à contredire tout le monde. Enfin après plusieurs contestations, ils se séparérent sans rien décider, comme il arrive presque toujours dans de pareilles assemblées. Cela donna occasion au bruit qui se répandit que la troupe alloit partir du Mans.

Les comédiens représentérent en ce tems-là Bérénice. La l'Etoile qui représentoit cette princesse, s'en acquitta si dignement, que la Guyardiére en perdit le peu de raison qu'il avoit naturellement. Ce n'est pas qu'il ne l'aimât déjà beaucoup; mais on avoit résolu dans sa famille d'acheter du mariage de sa femme un moulin qui étoit fort à sa bienséance, et cette raison avoit long-tems contrebalancé son amour. Cependant, depuis la représentation de Bérénice, il n'eut plus la liberté de raison, et c'est ce qui a fait juger qu'il étoit fort amoureux. Enfin il se détermina à l'épouser, et il alla chez sa maîtresse pour lui apprendre cette bonne nouvelle, ne doutant pas qu'une comédienne de campagne ne fût ravie de trouver un gentilhomme de deux ou trois mille livres de rente, qui voulût l'épouser; mais sa présence le déconcerta, et comme il étoit fort amoureux, il oublia le compliment qu'il avoit résolu de lui faire, et ne sachant par où débuter, il la pria d'ôter son gand, après l'avoir assurée que s'il voyoit sa main, il lui apprendroit des choses merveilleuses. La L'Etoile, qui n'ajoutoit pas beaucoup de foi à ces paroles, et qui

savoit que tous les provinciaux sont de grands patineurs, lui refusa cette complaisance ; ce qui n'empêcha pas la Guyardiére de lui dire, en regardant avec attention tous les traits de son visage, qu'elle ne joueroit pas long-tems la comédie, et qu'elle se verroit bientôt dans un état qui surpasseroit ses espérances. Quelque mauvaise opinion qu'elle eût de ce physionomiste, soit qu'on aime à entendre ce qu'on desire, ou qu'elle eût de secrets pressentimens qu elle changeroit quelque jour de condition, elle écouta avec plaisir des discours qui flattoient ses espérances. La la Caverne étant entrée dans ce tems-là, la Guyardiére sortit, et alla chercher Destin pour l'informer de la résolution où il étoit d'épouser sa sœur ; il l'appella en particulier, et après un long préambule, il lui dit que malgré l'inégalité de leurs conditions, il étoit si charmé de la beauté et de l'esprit de sa sœur, qu'il étoit résolu de l'épouser. Destin surpris de ce discours, lui répondit qu'il lui étoit fort obligé de l honneur qu'il vouloit bien faire à sa famille, mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'un homme de sa qualité fît une alliance si inégale. Le noble se servit de toute son éloquence pour persuader au comédien qu il agissoit de bonne foi ; il fit semblant de ne le pas croire, et après l'avoir assuré qu'il étoit son serviteur, il lui déclara qu'il ne consentiroit jamais à ce mariage, parce qu'on ne manqueroit pas de dire dans le monde que les comédiens l'avoient suborné, et que ses parens pourroient même, sur ce prétexte, faire casser son mariage. La Guyardiére lui fit des sermens horribles qu'il étoit majeur, et qu il se moquoit de ses parens, offrant même de lui apporter un extrait de son baptistaire certifié de son curé. Destin fut inexorable et le quitta, l assurant qu'il lui feroit trop d'honneur. Un moment après,

Destin en rendit compte à la l'Etoile, qui lui apprit aussi la conversation qu'elle avoit eue avec la Guyardiére; ce qui leur donna occasion de se dire mille choses tendres, et de renouveller les assurances réciproques qu'ils s'étoient déjà données, de vivre l'un pour l'autre sans s'abandonner jamais.

CHAPITRE XVIII.

Retour de Ragotin au Mans.

LA Guyardiére ayant fait part à ses amis du dessein qu'il avoit d'épouser mademoiselle de l'Etoile, le public en fut bientôt informé, et tout le monde en témoigna de la joie, par l'amitié qu'on avoit pour la comédienne. Toutes les personnes considérables du Mans lui en firent compliment, et blâmérent l'opiniâtreté de Destin, qui vouloit s'opposer à un mariage si avantageux à sa sœur. La l'Etoile répondit à ceux qui lui en parloient, que pour être heureux dans le mariage, il falloit qu'il y eût de l'égalité dans les personnes mariées; et qu'étant fort persuadée de cela, elle ne hazarderoit point son repos pour se donner un établissement fort au-dessus de sa condition. La Guyardiére l'assuroit par des sermens horribles (que les nobles de campagne savent mieux faire que le reste des hommes) qu'il ne se souviendroit jamais, ni de sa naissance, ni de sa profession, et qu'il l'aimeroit passionnément toute sa vie. Il sembloit que toute la ville prît intérêt à cette affaire. Les dames mêmes s'en mêlérent, et il y en eut d'assez officieuses pour promettre à la Guyardiére d'y faire consentir la l'Etoile.

Enfin, ce mariage étoit si généralement souhaité

au Mans par les personnes de l'un et l'autre sexe ; qu'on croit encore aujourd'hui que si la Guyardiére eût su profiter de cette favorable disposition, les magistrats lui auroient donné main-forte pour épouser sa maîtresse, malgré Destin et malgré elle-même. La comédienne et son frére commençoient à être fort embarrassés de l'infructueuse et fatigante affectation des Manceaux, aussi bien que des importunités du noble passionné, lorsque Ragotin qui étoit allé à sa métairie (peut-être en attendant que les sourcils et la barbe lui fussent revenus) ayant ouï parler de ce prétendu mariage, s'en retourna au Mans fort alarmé de cette nouvelle. Le petit homme sentant réveiller son amour, par la crainte de voir sa maîtresse entre les bras d'un autre, se rendit promptement chez la l'Etoile, où il trouva Destin ; et après leur avoir exagéré combien il étoit de leurs amis, il leur parla de la Guyardiére, comme d'un rival qu'il haïssoit beaucoup et qu'il estimoit peu ; il leur apprit ensuite qu'il étoit un emporté, et que ses affaires étoient fort ruinées. La l'Etoile le remercia de ses avis d'un air fort gracieux ; et Destin, qui étoit bien aise de se servir de ce prétexte pour se délivrer des Manceaux qui l'exhortoient incessamment à finir ce mariage, anima le petit homme, et lui donna de grandes espérances, l'assurant que sa sœur faisoit une grande différence de sa personne à celle de la Guyardiére, mais que les grands biens et la qualité de ce gentilhomme avoient ébloui tout le monde. Ragotin jura que la Guyardiére n'étoit qu'un gueux, qui renonceroit sans doute à la qualité de gentilhomme, si on faisoit quelque jour une recherche exacte de toute la noblesse ; et pour faire voir à Destin qu'il disoit vrai, il alla feuilleter les registres de tous les notaires du Maine ; je crois même qu'il

envoya quelqu'un dans le Perche, pour être plus particuliérement informé des affaires de son rival. Deux jours après il rapporta trois ou quatre feuilles d'écritures, certifiées par plusieurs notaires du pays, par lesquelles il fit voir que la Guyardiére devoit considérablement, que les légitimes de ses sœurs n'étoient pas encore payées, et que l'abbé de la Trape avoit de grandes prétentions sur son bien, qu'il assuroit avoir été abusivement aliéné de son abbaye. La Guyardiére étant informé des mauvais offices que lui rendoit Ragotin, le menaça de lui donner des coups de bâton. Le petit homme en prit des témoins, et trouva moyen de faire décréter contre lui; et comme il étoit fort offensé de ses outrageantes menaces, il mit tant de gens à ses trousses pour l'arrêter, que la Guyardiére fut contraint de s'absenter pour quelque tems; ce ne fut pas sans menacer le ciel et la terre, car Ragotin lui paroissoit déjà une trop petite victime pour appaiser sa fureur. Ragotin étant demeuré maître du champ de bataille, jugea par les bons traitemens qu'il reçut de la l'Etoile et de son frére, qu'il étoit parfaitement bien avec eux, et s'imagina qu'ils avoient quelque dessein sur sa petite personne; il se rendit fort assidu chez la l'Etoile, et après lui avoir offert plusieurs fois inutilement de lui donner à souper, elle lui permit, à la priére de Destin, de faire porter deux plats dans sa chambre. Inézille et Angélique en furent priées. Après le soupé, le petit homme qui savoit qu'elles étoient fort curieuses d'entendre le récit de quelque jolie nouvelle, les assura qu'un marchand de Saint-Malo, qui en revenant de Rouen avoit couché une nuit dans sa métairie, lui avoit appris une historiette qu'elles auroient du plaisir à écouter. Les comédiennes et Inézille l'assurérent qu'elles lui donneroient toute

au Mans par les personnes de l'un et l'autre sexe, qu'on croit encore aujourd'hui que si la Guyardiére eût su profiter de cette favorable disposition, les magistrats lui auroient donné main-forte pour épouser sa maîtresse, malgré Destin et malgré elle-même. La comédienne et son frére commençoient à être fort embarrassés de l'infructueuse et fatigante affectation des Manceaux, aussi bien que des importunités du noble passionné, lorsque Ragotin qui étoit allé à sa métairie (peut-être en attendant que les sourcils et la barbe lui fussent revenus) ayant ouï parler de ce prétendu mariage, s'en retourna au Mans fort alarmé de cette nouvelle. Le petit homme sentant réveiller son amour, par la crainte de voir sa maîtresse entre les bras d'un autre, se rendit promptement chez la l'Etoile, où il trouva Destin; et après leur avoir exagéré combien il étoit de leurs amis, il leur parla de la Guyardiére, comme d'un rival qu'il haïssoit beaucoup et qu'il estimoit peu; il leur apprit ensuite qu'il étoit un emporté, et que ses affaires étoient fort ruinées. La l'Etoile le remercia de ses avis d'un air fort gracieux; et Destin, qui étoit bien aise de se servir de ce prétexte pour se délivrer des Manceaux qui l'exhortoient incessamment à finir ce mariage, anima le petit homme, et lui donna de grandes espérances, l'assurant que sa sœur faisoit une grande différence de sa personne à celle de la Guyardiére, mais que les grands biens et la qualité de ce gentilhomme avoient ébloui tout le monde. Ragotin jura que la Guyardiére n'étoit qu'un gueux, qui renonceroit sans doute à la qualité de gentilhomme, si on faisoit quelque jour une recherche exacte de toute la noblesse; et pour faire voir à Destin qu'il disoit vrai, il alla feuilleter les registres de tous les notaires du Maine; je crois même qu'il envoya

envoya quelqu'un dans le Perche, pour être plus particuliérement informé des affaires de son rival. Deux jours après il rapporta trois ou quatre feuilles d'écritures, certifiées par plusieurs notaires du pays, par lesquelles il fit voir que la Guyardiére devoit considérablement, que les légitimes de ses sœurs n'étoient pas encore payées, et que l'abbé de la Trape avoit de grandes prétentions sur son bien, qu'il assuroit avoir été abusivement aliéné de son abbaye. La Guyardiére étant informé des mauvais offices que lui rendoit Ragotin, le menaça de lui donner des coups de bâton. Le petit homme en prit des témoins, et trouva moyen de faire décréter contre lui; et comme il étoit fort offensé de ses outrageantes menaces, il mit tant de gens à ses trousses pour l'arrêter, que la Guyardiére fut contraint de s'absenter pour quelque tems; ce ne fut pas sans menacer le ciel et la terre, car Ragotin lui paroissoit déjà une trop petite victime pour appaiser sa fureur. Ragotin étant demeuré maître du champ de bataille, jugea par les bons traitemens qu'il reçut de la l'Etoile et de son frére, qu'il étoit parfaitement bien avec eux, et s'imagina qu'ils avoient quelque dessein sur sa petite personne; il se rendit fort assidu chez la l'Etoile, et après lui avoir offert plusieurs fois inutilement de lui donner à souper, elle lui permit, à la priére de Destin, de faire porter deux plats dans sa chambre. Inézille et Angélique en furent priées. Après le soupé, le petit homme qui savoit qu'elles étoient fort curieuses d'entendre le récit de quelque jolie nouvelle, les assura qu'un marchand de Saint-Malo, qui en revenant de Rouen avoit couché une nuit dans sa métairie, lui avoit appris une historiette qu'elles auroient du plaisir à écouter. Les comédiennes et Inézille l'assurérent qu'elles lui donneroient toute

l'attention qu'il pouvoit souhaiter. Il cracha, il toussa à diverses reprises, et les ayant instamment priées de le bien écouter, il commença en ces termes.

CHAPITRE XIX.

La fidelle Bretonne.

NOUVELLE.

LES habitans de Saint Malo ont toujours eu un génie particulier pour le commerce ; ils s'y attachent avec application, et réussissent d'ordinaire avec beaucoup de succès. Les hommes y vivent dans une grande union, les femmes y sont civiles et ont de l'esprit, et on peut dire à leur louange qu'il n'y a point de port de mer en Europe où les etrangers soient mieux reçus qu'à Saint Malo. Un marchand de cette ville ayant voulu entrer dans les grandes affaires, se fit banquier, et laissa la conduite de son magasin à sa femme. Un de ses correspondans lui fit banqueroute, et comme un malheur n'arrive jamais seul, un navire qui revenoit des Indes, chargé de barres d'argent, et dont la meilleure partie lui appartenoit, fut arrêté et confisqué à Cadix par les Espagnols, je ne sai sur quel prétexte. Ces grandes pertes étonnérent notre marchand ; mais il acheva de perdre l'espérance de se rétablir, lorsqu'ayant examiné les affaires de son magasin, il trouva qu'elles n'alloient pas mieux que les autres, parce que sa femme qui en avoit la direction, aimoit beaucoup la dépense, et n'avoit pas la force de se défendre de faire crédit. Ses créanciers avertis du désordre de ses affaires, voulurent être payés. Le marchand

qui étoit galant-homme, et d'une famille fort honorable, se piqua d'honneur, et vendit tout ce qu'il avoit de plus précieux pour s'acquitter; enfin il se trouva en peu de tems sans biens et sans crédit. Sa femme ne pouvant plus soutenir la grande dépense qu'elle avoit accoutumé de faire, en fut si vivement touchée, qu'elle en mourut de regret, et lui laissa un petit garçon, qui étoit tout le fruit de leur mariage. Le marchand qui avoit de l'esprit, ne s'abandonna point à un désespoir inutile, et résolut de s'en aller aux Indes, où il espéra qu'il pourroit aisément passer pour Espagnol, parce qu'il avoit été élevé en Espagne, et qu'il en parloit la langue comme ceux qui étoient nés dans le pays. Ayant pris cette résolution, il pria un de ses fréres, qui étoit un des plus riches marchands de Saint Malo, d'avoir soin de l'éducation de son fils, qui avoit environ sept ou huit ans. Le frére s'en chargea avec plaisir, et lui promit de le traiter comme ses propres enfans. Faustin (c'est le nom du fils) fut élevé avec une de ses cousines, qui étoit fille unique et à peu près de son âge; son oncle lui trouvant de l'esprit et de la docilité, en eut beaucoup de soin; il lui recommanda seulement d'avoir un peu de complaisance pour sa cousine. Faustin ne se fit aucune violence en lui obéissant, il y étoit déjà disposé par sa propre inclination; et Agathe (c'est le nom de la cousine) étoit d'un si bon naturel et d'une humeur si douce, qu'elle se faisoit aimer de tous ceux qui la connoissoient; et soit qu'elle se laissât gagner par les complaisances de son petit cousin, ou qu'elle eût naturellement de l'amitié pour lui, elle ne s'ennuyoit jamais lorsque Faustin étoit avec elle; et ses parens, qui l'aimoient tendrement, prenoient soin qu'il y fût toujours. Aussitôt qu'on la contrarioit en

quelque petite chose, toute sa ressource étoit de s'en plaindre à son cousin, qui seul pouvoit lui faire entendre raison : leur amitié augmenta avec leur âge.

Aussitôt que Faustin commença à entendre un peu les affaires, son oncle l'employa à des commissions qui l'obligeoient à sortir quelquefois de la ville, et Agathe étoit dans des inquiétudes extrêmes, si elle passoit un jour entier sans le voir : son retour lui donnoit de la joie et de l'émotion ; ils se rendoient un compte réciproque de tout ce qu'ils avoient fait ou vu depuis leur séparation, et ne se privoient d'aucun de ces plaisirs innocens que le sang et l'amitié autorisent. Cependant ils s'aimoient déjà avec passion, quoiqu'ils ne connussent point l'amour, attribuant à l'amitié les secrets mouvemens qu'ils sentoient l'un pour l'autre. Faustin qui entendoit parler dans la ville des grands biens de son oncle, et des projets que le public faisoit déjà de marier sa cousine, revenoit quelquefois fort rêveur auprès d'elle. Agathe, qui vouloit savoir toutes ses pensées, le voyant un jour plus chagrin qu'à l'ordinaire, le pria de lui apprendre le sujet de sa mélancolie. Faustin qui ne lui refusoit rien, lui avoua naïvement qu'elle étoit la cause de ses inquiétudes, puisqu'il prévoyoit bien que sa bonne fortune, et les grands biens de son oncle, alloient lui procurer bientôt un époux d'un rang au-dessus de sa condition, qui sans-doute lui feroit oublier le malheureux Faustin. Agathe, qui n'avoit jamais rien trouvé d'aimable que son cousin, et qui n'avoit pas prévu qu'ils pourroient être séparés quelque jour, ne put soutenir cette conversation sans verser des larmes ; elle lui fit des reproches de l'avoir crue capable d'une pareille dureté, et ils se donnérent des assurances

réciproques d'une amitié inviolable, sans s'appercevoir qu'ils se promettoient que leur passion dureroit toute leur vie.

Un gentilhomme de Bretagne qui avoit un fils conseiller au parlement de Rennes, ébloui des richesses du pére d'Agathe, avoit déjà jetté les yeux sur elle pour la marier à son fils. Le conseiller fit par ordre de son pére un voyage à Saint Malo, et ayant vu Agathe il demeura aussi satisfait de sa beauté, que ses parens l'étoient déjà de ses grands biens, et pressa son pére de finir bientôt ce mariage. Le gentilhomme en parla au pére d'Agathe, qui se trouva fort honoré de cette recherche, et y répondit avec beaucoup de civilité. Le conseiller en étant averti par son pére, en conçut de nouvelles espérances, et ne douta point que son affaire ne réussît. Faustin, allarmé des bruits qui couroient déjà de ce mariage, en informa sa cousine; et c'est dans cette occasion que leur amour, qui s'étoit toujours déguisé sous le nom d'amitié, se déclara; ils se dirent tout ce qu'une passion violente et sincére peut inspirer de plus tendre: et Agathe, qui n'étoit point touchée comme son pére des dignités et des biens du conseiller, assura son cousin qu'elle ne consentiroit jamais à ce mariage, faisant fort peu de cas d'un rang qu'il lui falloit acheter par le repos de toute sa vie. Son pére, qui étoit fort satisfait de Faustin, lui faisoit part de toutes les affaires; il l'appella un jour en particulier, et après un long préambule, où il lui exagéra les soins qu'il avoit pris de son éducation, et les autres obligations qu'il lui avoit, il lui dit qu'il vouloit lui donner une marque sensible de sa confiance et de son estime, en lui apprenant une chose, qui sans doute le réjouiroit beaucoup, puisqu'il s'agissoit du bonheur de sa cou-

sine, qui alloit être mariée à un homme fort riche, et d'une grande considération dans la province ; qu'il avoit même engagé déjà sa parole, et qu'il espéroit d'en passer le contrat le lendemain. Faustin, cachant les secrets mouvemens de son cœur, représenta à son oncle qu'il devoit du-moins en parler à Agathe; car enfin, quoiqu'elle fût fort soumise aux volontés de ses parens, il se rencontre quelquefois des antipathies dans l'humeur des personnes qu'on veut unir, qui ne laissent pas de les rendre malheureuses toute leur vie. Le marchand approuva l'avis de son neveu, et se détermina d'en parler le même jour à sa fille; il lui dit que l'ayant toujours aimée avec tendresse, il avoit souhaité de lui procurer un établissement considérable, et qu'il avoit été assez heureux pour trouver un homme d'un grand mérite, et d'une condition fort au-dessus de la sienne, qui lui avoit fait l'honneur de la lui demander en mariage. Agathe l'ayant écouté avec attention, lui répondit les larmes aux yeux, qu'elle le supplioit de ne la marier pas sitôt, et de la laisser encore quelque tems auprès de lui et auprès de sa mére, parce qu'elle sentoit bien qu'il lui seroit impossible de se résoudre à quitter des parens à qui elle avoit de si grandes obligations, pour suivre un mari, qui la conduiroit dans une autre ville, et qui peut-être ne lui laisseroit pas la liberté de les voir aussi souvent qu'elle le voudroit. Son amour lui donnoit tant d'éloquence, qu'elle persuada son pére, qui attribuant cette répugnance à l'amitié et au grand attachement qu'elle avoit pour lui, n'eut plus la force de lui en parler davantage. Il en fit part à sa femme, et admirant l'un et l'autre le bon naturel de leur fille, ils en versérent des larmes de joie. Agathe se sut bon gré de sa résistance; elle en rendit compte à son cou-

sin, qui la remercia en des termes qui marquoient et son amour et sa reconnoissance ; elle y répondit avec beaucoup de tendresse, et ils se promirent de nouveau de s'aimer toute leur vie. Cependant le conseiller étoit dans des impatiences extrêmes de voir la fin d'un mariage qu'il souhaitoit avec passion ; il se plaignit à son pére de ce retardement, et lui ayant représenté le tort que cela lui feroit dans le monde lorsqu'on sauroit qu'un marchand avoit fait difficulté de lui donner sa fille, son pére persuadé de ses raisons, alla voir les parens d'Agathe, et les pressa avec tant d'instance, qu'enfin ils lui promirent de conclure ce mariage le lendemain. Le marchand, qui craignoit d'être encore attendri par les discours et par les larmes de sa fille, s'avisa d'appeller son neveu. Faustin, lui dit-il, je suis résolu de ne différer pas davantage à marier Agathe, je viens même d'en donner ma parole au pére de celui que je lui ai destiné pour époux, et il ne s'agit plus que de l'obliger à m'obéir de bonne grace : je ne veux pas lui en parler moi-même, de peur de me mettre en colére, si elle résistoit à mes volontés : vous avez de l'esprit, et je ne doute pas que vous ne compreniez fort bien les grands avantages de cette affaire ; je l'ai examinée avec beaucoup de soin, et j'ai trouvé que c'étoit le plus grand bonheur qui pouvoit arriver à votre cousine. Il faut que vous lui parliez, et que vous lui fassiez bien entendre tout ce que je viens de vous dire. Je suis assuré que si vous vous servez de toute votre adresse, vous n'aurez point de peine à lui persuader tout ce que je viens de vous dire ; je veux même avoir le plaisir d'écouter votre conversation. Il ne donna pas le tems à Faustin de répondre, ni de délibérer ; car fit appeller sa fille, et se cacha derriére une ta-

pisserie, d'où il pouvoit voir leurs actions et entendre leurs discours. Jamais homme ne s'est trouvé plus embarrassé que le malheureux Faustin le fut en cette occasion. Cependant il fallut se résoudre à satisfaire son oncle, de peur qu'il ne s'apperçût de son amour, et qu'il ne l'éloignât de sa cousine pour toute sa vie. Voici à peu près les discours qu'il lui tint, qui étoient bien éloignés de ses véritables sentimens.

» Vous savez, ma chére cousine, la soumission » aveugle que les enfans bien nés doivent avoir » pour les volontés de leurs péres; le vôtre vous a » toujours aimé avec tant de tendresse, qu'il sem» ble que vous lui ayiez des obligations particuliéres, » et vous seriez moins pardonnable qu'une autre, » si vous vous opposiez aux choses qu'il désire de » vous. Cependant il se plaint que vous faites quel» que difficulté à recevoir de sa main un mari, qu'il » a cru digne de vous par sa qualité, par son mé» rite, et par ses biens. Vous êtes d'un sexe qui ne » vous permet pas d'examiner le choix de vos parens, » sans blesser votre pudeur. Mon oncle désire ce » mariage avec empressement, il en a déjà donné » sa parole, et vous ne sauriez plus le dédire sans » lui faire un affront sensible: ainsi je vous en con» jure, ma chére cousine, ne lui donnez pas ce cha» grin, et laissez vous conduire par un pére qui ne » cherche que votre satisfaction «.

Jamais il n'y eut de surprise pareille à celle d'Agathe, lorsqu'elle entendit tenir ce langage à son cousin; il lui passa dans ce moment mille choses par la tête, et s'imaginant qu'il aimoit peut-être ailleurs, puisqu'il lui conseilloit de se donner à un autre, cette pensée la toucha si vivement, qu'elle l'interrompit, et l'assura d'un ton tranquille, qu'elle

affectoit avec beaucoup de peine pour se venger de lui, que puisqu'il le lui conseilloit, elle obéiroit à son pére, avouant qu'elle avoit eu tort de s'en défendre. Son dépit et sa colére qui commençoient à la trahir, l'empêchérent d'en dire davantage. Elle se retira dans sa chambre, où elle s'abandonna sans contrainte à tous les mouvemens de son désespoir. Son pére sortit du lieu où il étoit caché, et embrassa Faustin avec des témoignages d'une grande reconnoissance; il porta cette agréable nouvelle au conseiller, et le présenta dès le lendemain à sa fille, qui le reçut assez froidement, et ne le regarda presque point; mais le conseiller attribuant la retenue de sa maîtresse à sa pudeur, n'en fut point surpris: sa modestie augmenta son amour, et sa grande beauté l'impatience de le satisfaire. Il obtint par son crédit une dispense des bans, et le jour des nôces fut fixé pour le dimanche suivant.

Pendant que leurs parens et leurs amis se préparoient à de grandes réjouissances, le malheureux Faustin étoit si accablé de voir que toutes choses se disposoient au bonheur de son rival, qu'il ne savoit plus quel parti prendre pour l'empêcher. Il voulut inutilement se justifier auprès de sa cousine, en lui apprenant que son pére l'avoit forcé à lui tenir le discours qu'elle avoit entendu. Mais Agathe, qui ne pouvoit pas comprendre qu'il eût aucune bonne raison à lui dire, après lui avoir conseillé si positivement de se donner à un autre, refusa de l'écouter, et évita sa rencontre, étant résolue de se venger de son ingratitude, quoiqu'il lui en coûtât le repos de toute sa vie. Comme ils mangeoient ensemble, elle ne laissoit pas de jetter quelquefois les yeux sur lui, mais elle les détournoit aussi-tôt parce qu'elle rencontroit toujours ceux de son amant, ce qui lui fit

juger qu'il se repentoit peut-être de ce qu'il lui avoit dit : elle cachoit néanmoins ses inquiétudes avec beaucoup de soin, et Faustin étoit au désespoir de la trouver si tranquille ; ils souffroient tous deux beaucoup, cependant elle devoit être mariée le lendemain. Faustin, voyant que c'étoit un mal sans reméde, entra dans la chambre de sa cousine, et lui apprit la tromperie que son oncle l'avoit contraint de lui faire, lorsqu'il lui avoit donné des conseils si contraires à son amour, et aux véritables sentimens de son cœur ; elle n'eut pas de peine à le croire, elle en fut vivement touchée, et elle se justifia à son tour ; ils s'attendrirent tous deux ; mais ils étoient si étourdis, quand il leur revenoit dans l'esprit qu'ils seroient séparés le lendemain, et qu'il ne leur seroit plus permis à l'avenir de s'aimer sans crime, qu'ils n'avoient pas la force de se rien dire ; ces tristes réflexions les affligeoient au-delà de tout ce qu'on pourroit imaginer. Agathe ayant été avertie que plusieurs dames de la ville l'attendoient dans la chambre de sa mére pour lui faire compliment sur son mariage, ils se séparérent sans rien résoudre. Le jour si redoutable aux deux amans, et si souhaité du conseiller étant venu, Faustin n'ayant pas le courage de voir sans mourir le pompeux appareil de nôces, qui étoit pour lui mille fois plus lugubre que celui d'un enterrement, sortit de la maison de sa cousine, et se retira chez un de ses amis, qui étoit le seul à qui il avoit confié le secret de son amour. Marcel (c'est le nom de l'ami) voulut inutilement le consoler. Faustin lui déclara qu'il étoit résolu de s'en aller à la Rochelle, dans le dessein de s'y embarquer, et de chercher quelque pays fort éloigné, où il n'eût jamais la douleur d'apprendre des nouvelles du sien. Marcel lui dit de bonnes raisons pour le détourner

de cette derniére résolution ; il approuva néanmoins son voyage de la Rochelle, espérant que le tems et l'absence guériroient sa passion. Ce fidéle ami lui ayant donné toutes les choses dont il avoit besoin, il partit après l'avoir prié de rendre ce même jour une lettre de sa part à sa cousine. Marcel s'en acquitta fort fidélement, et la rendit à Agathe dans le tems qu'elle étoit en peine de Faustin, pour chercher ensemble quelque expédient, afin de différer au-moins d'un seul jour ce cruel mariage. Elle se retira en particulier pour lire son billet, où elle trouva ces paroles.

LETTRE

DE FAUSTIN A AGATHE.

MON désespoir ne m'a laissé du jugement que pour me faire connoître que ma présence pourroit vous embarrasser; et quoiqu'en vous perdant je n'aye rien à ménager, la passion que j'ai pour vous est si respectueuse, que j'aime mieux aller mourir loin de vous, que de vous fatiguer de mes malheurs : car enfin, puisque je vous perds, je n'aurai aucune peine à mourir, et il me seroit impossible de vivre sans vous aimer; ainsi il seroit inutile de vous opposer à ma perte, puisque je prévois que je ne pourrois jamais me résoudre à vous voir entre les bras d'un autre sans m'emporter à quelque chose de funeste, et je veux éviter tout ce qui pourroit vous donner du chagrin. Quoi ! il ne me seroit plus permis de vous parler de mon amour sans blesser votre vertu ! Cette seule pensée me désespére. Mais je me tourmente inutilement, lorsque je me fais une image affreuse des maux que je ne ressentirai jamais ; car je sens bien que je ne survivrai pas long-tems à votre mariage.

Agathe ne put achever de lire cette lettre sans verser un torrent de larmes ; elle se représenta le désespoir où elle seroit, lorsqu'elle ne verroit plus son cher cousin ; et prévoyant bien qu'elle ne pourroit jamais aimer son mari, après avoir donné son cœur à son cousin qu'elle trouvoit si digne de ses affections, elle fut combattue de mille pensées différentes ; tantôt elle vouloit tout quitter pour suivre Faustin ; un moment après sa pudeur, et la crainte de s'attirer la colére de son pére, lui faisoient désapprouver ce qu'elle venoit de résoudre ; mais quand elle considéroit qu'elle alloit épouser un autre homme que son amant, et renoncer en même tems à l'espérance de le posséder jamais, son amour prenoit le dessus de tous ses mouvemens, et toutes les autres raisons lui paroissoient foibles et de peu de conséquence ; et quoïqu'elle se fît une idée effroyable des persécutions qu'elle devoit attendre de son pére, appuyé du crédit du conseiller, elle trouvoit bien plus de consolation à penser qu'elle mourroit avec son cousin s'il étoit nécessaire, qu'à se résoudre à vivre sans lui. Après cette derniére réflexion, elle n'écouta plus ni crainte, ni devoir, ni bienséance, ni rien de tout ce qui s'opposoit à son dessein, et s'abandonnant à son amour elle se dépouilla des habits magnifiques dont elle étoit vêtue ce jour-là ; et ayant pris toutes les pierreries que son pére lui avoit donné pour se parer, elle sortit enveloppée d'une cape, par une porte de derriére, et s'en alla chez Marcel, espérant d'y trouver encore son cousin. Marcel lui apprit qu'il étoit parti, et Agathe lui déclara qu'elle vouloit absolument le suivre. Mais Marcel lui ayant fait connoître qu'elle seroit infailliblement arrêtée en chemin par ses parens, elle consentit qu'il la menât chez une de ses tantes, où il l'assura qu'elle

pourroit demeurer en sûreté, et que personne n'auroit connoissance de sa retraite; il lui promit même de faire revenir secrettement son cousin, et d'écrire incessamment à Rome, afin d'obtenir une dispense pour le mariage.

Cependant tout étoit en confusion chez le pere d'Agathe; la compagnie étoit nombreuse, et chacun se tourmentoit à trouver la mariée, ou du moins celle qui devoit l'être : son pére en étoit dans une colére qu'il seroit difficile d'exprimer, et son prétendu mari faisoit une fort désagréable figure, au milieu de tant de personnes qu'il avoit priées à ses nôces. Toute la nuit se passa à prendre des soins inutiles pour découvrir ce qu'elle étoit devenue; mais lorsqu'on s'apperçut le lendemain que son cousin ne paroissoit pas, personne ne douta qu'ils ne fussent ensemble. Le pere d'Agathe ne respiroit que vengeance; tous les supplices les plus cruels lui sembloient trop doux pour punir l'ingratitude et l'insolence de son neveu. Le conseiller étoit si offensé de cette injure, qu'il se joignit au marchand pour tirer raison de cet enlévement qu'il appelloit déjà rapt, et écrivit en plusieurs endroits contre ce prétendu ravisseur. Faustin qui continuoit son voyage, accablé de douleurs, fut arrêté à Nantes, et se trouva chargé de fers avant qu'on lui eût appris son crime. On lui demanda des nouvelles de sa cousine, et le nom de conseiller ayant été mêlé dans les demandes qu'on lui faisoit, il ne répondit que par des soupirs : il lui échappa même des larmes, ce qui fit juger qu'il se repentoit de son crime. On voulut savoir de lui ce qu'étoit devenue Agathe; mais il fut impossible de lui arracher une parole, parce qu'il étoit prévenu qu'on lui faisoit cette insulte par ordre du conseiller, pour le punir de ce qu'il aimoit sa cousine. Agathe étant informée par

Marcel des persécutions qu'on faisoit à son cousin pour l'amour d'elle, en fut sensiblement affligée. Cet ami fidéle lui conseilla d'entrer dans un couvent, et de faire déclarer à son pére qu'elle vouloit être religieuse, et que son cousin n'avoit aucune part à la résolution qu'elle en avoit prise. Agathe ayant suivi l'avis de Marcel, surprit tout le monde; son pére et le conseiller y furent trompés les premiers, et n'oubliérent rien pour la faire changer de résolution. Faustin fut mis en liberté par les soins de son ami, qui lui fit savoir ce qui se passoit à Saint-Malo, sans néanmoins lui apprendre qu'il eût quelque part à la feinte résolution de sa cousine, de peur que les lettres ne fussent surprises. Ces nouvelles l'étonnérent, et il eut quelque consolation de penser qu'Agathe lui avoit toujours été fidelle, quoiqu'étant religieuse elle ne fut pas moins perdue pour lui; mais faisant réflexion qu'il étoit la cause qu'elle renonçoit au monde, et prévoyant bien qu'elle seroit malheureuse toute sa vie, puisque son désespoir l'obligeoit à prendre ce parti, sa reconnoissance lui reprocha les malheurs où sa cousine seroit exposée pour l'amour de lui, et il aima encore mieux la voir entre les bras de son rival, que dans un couvent par désespoir. Toutes ces réflexions le firent résoudre à retourner à Saint-Malo, pour contribuer de tout son pouvoir à la retirer de ce couvent: il étoit prêt à partir, lorsque Marcel arriva à Nantes, qui lui apprit les nouvelles obligations qu'il avoit à sa maîtresse; et après lui avoir montré la dispense qu'il venoit de recevoir de Rome, il lui dit qu'il avoit accompagné Agathe dans un château à deux lieues de-là, où elle l'attendoit avec impatience pour l'épouser. Faustin sentit dans cette occasion tous les mouvemens de joie que tant de

bonnes nouvelles à la fois peuvent causer à un homme fort amoureux ; il embrassa son fidéle ami avec des témoignages d'une reconnoissance parfaite. Son impatience et le plaisir qu'il se faisoit par avance de penser qu'il alloit revoir sa chére maîtresse, et s'unir avec elle par les liens éternels, ne lui permirent pas de faire de longs raisonnemens avec son ami : ils partirent sur l'heure, et arrivérent peu de tems après dans le château où Agathe les attendoit. Jamais entrevue n'a été si tendre que celle de nos deux amans. Un bon prêtre que Marcel avoit gagné, les épousa le même jour sans aucune cérémonie. Il y a apparence qu'ils profitérent des libertés du mariage, mais ces douceurs furent bientôt mêlées de mille chagrins. Le pére d'Agathe ayant été informé de leur mariage, les poursuivit avec des rigueurs qu'on auroit peine à croire. Le conseiller l'appuya de son crédit, et le pauvre Faustin fut mis en prison une seconde fois; l'affaire fut poursuivie avec beaucoup d'animosité; le conseiller employa tous ses amis, et le marchand n'y épargna aucune dépense. Agathe cependant sollicitoit ses juges avec beaucoup d'assiduité. Elle vendit ses pierreries pour fournir aux frais du procès ; tous ses soins n'empêchérent pas qu'après une longue poursuite, elle ne fût avertie que l'affaire tournoit fort mal pour son mari. Les juges touchés de ses larmes, différoient toujours à prononcer un arrêt sévére, qui étoit pourtant fondé sur les loix du royaume. Agathe voyant que la justice lui étoit contraire, se flatta que la nature lui seroit peut-être plus favorable ; et quelque risque qu'il y eût pour elle à se présenter devant son pére, elle se détermina dans cette extrémité à l'aller chercher dans l'hôtellerie où il étoit, et à se jetter à ses pieds

pour lui demander la grace de son mari; elle arriva à la porte de sa chambre, mais elle n'eut pas le courage d'y entrer. Ayant apperçu dans ce tems-là un homme d'une mine vénérable qui étoit dans une chambre voisine de celle de son pére, elle s'approcha de lui, et après lui avoir appris ses malheurs en peu de paroles, elle le conjura d'aller dans la chambre de son pére incontinent après qu'elle y seroit entrée, afin de l'aider à obtenir ce qu'elle demandoit, ou du moins pour détourner les funestes effets de sa colére. Cet inconnu la consola autant qu'il put, et lui promit de se tenir à la porte de la chambre, et d'y entrer lorsqu'il seroit tems. Agathe se confiant à ce secours, se jetta aux pieds de son pére, qui la repoussa d'abord assez rudement: alors l'inconnu entra, et reconnoissant son propre frére dans la personne de ce pére impitoyable, il ne lui donna pas le tems de suivre les mouvemens de sa fureur; car il se fit connoître à lui pour le pére de Faustin, ce qui le troubla tellement qu'il demeura immobile et interdit. Son frére lui apprit en peu de paroles que la fortune lui avoit été plus favorable aux Indes que dans son pays, ce qui ne fit qu'augmenter la confusion du pére d'Agathe. Enfin il demanda pardon à son frére, il embrassa sa fille, et jamais on n'a passé en si peu de tems d'un grand emportement à une joie extrême. Agathe accourut à la prison pour porter ces agréables nouvelles à son mari, dans le tems que les deux fréres alloient demander sa liberté, qu'il reçut avec d'autant plus de joie, qu'on lui avoit déjà fait craindre un honteux supplice.

CHAPITRE

CHAPITRE XX.

Où il est parlé de Verville et de Saldagne.

RAGOTIN ayant achevé de lire sa nouvelle, se retira, et Destin se préparoit à le suivre, quand une servante l'avertit qu'on le demandoit à la porte : il sortit aussi-tôt, et trouva un homme qu'il reconnut pour le même valet de Verville, qui l'avoit aidé à tromper les valets de Saldagne, lorsqu'ils conduisoient la l'Etoille à une terre de leur maître. Il lui dit que Verville l'envoyoit pour l'avertir qu'un gentilhomme du Perche, nommé la Guyardiére, avoit demandé la protection et le secours de Saldagne, pour enlever la l'Etoille qu'il vouloit épouser, et que Saldagne lui avoit promis de le servir : il lui apprit encore qu'ils devoient l'enlever ce même jour, lorsqu'elle reviendroit de jouer la comédie ; que Verville ne laisseroit pas d'y apporter tous les obstacles qu'il pourroit pour les en détourner ; mais qu'il avoit jugé à propos de l'en faire avertir, afin que de son côté il prît quelques mesures pour empêcher leurs mauvais dessein. Le valet s'en retourna après lui avoir appris plusieurs autres circonstances, et Destin rêvant à ce qu'il venoit d'entendre, entra une seconde fois dans la chambre de la l'Etoille, qui s'apperçut aisément de son inquiétude, et le pria avec instance de lui en apprendre le sujet. Le comédien étoit trop en colére pour pouvoir se déguiser ; il lui fit part, en présence d'Inézille, de l'avis qu'on venoit de lui donner, et de la résolution où il étoit de prévenir Saldagne, de l'aller chercher jusques dans sa maison,

et même de périr ou de la délivrer de ce cruel persécuteur. La l'Etoille effrayée de ce discours, le conjura de trouver quelque autre expédient moins dangereux, et de ne l'abandonner pas dans un tems où elle avoit tant de besoin de lui. Le comédien animé contre Saldagne, et attendri par les larmes de sa maîtresse, étoit fort embarrassé, prévoyant bien qu'il lui seroit difficile de la défendre contre un si puissant ennemi, lorsqu'Inézille qui avoit une présence d'esprit admirable, s'avisa de leur dire que s'ils vouloient suivre ses conseils, ils tromperoient ces ravisseurs avec adresse : il faut, dit-elle en s'adressant à la l'Etoille, que ma servante More, qui est à peu près de votre taille, s'habille de vos habits ordinaires. La Guyardiére qui vous les a vus porter souvent, la voyant masquée, y sera trompé ; Angelique qui la suivra au retour de la comédie, lui fera juger que c'est vous qu'elle accompagne, et je vous réponds que ma servante ne me refusera pas de faire le personnage que je voudrai, et même de se laisser enlever sans dire mot. La l'Etoille approuva fort la proposition d'Inézille. Destin n'en fut pas tout-à-fait si content, il leur promit néanmoins de ne s'y opposer pas. Inézille sortit pour y disposer la servante, qui s'engagea à tout ce qu'on voulut ; elle étoit assez laide pour s'exposer à toutes sortes de risques, sans rien hazarder. Après la comédie, la l'Etoille ne quitta point ses habits de théatre, et fit habiller la More de ceux qu'elle portoit d'ordinaire : Angelique accompagna sans masque la servante masquée.

Le lecteur s'attend ici à voir arriver Saldagne et la Guyardiére, qui enléveront la dame de Guinée : rien moins que cela, ils ne parurent ni l'un ni l'autre. Mais Ragotin qui ne perdoit point d'occasion de rendre service aux dames, ayant rencontré par hazard

la fausse l'Etoille et la véritable Angelique, leur donna la main malgré qu'elles en eussent; et s'appercevant qu'elles avoient quelque chagrin, il voulut inutilement en pénétrer la cause. Angelique lui en donna quelque mauvaise raison pour s'en défaire; mais Ragotin voyant que la l'Etoille ne se démasquoit pas, ni ne disoit rien, quoiqu'ils fussent arrivés dans sa chambre où Inézille les attendoit, ce silence augmenta la curiosité du petit homme. Destin qui entra dans ce moment, parla en particulier à Inézille, et lui apprit que Verville venoit de lui mander qu'il avoit enfin détourné Saldagne d'exécuter le beau projet qu'il avoit fait avec la Guyardiére. Inézille ne put s'empêcher de le dire à Angelique, sans que Ragotin l'entendît. Le petit homme voyant que tout le monde se parloit à l'oreille, entrageoit de n'être point du secret. Inézille qui s'en apperçut, feignit de lui en faire confidence, et l'assura qu'il étoit arrivé le plus grand malheur du monde à la pauvre l'Etoille. Ragotin qui se faisoit honneur de s'intéresser beaucoup aux affaires de la comédienne, conjura l'Espagnolle de l'en informer. Alors elle lui apprit d'un ton fort composé, et avec un visage fort triste, que cette pauvre fille avoit demandé à Ferdinando d'une eau admirable qu'il avoit pour empêcher le hâle, et que son coquin de valet, au-lieu de lui donner la bouteille que lui Ferdinando avoit préparée, lui avoit apporté d'une eau diabolique qui rendoit le visage noir comme du jais. Le petit homme en témoigna beaucoup de chagrin, et s'étant approché de la l'Etoille pour la consoler, il la supplia de lui laisser voir son visage: la More ne répondit jamais une parole; mais Inézille fit semblant de la prier de lui donner cette satisfaction, et lui ayant

presque arraché son masque avec une violence affectée, il lui laissa voir la moitié de son visage, dont le crédule Ragotin demeura si surpris, qu'on m'a assuré que cela seul l'avoit entiérement guéri de sa passion.

FIN.

LES NOUVELLES TRAGI-COMIQUES DE SCARRON.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE MARCILLY, LIEUTENANT-GÉNERAL DES ARMÊES DU ROI, &c.

Monsieur,

Quoique le tems soit peu favorable à ceux qui se mêlent aujourd'hui d'écrire, et que plusieurs d'entre eux possédés d'un esprit de critique fassent la guerre même aux écrivains les plus renommés, je n'ai pas peur qu'on me la fasse, mes ouvrages se cònservant par leur petitesse. Je ne les estime pas beaucoup, et je ne méprise jamais ceux des autres. Mais quand les plus misantropes d'entre les confréres en Apollon me jugeroient digne de leur chagrin, je ne laisserois pas de faire inprimer mes Nouvelles *et de vous les dédier, pour vous faire un remerciment public d'une grande obligation que je vous ai. Quand un homme de mon humeur reçoit des plaisirs qu'il ne peut rendre, il n'y peut songer sans inquiétude; et je vous avoue que quelque satisfaction que je trouve dans l'honneur que vous me faites de me visiter souvent, j'ai beaucoup de confusion quand je vous regarde comme une personne avec qui je ne serai jamais quitte, et à qui, pour un un plaisir solide qu'elle a fait à un de mes amis, je*

ne puis rendre qu'un compliment. Quelqu'un peut-être, et peut-être que ce quelqu'un ne sera qu'un sot : quelqu'un donc, sot ou non, dira que ces Nouvelles *ne sont pas si enjouées que les autres : comme s'il ne dépendoit pas de moi d'en faire de sérieuses toutes les fois que j'en aurai envie, ou comme si j'étois tenu de la servir selon son goût. Qu'il lui suffise que j'ai voulu les faire telles, comme il me suffit, pour les donner au public, qu'elles vous ayent plu, et que lorsque je vous en ai conté le sujet, vous avez pris plaisir à les entendre. Après m'être mis en devoir de rendre autant que je le puis, ce que je dois à votre générosité, je devrois m'acquitter aussi de ce que je dois avec toute la France à un mérite extraordinaire comme est le vôtre. Je devrois m'étendre sur votre esprit, sur votre courage, et sur tout ce que vous avez fait à la guerre, pour être dès votre jeunesse un vieux lieutenant-général dans les armees du roi. Je devrois quereller la fortune pour vous, de ce qu'il semble que jusqu'ici elle vous a plus puni que récompensé, vous ayant condamné dès l'âge de trente ans à une bequille perpétuelle, après vous avoir fait casser les jambes à coups de mousquet. Mais vous n'aimez pas d'être loué en face, et je n'apprendrois à tout le monde que ce qu'il sait dejà. Je veux donc seulement lui apprendre que si je connoissois ce que vous valez, comme je fais, je ne serois pas passionnément comme je suis,*

MONSIEUR;

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

SCARRON.

LA PRÊCAUTION INUTILE.

UN gentilhomme de Grenade, dont je ne découvrirai point le véritable nom, et à qui je donnerai celui de Dom-Pédre de Castille, d'Arragon, ou de Tolède, comme il vous plaîra, puisqu'un beau nom ne coûte pas plus qu'un autre : et c'est peut-être pour cette raison-là que les Espagnols qui ne sont pas contens du leur, ne s'en donnent jamais que des plus illustres, et même ne s'en donnent pas pour un. Dom-Pédre donc se trouva à vingt ans sans pére ni mére, et fort riche ; ce qui se rencontrant à la fois en une seule personne, contribue beaucoup à l'empirer si elle est née sotte, et si elle ne l'est pas lui donne grande facilité à valoir quelque chose. Pendant l'année de son deuil, il s'abstint sagement de la plupart des divertissemens d'un homme de son âge, et ne s'occupa qu'à prendre connoissance de son bien, et à mettre un bon ordre dans ses affaires. Il étoit fort bien fait, il avoit beaucoup d'esprit, et se conduisant dès sa jeunesse avec une prudence et une conduite de vieillard, il ne se trouvoit point alors dans Grenade de parti au-dessus de lui, ni de pére si persuadé du mérite de sa fille qui ne le souhaitât pour gendre. Entre plusieurs belles personnes, qui lors dans Grenade s'entre-disputoient l'empire des cœurs, une seule put s'assujettir celui de Dom-Pédre. Elle s'appelloit Séraphine, belle comme un Séraphin, jeune, riche et de bonne maison ; et enfin, quoiqu'avec moins de bien que Dom-Pédre, aussi bonne pour femme qu'il étoit bon pour mari. Il ne doutoit point qu'à la premiére proposition de mariage

qu'il feroit faire à ses parens, il n'obtînt la permission de la rechercher; mais il la voulut plutôt devoir à son mérite qu'à leur consentement, et se résolut de la galantiser de toutes ses forces, pour se rendre maître de son ame, avant de l'être de sa personne entiére. Son dessein étoit beau et bien entrepris, si la fortune, qui prend souvent plaisir à rompre les mesures à la bonne conduite, ne lui eût suscité un rival, qui se rendit maître de la place qu'il vouloit prendre, tandis qu'il n'en faisoit encore que les approches. Son nom ne sert ici de rien, il étoit à peu près de l'âge de Dom-Pédre, peut-être aussi aimable que lui, et sans doute plus aimé. Dom-Pédre s'apperçut bientôt qu'il avoit un compétiteur, et ne s'en étonna guére, ayant de son côté l'avantage du bien. Il donnoit des musiques dans la rue de sa maîtresse, son rival en avoit le plaisir dans sa chambre, et peut-être en recevoit des caresses, tandis que le misérable se morfondoit. Mais Dom-Pédre enfin se lassa de tirer sa poudre aux moineaux, je veux dire de galantiser sans avancer ses affaires. Son amour ne se refroidit point par le mauvais succès, et ne lui permit pas de se tenir plus long-tems au dessein qu'il avoit fait de donner dans la vue de sa maîtresse, avant de l'obtenir de ses parens. Il la leur fit donc demander, et ils la lui accordérent sans en délibérer, et sans en faire part à leur fille, trop aises d'être priés d'une chose qu'ils souhaitoient ardemment, et qu'ils n'osoient presque espérer. Ils firent savoir à Séraphine la bonne fortune qui l'étoit venu chercher, et la préparérent à bien recevoir la recherche de Dom-Pédre, et à l'épouser dans peu de tems. Elle se troubla à cette nouvelle qui devoit la réjouir; et ne pouvant leur cacher sa surprise, elle leur en déguisa le sujet,

qu'elle voulut leur faire croire être le déplaisir d'avoir à se séparer des personnes qui lui devoient être si chéres. Elle les persuada si bien, qu'ils pleurérent de tendresse, et la louérent de son bon naturel. Elle les conjura de différer son mariage de quatre ou cinq mois, leur représentant qu'il y avoit déjà long-tems que sa santé altérée se découvroit sur son visage, et leur avouant qu'elle auroit bien voulu ne se marier que dans une santé parfaite, pour être plus en état de plaire à son mari, et qu'il n'eût point sujet de se dégoûter d'elle dès le commencement de son mariage, ni de se repentir de l'avoir choisie. Comme il étoit vrai que depuis quelque tems elle ne paroissoit pas fort saine, ses parens se contentérent de ce qu'elle leur dit, et le firent savoir à Dom-Pédre, qui s'en contenta aussi, et n'en trouva sa maîtresse que plus prudente. On ne laissa pas de dresser des articles, et de demeurer d'accord des conditions du mariage; et l'amoureux Dom Pédre ne se dispensa pas pour cela des moindres galanteries, à quoi oblige une recherche qui se fait dans les formes. Il la régaloit souvent, et lui écrivoit tous les jours; elle lui faisoit des réponses qui étoient au moins fort civiles, si elles n'étoient pas aussi passionnées que ses lettres; mais elle ne se laissoit point voir le jour, s'excusant sur sa maladie, et la nuit elle paroissoit rarement à sa fenêtre, ce qui faisoit admirer sa retenue à Dom-Pédre. Il étoit trop persuadé de son propre mérite, pour douter du succès de ses galanteries, et pour n'espérer pas d'être beaucoup aimé de sa maîtresse, lorsqu'il en seroit mieux connu qu'il n'étoit, quand même elle auroit eu pour lui de l'aversion avant de le connoître. Jusques-là ses affaires n'alloient pas mal, mais il arriva que sa maîtresse

lui fut invisible quatre ou cinq jours de suite. Il en fut fort affligé, ou il le contrefit; il en composa des vers, en loua ou en acheta, et les fit chanter devant sa fenêtre ; mais avec toutes ses prouesses d'amant transi, il ne put parler qu'à une suivante, qui lui apprit que sa maîtresse étoit plus malade qu'elle n'avoit été. Sa poésie en fut émue, ou celle de son poëte à gages sollicitée; car je n'ai jamais bien su s'il se mêloit de rimer. Il fit faire un air sur Aminte, Philis ou Cloris malade, et chargé, outre ses armes offensives et défensives, d'une guitarre, que je veux croire avoir été la meilleure guitarre de la ville, il s'en alla impétueusement, ou faire pleurer sa maîtresse de pitié, ou faire abboyer les chiens de son quartier. Il y a apparence qu'il devoit faire l'un des deux, ou tous les deux ensemble, et cependant il ne fit ni l'un ni l'autre. A cinquante pas du bienheureux séjour de sa divinité, il en vit ouvrir la porte, et en sortir une femme qui avoit bien de l'air de son ange peu visible. Il ne put se figurer pourquoi une femme seule et à telle heure entroit si déterminément dans un grand bâtiment inhabité, que le feu avoit détruit depuis peu. Pour s'en éclaircir, il fit le tour de ces ruines qui avoient plusieurs entrées, afin de s'approcher plus commodément de la personne qu'il suivoit. Il se figuroit que ce pouvoit être sa maîtresse, qui avoit donné assignation à son rival en cet étrange lieu, ne l'osant pas faire chez elle, et ne voulant pas se fier à une tierce-personne d'une action qu'il lui importoit si fort d'être secrette; et si ce qu'il ne faisoit encore que soupçonner se trouvoit véritable, il n'étoit pas moins résolu qu'à faire perdre la vie à ce rival, et à se venger de Séraphine en l'accablant de reproches piquans. Il se coula donc avec le moins

de bruit qu'il put jusqu'en un lieu d'où il la vit (car c'étoit elle) assise à terre, se plaignant comme une personne qui va rendre l'ame, en un mot qui se délivroit avec une peine effroyable d'une petite créature, qu'elle avoit peut-être pris grand plaisir à faire. Elle ne se vit pas plutôt accouchée, que son courage lui donnant de la vigueur, elle s'en retourna comme elle étoit venue, sans se mettre davantage en peine de ce que deviendroit l'enfant qu'elle venoit de mettre au monde. Je vous laisse à juger de l'étonnement de Dom-Pédre. Il apprit alors le véritable sujet de la maladie de sa maîtresse; il s'effraya du péril qu'il avoit couru, et remercia dieu de l'en avoir garanti; et comme il étoit généreux, il ne voulut pas se venger de son infidelle aux dépens de l'honneur d'une maison illustre, ni dans son juste ressentiment laisser périr l'innocente créature qu'il voyoit à ses pieds, exposée au premier chien qui l'eût trouvée. Il l'enveloppa de son mouchoir faute d'autre chose, et avec la plus grande diligence qu'il put il s'en alla chez une sage-femme de sa connoissance, à qui il recommanda l'enfant qu'il lui mettoit entre les mains, et lui donna de l'argent pour acheter tout ce qui lui étoit nécessaire. La sage-femme bien payée s'acquitta bien de son devoir, et dès le jour suivant l'enfant eut une nourrice, fut baptisée, et nommée Laure, car c'étoit une fille.

Cependant Dom-Pédre alla voir une de ses parentes, en qui il avoit beaucoup de confiance; il lui dit qu'il avoit changé le dessein de se marier si jeune, en celui de voyager; la pria de vouloir prendre l'administration de tout son bien, et de recevoir chez elle une petite fille qu'il lui avoua être à lui, de n'épargner rien pour son éducation, et pour des raisons qu'elle sauroit un jour, de la mettre dès l'âge

de trois ans dans un couvent, et sur-tout de donner ordre qu'elle n'eût aucune connoissance des choses du monde. il donna à sa parente toutes les procurations nécessaires pour gouverner son bien, se fournit d'argent et de pierreries, s'assura d'un valet fidéle, et avant de sortir de Grenade écrivit une lettre à Séraphine. Elle la reçut dans le tems qu'elle faisoit savoir à ses parens que sa maladie ne retarderoit plus son mariage: mais la lettre de Dom-Pédre, qui lui fit sentir qu'il savoit de ses nouvelles, lui donna bien d'autres pensées. Elle n'en eut plus que pour dieu, et peu de tems après entra dans un couvent pour n'en sortir jamais, sans avoir été touchée des priéres et des larmes de ses parens, qui firent ce qu'ils purent pour la détourner d'une résolution, qu'ils trouvoient d'autant plus étrange qu'ils ne pouvoient en deviner le sujet. Laissons-les pleurer leur fille religieuse, qui de son côté pleure sa faute. Laissons croître et embellir sa petite fille Laure, et allons trouver Dom-Pédre sur le chemin de Séville, qui ne peut détourner sa pensée de l'avanture qui lui est arrivée, et qui est fort dégoûté du mariage, après avoir eu si grande envie d'en tâter. Toutes les femmes lui font peur, et sans considérer qu'il y en a de bonnes et de mauvaises aussi bien que des hommes, il conclut en lui-même qu'il s'en faut toujours défier, et plus encore des spirituelles que des sottes; croyant, avec bien d'autres, qu'une femme sait plus qu'elle ne doit, quand elle sait plus que le ménage de sa maison, et l'éducation de ses enfans. Persuadé de ces hérésies, il entra dans Séville, et alla descendre chez Dom-Juan, je ne sai comment, homme riche et de condition, qui étoit son parent et son ami, et qui ne voulut pas permettre qu'il allât loger autre part que chez lui. La béauté de Séville lui

donna envie d'y demeurer plus long-tems qu'il ne croyoit, et son cousin Dom-Juan, pour lui en rendre le séjour plus agréable, lui fit voir en peu de tems ce qui s'y trouve de plus considérable. Un jour qu'ils passoient à cheval par une des principales rues de la ville, ils virent dans une grande maison une jeune dame en habit de veuve, mais si belle et si galante, que Dom-Pédre en fut surpris, et fit rire Dom-Juan par les exclamations et les sermens qu'il fit de n'avoir jamais rien vu de si beau. Cet ange veuf remit en ses bonnes graces tout le beau sexe féminin, que Séraphine lui avoit rendu très-odieux. Il pria Dom-Juan de repasser dans la même rue, et lui avoua qu'il s'en étoit fallu peu qu'il ne fût blessé. Il ne s'en est rien fallu, lui répondit Dom-Juan, et je me trompe fort, ou vous l'êtes assez pour avoir besoin de remède. Hé bien, lui dit Dom-Pédre, je ne vous céle point que je m'estimerois fort heureux si je pouvois passer mes jours avec une si charmante personne. Par ce chemin-là, repliqua Dom-Juan, et allant aussi vîte que vous allez, vous pourrez bientôt arriver où vous espérez trouver tant de bonheur. Ce n'est pas, continua-t-il, qu'une telle entreprise soit sans difficulté. Elvire est de grande qualité et fort riche, sa beauté est telle que vous l'avez vue, sa vertu n'est pas moindre, et depuis deux ans qu'elle est veuve, les meilleurs partis de l'Andalousie ne lui ont point donné envie de ne l'être plus. Mais un homme comme vous peut réussir où les autres ont manqué. Elle est parente de ma femme, et je la vois quelquefois. Je lui proposerai votre dessein si vous voulez, et j'ai bonne espérance de ma négociation, puisque je la vois dans son balcon qui nous regarde, ce qui n'est pas une petite faveur pour une dame si retenue. Elle pouvoit

faire fermer ses jalousies et ses fenêtres, et rendre ainsi nos passades inutiles. En achevant ces paroles, les deux cavaliers firent chacun une révérence à l'Espagnole, qui ne leur coûta pas peu de peine à conduire à bonne fin. Sur-tout Dom-Pédre fit la sienne avec une telle contention de tout son corps, qu'il pensa se donner un tour de reins. La dame du balcon leur en fit une qui n'étoit pas mauvaise, sur laquelle Dom Pédre et son compagnon renchérirent de deux autres.

Et voyant le soleil du balcon éclipsé,
S'en allérent, l'un sain, et l'autre bien blessé.

Ha mon cousin, disoit Dom-Pédre à Dom-Juan, quelle apparence y a-t-il qu'un étranger puisse gagner un cœur qui s'est défendu de tout ce qu'il y a d'hommes de condition et de mérite dans Séville! Mais, continua-t-il, puisque le peu d'espoir que j'ai de lui plaire, est capable de me faire mourir, il vaut autant que je hasarde de mourir par ses refus et par ses mépris. Parlez lui donc, mon cher cousin, le plutôt que vous pourrez, et ne lui exagérez pas tant mon bien et ma condition, que la violente passion que j'ai de lui plaîre. Dom-Pédre ne pouvoit parler d'autre chose que de son amour, et Dom-Juan vit bien qu'il ne lui pouvoit faire plus de plaisir que de parler bientôt à Elvire. Il le fit donc, et avec succès. La belle veuve reçut si bien la proposition qu'il lui fit pour son ami, qu'elle lui avoua qu'il ne lui déplaisoit pas. Mais elle lui dit, qu'ayant fait vœu de laisser passer trois ans après la mort de son mari avant de songer à de secondes nôces, il n'y avoit rien au monde qui le lui pût faire rompre. Elle ajouta que pour tenir à la mémoire de son mari ce qu'elle lui

lui avoit promis, elle avoit eu jusqu'alors beaucoup de rigueurs pour tous ceux qui l'avoient recherchée; et que si Dom-Pèdre avoit assez de résolution pour la servir une année entiére, pendant laquelle ils pourroient se mieux connoître, elle lui donnoit sa parole de n'avoir jamais d'autre mari que lui. Dom Juan vint rendre compte à Dom-Pédre de sa négociation, et le rendit le plus satisfait et le plus amoureux de tous les hommes. Il ne s'effraya point de la longueur du tems qu'il avoit à attendre, et résolut de l'employer en toutes sortes de galanteries et de prouesses d'un amant bien rafiné. Il acheta des chevaux et un carrosse, fit sa maison et son train fort lestes, fit travailler les brodeurs et les tailleurs de Séville, et chanter les musiciens. Il voulut régaler Elvire, elle ne le voulut pas permettre. Ses servantes ne furent pas si difficiles, et reçurent ses présens d'aussi bon cœur qu'il les leur donna. En peu de tems il fut plus maître des domestiques d'Elvire, qu'Elvire même, que ses demoiselles faisoient paroître en son balcon, quand même elle n'en avoit pas envie, toutes les fois que Dom-Pédre chantoit dans la rue: en quoi on m'a dit qu'il étoit maître passé, et qu'il ne se servoit point des lévres ni de la langue pour faire les cadences, comme font beaucoup de beaux chanteurs. Il y avoit déjà six mois que Dom-Pédre galantisoit Elvire, sans avoir encore pu obtenir d'elle une conversation particuliére; ce qui augmentoit de jour en jour et l'estime et l'amour qu'il avoit pour elle. Enfin à force de priéres et de présens, une demoiselle plus hardie que les autres, ou plutôt plus intéressée, lui promit de l'introduire la nuit dans l'appartement de sa maîtresse, et de le mettre en lieu d'où il la verroit déshabiller avant de se mettre au lit, se promener

en chemise dans sa chambre pour prendre le frais, et chanter et jouer de la harpe, ce qu'elle faisoit admirablement bien. Dom-Pédre donna à la soubrette encore plus qu'il ne lui avoit promis ; et la nuit étant venue, le hardi Grenadin, suivant l'instruction de la demoiselle, entra dans la maison d'Elvire, et se coula jusqu'à son appartement, et là, d'un corridor qui étoit vis-à-vis de la porte de sa chambre, il la vit sur son estrade lisant dans un livre de priéres (je ne sai pas si c'étoit avec beaucoup d'attention) tandis que ses femmes la déshabilloient. Elle n'avoit plus qu'une légére jupe sur elle, et étoit prête à se mettre au lit, quand la demoiselle pensionnaire de Dom-Pédre, qui lui vouloit donner autant de sujet d'être satisfait d'elle qu'elle l'étoit de lui, pria sa maîtresse de chanter ; ses compagnes joignirent leurs priéres aux siennes, et Elvire s'en défendit long-tems, leur disant qu'elle étoit mélancolique, et leur assuroit même qu'elle en avoit sujet ; mais la demoiselle gagnée par Dom-Pédre, ayant mis une harpe entre les mains de sa maîtresse, Elvire eut assez de complaisance pour chanter avec tant d'agrément et tant de charmes, que Dom-Pédre eut bien de la peine à s'empêcher de se jetter à ses genoux pour y faire l'amant extasié. Elle ne chanta pas long-tems, et se mit au lit : ses femmes se retirérent dans leur chambre, et Dom-Pédre qui voulut en faire autant dans la rue, fut fort embarrassé de trouver la grande porte fermée. Il n'eut point d'autre parti à prendre, que d'attendre le jour qui devoit bientôt paroître. Il s'assit sur le bord d'un puits qui étoit dans un coin de la cour, fort inquiet de la peur d'être découvert, et de voir sa maîtresse s'offenser de sa hardiesse. Il n'y avoit pas long-tems qu'il faisoit là-dessus mille desseins,

et autant de souhaits inutiles, quand il ouït ouvrir une porte vers l'appartement d'Elvire ; il tourna la tête du côté où il croyoit entendre du bruit, et fut bien surpris de voir entrer dans la cour la belle veuve qu'il croyoit endormie. A la lumiére d'une bougie qu'elle portoit dans un petit chandelier d'argent, il vit que sa coëffure de nuit étoit fort ajustée; qu'elle avoit la gorge découverte, de fort belles perles autour du cou, et que sur sa chemise où il entroit plus de dentelle que de toile, elle n'avoit qu'une riche simarre. Elle portoit une grande soucoupe couverte de gelée, de confitures et de conserves, et dans cet équipage surprenant elle étoit si charmante, que Dom Pédre pensa préférer le plaisir de la regarder à toutes les disgraces que pouvoit attirer sur lui une témérité pareille à la sienne. Il se cacha pourtant derriére le puits, sans cesser d'observer sa maîtresse, se flattant quelquefois de la pensée que c'étoit lui qu'elle cherchoit. Elle prit le chemin de l'écurie, où Dom-Pédre la suivit de loin, et la vit entrer dans une petite chambre. Il se figura d'abord que sa maîtresse toute pieuse et toute charitable alloit voir quelque domestique malade, quoique sans faire tort à sa charité elle eût bien pu remettre ce soin-là à quelqu'une de ses femmes. Il se couvrit d'un cheval qui n'étoit pas éloigné de la porte de cette chambre, et de-là observant la chére veuve, il lui vit mettre sur une petite table le chandelier et la soucoupe, et tout ce qu'elle avoit apporté qui embarrassoit ses mains d'ivoire, et vit dans un petit lit, qui occupoit quasi toute la chambre, un négre malade, qui paroissoit avoir trente ans, mais si laid et si effroyable qu'il en eut horreur. A son visage décharné, et à sa poitrine haletante, il paroissoit fort malade et fort pressé de sa maladie. Dom-Pédre

admiroit la bonté sans exemple de la belle Elvire, qui relevoit la couverture du négre, et qui ayant refait son lit, s'assit dessus auprès du malade, et lui mit la main sur son front tout moite, peut-être des sueurs de la mort. Le Négre regardoit d'un œil farouche l'ange charitable qui venoit le consoler, et qui le regardoit avec des yeux pleins de larmes. Dom-Pédre ne savoit ce qu'il devoit penser d'une charité si ardente; et après l'avoir d'abord admirée, il commençoit à la trouver excessive; mais il n'avoit encore rien vu. La belle veuve rompit le silence, et pleurant comme si c'eût été pour la derniére fois, elle demanda au Négre comment il se portoit. Mon cher Antoine, lui dit-elle d'une voix entrecoupée par des sanglots, tu veux donc mourir et me faire mourir aussi? Tu ne me parles point, mon fils; prends courage, mon cœur, prends courage, si tu veux que je vive, et mange un peu de gelée pour l'amour de moi: Tu ne me regardes seulement pas, cruel, moi qui t'aime, moi qui t'adore; baise-moi, mon ange, baise-moi, et guéris-toi, si tu ne veux que je t'accompagne à la mort, après t'avoir tant aimé pendant ta vie. Elle disoit ces pitoyables paroles en joignant sa face angélique au diabolique visage du More, qu'elle mouilloit de ses larmes. Je m'imagine que qui auroit eu une pareille vision, eût cru voir un ange caresser un diable. Pour notre Dom-Pédre, il commençoit de trouver la belle Elvire aussi laide que son Négre, qui enfin jettant ses regards sur son amante importune, qu'il n'avoit encore daigné regarder, et de sa main décharnée éloignant son visage du sien, lui dit d'une voix cassée: Que me voulez-vous, madame, et que ne me laissez-vous mourir en repos? Ne vous suffit-il pas de m'avoir mis en l'état où je suis, et préten-

dez-vous qu'encore à l'heure de ma mort je donne le peu de vie qui me reste, à vos appétits déréglés? Mariez-vous, madame, mariez vous, et n'attendez plus rien de moi. Je ne veux plus vous voir, ni manger ce que vous me présentez; je ne veux plus que mourir, puisque je ne suis plus bon à autre chose. En achevant de parler, il s'enfonça dans le lit, sans que la malheureuse Elvire en tirât la moindre parole pour toutes les choses tendres qu'elle lui put dire, soit qu'il se mourût déjà, ou qu'il s'opiniâtrât à ne point parler à une personne qu'il croyoit la cause de sa mort. Elvire se fondoit en larmes; et désespérée du mauvais état où elle laissoit son cher Négre, et plus encore de sa dureté, elle reprit tout ce qu'elle avoit apporté, pour se retirer dans sa chambre d'un air si triste et si affligé, qu'elle perdit beaucoup à n'être pas alors regardée de son futur Biréne. Dom-Pédre cependant se cachoit dans le lieu le plus obscur de l'écurie, si étonné qu'il ne l'avoit pas été la moitié tant quand il fut témoin de l'heureux accouchement de Séraphine. Il vit repasser la fausse prude, s'affligeant comme une veuve aux funérailles d'un cher mari, et quelque tems après il ouït ouvrir la grande porte, et sortit dans la rue sans se soucier beaucoup d'être vu, n'estimant plus la réputation d'Elvire digne d'être ménagée. Il en usa pourtant en honnête homme, et ne révéla point à son ami ce qu'il avoit vu. Il passa le jour après devant la porte d'Elvire dans le tems que l'enterrement du More en sortoit: ses femmes lui dirent qu'elle étoit malade, et durant quatre ou cinq jours qu'il passa et repassa souvent devant ses fenêtres, elle n'y parut point à son ordinaire, tant la mort de l'Africain la rendoit inconsolable. Dom-Pédre avoit grande envie de savoir de ses nouvelles.

Un jour qu'il s'entretenoit avec Dom-Juan, une esclave d'Elvire lui apporta une lettre de la part de sa maîtresse ; il l'ouvrit avec impatience, et y lut ce que vous allez voir.

LETTRE.

Deux personnes qui s'aiment pour se marier, n'ont pas besoin d'un tiers pour se le dire. Vous voulez me persuader que je ne vous déplais pas, et moi je vous avoue que vous me plaisez assez pour vous accorder dès maintenant, ce que je ne vous avois promis que dans un an. Vous serez donc, quand il vous plaira, maître de ma personne et de mon bien, et je vous prie de croire que quoique je ne puisse regarder de trop près dans une affaire semblable, votre mérite et mon amour me la rendront aisée, et me feront passer sur toutes les difficultés qui s'y pourroient rencontrer.

ELVIRE.

Dom-Pédre lut deux ou trois fois la lettre, tant il avoit de peine à croire ce qu'il lisoit. Il songeoit qu'il avoit été deux fois en danger d'être aussi mal marié qu'homme qui fût en Espagne, et remercioit de tout son cœur le ciel qui l'en avoit tiré, en lui découvrant deux secrets de si grande importance. La résolution de se marier si vîte, que la mort du Négre avoit fait prendre à Elvire, fit prendre à Dom Pédre celle de s'en éloigner le plutôt qu'il pourroit. Il dit à Dom-Juan qu'il y alloit de sa vie et de son honneur d'être hors de Séville dans une heure, et qu'il ne vouloit avoir avec soi que le seul valet qu'il avoit amené de Grenade. Il le pria de vendre son carrosse et ses chevaux, et d'en payer ses valets, et le con-

jura de ne lui point demander le sujet d'un si subit changement, et d'un voyage si précipité, lui promettant de lui écrire à la premiére ville où il s'arrêteroit. Il écrivit à Elvire pendant qu'on lui alla louer deux mules, il donna sa lettre à l'esclave, et les mules étant venues il prit le chemin de Madrid, confirmé plus que jamais dans sa premiére opinion, de se défier de toutes les femmes d'esprit, et même d'en avoir horreur. Pendant qu'il va le train de sa mule, Elvire ouvre sa lettre, et y lit ce qui suit.

LETTRE.

Quelque violent amour que j'aye eu pour vous, j'ai toujours préféré le soin de conserver votre honneur au plaisir de vous posséder. Aussi avez-vous vu de quelle disgrace ont été accompagnées toutes mes galanteries. Je suis un peu scrupuleux de mon naturel, et je ferois conscience de vous obliger à m'épouser, n'étant veuve que depuis peu de jours. Vous devez davantage à la mémoire du pauvre Négre, et ne pouvez pas moins donner qu'un an à pleurer la perte d'une personne qui vous rendoit de si grands services; cependant nous aurons, vous et moi, le tems de songer à ce que nous avons à faire.

DOM-PEDRE.

Elvire pensa perdre l'esprit en lisant cette lettre, elle en fut malade de déplaisir, plus qu'elle n'avoit été de la perte de son amant de Guinée. Mais considérant que Dom-Pédre étoit hors de Tolède, et un homme qui avoit tout ce qu'il falloit pour lui plaîre, se présentant pour l'épouser, elle le prit au défaut d'un Négre. Ce n'est pas qu'elle ne pût

trouver des Négres à choisir ; mais elle avoit ouï dire qu'il y avoit Négres et Négres, et qu'ils ne sont pas tous si diables qu'ils sont noirs. Cependant Dom-Pédre piqua sa mule jusqu'à Madrid, où il descendit chez un oncle qui le reçut fort bien. Cet oncle étoit un cavalier fort riche, qui n'avoit qu'un fils unique accordé avec une cousine fille unique aussi, et qui n'ayant encore que dix ans attendoit dans un couvent qu'elle fût en âge de se marier avec son cousin. Ce cousin avoit nom Dom-Rodrigue, aimable autant qu'on peut l'être, et avec qui Dom-Pédre se lia d'une amitié qui alloit au-delà de celle que l'on a pour un parent que l'on aime beaucoup ; car ce ne sont pas toujours les parens que l'on aime le plus. Dom-Rodrigue paroissoit souvent rêveur, et d'une rêverie inquiéte. Dom-Pédre s'en étant apperçû, lui révéla ses avantures, pour l'obliger par cette confidence à lui faire part des siennes, et s'il y trouvoit une occasion de l'y pouvoir servir, pour lui témoigner qu'il étoit encore plus son ami que son parent. Il lui dit ensuite qu'il avoit remarqué combien il étoit inquiet et rêveur, et le pria de lui faire savoit le sujet qu'il en avoit, ou qu'il croiroit que son amitié ne répondoit pas à la sienne. Dom-Rodrigue ne souhaitoit rien davantage, espérant d'être soulagé de son inquiétude, quand il l'auroit communiquée. Il apprit donc à Dom-Pédre qu'il étoit passionnément amoureux d'une demoiselle de Madrid accordée à un cousin, qu'elle attendoit des Indes, et qu'elle n'avoit jamais vu, tout de même en quelque façon qu'il étoit accordé à une cousine dont il attendoit l'âge pour se marier avec elle, et qu'il ne connoissoit que fort peu. Cette conformité d'avantures, dit-il à Dom-Pédre, a beaucoup aidé à augmenter l'amour que nous avons l'un pour l'autre, quoiqu'elle

nous retienne tous deux dans notre devoir, toutes les fois que notre passion nous conseille de préférer notre satisfaction aux engagemens où nous ont mis les intérêts de nos familles. Jusqu'ici mon amour a fait auprès d'elle tout le progrès que je pourrois espérer, sans en avoir pourtant obtenu la récompense que je désire, qu'elle remet après l'arrivée de son mari, et lorsque ses nôces nous pourront mettre à couvert de toutes les mauvaises suites, que peut avoir une assignation qui doit être quelque chose de plus qu'une conversation particuliére. Je ne vous dirai rien de la beauté de Virginie, puisqu'on n'en sauroit trop dire, et que je vous en dirois tant que vous ne me croiriez pas. J'attends que vous l'ayez vue, et sa cousine Violante aussi qui demeure avec elle, pour vous faire avouer que l'Espagne n'a rien de plus beau que ces deux incomparables cousines; et quand vous aurez été en conversation avec elles, vous me direz si vous avez jamais vu des femmes plus spirituelles. C'est ce qui me fait avoir pitié de vous, lui dit alors Dom-Pédre. Et pourquoi, lui demanda Dom-Rodrigue? Parce qu'une femme d'esprit vous trompe tôt ou tard, répondit Dom-Pédre. Vous savez, ajoûta-t-il, par le récit que je vous ai fait de mes avantures, comment il m'en a pris; et je vous jure que si j'espérois trouver une femme aussi sotte qu'il y en a de spirituelles, je mettrois au jour pour elle tout ce que je sai de galanterie, et la préférerois à la sagesse même, si elle vouloit me choisir pour son galant. Vous ne parlez pas de bon cœur, repartit Dom-Rodrigue; car je n'ai jamais vu d'homme raisonnable qui ne s'ennuye cruellement, s'il est seulement un quart d'heure avec une idiote. Il ne seroit pas raisonnable que tandis que nos yeux, nos mains, et enfin tout notre corps trouvent à se divertir,

que notre ame seule, qui est la meilleure partie de nous-mêmes, eût à supporter une conversation pesante, comme l'est celle de toutes les personnes qui n'ont point d'esprit. Ne poussons point la dispute jusqu'où elle peut aller, lui dit Dom-Pédre, aussi bien il y a trop de choses à dire sur une telle matiére; songez seulement à me faire bientôt voir cette merveilleuse fille, et sa cousine aussi, afin que si elle ne me déplaît pas, j'aye de quoi m'amuser pendant que je serai dans Madrid. Je ne crois pas que vous y trouviez votre compte. Et pourquoi, repartit Dom-Pédre? Parce, reprit Dom-Rodrigue, que c'est la fille du monde la moins sotte. Je m'accommoderai au tems, reprit Dom-Pédre. Pour vous dire la vérité, ajoûta Dom-Rodrigue, je ne sai pas de quelle façon madame Virginie nous recevra; il y a plus de huit jours qu'elle a pour moi des rigueurs insupportables, qu'elle me renvoye toutes mes lettres sans les ouvrir, et enfin qu'elle me fait dire qu'elle ne me veut jamais voir, parce qu'elle me vit il y a quelque tems parler dans l'église à une jeune dame, avec laquelle elle me vit le même jour au cours, et c'est pour cela que vous m'avez vu si rêveur et si triste. Il n'importe, dit Dom-Pédre, allons les voir, et croyez-moi, vous vous raccommoderez plutôt en vous justifiant en sa présence, qu'avec toutes les belles lettres que vous pourriez écrire. Les deux cousins allérent visiter les deux cousines, et la belle Virginie permit à Dom-Rodrigue de se justifier, ce qu'il n'eut pas grande peine à faire. Dom-Pédre les trouva l'une et l'autre plus belles que toutes les femmes qu'il avoit jamais vues, sans en excepter ni l'imprudente Séraphine, ni Elvire la fausse prude. Violante, qui ce jour-là s'étoit avantageusement parée pour se faire peindre, donna dans la vue de Dom-Pédre, et si fort qu'il

en rompit d'abord le serment qu'il avoit fait de n'aimer qu'une sotte. De son côté il ne déplut pas à Violante, et il lui dit sur son portrait tant de douceurs, parmi lesquelles il s'en trouva de fort spirituelles, qu'elle fut persuadée de son esprit, et satisfaite de ses galanteries. Il faut que je fasse ici une petite digression, et que je dise à ceux qui ne le savent pas, que les grands prôneurs et les grands diseurs de douceurs et de complimens, sont de grands débiteurs de crême fouettée, et sont accusés et même convaincus de fausse éloquence par les hommes de bon sens, et qui ont l'esprit bien tourné. Si ce petit avis-là étoit bien considéré du public, il ne le trouveroit pas moins commode qu'une recette contre les mouches en été, et les mauvaises haleines toute l'année. Dom-Pédre, qui avoit solemnellement juré de ne se marier jamais qu'à une sotte, fit bien voir que les sermens que font les joueurs et les amoureux, ne les obligent à rien. Il fut si charmé de l'esprit de Violante aussi bien que de sa beauté, que n'en pouvant obtenir que de ces faveurs qui peuvent s'accorder sans préjudice de l'honneur, il résolut de l'épouser, si elle n'y avoit point de répugnance. Il lui donna souvent lieu de se déclarer là-dessus ; mais ou elle ne l'entendit pas, ou elle ne voulut pas l'entendre, soit qu'elle aimât sa liberté, soit qu'elle eût de l'aversion pour le mariage. Tout alloit assez bien entre ces quatre jeunes amans, à l'heure du berger près, qui ne se trouvoit ni par Dom-Rodrigue, ni par Dom-Pédre. Un jour qu'ils s'étoient faits beaux comme Castor et Pollux, qu'ils ne se promettoient pas moins que de se rendre ce jour-là maîtres de tous les dehors des places qu'ils attaqueroient, une servante de plus mauvais présage qu'un hibou, vint faire savoir aux deux cousins,

que le mari Indien de la belle Castillane étoit arrivé à Madrid, sans en donner avis de Séville, où il avoit débarqué ; que les deux belles cousines ne savoient que juger de ce qu'il les avoit ainsi voulu surprendre, et qu'elles les prioient de se munir de patience, jusqu'à ce que Virginie eût assez étudié son Indien pour savoir de quelle façon il falloit vivre avec lui ; et que non seulement ils ne les visitassent point, mais qu'ils s'abstinssent même de passer devant leurs fenêtres jusqu'à nouvel ordre. Leur embellissement de ce jour-là fut donc autant de bien perdu, et les deux jours suivans ils se négligérent comme des criminels. Ils apprirent du bruit de la ville, que l'Indien et Virginie avoient été mariés sans bruit ; qu'il étoit fort jaloux de son naturel, homme d'expérience pour avoir quarante ans passés, et qui avoit mis un tel ordre dans sa maison, et prenoit garde de si près aux actions de sa femme, que toute espérance étoit ôtée à ses galans, si elle en avoit, de la voir seulement à ses fenêtres. Le nouvel ordre qu'on leur avoit promis ne vint point, et ils se lassérent de l'attendre. Ils reprirent le chemin de la rue de leurs maîtresses, et firent leurs tours accoutumés devant leurs maisons, sans y voir entrer ni en sortir que des visages inconnus, et sans avoir jamais pu rencontrer le moindre valet ou servante de leur connoissance. Ils virent un jour le mari entrer dans sa maison accompagné de son frére, beau, de bonne mine, et si jeune qu'il étoit encore au collége. Leur mauvaise humeur s'en augmenta. Ils sortoient dès le matin, ils ne se retiroient que fort tard, et perdoient leur tems et leurs pas. Enfin un jour de fête ils virent sortir dès la pointe du jour une servante de Virginie qui alloit à la messe : ils l'arrêtérent à la porte de l'église, et

à force de présens Dom-Rodrigue la fit consentir à se charger du'n billet pour sa maîtresse. Voici ce qu'il lui écrivoit.

BILLET.

VOTRE oubli me désoblige plus que ma jalousie ne me tourmente, puisqu'elle est sans reméde, depuis que vous étes sujette à un mari. Vous n'étes pas pourtant encore tout à-fait délivrée de mes importunités, quoique vous m'ayez chassé de votre souvenir. Je vous demánde pour une derniere faveur, ou de m'apprendre si j'ai encore sujet d'espèrer, ou si je dois bientôt cesser de vivre.

Ils suivirent de loin la servante de Virginie. Elle rendit le billet, comme elle l'avoit promis; et leur ayant fait signe de s'approcher, elle laissa tomber de la fenêtre dans la rue la réponse que vous allez lire.

UN homme jaloux, marié depuis peu de tems, ne s'éloigne guére de sa femme, et ne se dispense pas si-tôt du soin de l'observer. On parle de faire bientôt sans moi un voyage à Valladolid, et alors je me justifierai et payerai mes dettes.

Ce billet, qu'ils baisérent cent fois à l'envi l'un de l'autre, les remplit d'espérance, et les fit subsister pendant quelques jours. Mais enfin ne recevant aucune nouvelle de leurs inhumaines, ils recommencérent d'aller et de revenir cent fois le jour devant leurs fenêtres, y passérent des nuits entiéres, et ne virent non plus sortir personne de leur maison,

que si elle eût été inhabitée. Un jour que ces amans désespérés étoient dans une église, ils y virent entrer la nouvelle mariée. Dom-Rodrigue s'alla mettre à genoux à côté d'elle à la barbe d'un vieux écuyer qui l'avoit amenée. Il se plaignit en peu de paroles : elle s'excusa de même, et enfin elle dit à Dom-Rodrigue que son mari n'alloit point à Valladolid, quoiqu'il parlât tous les jours d'y aller ; qu'elle mouroit d'impatience de se voir avec lui en particulier, et qu'elle ne savoit qu'un moyen de la satisfaire, qui dépendoit entiérement de Dom-Pédre. Mon mari, ajoûta-t-elle, dort d'un profond sommeil, et nous ne nous parlons point depuis quatre ou cinq jours pour une petite querelle que nous avons eue, qui n'est pas prête à finir. J'ai disposé ma cousine Violante à se mettre en ma place, mais elle est fort malade ; et comme il n'y a qu'elle et Dom-Pédre qui soient confidens de notre amour, et que je n'en voudrois pas davantage quand il y iroit de la vie, il faut qu'il nous serve au défaut d'elle, s'il vous aime assez pour cela, et qu'il couche auprès de mon mari endormi. Il paroît d'abord quelque chose de périlleux dans une telle entreprise ; mais à bien considérer que mon mari et moi sommes en froideur, comme je vous l'ai déjà dit, et qu'il ne s'éveille pas facilement, je ne doute point qu'elle réussisse comme je me le figure, et c'est-là tout ce que je puis faire pour vous. Ce bienheureux stratagême d'amour que Dom-Rodrigue souhaitoit d'apprendre avec tant de chaleur, le réfroidit beaucoup quand il l'eut appris : non seulement il douta si son cousin accepteroit le dangereux personnage qu'il avoit à jouer dans cette piéce hors des régles ; mais il douta aussi s'il devoit lui en faire la proposition. Sa maîtresse demeura ferme dans la sienne, et en se séparant de son galant mal

satisfait, lui protesta que la proposition qu'elle lui faisoit n'étant pas bien reçue ou exécutée de la maniére qu'elle le vouloit, il n'y avoit plus rien à espérer auprès d'elle, et même qu'elle lui permettoit de l'oublier, quoique dans un autre tems elle eût aussitôt consenti à sa mort. Le tems et le lieu ne permirent pas à Dom-Rodrigue de parler davantage avec sa dame, elle s'en retourna chez elle, et Dom-Rodrigue rejoignit son camarade, qui ne put tirer une parole de lui, tant il étoit fâché d'avoir à lui faire une priére si déraisonnable, ou d'avoir à vivre sans la jouissance d'un bien, que l'on estime toujours plus avant de le posséder, qu'après qu'on l'a possédé. Enfin s'étant enfermé dans une chambre, Dom-Rodrigue après s'en être défendu, fit la proposition extravagante à Dom-Pédre, en y apportant tous les tempéramens qui la pouvoient rendre recevable. Dom-Pédre crut d'abord qu'il se moquoit, mais son cousin lui protestant le contraire fort sérieusement, et lui en faisant des sermens, après lesquels il n'en devoit plus douter, il voulut tourner la chose en raillerie, et lui dit qu'il étoit fort obligé à sa maîtresse de lui avoir préparé une si bonne fortune avec une jolie demoiselle, et que c'étoit sans-doute un effet de la reconnoissance de Violante, qui n'étant pas en état de le récompenser des services qu'il lui avoit rendus, parce qu'elle étoit malade, et étant pressée de sa dette, s'en déchargeoit sur le mari de sa cousine, qui lui feroit passer une nuit agréablement. Il dit quantité de choses pareilles, et plaisanta long-tems tant bien que mal; mais Dom-Rodrigue n'étoit pas en état d'y prendre plaisir, et il parut si affligé à son cousin, qu'il lui fit pitié, et lui fit craindre les suites dangereuses que pouvoit avoir son désespoir. Dom-Pédre étoit fort hardi de

son naturel, grand avanturier, et homme à tout entreprendre pour une avanture extravagante; il aimoit tendrement Dom-Rodrigue; si bien que tout cela joint ensemble, le porta à vouloir bien tenir la place de la belle Virginie, au péril de tout ce que son mari jaloux pouvoit lui faire. Ayant donc pris sa résolution, il embrassa son cousin, et lui redonna la vie en lui apprenant ce qu'il vouloit hazarder pour lui faire posséder sa maîtresse. Vous ne me serez pas, ajoûta-t-il, si obligé que vous le pensez de ce que je ferai pour vous, je m'y porte comme à une action d'honneur, en laquelle je prétens en acquérir autant que si je m'étois signalé en bréche. On fit savoir à Virginie qu'on acceptoit le parti, elle donna l'heure pour le soir même, les deux cousins s'y trouvérent, furent introduits avec le moindre bruit que l'on put, et Dom-Pédre fut obligé par la belle dame à quitter tous ses habits devant elle, ne voulant pas que ses ordres fussent transgressés en la moindre partie. Dom-Pédre n'étant plus qu'en linge blanc, elle le conduisit elle-même à pas comptés, et avec toute la circonspection imaginable, jusqu'auprès du lit périlleux, et en ayant entr'ouvert les rideaux y fit entrer le hardi Dom-Pédre, qui peut-être se repentoit alors de l'être trop, et qui sans-doute ne se jetta pas au milieu du lit. Elle s'en retourna, ferma la porte de la chambre, ce qui déplut infiniment à Dom-Pédre, et alla retrouver Dom-Rodrigue, à qui je crois qu'elle paya en galante femme tout ce qu'elle lui devoit, ou du-moins ce qu'il en voulut prendre. Dom-Pédre cependant étoit dans un état bien différent de celui de son cousin, qui se jettoit sans-doute à corps perdu dans les bras d'une fort belle dame qui étoit couchée avec lui, tandis que ce trop charitable parent ne craignoit rien tant

que

que ceux d'un très-vilain homme, qui pour son grand malheur se trouvoit être un fort mauvais coucheur. Il considéra alors, mais trop tard, sa folle témérité, et comment il devoit faire avant de l'entreprendre. Il se blamâ, se dit à soi-même qu'il étoit un fou, et reconnut que l'offense qu'il faisoit à un mari, étoit de celles qui sont irrémissibles, quand lui-même il en auroit été le juge. Ces tristes réflexions furent troublées, et ses justes craintes augmentées par un grand vilain bras que lui jetta au cou le compagnon de sa couche, s'approchant de lui, et proférant quelques paroles mal articulées, comme on fait en rêvant, et comme s'il eût voulu embrasser sa femme. Dom-Pédre tout effrayé, prit le plus adroitement qu'il put ce bras qui l'accabloit plus qu'un fardeau bien pesant, et le détourna de dessus son cou, prenant bien garde de lui faire mal, et cela fait avec toute la précaution imaginable, il se rangea sur le bord du lit, le corps si en dehors, qu'il avoit bien de la peine à s'y tenir, maudissant sa vie, et ne se prenant qu'à soi-même de s'être mis dans un tel péril, pour servir la passion de deux amans qui n'étoient pas sages. A peine commençoit-il à respirer, que le mauvais coucheur lui porta ses jambes dans les siennes, et cette derniére action, aussi-bien que la premiére, le fit devenir pâle comme un mort. Enfin, l'un s'approchant toujours, l'autre s'en éloignant, le jour vint, dans le tems que le malheureux Dom-Pédre ne pouvoit plus tenir contre son homme, qu'on peut dire qui le poussoit à bout. Il se leva le plus doucement qu'il put, et alla pour ouvrir la porte, qu'il trouva fermée à clé, autre malheur plus rude que les précédens : comme il tâchoit envain de l'ouvrir, elle s'ouvrit tout d'un coup, et pensa lui casser le nez. Virginie entra brusquement dans la chambre,

et lui demanda assez haut où il alloit si vite. Dom-Pédre la conjura d'une voix basse de parler plus bas; lui demanda si elle avoit perdu l'esprit, de hazarder ainsi d'éveiller son mari, et la pria de le laisser sortir. Comment sortir, lui répondit tout haut la dame! Je veux que mon mari voye avec qui il a dormi cette nuit, afin qu'il connoisse ce que lui a produit sa jalousie, et ce que je suis capable de faire. Cela dit, hardie comme une lionne, elle prit par le bras Dom-Pédre, alors si troublé qu'il n'eut pas la force de se défaire de sa main, ouvrit les volets des fenêtres sans quitter prise, et le traînant jusqu'auprès du lit, en ouvrit les rideaux, disant tout haut: Voyez, monsieur le jaloux, avec qui vous avez couché. Dom-Pédre porta les yeux égarés dans le lit redoutable, et au lieu d'un vilain homme barbu, vit sa charmante Violante qui avoit couché auprès de lui, et non pas le jaloux mari de Virginie qui étoit allé à la campagne il y avoit plus de huit jours. Les deux belles cousines l'accablérent de railleries. Jamais homme d'esprit ne se défendit plus mal, et ne parut plus honteux. Violante qui étoit fort enjouée, et qui disoit les choses plaisamment, pensa faire étouffer de rire sa cousine, en lui exagérant les frayeurs qu'elle avoit faites à Dom-Pédre, toutes les fois que faisant semblant de rêver, elle s'étoit approchée de lui. Dom-Pédre fut long-tems à dérougir, et à se remettre de sa confusion. Enfin Virginie eut pitié de lui, et le laissa seul avec sa cousine, avec laquelle il avoit sans-doute des affaires importantes à démêler; car il fut enfermé avec elle jusqu'à midi. Depuis ce tems-là, tandis que le mari fut à la campagne, les deux cousins et les deux cousines se virent souvent ensemble, et profitérent de l'occasion. Le mari étant de retour, Rodrigue seul en fut moins heureux; car

pour Dom-Pédre, par l'entremise des servantes que ses présens avoient gagnées, il ne laissa pas pendant deux ou trois mois de passer la plupart des nuits avec Violante, qui étoit maîtresse de ses actions, et qui logeoit depuis le mariage de sa cousine dans un corps de logis séparé des autres, et qui avoit une porte dans une autre rue. Il en étoit si amoureux, qu'il souhaitoit ardemment de l'épouser; mais toutes les fois qu'il lui en faisoit quelques avances, elle en détournoit si adroitement le discours, qu'il ne pouvoit juger si c'étoit à dessein, ou pour n'être pas attentive à ce qu'il lui disoit. Enfin, comme il n'y a rien de stable dans ce bas-monde, Violante commença à tiédir dans sa passion, et peu à peu à se refroidir si fort, que Dom-Pédre ne put s'empêcher de s'en plaindre, et ne sçachant à quoi s'en prendre, de l'accuser d'infidélité, en lui reprochant qu'elle avoit quelqu'autre galant plus heureux que lui. Au-lieu de rétablir par-là ses affaires, il les ruina davantage, et se rendit si insupportable à Violante, que non-seulement elle ne le recevoit plus chez elle la nuit, mais ne pouvoit même le souffrir le jour. Il ne se découragea pas pour cela, il gagna à force de présens une demoiselle qui fut assez infidéle pour lui révéler que sa maîtresse étoit furieusement éprise du jeune beau-frére de sa cousine, qui ne faisoit que sortir du collége; que c'étoit un garçon fort aimable, et qui n'étoit pas moins amoureux de Violante, que Violante de lui. Pour achever sa perfidie, la méchante fille lui conseilla de feindre le malade, de le faire savoir à sa maîtresse, en se plaignant d'elle comme de la cause de son mal, ce qui seroit fort vraisemblable; et enfin de le feindre si bien, que sa maîtresse ne se tînt plus sur ses gardes, comme elle avoit toujours fait jusqu'alors depuis

qu'elle se sentoit coupable envers lui d'une infidélité. Dom-Pédre joua bien son jeu. Violante donna dans le panneau, et la perfide Soubrette n'eut pas plutôt introduit dans la chambre de sa maîtresse son nouvel Adonis, qu'elle alla ouvrir la porte au jaloux Dom-Pédre. Il entra furieux dans la chambre de Violante, et la surprit déjà couchée, et son Jouvenceau se déshabillant pour se mettre auprès d'elle. Il alla l'épée à la main droit à son rival, peut-être pour lui faire peur. Le jeune-homme ne perdit point le jugement, et tenant l'un de ses souliers, qu'il venoit de se tirer du pied, de la façon que l'on tient un pistolet de poche, il le porta aux yeux de Dom-Pédre de si bonne façon, que Dom-Pédre, qui ne s'attendoit pas à cela, et qui ne douta point qu'il ne lui tirât un coup de pistolet, fit le plongeon, se détournant à côté, ce qui donna le tems au jeune-homme de gagner la porte. Violante, qui vouloit rompre avec Dom-Pédre, se mit à rire, et lui reprocha qu'il avoit eu peur de mourir d'un coup de soulier. Il reçut si mal sa raillerie, qu'il la souffleta ; elle le prit à la barbe ; ils se harpérent, et enfin le rude Grenadin après l'avoir traitée si mal qu'elle n'eut plus recours qu'à ses cris, se sauva dans la rue, sur le point que Virginie, son mari, et tous ses valets équipés pour la guerre, entroient dans la chambre de Violante. Il alla conter à Dom-Rodrigue ce qui lui étoit arrivé, et sans perdre de tems, alla s'offrir au duc d'Ossone, qui partoit le jour d'après pour aller être vice roi de Naples. Dom-Pédre fut attendre au port où se faisoit l'embarquement, laissant son cher cousin fort affligé de son absence. Il demeura six ou sept ans à Naples, fort aimé du vice-roi, qui lui donnoit force pensions. Il recevoit aussi beaucoup d'argent d'Espagne, si bien qu'il n'y avoit personne

à Naples qui parût plus que lui ; ce qui le rendoit d'autant plus considérable en Italie , que la plupart des Espagnols y vont pour y faire leurs affaires , comme les François y vont pour y dépenser. Il fit un voyage en Sicile , et étant revenu en Italie , demeura deux ou trois ans à Rome , fit autant de séjour à Venise , visita toutes les villes qu'il crut le mériter , et enfin ayant été quatorze ou quinze ans hors d'Espagne , toujours amoureux , ou , si vous voulez , débauché, toujours grand avanturier , et toujours se confirmant dans son opinion , qu'on ne pouvoit être sûrement marié avec une femme d'esprit , il lui prit envie de mettre fin à toutes ses courses, et de revoir Grenade , et tous ses amis qu'il avoit laissés. Ce qui contribua le plus à le faire sortir d'Italie , ce fut l'argent qui lui manqua par la faute de ses correspondances , ou du moins il lui en en resta en si petite quantité, qu'à peine en eut-il assez pour gagner Barcelone. Il y vendit le peu qu'il avoit de hardes, dont il acheta une mule , et ne réservant que le meilleur de ses habits , il prit le chemin de sa chére patrie , sans même être suivi de valet , celui qu'il avoit amené d'Espagne étant mort vraisemblablement du mal de Naples , et son petit fonds n'allant pas jusqu'à en pouvoir défrayer un autre. Il partit de Barcelone à la pointe du jour , pour se garantir du chaud et des mouches du mois d'août , et se trouva à neuf heures du matin à quatre ou cinq lieues de Barcelone, Il passa par le milieu d'un gros bourg , où un duc Catalan passoit une partie de l'été dans un fort beau château , qui étoit sur le chemin. Ce duc étoit fort vieux , et s'étoit marié à une jeune personne fort enjouée, qui n'avoit pas plus de vingt ans : ce jour-là il étoit allé à la chasse, et n'en devoit revenir que le jour d'après. La jeune

duchesse, d'un balcon qui regardoit sur le grand chemin, vit passer notre Grenadin. Sa bonne mine lui donna envie de le voir de plus près; outre qu'elle étoit curieuse de son naturel, et ne laissoit guére passer d'étrangers par son bourg sans les faire venir devant elle. Quoique notre Grenadin eût envie d'aller dîner plus loin, il ne put pas refuser de suivre un page qui le vint prier de la part de la duchesse de la venir trouver. Elle étoit belle comme un ange. Le Grenadin ne haïssoit pas les femmes faites comme elle, quand même elles n'auroient pas été duchesses. Il étoit parfaitement bien fait, la duchesse prenoit plaisir à voir des hommes de sa tournure, pour se dédommager un peu du tems qu'elle passoit mal avec son mari, qui pour son grand malheur la trouvoit si belle, et se plaîsoit si fort dans son enjouement, qu'il croyoit ne pas la voir encore assez, quoiqu'il ne la quittât guére. Dom-Pédre qui avoit l'esprit et le discernement fort bon, divertit beaucoup la duchesse du récit de ses voyages, et crut remarquer d'abord qu'elle étoit fort portée à se bien divertir. Elle s'informa particuliérement de la galanterie de Naples, er voulut savoir si les femmes y avoient beaucoup de liberté, si les galans d'Italie l'étoient autant que les Espagnols. Enfin Dom-Pédre se confirma par les questions qu'elle lui fit, que si elle ne se jettoit pas à corps perdu dans la galanterie, ce n'étoit pas manque de bonne volonté. Elle le fit dîner avec elle, au grand plaisir de l'un et de l'autre. Le Grenadin pensoit prendre congé d'elle après dîner; elle ne le voulut pas permettre, et lui dit que puisque monsieur le duc ne reviendroit pas ce jour-là, elle vouloit qu'il fût son hôte, et ajouta obligeamment que les personnes de son mérite étant fort rares en Catalogne, il ne s'en falloit séparer

que le plus tard que l'on pouvoit, quand on avoit le bonheur d'en jouir. Elle le fit entrer dans un grand cabinet fort frais, enrichi de tableaux, de porcelaines et de choses rares, et qui ne manquoit pas d'une riche estrade, de magnifiques carreaux, et de lit de repos couvert de matelas de satin. Là le Grenadin lui conta ses avantures de Grenade, de Séville, et de Madrid, et aussi celles de l'Italie, qui ne sont pas venues à ma connoissance. La duchesse les écouta avidement, et il lui dit même qu'il avoit enfin résolu de se marier, s'il trouvoit une femme assez idiote pour ne lui faire point craindre tous les mauvais tours que les femmes spirituelles peuvent faire à leurs maris. J'ai du bien, continua-t-il, plus que médiocrement; et quand la femme que j'épouserai n'en auroit point, pourvu qu'elle ait été bien élevée et qu'elle ne soit pas laide, je n'hésiterai point à l'épouser, quoiqu'à vous dire la vérité, j'en aimasse encore mieux une laide qui fût fort sotte, qu'une belle qui ne le fût pas. Je vous vois dans une grande erreur, lui dit alors la duchesse. Et qu'entendez-vous par bien élevée? ajouta-t-elle. J'entends honnête femme, répondit le Grenadin. Et comment une sotte sera-t elle honnête femme, repartit la belle dame, si elle ne sait pas ce que c'est que l'honnêteté, et n'est pas même capable de l'apprendre? comment une sotte vous pourra-t-elle aimer, n'étant pas capable de vous connoître? Elle manquera à son devoir sans savoir ce qu'elle fait, au lieu qu'une femme d'esprit, quand même elle se défieroit de sa vertu, saura éviter les occasions où elle sera en danger de la perdre. Ils contestérent encore long-tems sur le même sujet, le Grenadin soutenant qu'une femme ne doit savoir qu'aimer son mari, lui être fidelle, et avoir soin de son

ménage et de ses enfans ; et la duchesse lui voulant persuader qu'une sotte n'en étoit pas capable, et quand même elle seroit belle, qu'elle pourroit enfin déplaire. Ils se donnérent beaucoup de preuves de leur bon esprit, et la bonne opinion qu'ils avoient l'un de l'autre, se tourna bientôt en bienveillance, et même en quelque chose de plus. Le Grenadin n'étoit pas seulement différent du duc, d'âge, d'esprit et de corps ; il étoit un des hommes du monde le mieux fait, et s'il paroissoit tel à la duchesse, il la trouvoit la plus belle femme qu'il eût jamais vue. Il étoit hardi comme un lion, et ne se trouvoit jamais seul avec une femme qu'il ne lui présentât son service. Si on l'agréoit, il faisoit de son mieux ; si l'on s'en offensoit, il se jettoit à genoux, et s'appellant le premier Ixion téméraire, il demandoit pardon si spirituellement, et avec tant d'hypocrisie, qu'on lui pardonnoit son offense, ou qu'on trouvoit bon qu'il offensât encore. Je n'eusse jamais cru, dit-il à la charmante duchesse, pouvoir trouver une personne qui me dissuadât d'une opinion, dont tant d'expériences m'avoient persuadé ; mais elle ne m'avoit jamais été combattue par une personne extraordinaire comme vous, dont l'ame seule, sans se servir de sa beauté, qui n'a point de pareille au monde, peut s'acquérir l'empire qu'elle voudra sur tous ceux qui ont assez d'esprit pour reconnoître que vous en avez seule plus que toutes les autres femmes ensemble. Vous m'avez guéri d'une erreur, ajouta-t-il, mais vous me laissez malade d'un mal qui est d'autant plus dangereux, et difficile à guérir, que je suis ravi de l'avoir, et que je contente en le souffrant la plus noble ambition dont un homme puisse être capable. Je ne sai combien d'autres hyperboles il employa contre la vertu de la duchesse, ni même

s'il ne hasarda point un grand nombre d'impertinences pathétiques, car cette matiére les inspire terriblement. Je n'ai pas su aussi de quelle façon la duchesse reçut une déclaration d'amour qu'il lui fit en bonne forme, si elle l'agréa avec des paroles accommodées au sujet, ou si ne répondant rien elle vérifia le proverbe : *Qui ne dit mot consent.* Mais on a su en France d'une de ses suivantes, qui y est morte des écrouelles, que la porte du cabinet se ferma sur les deux heures, qu'ils furent ensemble jusqu'à l'heure du soupé; et sans que cette suivante, qui, ce me semble, étoit Andalusienne, me l'ait dit, je sai fort bien que l'occasion fait le larron. La nuit vint, déesse favorable aux amours furtifs : mais Dom-Pédre et la duchesse en furent importunés, car par bienséance, et pour ne pas donner à deviner aux valets, qui devinent d'ordinaire au delà de la vérité, dont ils sont naturellement ennemis, ils demandérent des lumiéres, qui furent presque offusquées par deux beaux yeux que le ciel avoit donnés à la duchesse, et qu'elle avoit alors étincellans comme une étoile. Son teint qui avoit doublé la dose de son incarnat naturel, parut plus éclatant que le soleil d'un beau jour à Dom-Pédre, dont le visage avoit aussi son peu de violet, tirant sur le rouge. Ils marchandoient à se regarder avec assurance, quand on vint dire à la duchesse que monsieur le duc étoit dans la cour. Tout ce qu'elle put faire à cette surprise, ce fut d'enfermer l'étonné Grenadin dans une grande armoire dorée, où elle serroit ses eaux de senteurs ; et en ayant pris la clé de se jetter sur un lit. Le duc, qui étoit un homme de soixante ans pour le moins, entra dans le cabinet de sa femme, qu'il trouva fraîche comme une rose. Il lui dit qu'une lettre qu'il avoit reçue du vice-roi,

l'avoit obligé de revenir plutôt qu'il ne pensoit. Il avoit grand faim, se fit apporter dans le même cabinet ce qu'il y avoit de prêt; et la duchesse qui ne vouloit pas lui tenir compagnie à manger, tandis que son Grenadin trembloit peut-être, prit une chaise auprès de la table. Elle étoit fort enjouée, et d'un enjouement qui rajeunissoit son vieux mari, tant il y prenoit de plaisir. Elle faisoit d'ordinaire avec lui des gageures extravagantes, et le plus souvent lorsqu'elle avoit envie d'avoir de l'argent, que le bon homme prenoit plaisir de perdre, étant éperduement charmé d'une si aimable femme. Elle ne lui parut jamais plus admirable; elle lui fit cent contes agréables, dont le bon duc pensa s'étrangler à force de rire; car mangeant de bon appétit, et riant de bon courage, il s'engoua deux ou trois fois; mais graces aux dieux, ce ne fut rien. Enfin la duchesse, qui étoit d'une humeur à tirer du plaisir de tout, voulut se divertir aux dépens de son galant renfermé. Elle dit au duc qu'il lui sembloit qu'il y avoit long-tems qu'ils n'avoient gagé l'un contre l'autre, et qu'elle eût été bien aise de gager avec lui cent pistoles, dont elle avoit affaire, sur le premier sujet de parier qui se présenteroit. Le duc dit qu'il étoit tout prêt, et qu'elle n'avoit qu'à en proposer quelqu'un. La duchesse lui fit plusieurs propositions de pari qu'elle savoit bien qu'il n'accepteroit pas; et enfin elle lui demanda s'il vouloit gager de pouvoir deviner toutes les choses d'une maison qui se faisoient de fer. Le duc la prit au mot, quoiqu'il trouvât le sujet de parier fort extravagant, et s'étant fait donner de l'encre et du papier, aussi-tôt qu'on eût desservi et que son aumônier eût rendu graces, car il étoit de bon exemple, il écrivit toutes les ferrailles dont il put s'aviser; mais le

bonheur de la duchesse fut tel, qu'il oublia des clés. Elle lui fit relire plusieurs fois ce qu'il avoit écrit, et lui ayant demandé s'il en étoit satisfait et s'il n'avoit rien à ajouter, elle lia le papier et lui dit qu'elle l'examineroit à loisir, et cependant qu'elle vouloit lui apprendre une avanture qui étoit une des plus plaisantes dont il eût ouï parler. J'étois, continua-t-elle, un peu après votre départ pour la chasse, aux fenêtres du château qui ont vue sur le grand chemin, quand j'ai vu passer sur une mule un homme qui avoit fort bonne mine, et qui pressoit fort sa monture. J'ai eu la curiosité de savoir où il alloit si vîte, et lui ai envoyé un page qui l'a fait venir devant moi. Je vous avoue que je n'ai jamais vu un homme si bien fait, et plus capable de faire rompre son vœu de chasteté à une prude. Je lui demandai d'où il venoit, et qui il étoit; il me l'apprit d'une maniére si galante et si spirituelle, qu'il me donna envie de jouir davantage de sa conversation. Je l'engageai donc à passer le reste du jour dans le château, et à me conter toutes ses avantures, qui ne pouvoient avoir été que très-divertissantes. Il s'en acquitta comme je l'avois espéré, et je vous avoue que jamais récit ne m'a plus diverti; et je veux, ajouta-t-elle, qu'il vous divertisse vous-même. Alors elle conta au duc tout ce qui étoit arrivé à Dom-Pédre dans Grenade, Séville et Madrid, dont le bon homme, qui étoit goguenard autant qu'un duc le peut être, faisoit des éclats de rire qui entraînoient avec eux, et ceux de la duchesse, et ceux des principaux domestiques du duc, avec qui il vivoit fort familiérement. Elle lui apprit ensuite ce qui étoit arrivé à notre Grenadin en Italie; ce qui étoit aussi fort plaisant, à ce que j'ai oui dire. mais je ne l'ai jamais pu

savoir. Je sai seulement que le duc en rioit si fort; que Dom-Pédre même en rioit dans son armoire. Elle lui apprit la mauvaise opinion qu'il avoit des femmes d'esprit, les raisons dont il la soutenoit, et celles dont elle l'avoit combattue. Enfin, après s'être bien divertie à faire rire son mari, et toute l'assistance et Dom-Pédre aussi, qui jusqu'alors avoit eu sa part du divertissement, elle dit à son mari, que le gentilhomme Grenadin après le récit de ses avantures avoit osé la cajoller, et l'avoit fait avec tant d'adresse, que sans qu'elle pût trouver mauvais qu'un inconnu osât porter la galanterie jusqu'à elle, il lui avoit tellement plû, qu'il n'avoit pas eu grand'peine à s'en appercevoir. Enfin, que vous dirai-je davantage, continua la duchesse? un homme comme celui-là peut tout entreprendre sans témérité. Nous avons passé l'un et l'autre la plus grande partie du jour ensemble avec satisfaction, et nous serions encore ensemble, mais vous êtes venu lorsque je ne vous attendois pas. Je ne vous le céle point, votre retour m'a affligée et surprise tout ensemble. Mon aimable étranger a paru encore plus étonné que moi, je l'ai fait entrer avec précipitation dans le cabinet de mes eaux de senteurs, où il m'entend, s'il n'est mort de peur; mais sachant le pouvoir que j'ai sur votre esprit, et de mon naturel n'étant pas capable de rien dissimuler dans les choses mêmes où ma trop grande franchise me peut nuire, j'ai voulu vous divertir aux dépens de ce pauvre gentilhomme, que je tirerai de son cachot aussi-tôt que vous serez dans votre appartement, et le laisserai retourner à Grenade, où il dit qu'il va chercher une sotte, qui le soit assez pour mériter d'être sa femme. La duchesse donna tant de vraisemblance à son récit véritable, que la belle humeur du duc peu à peu

devint sérieuse. Il pâlit, eut peur que sa femme eût dit vrai, et ne put s'empêcher de lui demander les clés du petit cabinet où elle disoit que le Grenadin étoit enfermé. Elle changea de discours, et augmenta son soupçon et sa crainte : il lui demanda encore une fois les clés du cabinet, elle les lui refusa : il les voulut avoir, et se leva de son siége presque en colére. Tout beau, tout beau, monsieur, lui dit alors la duchesse, avant de demander des clés en colére, lisez tranquillement le mémoire que vous venez d'écrire, vous y avez oublié ces clés, vous ne pouvez nier qu'elles ne soient de fer, et que vous ne me deviez les cent pistoles de la gageure ; faites-les-moi payer comme votre parole vous y oblige, et sachez que je ne vous ai fait ce beau conte, que pour vous faire remarquer que vous avez perdu, et pour vous divertir, afin que vous ayez moins de regret à vos cent pistoles. Une autre fois ne soyez pas si crédule que de recevoir pour vraie une histoire inventée. Il n'est pas vraisemblable que tant d'avantures extraordinaires soient arrivées à un homme seul, et il l'est encore moins que j'eusse fait ce conte s'il eût été véritable. Elle parloit avec une indifférence si assurée, que le duc crut que le conte étoit inventé, encore plus facilement qu'il ne l'avoit cru véritable. Il en rit comme un fou, il admira l'esprit merveilleux de sa femme, et le fit admirer à ses gens, qui étoient peut-être aussi fous que leur maître. Voyez, je vous prie, s'écrioit-il en faisant de grandes exclamations et de plus grands éclats de rire, voyez par quels détours elle m'a appris que j'avois perdu. La duchesse s'étouffoit de rire, ses femmes la secondoient, Dom-Pédre en mouroit d'envie dans son cabinet ; et enfin le duc après avoir commandé à son

argentier de donner cent pistoles à sa femme, la quitta pour s'en aller dans son appartement, lui répétant souvent, tantôt qu'elle étoit un vrai démon, et tantôt qu'elle avoit de l'esprit comme un démon. Les domestiques du duc redisoient la même chose après leur maître, tellement que pendant le tems que le duc mit à se retirer dans son appartement, on n'entendit autre chose dans l'escalier que des voix différentes, qui disoient: madame a l'esprit d'un démon, ma femme est un vrai démon. Cependant l'argentier du duc compta les cent pistoles à la duchesse, et se retira. La duchesse fit fermer sa chambre; et ayant tiré de sa cachette Dom-Pédre, qui ne s'étoit pas encore trop bien remis de la peur qu'il avoit eue, elle essaya de lui faire avouer qu'une femme d'esprit peut se tirer à son honneur d'un mauvais pas, dont la seule pensée peut faire mourir de peur une sotte. Elle voulut lui faire manger quelque chose de ce que ses femmes venoient de servir devant elle. Il la pria de l'en dispenser, et de le laisser sortir le plutôt qu'il se pourroit. Elle lui donna les cent pistoles qu'elle avoit gagnées, une chaîne d'or et son portrait, qui en valoient pour le moins autant, et le pria de se souvenir d'elle et de lui faire savoir de ses nouvelles. L'ayant ensuite embrassé avec tendresse, elle le remit entre les mains de ses femmes, qui le firent sortir secrettement, lui et sa mule, par une porte de derriére. Il ne jugea pas à propos de coucher au même lieu, mais de faire encore deux lieues jusqu'à un bourg, où il avoit dessein de dîner le jour de devant, quand la duchesse le retint. Tout ce qui lui étoit arrivé avec la belle duchesse Catalane, lui revenoit sans-cesse dans l'esprit. Il ne pouvoit assez admirer, ce lui sembloit, la promptitude dont elle l'avoit aimé

d'abord sans le connoître, la témérité qu'elle avoit eue à faire au duc un conte si délicat et qui n'étoit que trop vrai, et enfin son adresse à l'appliquer à sa gageure. Il admira aussi la bonté du duc, il en eut pitié, et se fortifia encore plus qu'il n'avoit fait dans l'opinion qu'une femme d'esprit étoit d'une dangereuse garde, et ne douta point que si la duchesse ne se fût trop fiée en son bon esprit, elle n'eût pas si-tôt exécuté ce qu'elle avoit eu envie de faire, et n'eût pas eu la hardiesse de le déclarer à son mari même. Il se promit bien de ne se mettre jamais dans le péril d'être mal marié, ou en ne prenant jamais de femme, ou en la prenant si sotte, qu'elle ne sût pas discerner l'amour de l'aversion. En faisant ces réflexions il arriva à Madrid, où il trouva son cousin Dom-Rodrigue, héritier de son pére, et marié avec sa cousine. Il apprit de lui que Violante étoit mariée, et que la belle Virginie étoit allée aux Indes avec son mari. De Madrid il arriva à Grenade, il descendit chez sa tante, qui lui fit mille caresses, et qui lui apprit que Seraphine vivoit comme une Sainte, et que son serviteur étoit mort de déplaisir de ne lui avoir pu persuader de quitter la religion pour l'épouser. Le jour d'après il alla avec sa tante voir la jeune Laure, fille de Séraphine. Elle avoit été mise dans un couvent dès l'âge de quatre ans, et en pouvoit avoir alors seize ou dix-sept. Il la trouva belle comme tous les anges ensemble, et sotte comme toutes les religieuses qui sont venues au monde sans esprit, et en ont été tirées dès l'enfance pour être enfermées dans un couvent. Il la considéra, et fût charmé de sa beauté. Il la fit parler, et admira son innocence. Il ne douta point qu'il n'eût trouvé ce qu'il cherchoit; et ce qui lui faisoit encore trouver Laure plus à son gré, c'est

qu'il avoit été fort amoureux de Séraphine, et qu'il voyoit que sa fille lui ressembloit beaucoup, quoiqu'incomparablement plus belle. Il apprit à sa tante qu'elle n'étoit pas sa fille, et le dessein qu'il avoit de l'épouser : elle l'approuva, le fit savoir à Laure, qui ne s'en réjouit ni ne s'en attrista. Dom-Pédre fit meubler sa maison, chercha des valets les plus sots qu'il put trouver, tâcha de trouver des servantes aussi sottes que Laure, et il eut bien de la peine. Il donna à sa maîtresse les plus riches habits et les plus belles hardes qui se purent trouver dans Grenade. Toutes les personnes de condition de la ville furent aux nôces, et furent autant satisfaites de la beauté de Laure, qu'elles le furent peu de son esprit. La nôce finit de bonne heure, et les nouveaux mariés demeurérent seuls. Dom-Pédre fit coucher ses valets, et ayant fait retirer les servantes de sa femme après qu'elles l'eurent déshabillée, s'enferma avec elle dans sa chambre, et là-Dom-Pédre, par un rafinement de prudence qui étoit la plus grande folie du monde, exécute le plus capricieux dessein que pouvoit jamais faire un homme qui avoit passé toute sa vie pour un homme d'esprit. Plus sot encore que sa femme, il voulut voir jusqu'où pouvoit aller sa simplicité. Il se mit dans une chaise, fit tenir sa femme debout, et lui dit ces paroles, ou d'autres encore plus impertinentes. Vous êtes ma femme, dont j'espére que j'aurai sujet de louer dieu, tant que nous vivrons ensemble. Mettez-vous bien dans l'esprit ce que je m'en vais vous dire, et l'observez exactement tant que vous vivrez, et de peur d'offenser dieu, et de peur de me déplaîre. A toutes ces paroles dorées l'innocente Laure faisoit de grandes révérences à propos ou non, et regardoit son mari entre deux yeux aussi timidement qu'un écolier nouveau fait un pédant inpérieux.

Savez-

Savez-vous, continua Dom-Pédre, la vie que doivent mener les personnes mariées ? Je ne le sai pas, lui répondit Laure, faisant une révérence plus basse que toutes les autres ; mais apprenez-la moi et je la retiendrai comme *Ave Maria*, et puis autre révérence. Dom-Pédre étoit l'homme le plus satisfait du monde, de trouver encore plus de simplicité en sa femme qu'il n'en eût osé espérer. Il tira d'une armoire une paire d'armes fort riches et fort légeres, qui lui avoient autrefois servi dans une magnifique réception que la ville avoit faite au roi d'Espagne : il en arma son idiote, il lui couvrit la tête d'un petit morion doré couvert de plumes, lui ceignit une épée, et lui ayant mis une lance à la main, lui dit que la vie des femmes mariées qui vouloient être estimées vertueuses, étoit de veiller leurs maris pendant leur sommeil, armées de toutes piéces comme elle étoit. Elle ne lui répondoit qu'avec ses révérences ordinaires, qui ne finirent que lorsqu'il lui fit faire deux ou trois tours de chambre ; ce qu'elle fit par hazard de si bon air, sa beauté naturelle et son habit de Pallas y contribuant beaucoup, que le trop fin Grenadin en demeura charmé. Il se coucha, et Laure demeura en faction jusqu'à cinq heures du matin. Le plus prudent et avisé de tous les maris du monde, ou du moins se croyant tel, se leva, s'habilla, désarma sa femme, l'aida à se déshabiller, et l'ayant fait coucher dans le lit qu'il venoit de quitter, la baisa plusieurs fois ; et pleurant de joie d'avoir trouvé à son avis ce qu'il cherchoit, il lui ordonna de dormir bien tard, et ayant recommandé à ses servantes de ne la point réveiller, il s'en alla à la messe et à ses affaires ; car j'avois oublié de vous dire qu'il avoit acheté une charge dans Grenade, qui est comme celle de nos maires ou prévôts des marchands

perpétuels. La premiére nuit des nôces se passa donc de la maniére que je viens de vous dire, et le mari fut assez sot pour n'employer pas mieux la seconde. Le ciel l'en punit; il arriva une affaire pour laquelle il fallut nécessairement qu'il prît la poste le jour même, et qu'il allât à la cour. Il n'eut le tems que de changer d'habit, et de dire adieu à sa femme, lui ordonnant sous peine d'offenser dieu et de lui déplaire, d'observer exactement en son absence la vie des personnes mariées. Ceux qui ont des affaires à la cour ne peuvent savoir quand elles seront terminées. Dom Pédre ne pensoit être que cinq ou six jours, il y fut cinq ou six mois. Cependant l'imbécille Laure ne manquoit pas de passer les nuits armée de toutes piéces, et de passer les jours à des ouvrages qu'elle avoit appris à faire dans la religion. Un gentilhomme de Cordoue vint en ce tems-là poursuivre un procès à Grenade. Il n'étoit pas sot et étoit bien fait. Il vit souvent Laure en son balcon, la trouva fort belle, passa et repassa souvent devant ses fenêtres à la mode d'Espagne, et Laure le laissa passer et repasser, sans savoir ce que cela vouloit dire, et sans même avoir envie de le savoir. Une bourgeoise, femme de médiocre condition, qui demeuroit vis-à-vis de la maison de Dom-Pédre, charitable de son naturel, et prenant grande part aux peines de son prochain, s'apperçut bientôt et de l'amour de l'étranger, et du peu de progrès qu'il faisoit auprès de sa belle voisine. Elle étoit femme d'intrigue, et sa principale profession étoit d'être conciliatrice des volontés, possédant éminemment toutes les conditions requises à celles qui veulent s'en acquitter, comme d'être perruquiére, revendeuse, distilatrice, d'avoir quantité de secrets pour l'embellissement du corps-humain, et sur-tout elle étoit

un peu soupçonnée d'être sorciére. Elle saluoit si exactement le gentilhomme de Cordoue toutes les fois qu'il passoit devant les fenêtres de Laure, qu'il crut que ce n'étoit pas sans dessein. Il l'acosta tout d'un tems, fit connoissance et amitié avec elle; il lui découvrit son amour, et lui promit de faire pour le moins sa fortune, si elle le servoit auprès de sa voisine. La vieille damnée ne perdit point de tems, se fit introduire par les sottes servantes auprès de leur sotte maîtresse, sous prétexte de lui faire voir des hardes à vendre; la loua de sa beauté, la plaignit d'être si-tôt séparée de son mari, et aussi-tôt qu'elle se vit seule avec elle, lui parla du beau gentilhomme qui passoit si souvent devant ses fenêtres. Elle lui dit qu'il l'aimoit plus que sa vie, et qu'il avoit une forte passion de la servir, si elle le trouvoit bon. En-vérité je lui en suis fort obligée, lui répondit l'innocente Laure, et j'aurois son service pour agréable, mais la maison est pleine de valets, et jusqu'à tant que quelqu'un d'eux s'en aille, je n'oserois le recevoir en l'absence de mon mari. Je lui en écrirai si ce gentilhomme le souhaite, et je ne doute point que je n'en obtienne tout ce que je lui demanderai. Il n'en falloit pas tant à la rusée entremetteuse, pour lui faire reconnoître que Laure étoit la simplicité même. Elle lui fit donc entendre le mieux qu'elle put de quelle façon ce gentilhomme la vouloit servir; lui dit qu'il étoit aussi riche que son mari, et si elle en vouloit voir des preuves, qu'elle lui apporteroit de sa part des pierreries de grand prix, et des hardes aussi riches qu'elle les pourroit souhaiter. Ha! madame, lui dit Laure, j'ai tant de ce que vous dites, que je ne sai où les mettre. Puisque cela est, répondit l'ambassadrice de Satan, et que vous ne vous souciez pas qu'il vous

régale, souffrez au-moins qu'il vous visite. Qu'il le fasse, à la bonne heure, dit Laure, personne ne l'en empêche. Voilà qui est fort bien, répondit la vieille, mais il seroit encore mieux que vos valets et vos servantes n'en sussent rien. Il est fort aisé, répondit Laure, car mes femmes ne couchent point dans ma chambre, et je me mets au lit sans leur aide et fort tard. Prenez cette clé qui ouvre toutes les serrures de la maison, et sur les onze heures du soir il pourra entrer par la porte du jardin où donne un petit escalier qui conduit à ma chambre. La vieille lui prit les mains, et les lui baisa cent fois, lui disant qu'elle alloit redonner la vie à ce pauvre gentilhomme qu'elle avoit laissé demi-mort. Et pourquoi, s'écria Laure toute effrayée ? C'est vous qui l'avez tué, lui dit alors la fausse vieille. Laure devint pâle comme si on l'eût convaincue d'un meurtre, et alloit protester de son innocence, si la méchante femme, qui ne jugea pas à propos d'éprouver davantage son ignorance, ne se fût séparée d'elle, lui jettant les bras au coup, et l'assurant que le malade n'en mourroit pas. Vous pouvez bien penser qu'elle savoit trop bien son métier, pour oublier cette merveilleuse clé qui ouvroit toutes les portes. Quelqu'un dira sur cette clé et pensera avoir bien critiqué, en disant qu'elle étoit enchantée, et que cela sent la fable ; mais qu'il sache de la part de son très-humble serviteur, que les maîtres en Espagne ont de pareilles clés, qu'ils appellent maîtresses, et qu'une autre fois il ne reprenne pas ce qu'il ignore. Toutefois qu'il reprenne à tort et à travers tout ce qui ne tombera pas sous son sens de très-petite étendue, puissé-je être aussi impertinent que lui, si je m'en mets plus en peine. Reprenons notre vieille. Elle alla trouver son impatient amoureux, et lui rendit compte de ce qu'elle

avoit avancé, elle souriant d'un souris d'enfer, et lui sautant de joie : il la récompensa en homme libéral, et attendit la nuit avec impatience. La nuit vint, il entra dans le jardin, et monta le plus doucement qu'il put jusqu'à la chambre de Laure, dans le tems que la stupide se promenoit à grands pas dans sa chambre armée de toutes piéces et la lance à la main, suivant les salutaires instructions de son extravagant mari. Il n'y avoit qu'une lumiére dans un endroit éloigné de la chambre, et la porte en étoit ouverte, sans-doute pour recevoir le galant de Cordoue : mais lui qui entrevit une personne armée, ne douta point qu'on ne voulût l'attraper. Sa peur alors domina sur son amour, tout violent qu'il étoit, et il s'enfuit plus vîte qu'il n'étoit venu, s'imaginant qu'il ne pouvoit assez tôt gagner la rue. Il alla chez sa médiatrice, et lui apprit le péril qu'il avoit couru. Elle alla toute scandalisée trouver Laure, qui lui demanda d'abord pourquoi le gentilhomme n'étoit pas venu, et s'il étoit malade. Il n'est point malade, dit la vieille, et n'a pas manqué d'y venir, mais il a trouvé un homme armé dans votre chambre. Laure fit un long éclat de rire, et ensuite deux ou trois de pareille étendue, à quoi la vieille ne comprenoit rien. Enfin, quand la grande envie qu'elle avoit de rire se fut assez satisfaite, et lui laissa la liberté de parler, elle dit à la vieille qu'il falloit bien que ce gentilhomme n'eût jamais été marié, et que c'étoit elle qui se promenoit dans sa chambre, toute armée. La vieille ne comprenoit rien à ce que lui disoit Laure, et la crut longtems tout-à-fait folle ; mais à force de questions et de réponses, elle apprit ce qu'elle n'eût jamais pu croire, tant de la simplicité d'une fille de quinze ans, qui devoit tout savoir à cet âge-là, que de

l'extravagante précaution dont son mari se servoit pour s'assurer de l'honneur de sa femme. Elle voulut laisser Laure dans son erreur, et au-lieu de se montrer surprise de la nouveauté de la chose autant qu'elle l'étoit, elle se mit à rire avec Laure de la frayeur qu'avoit eu le galant. La partie fut remise à la nuit suivante. La vieille rassura le galant, et admira avec lui la sottise du mari et de la femme. La nuit vint, il entra dans le jardin, monta le petit escalier, et trouva encore sa dame armée qui s'acquittoit de son devoir. Il l'embrassa toute armée de fer qu'elle étoit, et elle le reçut comme si elle l'eût vu toute sa vie. Enfin il lui demanda ce qu'elle vouloit faire de ces armes. Elle lui répondit en riant, qu'elle ne pouvoit les quitter ni passer la nuit dans un autre équipage, et lui apprit, puisqu'il ne le savoit pas, que c'étoit faire un gros péché que d'y manquer. Le madré Cordouan eut toutes les peines du monde à la désabuser et à lui persuader qu'elle étoit trompée, et que la vie des personnes mariées étoit toute autre chose. Enfin il la fit condescendre à se désarmer, et à vouloir bien apprendre une autre façon d'exercer le mariage, plus commode et plus plaisante que celle que lui faisoit pratiquer son mari, que Laure lui avoua être fort fatigante. Il ne fut pas paresseux à la désarmer, il aida aussi à la déshabiller, ne trouvant pas qu'elle le fît assez vite; et s'étant déshabillé avec précipitation, se coucha auprès d'elle, où il lui fit avouer qu'il n'y avoit rien de si différent que ses préceptes de mariage et ceux de son mari, et il apprit tout ce qu'il en savoit à Laure, qui ne se lassa point d'apprendre tant que son mari fut à la cour. Enfin, elle en reçut une lettre, qui lui apprit qu'il la revenoit trouver, et que ses affaires de la cour étoient

faites ; et celles du Cordouan l'étant aussi dans Grenade, le drolle s'en retourna à Cordoue sans prendre congé de Laure ; et je crois que ce fut aussi sans la regretter, rien n'étant si fragile que l'amour que l'on a pour une sotte. Laure n'y trouva point à redire, et reçut son mari avec autant de joie et avec aussi peu de ressentiment de la perte de son galant, que si elle ne l'eût jamais vu. Dom-Pédre et sa femme soupérent ensemble avec grande satisfaction de part et d'autre. L'heure de se coucher arriva. Dom-Pédre se mit au lit selon sa coutume, et fut bien étonné de voir sa femme en chemise, qui se vint coucher auprès de lui. Il lui demanda tout troublé, pourquoi elle n'étoit pas armée ? Ha ! vraiment, lui dit-elle, je sai bien une autre façon de passer la nuit avec son mari, que m'a enseignée un autre mari que vous. Vous avez eu un autre mari, lui repliqua Dom-Pédre ? Ouï, lui dit-elle, si beau et si bien fait, que vous serez ravi de le voir : je ne sai pourtant quand nous le verrons ; car depuis la derniére lettre que vous m'avez écrite, il ne m'est pas venu ſvoir. Dom-Pédre, dissimulant son déplaisir, lui demanda qui il étoit : elle ne l'en put pas instruire davantage, et proposa à Dom-Pédre de lui apprendre ce que l'autre mari lui avoit appris. Le malheureux feignit d'être malade, et peut-être l'étoit-il, tout au moins de l'esprit. Il tourna le dos à sa femme, et se représentant qu'il avoit choisi une femme idiote, qui non seulement l'avoit offensé en son honneur, mais encore qui ne croyoit pas s'en devoir cacher, il se ressouvint des bons avis de la duchesse, détesta son erreur, et reconnut, mais trop tard, qu'une honnête femme sait garder les loix de l'honneur, et si par fragilité elle y manque, qu'elle sait cacher sa faute. Enfin

il se consola d'un malheur sans remède, il se feignit longtems indisposé, pour voir si les leçons de son lieutenant n'auroient fait autre chose qu'apprendre à sa femme ce qu'il eût mieux fait de lui apprendre lui-même. Il vécut encore quelques années avec elle, eut toujours l'œil sur ses actions, et avant de mourir il lui laissa tout son bien, à condition qu'elle se feroit religieuse dans le couvent où étoit Séraphine, qui apprit de lui que Laure étoit sa fille. Il écrivit à Madrid à son cousin Dom-Rodrigue toute son histoire, et lui avoua combien il s'étoit trompé à suivre une opinion aussi fausse que la sienne. Il mourut. Laure n'en fut ni affligée ni réjouie, elle entra dans le couvent où étoit sa mére, qui prenant connoissance du grand bien que Dom-Pédre avoit laissé à sa fille, en fonda un couvent. L'histoire de Dom-Pédre fut divulguée après sa mort, et fit connoître à ceux qui en doutoient, que sans le bon-sens la vertu ne peut être parfaite, qu'une spirituelle peut être honnête femme d'elle-même, et qu'une sotte ne peut l'être sans le secours d'autrui, et sans être bien conduite.

LES HYPOCRITES.

CE fut dans le tems que la plus agréable saison de l'année habille la campagne de ses livrées, qu'une femme arriva dans Toléde, ville d'Espagne la plus ancienne et la plus renommée. Cette femme étoit belle, jeune, artificieuse, et si ennemie de la vérité, qu'il se passoit des années entiéres sans que cette vertu parût une fois seulement dans sa bouche ; et ce qui est de plus merveilleux, c'est qu'elle ne s'en trouva jamais mal, au moins ne s'en plaignit-elle jamais. Aussi mentoit-elle quasi toujours avec succès ; et il n'y a rien de plus vrai qu'une bourde de sa façon a quelquefois mérité l'approbation des plus sévéres ennemis du mensonge. Elle en pouvoit fournir les poëtes et les astrologues les plus achalandés ; enfin cette grace naturelle fut telle, que jointe à la beauté de son visage elle lui acquit en peu de tems des pistoles à proportion de ses attraits. Ses yeux étoient noirs, vifs, doux, bien fendus, braves de la derniére bravoure quoique grands fanfarons, convaincus de quatre ou cinq meurtres, soupçonnés de plus de cinquante qui n'étoient pas encore bien vérifiés ; et pour les misérables qu'ils avoient blessés, le nombre ne s'en pouvoit compter ni même s'imaginer. Jamais on ne s'habilla mieux qu'elle ; la moindre épingle attachée de sa main, avoit un agrément particulier. Elle ne prit jamais avis de personne sur sa coëffure, et son seul miroir étoit tout à la fois son conseil d'état, de guerre et de finance. O la dangereuse femme à voir ! puisqu'on ne pouvoit s'empêcher de l'aimer, et qu'on ne pouvoit l'aimer longtems et être longtems à son aise. Cette dame faite de la façon que je viens de vous la dépeindre, entra dans Toléde au commencement de la nuit,

et dans le tems que tous les cavaliers de la ville faisoient une mascarade aux nôces d'un seigneur étranger qui se marioit avec une demoiselle de l'une des meilleures maisons du pays. Les fenêtres étoient éclairées de flambeaux, et encore plus des beaux yeux des dames, et le grand nombre de lumiéres avoit rendu aux rues le jour que la nuit leur avoit ôté. Les dames de moindre condition couvertes de leurs mantes, ne découvroient à ceux qui les regardoient que ce qu'elles avoient de plus digne d'être regardé. Plusieurs braves, ou plutôt batteurs de pavé étoient sur leurs voies : j'entens parler de ces fainéans, dont les grandes villes sont pleines, qui ne se soucient pas que leurs bonnes fortunes soient vraies, pourvu qu'elles soient crues telles, ou du-moins mises en doute ; qui n'attaquent jamais qu'en troupe, et toujours avec insolence ; et qui en vertu de leur bonne mine, et d'une estocade qui use leurs chausses, croyent avoir jurisdiction sur les vies d'autrui, et faire mourir toutes les femmes d'amour, et les hommes de peur. O que les diseurs de douceurs eurent ce jour-là de quoi s'exercer, et que l'on y fit de basses équivoques ! Un jeune-homme entr'autres, qui d'écolier s'étoit depuis peu fait page, se surpassa soi-même à dire des sottises devant notre Héroïne, et jamais ne fut plus satisfait de sa personne. Il l'avoit vue descendre de son carosse de louage, et en avoit été ébloui ; et ne voulant pas s'en tenir-là il l'avoit suivie jusqu'à la porte du logis où elle avoit loué une chambre, et de-là par tout où l'envie de voir quelque chose la porta. Enfin l'étrangere s'étant arrêtée en un lieu qui lui parut commode pour voir les masques à son aise, le Page éloquent paré ce jour-là de linge blanc, et plus propre qu'à l'ordinaire, eut bientôt lié conversation avec elle, qui en avoit bien vu d'autres. Elle étoit

la femme du monde qui engageoit avec plus d'adresse et de malice un jeune sot à hazarder beaucoup d'impertinences. Jugez donc, si trouvant en ce page un téméraire parleur, elle ne lui fit pas dire au-delà de ce qu'il savoit. Elle l'enivra de louanges, et en fit après tout ce qu'elle voulut. Elle sut de lui qu'il servoit un vieux cavalier d'Andalousie, oncle de celui qui se marioit, et pour qui toute la ville étoit en réjouissance : qu'il étoit un des plus riches hommes de sa condition, et qu'il n'avoit point d'autre héritier que ce neveu, qu'il aimoit beaucoup, quoiqu'il fût un des plus perdus jeunes hommes d'Espagne, amoureux de toutes les femmes qu'il voyoit, et qui outre les courtisanes et les femmes dont il avoit gagné les bonnes graces par sa galanterie ou par ses présens, s'étoit souvent porté à des violences de satyre avec des filles de toutes sortes de conditions. Il ajoûta que ses folies avoient beaucoup coûté à son vieil oncle, et que c'étoit ce qui l'avoit le plus porté à marier son neveu, pour voir si changeant de condition il ne changeroit point de mœurs. Tandis que le page lui révéloit tous les secrets et toutes les affaires de son maître, elle lui pervertissoit l'esprit, se récriant sur les moindres choses qu'il disoit, faisant remarquer à ceux de sa compagnie combien et avec quelle grace il disoit d'agréables choses ; et enfin, n'oubliant rien de ce qu'il falloit pour achever de gâter un jeune homme, qui n'avoit déjà que trop bonne opinion de soi-même. Les louanges et les applaudissemens que donne une belle bouche sont bien à craindre. Le pauvre page n'eut pas plutôt appris à Héléne qu'il étoit de Valladolid, qu'elle se mit à parler avantageusement de cette ville et de ses habitans, et après s'être emportée en les louant jusqu'à l'hyperbole, elle dit au pauvre page, que de tous ceux

qu'elle avoit connu de ce pays-là, elle n'en avoit point vu de si bien fait et de si accompli que lui. Ce fut-là le dernier coup de lime qui l'acheva. Cependant il fallut se retirer. Elle invita elle-même l'insensé de la ramener chez elle, et il ne faut pas demander si elle ne lui donna pas la main plutôt qu'à un autre. Il sentoit des tressaillemens de joie, qui lui faisoient faire de tems en tems des actions de fou, et il concluoit en lui-même qu'il ne falloit jamais désespérer de sa bonne fortune, quelque misérable que l'on fût. Héléne étant arrivée dans sa chambre, lui fit donner le meilleur siége. Il étoit si étourdi de son bonheur, que s'étant voulu asseoir avant d'être en mesure, il avoit donné du cul en terre, répandu son manteau, son chapeau, et ses gants par la place, et s'étoit quasi percé le corps de son poignard, qui étoit sorti du fourreau lorsqu'il tomba. Héléne l'alla relever, faisant la furieuse comme une tigresse à qui on a enlevé ses petits; elle ramassa son poignard, et lui dit qu'elle ne pouvoit souffrir qu'il le portât le reste du jour, après le péril qu'il lui avoit fait courir. Le page rassembla tout le débris de son naufrage, et fit plusieurs mauvais complimens accommodés au sujet. Cependant Héléne faisoit semblant de ne pouvoir se remettre de la frayeur qu'elle avoit eue, et se mit à admirer la beauté du poignard. Le page lui dit qu'il venoit de chez son vieux maître, qui l'avoit autrefois donné à son neveu avec l'épée et la garniture assortie, et qu'il l'avoit choisie ce jour-là entre plusieurs autres, qui étoient dans la garderobe de son maître, pour se parer dans ce jour de fête public. Héléne fit espérer au page qu'elle pourroit bien aller déguisée voir de quelle façon les personnes de condition se marioient à Toléde. Le page lui dit que la cérémonie

ne s'en feroit qu'à minuit, et lui offrit la collation dans la chambre du maître-d'hôtel, qui étoit son ami : il pesta ensuite contre son malheur, de ce qu'il étoit obligé de quitter la plus agréable compagnie du monde, pour s'aller ennuyer avec son vieux maître, que ses incommodités de vieillard retenoient au lit ; il ajoûta qu'à cause de ses goutes il ne seroit point aux nôces qui se faisoiênt dans une maison de la ville, fort éloignée de la sienne, qui étoit l'hôtel du comte Fuensalide. Il étudioit ensuite quelque joli compliment de sortie, quand on frappa rudement à la porte. Héléne en parut troublée, et pria le page d'entrer dans un petit cabinet, où elle l'enferma pour plus long-tems qu'il ne pensoit : celui qui frappoit si rudement à la porte, étoit un brave à fausses enseignes, galant d'Héléne, et que par bienséance elle faisoit passer pour son frére. Il étoit complice de ses méchantes actions, et l'ordinaire instrument de ses menus plaisirs. D'abord elle lui fit part du page enfermé, et du dessein qu'elle venoit de former sur les pistoles de son vieux maître, dont l'éxécution demandoit autant de diligence que d'adresse. En un moment les mules, quoique déjà bien fatiguées, furent remises au carosse qui les avoit amenés de madrid, et Héléne et sa compagnie, qui étoit composée du redouté Montufar, d'une vieille nommée Mendez, vénérable pour son chapelet et son harnois de prude, et d'un petit laquais, s'embarqua dans ce vaisseau délabré, qui les porta dans la rue des *chrétiens modernes*, dont la foi est encore plus récente que les habits qu'ils vendent. Les masques couroient encore les rues, et il arriva que le marié masqué comme les autres, rencontra le carosse d'Héléne, et vit cette dangereuse étrangére, qui lui sembla Vénus en portiére,

ou le soleil courant les rues : il en fut si charmé, que pour peu de chose il eût abandonné ses nôces, pour se jetter à corps perdu dans la conquête de cette charmante inconnue ; mais pour-lors la prudence lui fit étouffer un désir emporté, qui ne faisoit encore que de naître. Il suivit sa troupe de masques, et le carosse de louage continua son chemin à la friperie, où en moins de rien et sans marchander Hèléne s'habilla de deuil depuis les pieds jusqu'à la tête, fit habiller de la même parure la vieille Mendez, Montufar, et son petit laquais, et remontant en carosse fit toucher le cocher à l'hôtel du comte de Fuensalide. Le petit laquais y entra, s'informa de l'appartement du marquis de Villefagnan, et alla lui demander audience pour une dame étrangére des montagnes de Léon, qui avoit à lui parler pour une affaire de conséquence. Le bonhomme fut surpris de la visite d'une telle dame, et à telle heure. Il se composa sur son lit le mieux qu'il put, rajusta son colet fourbi, et se fit mettre sous le dos deux carreaux de plus qu'il n'en avoit, pour recevoir une si importante visite avec plus de bienséance. Il se tenoit en cet état, la vue attachée sur la porte de sa chambre, lorsqu'il y vit entrer, non sans grande admiration de ses yeux, et non moindre altération de son cœur, le funeste Montufar, autant couvert de deuil lui seul qu'un convoi entier, suivi de deux femmes de même parure, dont la plus jeune, qu'il tenoit par la main et qui se cachoit une partie du visage avec son voile, paroissoit la plus triste et la plus considérable. Un laquais lui portoit une queue si longue, si ample, et où il entroit tant d'étoffe, que lorsqu'elle fut épanouïe, tout le plancher de la chambre en fut couvert. Dès la porte ils saluérent le vieillard malade

de trois profondes révérences, sans y compter celle du petit laquais, qui ne fit à la sienne rien qui vaille. Au milieu de la chambre autres trois révérences toutes d'un même tems, et autres trois avant de prendre des siéges, qui leur furent approchés par un jeune page, camarade de celui qu'Héléne tenoit enfermé dans sa chambre; mais ces trois derniéres révérences furent telles, qu'elles firent presque oublier les premiéres. La partie courtoise de l'ame du vieillard en fut toute émue; les dames s'assirent, et Montufar et le petit laquais se retirérent tête nue auprès de la porte. Cependant le vieillard se tuoit de leur faire des complimens, et s'affligeoit de leur deuil avant d'en savoir la cause, qu'il les pria de lui apprendre, comme aussi le sujet qui lui faisoit avoir l'honneur de les voir à une heure si indue pour des personnes de leur condition. Héléne, qui ne savoit que trop la force d'émouvoir et de persuader qu'ont deux beaux yeux qui pleurent, fit débonder les siens en un torrent de larmes, et sa bouche en des soupirs et des sanglots interrompus, d'un ton qu'elle haussoit et baissoit selon qu'elle jugeoit à propos, faisant paroître de tems en tems la beauté de sa main qui essuyoit ses larmes, et découvrant quelquefois son visage pour faire voir qu'il étoit aussi affligé que beau. Le vieillard attendoit avec impatience qu'elle parlât, et commençoit de l'espérer, car le fleuve de larmes débordé s'étoit déjà séché sur la campagne de lys et de roses qu'il avoit inondée, quand la vieille Mendez, qui jugea à propos de reprendre le chant lugubre où l'autre l'avoit laissé, commença à pleurer et à sanglotter avec tant de force, que ce fut malheur et honte pour Hélene de ne s'être pas assez affligée. La vieille ne s'en tint pas-là: pour avoir sur Héléne l'avantage

d'avoir bien fait, elle crut qu'une poignée ou deux de cheveux ne feroient pas un petit effet sur l'auditoire. Aussi-tôt dit, aussi tôt fait. Elle fit un grand dégat à sa tête : mais la vérité est qu'il n'y alloit rien du sien, et qu'il n'y avoit pas un seul cheveu qui fût de son crû. Héléne et Mendez s'affligeoient ainsi à l'envi, quand Montufar et le laquais, au signal concerté entre eux, se firent entendre auprès de la porte, soupirans et pleurans, à ne porter point envie aux pleureuses d'auprès du lit, que ce nouveau chœur de musique lugubre remit en humeur de s'affliger. Le vieillard se désespéroit de voir tant pleurer, et de ne pouvoir apprendre pourquoi. Il pleuroit aussi selon ses forces, sanglottoit autant que pas un de la compagnie, et conjuroit par toutes les puissances du ciel, les dames affligées de modérer un peu leur affliction, et de lui en apprendre le sujet, leur protestant que sa vie seroit la moindre chose qu'il voudroit hazarder pour elles, et regrettant leur jeunesse passée, pour témoigner par des effets la sincérité de ses desseins. Elles se radoucirent à ces paroles, leurs visages se déridérent, et elles crurent avoir assez pleuré pour pouvoir ne pleurer plus sans se faire tort ; outre qu'elles étoient grandes ménagéres du tems, et qu'elles savoient bien qu'elles n'en avoient point à perdre. La vieille donc levant sa mante de dessus sa tête, afin que son vénérable visage lui donnât tout le crédit dont elle avoit besoin, déclama de cette sorte. Dieu par sa toute-puissance garde de mal monsieur le marquis de Villefagnan, et lui donne toute la santé qui lui est nécessaire, quoiqu'à dire la vérité, ce que nous venons lui apprendre ne soit guére propre à lui donner de la joie, qui est la fleur de la santé ; mais notre malheur est tel, qu'il faut que nous le

communiquions

communiquions aux autres. Le marquis de Villefagnan se frappa alors la cuisse du plat de sa main, et tirant un grand soupir de sa poitrine : Plaîse à dieu que je me trompe, s'écria-t-il ! voici quelque nouvelle jeunesse, ou plutôt quelque folie de mon neveu. Achevez, madame, achevez, et pardonnez-moi si je vous ai interrompue. La vieille se remit à pleurer au-lieu de répondre, et Héléne prit la parole : puisque vous savez par expérience, dit-elle, que votre neveu est esclave de ses passions, et que vous avez eu souvent à faire cesser le bruit de ses violences, vous ne ferez pas difficulté de croire celle qu'il m'a faite. Quand vous l'envoyâtes à Léon le printems passé, il me vit dans une église, et me dit d'abord des choses telles que si elles eussent été vraies, nous n'avions l'un et l'autre qu'à demeurer, de peur de la justice, dans cette église, moi comme son assassine, et lui comme un homme mort et prêt à mettre en terre. Il me dit cent fois que mes yeux l'avoient tué, et n'oublia pas la moindre flaterie de celles dont les amans se servent pour abuser de la simplicité d'une fille. Il me suivit jusqu'en mon logis, passa à cheval devant mes fenêtres, tous les jours et toutes les nuits y fit entendre des musiques. Enfin, voyant que toutes ses promesses amoureuses ne lui servoient de rien, il gagna par des présens une esclave Négre, à qui ma mére avoit promis sa liberté, et par son conseil me surprit dans un jardin que nous avions dans le fauxbourg de la ville. Je n'avois avec moi que l'esclave infidéle ; il étoit accompagné d'un homme aussi méchant que lui, et il avoit donné de l'argent au jardinier pour le faire aller à l'autre bout de la ville, sous prétexte d'une affaire importante. Que vous dirai-je davantage ? il me mit son poignard à la gorge ;

et voyant que ma vie m'étoit moins chére que mon honneur, à l'aide du complice de son crime il me prit par force, ce qu'il n'eût jamais obtenu par ses cajolleries. L'esclave fit la furieuse, et pour mieux cacher sa perfidie, se fit légérement blesser à une main, et ensuite fit l'évanouïe. Le jardinier revint, votre neveu épouvanté de son crime même, se sauva par-dessus la muraille du jardin avec tant de précipitation, qu'il laissa tomber son poignard que je ramassai. Cet insolent jeune-homme n'avoit pourtant alors rien à craindre ; car n'étant pas en état de le faire arrêter, j'eusse eu assez de force sur mon esprit pour faire bonne mine et pour dissimuler l'effroyable malheur qui venoit de m'arriver. Je fis ce que je pus pour ne paroître pas plus triste qu'à l'ordinaire. La méchante esclave disparut à quelque tems de-là. Je perdis ma mére, et puis dire que j'aurois tout perdu avec elle, si ma tante que vous voyez, n'avoit eu la bonté de me recevoir chez elle, où elle ne met aucune différence entre ses deux aimables filles et moi. C'est en sa maison que j'ai appris que votre neveu étoit si éloigné de réparer le tort qu'il m'avoit fait, qu'il étoit prêt à se marier en cette ville. Je suis venue en la plus grande diligence que j'ai pu, afin qu'avant de sortir de votre chambre, vous me donniez en argent ou en pierreries deux mille écus pour me rendre religieuse ; car après ce que je sais par expérience du naturel de ce cavalier, je ne pourrois jamais me résoudre à l'épouser, quand lui et tous les siens voudroient me le persuader par toutes sortes d'offres et de priéres. Je sai bien qu'il se marie cette nuit, mais je vais m'y opposer, et faire un éclat qui lui nuira toute sa vie, si vous n'y donnez l'ordre que je viens de vous proposer. Et pour faire voir,

ajoûta-t-elle, qu'il n'y a rien de plus vrai que ce que je vous dis de la violence que m'a fait votre neveu, voilà le poignard qu'il me mit à la gorge, et plût à dieu qu'il eût fait plus que m'en menacer ! Elle recommença de pleurer en achevant son discours. Mendez prit un ton plus haut qu'elle, et le chœur de musique d'auprès de la porte, dont le petit laquais faisoit le dessus, et Montufar la basse, ne se fit pas entendre avec moins d'ambition. Le vieillard qui n'avoit déjà que trop facilement cru ce que lui avoit dit la plus fourbe de toutes les femmes, ne vit pas plutôt le poignard, qu'il le reconnut d'abord pour celui qu'il avoit autrefois donné à son neveu. Il ne songea donc plus qu'à empêcher que ses nôces ne fussent point troublées. Il l'eût bien envoyé querir, mais il eut peur que quelqu'un fût assez curieux pour en vouloir savoir le sujet ; et comme on craint extrêmement quand on désire de-même, il ne vit pas plutôt les dames affligées faire mine de s'aller opposer à des nôces qu'il désiroit ardemment, et qui lui avoient donné beaucoup de peine à conduire jusqu'où elles étoient, qu'il se fit apporter une cassette par son page, et lui fit compter deux mille écus en piéces de quatre pistoles. Montufar les reçut et les recompta une à une, et le vieux marquis leur ayant fait promettre qu'ils se trouveroient le lendemain chez lui, fit mille excuses aux dames de ce qu'il ne pouvoit les conduire jusqu'à leur carosse. Elles y montèrent fort satisfaites de leur visite, et firent reprendre au cocher le chemin de Madrid, se figurant que si on avoit à les suivre ce seroit du côté de Léon. Leurs hôtesses cependant voyant que ses hôtes ne paroissoient point, entra dans leur chambre : elle trouva le page dans le cabinet, qui ne pouvoit

comprendre pourquoi on l'avoit enfermé, et elle le laissa aller, parce qu'elle le connoissoit, ou plutôt parce qu'elle trouva le compte de ses meubles. Ceux qui font profession de dérober et qui en tirent toute leur subsistance, ne craignent point dieu, et ont toujours à craindre les hommes. Ils sont de tous pays, et n'ont jamais de demeure assurée. Aussi-tôt qu'ils ont mis le pied dans un lieu, ils y profitent le plutôt qu'ils peuvent avec un seul, et se brouillent avec tous les autres. Ce malheureux métier qui s'apprend avec tant de travail et de diligence, est différent des autres, en ce qu'on les quitte après y avoir vieilli, et qu'on manque de forces ; et celui de dérober ne se quitte presque jamais que dans la jeunesse et faute de vie. Il faut que ceux qui l'exercent y trouvent bien des charmes, puisqu'ils hazardent pour eux un grand nombre d'années que leur ôte tôt ou tard le bourreau. Héléne, Mendez et Montufar, n'avoient pas ces belles réflexions-là dans la tête, mais bien une peur effroyable d'être suivis. Ils donnérent à leur cocher le double de ce qu'il lui falloit, afin qu'il pressât ses chevaux, ce qu'il fit avec excès pour plaîre à des gens qui l'avoient payé de-même ; et on peut croire que jamais carosse de louage n'alla plus vîte sur la route de Madrid. Ils n'avoient pas envie de dormir, quoique la nuit fût fort avancée. Montufar étoit fort inquiet, et témoignoit par ses soupirs fréquens plus de repentir que de satisfaction. Héléne qui voyoit clair dans sa pensée, voulut le divertir en l'informant des particularités de sa vie, dont jusqu'alors elle lui avoit fait un secret. Puisque je te vois de mauvaise humeur, lui dit-elle, je veux contenter l'envie que tu as toujours eue d'apprendre qui je suis, et d'être informé des

avantures qui me sont arrivées avant notre connoissance. Je te dirois bien que je suis de bonne maison, et me donnerois bien un nom illustre, comme fait aujourd'hui la plupart du monde ; mais je veux être si sincére avec toi, que je te découvrirai jusqu'aux moindres défauts de ceux qui m'ont mise au monde. Mon pére donc étoit Gallicien d'origine, laquais de profession, ou, pour parler de lui plus honorablement, estafier. La mémoire du patriarche Noé lui étoit fort vénérable pour la seule invention de la vigne ; et sans l'attachement qu'il avoit pour le vin, on peut dire de lui qu'il en avoit fort peu pour les biens temporels de ce monde. Ma mére étoit de Grenade, esclave, pour vous parler franchement ; mais on ne peut aller contre son étoile. Elle répondoit au nom de Marie que lui avoient donné ses maîtres, et c'étoit son nom de baptême ; mais on lui eût fait plus grand plaisir de l'appeller Zara, qui étoit son nom de mosquée ; car puisqu'il vous faut tout dire, elle étoit chrétienne par complaisance et par coutume, et Maure en effet. Elle se confessoit pourtant souvent, mais plutôt des péchés de ses maîtres que des siens ; et comme elle entretenoit bien plus son confesseur du mal qu'elle avoit à servir que de ses défauts, et lui faisoit bien valoir sa patience, son confesseur qui étoit un saint homme, et qui jugeoit des autres par lui-même, la croyoit sur sa parole, et la louoit au-lieu de la reprendre ; ainsi qui eût été assez près de ma mére quand elle se confessoit, n'eût entendu que des louanges de part et d'autre. Vous êtes peut-être en peine de savoir comment je suis informée d'un secret si particulier, et vous pouvez bien penser que ce n'est pas de ma mére que je le sai ; mais je suis fort curieuse de mon

naturel, et toute jeune que j'aye été, ma mére ne s'est jamais confessée que je ne me sois approchée d'elle le plus que j'ai pu pour entendre sa confession. Toute bazanée ou plutôt noire qu'elle étoit, son visage et sa taille n'étoient pas sans agrémens, et plus de six chevaliers commandeurs des croix rouges et vertes n'ont pas dédaigné d'avoir ses bonnes graces. Elle étoit si charitable, qu'elle les accordoit à tous ceux qui les lui demandoient; et elle fut d'une ame si reconnoissante envers ses maîtres, que pour les récompenser en quelque façon de la peine qu'ils avoient eue à la nourrir dès sa jeunesse, elle faisoit tous les ans ce qu'elle pouvoit pour leur donner un petit esclave mâle ou femelle; mais le ciel ne secondoit pas sa bonne intention, et tous les petits demi-négres de sa façon mouroient dès leur naissance. Elle fut plus heureuse à élever les enfans des autres. Ses maîtres qui perdoient tous les leurs dès le berceau, la firent nourrice d'un garçon désespéré des médecins, qui en peu de tems, par le soin et par les bonnes qualités du lait de ma mére, donna bientôt des signes d'une parfaite santé, et l'espérance d'une longue vie. Ce bonheur fut cause que la maîtresse de ma mére lui donna sa liberté en mourant. Voilà ma mére libre; elle se mit à blanchir du linge, et y réussit si bien, qu'en peu de tems il n'y eut pas un courtisan dans Madrid qui crût son linge bien blanchi, s'il ne l'avoit été des mains de la Moresque. En ce tems-là elle remit en pratique les leçons que sa mére lui avoit données autrefois, pour avoir commerce avec les gens de l'autre monde. Elle avoit abandonné cet exercice chatouilleux, plus par modestie, et pour se trouver fatiguée des louanges qu'on lui donnoit d'être excellente en son art, que par crainte

de la justice. Enfin donc elle s'y redonna toute entiére, pour faire seulement plaisir à ses amis; et en peu de tems elle y acquit de si belles connoissances, et se mit en tel crédit dans la cour des ténébres, que les démons de la plus grande réputation ne se fussent pas tenus pour bons diables, s'ils n'eussent fait amitié avec elle. Je ne suis pas vaine et je ne mens jamais, ajoûta Héléne, et je ne donnerois pas à ma mére de bonnes qualités qu'elle n'auroit pas eues; mais je dois pour le moins ce témoignage à sa vertu. Les secrets qu'elle vendoit, ceux qu'elle révéloit, et ses oracles qui la faisoient montrer au doigt dans les rues, étoient des talens vulgaires entre ceux de sa nation, en comparaison de ce qu'elle savoit en matiére de pucelages. Telle fleur de virginité a été plus entiére après qu'elle y a mis la main, qu'elle n'étoit avant sa flétrissure, et s'est mieux vendue la seconde fois que la premiére. Elle pouvoit avoir quarante ans, quand elle se maria avec mon pére le bon Rodrigues. On s'émerveilla dans le quartier, de ce qu'un homme qui aimoit tant le vin, se marioit avec une femme qui n'en buvoit point, comme fidéle à Mahomet, et qui avoit toujours les mains dans l'eau comme blanchisseuse. Mais mon pére disoit à cela, que l'amour rendoit toutes choses faciles. Elle fut grosse quelque tems après, et accoucha heureusement de moi. Cette joie ne dura pas longtems dans la maison. J'avois six ans, quand un prince fit habiller cent laquais de livrées, pour paroître dans un combat de taureaux; mon pére fut un des choisis, but sans discrétion ce jour-là, s'alla jetter dans le passage d'un taureau furieux qui le mit en piéces. Je me souviens qu'on en fit des chansons, et que l'on disoit sur la mort de mon pére, que chacun

haïssoit ceux de sa profession. Je n'ai su que longtems depuis, que l'on entendoit par-là lui reprocher qu'il portoit des cornes comme un taureau ; mais on ne peut faire taire les mauvaises langues, ni défendre au peuple ses mauvaises railleries. Ma mére s'affligea de la mort de mon pére, je m'en affligeai aussi ; elle se consola, et je me consolai. Ma beauté, quelque tems après, commença à faire parler de moi. Il y eut presse dans Madrid à me mener au cours et à la comédie, et à me donner des collations sur les bords du Mansanarés. Ma mére me gardoit comme un argus, jusques-là que j'en murmurois ; mais je reconnus bientôt que ce n'avoit été qu'à mon profit. Sa sévérité et le haut prix où elle me mettoit, fit valoir sa marchandise, et causa de l'émulation entre ceux qui me faisoient les doux yeux. Je fus entr'eux à l'enchére, chacun d'eux crut m'avoir emportée sur son rival, et chacun crut avoir trouvé ce qui n'y étoit plus. Un riche Génevois qui ne paroissoit point sur les rangs, fit reluire tant d'or aux yeux de ma prudente mére, et lui fit voir tant de franchise en son procédé, qu'elle favorisa ses bonnes intentions. Il eut le premier place en mes bonnes graces, mais cette primauté lui coûta bon. On eut pour lui de la fidélité, tant que l'on crut qu'il doutoit de la nôtre ; mais aussi-tôt qu'il nous en parut persuadé, nous lui en manquâmes. Ma mére étoit trop sensible aux peines d'autrui, pour n'être pas touchée des plaintes continuelles de mes amans, tous les principaux de la cour et tous fort riches. Il est vrai qu'ils ne répandoient pas l'argent comme le Génevois ; mais ma mére qui savoit estimer les grands profits, ne méprisoit pas les petits ; outre qu'elle étoit obligeante par principe de charité plu-

tôt que d'intérêt. Le Génevois fit banqueroute, je ne sai si nous en fûmes cause. Il y eut des querelles pour l'amour de moi, la justice nous visita plus par civilité qu'autrement ; mais ma mére avoit une aversion naturelle pour les gens de robe, et ne haïssoit pas moins les braves et les narcisses, qui commençoient à nous obséder. Elle jugea donc à propos d'aller à Séville, fit argent de tous ses meubles, et me mit avec elle dans un carosse de retour. Nous fûmes vendues par notre cocher, volées de tout ce que nous avions, et ma mére tellement battue, parce qu'elle défendit son bien autant que ses forces le lui purent permettre, qu'avant de pouvoir attraper une méchante hôtellerie, elle mourut au pied d'un rocher. Je m'armai de résolution, quoique je fusse bien jeune. Je fouillai tous les plis des habits de ma mére, mais il n'y avoit rien à faire après les exacts voleurs qui y avoient passé. Je la laissai à la discrétion des passans, pensant bien qu'en un grand-chemin tel que celui de Madrid à Séville, son corps que j'abandonnois ne manqueroit pas de personnes charitables qui la fissent enterrer. J'arrivai à Madrid ; mes amans surent mon infortune, y remédiérent, et en peu de tems je fus remontée d'habits et de meubles. En ce tems-là je te vis chez une de mes amies, et j'y fus charmée de tes bonnes qualités. Je n'ai plus rien à t'apprendre de ma vie, puisque depuis ce tems-là nous l'avons toujours passée ensemble. Nous sommes venus à Toléde, nous en sortons à la hâte, et si bien en argent, que si tu avois autant de courage que je t'en ai cru, tu serois plus gai que tu n'es. Et puisque la relation que je t'ai faite a eu la vertu de te donner envie de dormir, comme je reconnois

à tes bâillemens et aux agitations de ta tête, appuye-la sur moi, et t'endors. Mais sache que tout ce que la crainte a de bon et d'utile avant de commettre un crime, devient beaucoup plus méchant et plus dangereux après qu'on l'a commis. La crainte trouble toujours l'esprit du coupable, de façon qu'au-lieu de fuir celui qui le cherche, il se jette souvent de lui-même dans ses mains. Montufar s'endormit, et l'Aurore s'éveilla si belle et si charmante, que les oiseaux, les fleurs et les fontaines la saluérent chacun à leur mode, les oiseaux en chantant, les fleurs en parfumant l'air, et les fontaines en riant ou en murmurant, l'un vaut l'autre. Cependant le neveu du marquis de Villefagnan, le sensuel Dom-Sanche, songeoit à se lever d'auprès de sa nouvelle épouse, fort lassé, et peut-être déjà fort soul des plaisirs du mariage. Il avoit l'imagination pleine de la belle étrangére, de la dangereuse Héléne qu'il avoit vue dans le carosse de louage, et se la figuroit toute admirable, faisant par-là une grande injustice à sa femme, qui étoit fort belle et si aimable, que plus d'un amant soupiroit pour elle dans Toléde, dans le tems qu'elle soupiroit pour son mari; et cet inconstant soupiroit pour une infame courtisane, qui se donnoit pour peu de chose à tous ceux qui avoient envie d'elle. Il n'y a rien de plus déréglé que notre appétit; un mari qui a une belle femme, court après une laide servante; un Satrape à qui on sert une bisque et des ortolans, les regarde avec dédain, et se fait apporter la soupe et le bœuf de ses valets. Tout le monde a le goût dépravé en beaucoup de choses, et les grands seigneurs plus que les autres; comme ils ont du bien plus qu'il ne leur en faut, et qu'on cherche toujours ce qu'on n'a point, ils se portent

au mal pour diversifier ; ils employent pour le trouver, du tems, des pas et de l'argent, et sont quelquefois longtems à prier une inhumaine avant d'en obtenir ce qu'elle donne quelquefois à d'autres sans en être priée. C'est le ciel qui le permet ainsi, pour les punir par le mal même de ce qu'ils s'y portent aveuglément. Homme misérable, à qui le ciel a donné les deux choses du monde qui peuvent le plus faire ta félicité, du bien en abondance, et une femme aimable ; du bien pour en pouvoir faire à ceux qui le méritent et qui n'en ont point, et pour n'avoir point à se porter aux bassesses à quoi la pauvreté réduit les ames les mieux nées ; et une femme qui t'égale en qualité et en bien ; belle de corps et d'ame, toute parfaite à tes yeux, et encore plus à ceux des autres, qui voyent plus clair dans les affaires d'autrui que dans les leurs ; et enfin qui a de la retenue, de la pudeur et de la vertu. Que cherches-tu hors de chez toi ? N'as-tu pas en ta maison une moitié de toi-même, une femme dont l'esprit divertit le tien, dont le corps se donne tout entier à ton plaisir, qui est jalouse de ton honneur, soigneuse dans ton ménage, habile à conserver ton bien, qui te donne des enfans qui te divertissent en leur jeunesse, qui te secourent en ta vieillesse, et qui te feront revivre après ta mort ? Que cherches-tu encore un coup hors de chez-toi ? Je vais te le dire en peu de mot : à te ruiner de bien et de réputation, à perdre l'estime de tes amis, et à te faire des ennemis redoutables. Crois-tu ton honneur à couvert, à cause que tu as une honnête femme ? Hà ! que tu as peu d'expérience des choses du monde, et peu de connoissance de notre fragilité ! Le cheval du monde le mieux dressé et le

plus obéissant, s'échappe sous un mauvais écuyer et le porte par terre. Une femme résistera à telle et à telle tentation de mal faire, et fera une faute de la derniére importance, lorsqu'elle se croira le mieux sur ses gardes. Une faute en attire souvent plusieurs, et la distance qui est entre la vertu et le vice, n'est quelquefois que le chemin de peu de jours. Et à quoi sont bonnes toutes ces vérités morales, dira ici quelqu'un ? Et de quoi se tourmente-t-il ? qu'il s'en serve ou qu'il les laisse, selon qu'il en aura besoin, et qu'il en sache au-moins bon gré à qui les donne pour rien. Dom-Sanche étoit donc prêt à se lever d'auprès de sa jeune femme, quand le maître-d'hôtel de son oncle lui apporta un billet de sa part, par lequel il l'informoit de la dame étrangére, qu'il croyoit l'avoir excroqué, parce qu'elle ne paroissoit en pas une des hôtelleries de Toléde où il l'avoit fait chercher, et le prioit par le même billet de lui donner un de ses gens, pour le faire aller après cette friponne sur le chemin de Madrid, où il croyoit qu'elle pouvoit être allée, parce qu'il avoit mis du monde sur tous les grands-chemins qui conduisoient de Toléde aux villes voisines, excepté sur le chemin de Madrid. Dom-Sanche n'étoit pas endurant, il se sentoit attaqué par la partie la plus foible de son ame, et étoit tout fier d'être une fois accusé faussement d'une foiblesse, lui qui avoit été convaincu de plusieurs. L'argent volé et la fourbe faite à son oncle, l'irritoient également. Il conta l'affaire à sa femme et à quelques-uns de ses parens qui l'étoient venu voir le lendemain de ses nôces; et sans pouvoir être détourné de ce qu'il avoit envie de faire ni par les priéres de sa femme, ni par les avis de ses amis, il s'habilla à la hâte,

mangea un morceau, courut chez son oncle; et là, après s'être informé du page qui avoit introduit Héléne dans la chambre du vieux marquis, de quelle façon le carosse étoit fait, combien ils étoient de compagnie, et à quelles enseignes on les pourroit reconnoître, il prit la poste de Toléde à Madrid, suivi de deux valets dont le courage lui étoit connu. Il courut quatre ou cinq postes si vîte, qu'il n'eut pas le moindre souvenir de la belle étrangére; mais sa colére s'étant un peu évaporée par l'agitation, Héléne reprit place en sa fantaisie, si belle et si charmante, qu'il lui vint plus d'une fois dans l'esprit de retourner à Toléde pour la chercher. Il se voulut cent fois du mal d'avoir pris si chaudement le vol fait à son oncle, et cent fois en lui-même s'appella imprudent et ennemi de sa propre satisfaction, de se briser le corps à courir la poste, au-lieu d'employer mieux son tems à courir après un bien, dont la possession à son avis pouvoit le rendre souverainement heureux. Tandis que ses amoureuses réflexions l'occupérent, il se parla souvent tout seul comme un fou, et si haut que ses valets qui couroient devant lui, tournérent bride et revinrent sur leurs pas, pour savoir ce qu'il vouloit. Pourquoi, s'écrioit-il quelquefois, m'éloignai-je du lieu où je l'ai vue; et ne serois-je pas le plus malheureux de tous les hommes, si cette étrangére n'étoit plus à Toléde quand j'y serai de retour? Hà! je n'aurois que ce que je mérite, pour me vouloir mêler de faire le prevôt. Mais, continuoit-il, si je retournois à Toléde sans avoir rien fait, que diroient de moi ceux qui me voulurent détourner d'une telle entreprise? Et dois-je laisser des larrons impunis qui ont volé l'argent de mon oncle d'une maniére si inouïe,

et qui ont blessé si perfidement ma réputation? Cette bataille se donnoit dans la tête du débauché jeune-homme, quand approchant de Xétaffe, ses valets découvrirent le carosse d'Héléne aux enseignes qu'on leur avoit données. Ils criérent tous d'une voix à leur maître qu'ils tenoient les larrons, et sans l'attendre coururent après le carosse l'épée à la main. Le cocher s'arrêta fort effrayé, et Montufar le fut encore plus que lui. Héléne le fit ôter de la portiére, et s'y mit pour tâcher de remédier à un si grand malheur. Elle vit venir à elle Dom-Sanche l'épée à la main, et dont le visage ne lui promettoit rien de bon; mais l'amoureux gentilhomme n'eut pas plutôt jetté les yeux sur ceux qui l'avoient déjà si fort blessé, que sa playe se rouvrit, et il ne fit pas moins d'abord que de croire que ses valets s'étoient mépris; car on a toujours bonne opinion de ce qu'on aime; et comme s'il eût connu Héléne dès son bas-âge pour une dame sans reproche, il chargea sur ses valets à grands coups de plat d'épée. Coquins, s'écrioit-il, ne vous ai-je pas dit que vous prissiez bien garde à ne vous pas méprendre, et ne méritez-vous pas que je vous rompe les bras et les jambes, d'avoir arrêté si désobligeamment le carosse d'une dame à qui l'on doit tant de respect? Les pauvres valets qui ne s'étoient tant hâtés que sur les enseignes que leur avoit donné le page, et qui voyoient une femme toute belle, ce qui donne du respect même au plus incivil, évitérent en s'éloignant la fureur de leur maître, et crurent qu'il avoit raison, et qu'il leur faisoit courtoisie de ne les rouer pas de coups. Dom-Sanche demanda pardon à Héléne, et lui dit le sujet de la violence que lui avoient pensé faire ses étourdis de valets, ce qu'elle savoit

aussi-bien que lui. Il la conjura de considérer combien se méprend aisément une personne aveuglée de colére. Voyez, je vous prie, disoit-il, à quoi les valets peuvent engager leurs maîtres. Si je ne m'étois trouvé avec les miens, ces étourdis, sur des apparences peu certaines, auroient mis tout le pays en rumeur, et la force à la main vous auroient menée à Toléde comme une larronesse. Ce n'est pas que vous ne la soyez, ajoûta-t il en se radoucissant, mais c'est plutôt de cœurs que d'autre chose. Héléne remercia le ciel en elle-même, de ce qu'il lui avoit donné un visage capable de rendre impunies toutes les mauvaises actions qu'elle avoit accoutumé de faire, et se rassurant de la peur qu'elle avoit eue, répondit à Dom-Sanche avec beaucoup de modestie, et en peu de paroles, sachant bien que qui se défend beaucoup d'une chose dont on l'accuse, augmente le soupçon qu'on en a. Dom-Sanche s'émerveilloit d'avoir trouvé ce qu'il cherchoit par un chemin si étrange; et tout fou qu'il étoit, il flattoit sa passion en croyant que le ciel la favorisoit, puisqu'il l'avoit empêché de retourner à Toléde, comme il en avoit eu plusieurs fois la pensée, ce qui eût été sans-doute s'éloigner du bien qu'il cherchoit avec tant d'empressement. Il demanda à Héléne son nom et sa demeure à Madrid, et la supplia de trouver bon qu'il y allât lui confirmer les offres de services qu'il lui faisoit. Héléne lui déguisa l'un et l'autre, et lui dit qu'elle se tiendroit fort heureuse de recevoir ses visites. Il s'offrit de l'accompagner; elle n'y voulut pas consentir, lui représentant qu'elle étoit mariée, et que son mari venoit au-devant d'elle en carosse; et elle lui dit tout bas, qu'elle se défioit de ses domestiques mêmes, et encore plus de la mauvaise

humeur de son mari. Cette petite confidence fit croire à Dom Sanche qu'il n'en étoit pas haï. Il prit congé d'elle, et plus porté de son espérance que de son cheval de poste (si j'ose ainsi dire) piqua vers Madrid. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il s'informa d'Héléne et de sa demeure, sur les enseignes qu'elle lui en avoit données. Ses valets se lassérent de la chercher, ses amis n'y furent pas épargnés, et tout cela fort inutilement. Héléne, Montufar et la vénérable Mendez, n'arrivérent pas plutôt à Madrid qu'ils songérent par où ils en sortiroient. Ils savoient bien qu'ils n'y pouvoient éviter le cavalier Toledan, et que s'ils lui donnoient une plus particuliére connoissance du mérite de leurs personnes, ils l'éprouveroient aussi dangereux ennemi, qu'ils le croyoient alors leur passionné serviteur. Héléne mit donc tout ce qu'elle avoit de meubles en sûreté, et dès le jour d'après son arrivée s'habillant à la pélerine, elle et sa compagnie, elle prit le chemin de Burgos, d'où étoit Mendez, et où elle avoit encore une sœur de sa profession. Cependant Dom-Sanche perdit toute espérance de retrouver Héléne, et s'en retourna à Toléde si confus et si honteux, que depuis Madrid jusqu'en sa maison on ne lui entendit pas dire une parole. Après avoir salué sa femme qui lui fit mille caresses, elle lui donna des lettres de son frére, qui lui apprirent qu'il étoit à l'extrémité de sa vie dans une des meilleures villes d'Espagne, où il possédoit les premiéres dignités de l'église cathedrale, et étoit des plus riches ecclésiastiques du pays. Il ne coucha donc qu'une nuit à Toléde, et dès le matin prit la poste, pour aller voir guérir son frére, ou recueillir sa succession. Cependant Héléne étoit sur le chemin de Burgos, aussi mal satisfaite de Montufar qu'elle l'avoit

l'avoit longtems aimé. Il avoit témoigné si peu de résolution, lorsque Dom-Sanche et ses valets avoient arrêté leur carrosse, qu'elle ne doutoit plus qu'il ne fût grand poltron. Il lui étoit devenu par-là si odieux, qu'elle avoit même peine à en souffrir la vue ; elle ne pouvoit plus songer qu'aux moyens de se délivrer de ce tyran domestique, et cependant se flattoit incessamment en elle-même de l'espérance d'être bientôt en liberté. C'étoit le conseil que lui donnoit Mendez, qu'elle appuyoit de toutes les raisons que sa prudence lui fournissoit. Elle ne pouvoit souffrir qu'en une maison où elle avoit à vivre, il y eût un Montufar qui lui commandât, qui en gouvernât la maîtresse, et jouît sans rien faire de ce qu'elles avoient l'une et l'autre bien de la peine à gagner. Elle représentoit incessamment à Héléne le malheur de sa condition, qu'elle comparoit à celle des esclaves qui travaillent aux mines, qui enrichissent leurs maîtres de l'or qu'ils tirent de la terre avec grand travail; et au-lieu d'en être mieux traités, n'en ont quelquefois que des coups de bâton. Elle lui disoit incessamment, que la beauté est un bien de peu de durée, et que son miroir, qui ne lui faisoit rien voir alors qui ne fût très-aimable, et ne lui parloit jamais qu'à son avantage, commenceroit bientôt à lui représenter des objets peu satisfaisans, et à lui apprendre de méchantes nouvelles. Madame, lui disoit-elle, une femme qui passe trente ans, perd tous les six mois quelque agrément, et voit chaque jour naître sur son corps ou sur son visage quelque tache ou quelque ride. Les ans ne font que vieillir les jeunes et rider les vieilles. Si une femme qui s'est enrichie aux dépens de ses mœurs et de sa réputation, ne laisse pas d'être méprisée

du monde, quelque bien qu'elle ait, quelle horreur ne fait-elle point, si par sa mauvaise conduite elle joint la pauvreté à l'infamie ? Et par quelle raison pourra-t-elle espérer qu'on l'assiste en sa misére ? Si du bien que vous avez acquis par des moyens qui ne sont pas approuvés de tout le monde, vous tiriez de nécessité un honnête-homme qui vous épouseroit, vous feriez une action agréable à dieu et aux hommes, et la fin de votre vie en feroit excuser le commencement ; mais vous donner toute entiére comme vous faites à un filou aussi méchant que lâche, qui a mis toute son ambition à excroquer des femmes, qui ne les gagne que par des menaces, et ne les garde que par des tyrannies ; c'est, ce me semble, dépenser son bien à se rendre misérable de la derniére misére, et travailler à sa ruine. C'est par de semblables paroles que la judicieuse Mendez, qui savoit mieux dire que faire, tâchoit de chasser le redoutable Montufar de l'ame de la peu vertueuse Héléne, qui ne l'aimoit presque plus que parce qu'elle y étoit accoutumée, et qui avoit l'esprit trop éclairé, pour n'avoir pas déjà trouvé en soi-même toutes les belles raisons que sa vieille venoit de lui dêbiter. Elles ne furent pourtant pas inutiles ; Héléne les reçut en bonne part, d'autant plus volontiers, que l'intérêt seul de Mendez n'y étoit pas mêlé ; et parce qu'en même tems Montufar étoit près de les joindre, pour entrer de compagnie dans Guadarrama, où étoit la dînée, elles remirent à une saison plus commode d'aviser aux moyens dont elles se serviroient pour se séparer d'avec lui à ne le revoir jamais. Il parut fort dégoûté durant le dîné ; à la sortie de table il eut un grand frisson, et ensuite une violente fiévre, qui le tourmenta le reste du jour et toute la nuit ; puis s'étant

augmentée le matin, fit espérer à Héléne et à Mendez que la fiévre peut-être les secourroit au besoin. Montufar se sentant si foible qu'il ne pouvoit se soutenir, fit savoir aux dames qu'il ne falloit pas sortir de Guadarrama, qu'il falloit avoir un médecin à quelque prix que ce fût, et prendre de lui tous les soins imaginables. Cela fut dit avec autant d'empire et d'autorité que s'il eût parlé à des esclaves, et que s'il eût été maître de leurs vies et de leur bien. La fiévre cependant se rendoit maîtresse de son corps et de son esprit, et l'avoit déjà mis en tel état, que s'il n'eût demandé souvent à boire, on eût pu croire qu'il étoit mort. On murmuroit déjà dans l'hôtellerie de ce que l'on tardoit si longtems à le faire confesser, quand Héléne et Mendez, qui ne doutoient plus que la fiévre ne l'eût frappé à mort, s'assirent des deux côtés de son lit, où Héléne prit la parole en ces termes. Si tu te souviens, notre cher Montufar, de quelle façon tu as toujours vécu avec moi à qui tu as toutes les obligations imaginables, et avec Mendez vénérable pour son âge et pour sa vertu, tu ne te mettras point à la tête que j'aille beaucoup importuner le bon dieu de te rendre la santé ; mais quand je la souhaiterois autant que j'ai sujet de souhaiter ta perte, il faudroit toujours que sa sainte volonté fût faite ; que par une résignation parfaite je lui offrisse moi-même ce que j'aurois le plus aimé autrefois. Pour te parler franchement, nous commencions d'être si lasses de ta tyrannie, que notre séparation étoit inévitable ; et si dieu n'y eût pourvu, de notre part nous eussions fait pour cela, non pas autant que toi, car tu vas bien droit et bien vîte en l'autre monde ; mais au-moins eussions-nous tâché d'aller en quelque endroit d'Espagne, où nous n'aurions

non plus songé à toi que si tu n'eusses jamais été. Au-reste, quelque regret que tu ayes pour la vie, tu dois être fort satisfait de ta mort, puisque le ciel, pour des raisons inconnues aux hommes, te la donne plus honorable que tu ne l'as méritée, permettant que la fiévre te fasse ce que le bourreau fait aux méchans qui te ressemblent, ou la peur aux hommes de peu de cœur, comme tu es : mais, mon pauvre Montufar, avant de nous séparer pour jamais, parle-moi sincérement une fois en ta vie. Est-il vrai que tu as prétendu que je demeurerois ici à te servir de garde ? Hà, ne te mets point ces vanités en ta tête, si proche de la mort. Quand il y iroit non seulement de ta santé, mais de la restauration de tout ton lignage, je ne demeurerois pas ici un quart-d'heure. Fais-toi porter à l'hôpital, et puisque tu t'es toujours bien trouvé des conseils que je t'ai donnés, ne méprise pas le dernier que je te donne. C'est, mon pauvre Montufar, de ne faire point venir de médecin, qui ne manquera pas de te défendre le vin, ne sachant pas que cela seul, sans la fiévre, est capable de te faire mourir en vingt-quatre heures. Pendant qu'Héléne parloit, la charitable Mendez tâtoit le pouls à Montufar de tems en tems, et lui portoit la main au front; et voyant que sa maîtresse ne parloit plus, elle prit la parole en cette sorte. En-vérité, Seigneur Montufar, vous avez la tête extraordinairement échauffée, et j'ai grand peur que ce dernier accident-là ne vous emporte, sans vous donner le tems de vous reconnoître. Prenez-moi donc ce chapelet, ajoûta-t-elle, et me le dites bien dévotement, en attendant que le confesseur vienne. Ce sera toujours autant de fait pour la décharge de votre conscience; mais si l'on en croit les histo-

riographes du greffe criminel de Madrid, qui ont si souvent occupé leurs plumes à décrire vos prouesses, la vie exemplaire de votre seigneurie ne l'oblige pas à beaucoup de pénitence; outre que dieu sans-doute lui tiendra compte de la promenade qu'elle fit dans les principales rues de Séville, aux yeux de tant de monde et escortée de tant d'archers à cheval, quasi de la façon que l'est quelquefois M. le prévôt, si ce n'est qu'il marche toujours à leur tête, et que vous marchâtes lors à leur queue. Ce qui peut encore beaucoup servir à votre décharge, c'est le voyage que vous avez fait sur mer, où vous avez pendant six années entiéres fait plusieurs choses agréables à dieu, travaillant beaucoup, mangeant peu et voyageant toujours; et ce qui est de plus considérable, c'est qu'à-peine vous aviez vingt ans, quand, à la grande édification du prochain, vous commençâtes ce saint pélerinage. De-plus, ajoûta la vieille, il n'est pas croyable que vous ne soyez point récompensé en l'autre monde, du soin que vous avez toujours eu que les femmes qui ont dépendu de vous, n'ayent pas été oiseuses ni fainéantes, les faisant travailler et vivre, non seulement du travail de leurs mains, mais de tout leur corps. Au-reste, si vous mourez dans votre lit, vous allez faire un plaisant tour au juge de Murcie, qui a juré son gros serment qu'il vous feroit mourir sur la roue, qui s'attend à en avoir le plaisir, et qui sera bien enragé quand on lui apprendra que vous êtes mort de vous-même, sans l'aide d'un tiers. Mais je m'amuse ici à parler, sans songer qu'il est tems de commencer le voyage que nous avons envie de faire. Cependant, notre cher ami du tems passé, recevez cette derniére embrassade d'aussi bon cœur que je vous la donne;

car je crois que nous ne nous verrons jamais: Mendez lui jetta les bras au cou en achevant ces paroles, Héléne en fit autant, et toutes deux sortirent de la chambre et même de l'hôtellerie. Montufar, qui étoit accoutumé à leurs méchantes railleries, qui ne les en laissoit pas manquer de son côté, et qui crut que tout ce qu'elles lui avoient dit n'étoit qu'à dessein de le divertir, les vit sortir d'auprès de lui sans le moindre soupçon, se figurant qu'elles alloient donner ordre à ses bouillons. Il se laissa ensuite aller à quelque assoupissement, qui n'étoit pas tout-à-fait sommeil, et qui le tint assez de tems pour donner aux deux dames celui de faire une grande lieue avant qu'il fût éveillé. Il les demanda à l'hôtesse, qui lui dit qu'elles étoient sorties, et qu'elles lui avoient ordonné de ne l'éveiller point, parce qu'il avoit besoin de dormir, n'ayant pas fermé l'œil la nuit passée. Montufar commença dès-lors à croire que les dames lui avoient parlé tout de bon. Il jura à faire abîmer toute l'hôtellerie, il menaça jusqu'au chemin qu'elles faisoient, et jusqu'au soleil qui les éclairoit. Il voulut se lever pour prendre ses habits, et pensa se rompre le cou, tant il se trouva foible. L'hôtesse voulut excuser les dames, et le fit le mieux qu'elle put, par des raisons si impertinentes, que le malade en pensa enrager et la querella. Il étoit si fâché qu'il fût vingt-quatre heures sans manger, et cette diéte mêlée de beaucoup de colére lui fut si salutaire, qu'après avoir pris un bouillon, il se trouva assez fort pour se mettre en chemin après ses esclaves fugitives. Elles avoient deux journées devant lui, mais deux mules de louage qu'on remenoit à Burgos, servirent autant à son dessein qu'elles nuisirent à celui des deux fausses pélerines. Il les attrappa

à six ou sept lieues de Burgos ; elles pâlirent et rougirent en le voyant, et s'excusérent si elles le purent faire. Montufar ne leur parut guére fâché, tant la joie de les avoir trouvées se fit remarquer sur son visage. Il rit le premier avec elles du tour qu'elles lui avoient fait, et les rassura si bien qu'elles le crurent un sot en leur ame. Là-dessus il leur fit entendre qu'elles avoient perdu le chemin de Burgos ; et les ayant conduites dans des rochers où il savoit bien qu'il n'alloit jamais personne, il mit la main à une grande dague, pour laquelle elles avoient toujours eu beaucoup de respect, et leur dit fort crûment qu'elles eussent à lui mettre entre les mains tout ce qu'elles avoient d'or, d'argent et de pierreries. Elles crurent au commencement, que leurs larmes feroient passer l'affaire par accommodement. Héléne en versa beaucoup, lui jettant les bras au cou ; mais le cavalier étoit si fier de les avoir en sa puissance, qu'il ferma l'oreille à toute négociation, et leur signifia encore sa derniére volonté, ne leur donnant qu'un demi-quart-d'heure pour se résoudre. Il fallut donc qu'elles sacrifiassent leurs bourses à leur salut, se défaisant avec une extrême douleur, de ce qui leur étoit plus cher que leurs entrailles. La vengeance de Montufar ne s'en tint pas-là, il leur fit voir des cordes dont il s'étoit pourvu à dessein, et les en ayant attachées chacune à un arbre vis-à vis l'une de l'autre, il leur dit en souriant en traître, que sachant bien qu'elles étoient fort négligentes à faire de tems en tems quelque pénitence pour leurs péchés, il vouloit leur donner la discipline de sa main, afin qu'elles se souvinssent de lui dans leurs priéres. L'arrêt fut éxécuté sans remises avec des branches de genêt ; et après qu'il se fut satisfait aux dépens de leur

peau, il s'assit au milieu des deux patientes, et se tournant vers Héléne, lui dit à peu près ces paroles. Ma chére Héléne, ne me sache pas si mauvais gré de ce qui vient de se passer entre nous, que tu ne considéres ma bonne intention, et que chacun est obligé en conscience de suivre sa vocation : la tienne est d'être malicieuse, car le monde est composé de bien et de mal ; la mienne est de punir les malices. Tu sais mieux que personne si je m'en acquitte dignement, et tu dois croire, puisque je te châtie si bien, que je t'aime de même. Si mon devoir ne s'opposoit point à ma pitié, je ne laisserois pas une si honnête et si vertueuse demoiselle toute nue, attachée contre un arbre à la merci du premier passant. Ton illustre naissance que j'ai depuis peu apprise, mérite un autre destin ; mais avoue que tu n'en ferois pas moins que moi, si tu étois en ma place. Ce qu'il y a de plus fâcheux pour toi, c'est qu'ayant été si publique, tu seras bientôt reconnue ; et il est à craindre que par maxime de police, on ne fasse brûler le méchant arbre, auquel tu es comme incorporée, avec le méchant fruit qu'il porte ; mais en récompense, si tu n'as que la peur de tous les maux que tu t'es attirés toi-même, ils te seront un jour très-plaisans à raconter ; aux dépens d'une mauvaise nuit tu auras acquis une habileté qui éclatera beaucoup parmi toutes celles que tu as déjà : c'est, ma chére amie, de pouvoir dormir debout. Mais la bonne Mendez pourroit avec raison se plaindre de mon incivilité, si j'étois plus longtems à te parler, sans même tourner le visage vers elle ; et je manquerois de plus à ce que je dois à mon prochain, si je ne lui donnois pas par charité quelques conseils utiles à l'état présent de ses affaires. Elles sont, ajoûta-t-il

en se tournant vers la Mendez, plus mauvaises que vous ne pensez ; recommandez vous donc sérieusement à dieu pour la premiére fois : votre âge avancé ne peut pas tenir contre le travail de cette journée, et plût à dieu que vous puissiez avoir un confesseur aussi facilement qu'il est vrai que vous en avez besoin. Ce n'est pas que votre vie exemplaire ne vous doive laisser l'esprit en repos. Vous avez été toute votre vie si charitable, qu'au-lieu de murmurer des défauts des autres, vous avez réparé ceux d'un nombre infini de jeunes filles, et puis la peine que vous avez prise à étudier les sciences les plus cachées, ne vous seroit-elle comptée pour rien ? Il est vrai que l'inquisition ne vous en a pas aimée davantage, et qu'elle-même vous a donné des marques publiques de sa mauvaise volonté : mais vous savez qu'elle est composée de savans hommes, et que les personnes de même métier se portent envie. Ils font bien plus, ils ont fort mauvaise opinion de votre salut ; mais quand cela seroit, avec le tems on s'accoutume à tout, même en enfer, où il ne se peut faire que vous ne receviez beaucoup d'amitié des habitans du lieu, ayant si souvent conféré avec eux pendant votre vie. J'ai encore un mot à vous dire ; j'aurois pu vous châtier d'une autre maniére, mais j'ai songé que les vieilles personnes retournent d'ordinaire en enfance ; que vous êtes assez âgée pour être retournée en votre premier état d'innocence, et qu'ainsi le fouët convenoit mieux à la petite friponnerie de jeunesse que vous m'avez faite, que toute autre sorte de châtiment ; là-dessus je prends congé de vous, vous recommandant le soin de vos chéres personnes. Il s'en alla après les avoir à son tour bien ou mal raillées, et les laissa plus mortes que vives, non

tant de la douleur du châtiment qu'elles avoient souffert, que de ce qu'il leur avoit tout emporté, et qu'elles se trouvoient seules et attachées à des arbres dans un lieu où elles pouvoient être mangées des loups. Elles se regardoient tristement sans se rien dire, quand un liévre passa entr'elles. A quelque tems de-là elles virent un chien qui étoit sur ses voies, et sur celles du chien un cavalier bien monté, et ce cavalier étoit Dom-Sanche de Villefagnan, qui étoit venu à Burgos voir son frére malade, et lui tenoit alors compagnie dans une maison de campagne qu'il avoit près de-là, où il étoit venu prendre l'air. Il trouva bien étrange de voir deux femmes ainsi attachées, et fut bien surpris quand le visage de l'une d'elles lui représenta cette belle étrangére qu'il avoit vue à Tolède, qu'il avoit tant cherchée dans Madrid, et qu'il avoit depuis toujours eue dans l'esprit. Comme il avoit d'abord cru fortement qu'elle étoit femme de qualité et mariée, il doutoit que ce fût elle, ne pouvant se persuader qu'elle eût osé prendre la liberté de venir si loin en si mauvais équipage ; mais le visage d'Hélène qui n'avoit rien perdu de sa beauté, quoique triste et effrayé, lui faisoit croire qu'il avoit enfin trouvé ce qui lui avoit tant coûté de désirs et d'inquiétudes : il se haussa sur les étriers, et porta sa vue sur tous les lieux d'alentour, pour voir s'il étoit seul ; et il fut assez sot pour craindre que ce ne fût une illusion diabolique, que dieu permettoit pour le punir de sa sensualité. Héléne de son côté avoit une pensée qui ne valoit pas mieux, et avoit grand'peur que le ciel n'eût choisi ce jour-là pour assembler autour d'elle tous ceux qui avoient à lui demander quelque chose. Dom-Sanche considéroit Héléne, fort étonné ; elle le

regardoit fort inquiéte ; chacun attendoit que l'autre parlât, et Dom-Sanche alloit enfin ouvrir la conversation, quand un page vint lui dire à toute bride, que messieurs ses cousins s'entretuoient. Il piqua, suivi du page, où il avoit laissé sa compagnie, et trouva quatre ou cinq ivrognes qui se disoient des injures l'épée à la main, et qui se tiroient de loin des estocades et des estramaçons, dont plusieurs arbres voisins perdirent de belles et bonnes branches. Dom-Sanche enragé de s'être privé de l'agréable vision qu'il venoit d'avoir, faisoit ce qu'il pouvoit pour accorder promptement ces irréconciliables et peu redoutables ennemis ; mais ses raisons, ses priéres et ses menaces eussent été de peu d'effet, si la lassitude et le vin qui leur étourdissoit la tête, ne les eût fait si souvent tomber par terre, qu'enfin ils y restérent, et y ronflérent aussi paisiblement qu'ils s'étoient d'abord querellés avec violence. Dom-Sanche repoussa son cheval vers le bienheureux arbre qui gardoit l'idole de son cœur, mais il fut bien étonné de n'y trouver plus ce qu'il cherchoit, il le regarda de tous ses yeux, qu'il porta ensuite par-tout où ils pouvoient aller, il ne vit qu'une triste solitude : il courut à cheval dans tous les lieux voisins, et revint vers son arbre, qui comme un arbre qu'il étoit ne s'en émut pas : mais comme Dom-Sanche étoit poëte et même poëte plaintif, il n'eut pas la même indifférence pour cet arbre insensible. Voici donc, après avoir mis pied à terre, ce qu'il lui dit, ou du-moins ce qu'il lui dut dire, s'il est vrai qu'il fût aussi fou qu'on m'a dit qu'il l'étoit. O tronc bienheureux ! puisque tu as été embrassé par celle que j'aime sans la connoître, et que je ne connois que pour l'aimer, que tes feuilles se puissent mêler parmi les

étoiles ; que la hache sacrilége n'entame jamais ton écorce tendre ; que le tonnerre respecte tes rameaux, et les vers de terre tes racines ; que l'hiver t'épargne, que le printems t'enrichisse, que les plus superbes pins te portent envie ; et enfin que le ciel te protége. Pendant que l'honnête gentilhomme se consumoit en regrets inutiles, ou si vous voulez en regrets poétiques, qui sont bien de plus grande importance que les autres, et dont il n'est pas bon de se servir tous les jours, ses gens qui ne savoient ce qu'il étoit devenu, après l'avoir cherché quelque tems, le trouvérent et se rassemblérent auprès de lui ; il s'en retourna chez son frére, fort triste, et je pense avoir oui dire qu'il se coucha sans souper. On dira peut-être que je laisse ici trop longtems le lecteur en suspens, qui sans-doute est impatient de savoir par quel enchantement Hélène et Mendez avoient disparues à l'amoureux Dom-Sanche. Qu'on ne s'en scandalise pas davantage, je m'en vais vous le dire. Montufar se sut d'abord bon gré de la justice qu'il avoit faite ; mais aussi-tôt que le feu de sa vengeance commença de se rallentir, son amour se ralluma, et lui figura Héléne plus belle qu'il ne l'avoit jamais vue. Il se représenta que ce qu'il lui avoit pris, seroit bientôt dépensé ; et que sa beauté étoit un revenu assuré pour lui, tandis qu'il seroit bien avec elle, dont l'absence lui étoit déjà insupportable. Il retourna donc sur ses pas, et ses mêmes mains barbares qui avoient si rigoureusement attaché à des arbres les deux fugitives, et qui ensuite les avoient si cruellement fouettées, brisérent leurs chaînes, je veux dire coupérent ou déliérent leurs cordes, et les remirent en liberté dans le tems que Dom-Sanche tâchoit tout près de-là de mettre la paix entre les ivrognes de sa

compagnie qui se faisoient la guerre. Montufar, Héléne et Mendez, se réconciliérent chemin faisant, et après s'être réciproquement promis d'oublier tout sujet de haine, s'embrassérent avec autant de tendresse que de déplaisir de ce qui s'étoit passé, faisant justement comme les grands, qui n'aiment et ne haïssent rien, qui ajustent ces deux passions contraires à leur utilité, et à l'état de leurs affaires. Ils tinrent conseil sur le chemin qu'ils devoient prendre. Leur politique ne trouva pas à propos qu'ils allassent à Burgos, où ils étoient en danger de se rencontrer avec le gentilhomme de Toléde. Ils choisirent donc Séville pour leur retraite, et il leur sembla que la fortune approuvât leur dessein, puisqu'en entrant dans le grand chemin de Madrid, ils trouvérent un muletier qui y remenoit trois mules, dont il étoit le maître, et qu'il ne fit point difficulté de leur louer jusqu'à Séville, à la premiére proposition que lui en fit Montufar. Il eut grand soin de régaler les dames durant le chemin, pour leur faire oublier le mauvais traitement qu'il leur avoit fait. Elles ne s'y fioient au commencement que de bonne sorte, et avoient bien résolu de se venger à la premiére occasion; mais enfin, plus par raison d'état que par vertu, l'amitié se renoua entr'eux plus ferme que jamais. Ils considérérent que la discorde avoit ruiné les plus grands empires, et crurent qu'ils étoient apparemment nés l'un pour l'autre. Ils ne firent aucun tour de leur métier dans le chemin de Séville; car ne songeant qu'à changer de pays pour s'éloigner de ceux qui les pourroient chercher, ils craignirent de s'attirer de nouveaux embarras, qui les empêchassent d'aller à Séville, où ils avoient à exécuter de grands desseins. Ils mirent pied à terre à une lieue de la ville, et après avoir satisfait leur

muletier, y entrérent au commencement de la nuit; et s'allérent loger dans la premiére hôtellerie qu'ils trouvérent. Montufar loua une maison, la meubla fort simplement, et se fit faire un habit noir, une soutane, et un long manteau. Héléne s'habilla en dévote, et emprisonna ses cheveux dans une coëffure de vieille; et la Mendez vêtue en béate fit gloire d'en faire voir de blancs, et de se charger d'un gros chapelet, dont les grains pouvoient dans un besoin servir à charger des fauconneaux. Les premiers jours après leur arrivée, Montufar se fit voir dans les rues habillé comme je vous l'ai déjà dit, marchant les bras croisés et baissant les yeux à la rencontre des femmes. Il crioit d'une voix à fendre les pierres, beni-soit le saint sacrement de l'autel, et la bienheureuse conception de la vierge immaculée, et plusieurs autres dévotes exclamations de la même force. Il faisoit répéter les mêmes choses aux enfans qu'il trouvoit dans les rues, et les assembloit quelquefois pour leur faire chanter des hymnes, des chansons dévotes, et leur apprendre leur catéchisme. Il ne bougeoit des prisons, il prêchoit devant les prisonniers, consoloit les uns et servoit les autres, leur allant querir à manger, et faisant bien souvent le chemin du marché à la prison avec une hotte pesante sur le dos. O détestable filou! il ne te manquoit donc plus qu'à faire l'hypocrite, pour être le plus accompli scélérat du monde! Ces actions de vertu du moins vertueux de tous les hommes, lui donnérent en peu de tems la réputation d'un saint. Héléne et Mendez de leur côté travailloient à leur canonisation. L'une se disoit la mére, et l'autre la sœur du bienheureux frére Martin. Elles alloient tous les jours dans les hôpitaux, y servoient les malades, faisoient leurs lits, blanchissoient leur

linge, et leur en faisoient à leurs dépens. Voilà les trois plus vicieuses personnes d'Espagne, l'admiration de Séville. Il s'y rencontra en ce tems-là un gentilhomme de Madrid, qui y étoit venu pour ses affaires particuliéres. Il avoit été un des amans d'Héléne, car les filles publiques n'en ont pas pour un seul : il connoissoit Mendez pour ce qu'elle étoit, et Montufar pour un dangereux fripon. Un jour qu'ils sortoient d'une église ensemble, environnés d'un grand nombre de personnes qui baisoient leurs vêtemens, et les conjuroient de se souvenir d'eux dans leurs bonnes priéres, ils furent reconnus de ce gentilhomme dont je viens de parler, qui s'échauffant d'un zéle chrétien, et ne pouvant souffrir que trois si méchantes personnes abusassent de la crédulité de toute une ville, fendit la presse, et donnant un coup de poing à Montufar : malheureux fourbes, leur cria-t-il, ne craignez-vous ni dieu ni les hommes ? Il voulut en dire davantage, mais sa bonne intention à dire la vérité un peu trop précipitamment, n'eut pas tout le succès qu'elle méritoit. Tout le peuple se jetta sur lui, qu'ils croyoient avoir fait un sacrilége en outrageant ainsi leur saint. Il fut porté par terre, roué de coups, et y auroit perdu la vie, si Montufar par une présence d'esprit admirable ne l'eût pris sous sa protection, le couvrant de son corps, écartant les plus échauffés à le battre, et s'exposant même à leurs coups. Mes fréres, s'écrioit-il de toute sa force, laissez-le en paix pour l'amour du seigneur, appaisez-vous pour l'amour de la Ste. vierge. Ce peu de paroles appaisa cette grande tempête, et le peuple fit place à frére Martin, qui s'approcha du malheureux gentilhomme, bien-aise en son ame de le voir si maltraité, mais faisant paroître sur son visage qu'il en avoit un extrême déplaisir :

il le releva de terre où on l'avoit jetté, l'embrassa; et le baisa tout plein qu'il étoit de sang et de boue, et fit une rude reprimande au peuple. Je suis le méchant, disoit-il à ceux qui voulurent l'entendre: je suis le pécheur, je suis celui qui n'ai jamais rien fait d'agréable aux yeux de dieu. Pensez-vous, continuoit-il, parce que vous me voyez vêtu en homme de bien, que je n'aye pas été toute ma vie un larron, le scandale des autres et la perdition de moi-même? Vous vous trompez, mes fréres; faites-moi le but de vos injures et de vos pierres, et tirez sur moi vos épées. Après avoir dit ces paroles avec une fausse douceur, il s'alla jetter avec un zéle encore plus faux aux pieds de son ennemi, et les lui baisant, non seulement il lui demanda pardon, mais il alla ramasser son épée, son manteau et son chapeau, qui s'étoient perdus dans la confusion. Il les rajusta sur lui, et l'ayant ramené par la main jusqu'au bout de la rue, il se sépara de lui après l'avoir embrassé plusieurs fois, et lui avoir donné autant de bénédictions. Le pauvre homme étoit comme enchanté, et de ce qu'il avoit vu, et de ce qu'on lui avoit fait, et si plein de confusion, qu'on ne le vit pas paroître dans les rues, tant que ses affaires le retinrent à Séville. Montufar cependant y avoit gagné le cœur de tout le monde, par cet acte d'humilité contrefaite. Le peuple le regardoit avec admiration, et les enfans crioient après lui: *Au saint! au saint!* comme ils eussent crié, *au renard!* après son ennemi, s'ils l'eusssent trouvé dans les rues. Dès ce tems-là il commença de mener la vie du monde la plus heureuse. Le grand seigneur, le cavalier, le magistrat et le prélat, l'avoient tous les jours à manger, à l'envi les uns des autres. Si on lui demandoit son nom, il répondoit qu'il étoit un animal,

animal, une bête de charge, un cloaque d'ordures, un vaisseau d'iniquité, et autres pareils titres que lui dictoit sa dévotion étudiée. Il passoit les jours sur les estrades avec les dames de la ville; se plaignant incessamment à elles de sa tiédeur, qu'il n'étoit pas bien dans son néant, qu'il n'avoit jamais assez de concentration de cœur, ni de recueillement d'esprit, et enfin ne leur parlant jamais qu'en ce magnifique jargon de la cagotterie. Il ne se faisoit plus d'aumônes dans Séville qui ne passassent par ses mains ou par celles d'Héléne et de Mendez, qui de leur côté ne jouoient pas moins bien leurs personnages, et dont les noms n'alloient pas moins droit prendre place dans le calendrier que celui de Montufar. Une veuve, dame de condition, et dévote à vingt-quatre carats, leur envoyoit chaque jour deux plats pour leur dîné et autant pour leur soupé, et ces plats étoient assaisonnés par le meilleur cuisinier de la ville. La maison étoit trop petite pour le grand nombre de présens qui y entroient, et de dames qui les visitoient. La femme qui avoit envie d'être grosse, leur mettoit entre les mains sa requête, afin qu'ils la présentassent en diligence devant le tribunal de dieu, et la fissent répondre de-même. Celle qui avoit un fils aux Indes n'en faisoit pas moins, non plus que celle dont le frére étoit prisonnier en Alger. Et la pauvre veuve qui plaidoit devant un juge ignorant contre un homme puissant, ne doutoit plus du gain de sa cause, depuis qu'elle leur avoit fait un présent selon ses forces. Les unes leur donnoient des confitures, les autres des tableaux et des ornemens pour leur oratoire. Quelquefois on leur donnoit du linge et des hardes pour les pauvres honteux, et souvent des sommes d'argent considérables pour les distribuer selon qu'ils

jugeroient à propos. Personne ne les venoit voir les mains vuides, et personne ne doutoit plus de leur canonisation future. On en vint jusqu'à les consulter sur les choses douteuses et sur l'avenir. Héléne qui avoit de l'esprit comme un démon, avoit soin des réponses, et rendoit tous ses oracles en peu de paroles, et en termes qui pouvoient avoir diverses interprétations. Leurs lits fort simples n'étoient le jour couverts que de nattes, et la nuit de tout ce qu'il falloit pour dormir délicieusement; leur maison étant bien garnie de matelas de laine, de bons lits de plumes, de couvertures fines, et de toutes sortes de meubles qui servent à la commodité de la vie, ou pour donner à la veuve, dont les meubles avoient été exécutés, ou pour meubler la jeune fille, qui se marioit sans bien. Leur porte en hiver se fermoit à cinq heures, et en été à sept, avec autant de ponctualité que dans un couvent bien réglé; et alors les broches tournoient, la cassollette s'allumoit, le gibier se rôtissoit, le couvert se mettoit bien propre, et l'hypocrite Triumvirat mangeoit de grande force, et buvoit vigoureusement à leur propre santé et à celle de leurs dupes. Montufar et Héléne couchoient ensemble de peur des esprits, et leur valet et leur servante qui étoient de même complexion, les imitoient en leur façon de passer la nuit. Pour la bonne femme Mendez, elle couchoit toujours seule, et étoit bien plus contemplative qu'active, depuis qu'elle s'étoit adonnée aux sciences noires. Voilà ce qu'ils faisoient au-lieu de l'oraison mentale, ou de se donner la discipline. Il ne faut pas demander s'ils avoient de l'embonpoint, menant une si bonne vie : chacun en bénissoit le seigneur, et ne pouvoit trop s'étonner de ce que des gens qui vivoient si austérement, avoient meilleur visage que ceux qui

vivoient dans le luxe et dans l'abondance. En trois ans qu'ils trompérent les yeux de tout le peuple de Séville, recevant des présens de tout le monde, et s'appropriant la plupart des aumônes qui passoient par leurs mains, ils amassérent une si grande quantité de pistoles qu'il n'est pas croyable. Tous les bons succès étoient attribués à l'effet de leurs priéres. Ils étoient parrains de tous les enfans, les entremetteurs de toutes les nôces, les arbitres de tous les différends. Enfin, dieu se lassa de souffrir leur mauvaise vie. Montufar qui étoit colére, battoit souvent son valet, qui ne pouvoit le souffrir, et qui l'eût cent fois quitté, si Héléne qui étoit plus politique que son galant, ne l'eût appaisé par des caresses et des présens. Il le battit un jour beaucoup pour un mince sujet. Le garçon gagna la porte, et aveuglé de sa passion alla donner avis aux magistrats de Séville de l'hypocrisie des trois bienheureuses personnes. L'esprit diabolique d'Héléne s'en douta. Elle conseilla à Montufar de prendre tout l'or qu'ils avoient en grande quantité, et de se mettre quelque part à couvert de la furieuse tempête qu'elle craignoit. Aussi-tôt dit, aussitôt fait : ils se chargérent de tout ce qu'ils avoient de plus précieux, et faisant bonne mine dans les rues, sortirent par une des portes de la ville, et rentrérent par une autre pour mettre en défaut ceux qui les pourroient suivre. Montufar avoit gagné les bonnes graces d'une veuve aussi vicieuse et aussi hypocrite que lui, il en avoit fait confidence à Héléne, qui n'en avoit point été jalouse, comme Montufar ne l'eût point été d'un galant qui eût été utile au bien de la communauté. Ce fut-là qu'ils se retirérent, et où ils furent cachés et régalés avec luxe, la veuve aimant Montufar à cause de lui-même, et Héléne à cause de Montufar. Cependant la justice, conduite

par le vindicatif valet de Montufar, s'étoit transportée dans la maison de nos hypocrites, y avoit cherché les bienheureux enfans et leur glorieuse mére, et ne les ayant point trouvés, et n'en pouvant apprendre de nouvelles de la servante qui ne savoit point où ils étoient allés, avoit fait sceller tous les coffres, et fait inventaire de tout ce qui étoit dans la maison. Les sergens trouvérent dans la cuisine dequoi se régaler pour plus d'un jour, et ne laissérent point en danger de se perdre, ce qu'ils purent s'approprier sans témoins. Là-dessus la vieille Mendez entra dans la maison, bien éloignée de s'imaginer ce qui s'y passoit. Les sergens la saisirent, et la menérent en prison avec un grand concours de peuple. Le valet et la servante y furent retenus avec elle, et ayant trop parlé comme elle, furent condamnés comme elle à deux cent coups de fouët. Mendez en mourut à trois jours de-là, parce qu'elle étoit trop vieille pour une si rigoureuse épreuve, et le valet et la servante furent bannis de Séville pour toute leur vie ; ainsi la prévoyante Héléne garantit son cher Montufar, et se garantit aussi elle-même des mains de la justice, qui les fit chercher envain dans et hors de la ville. Le peuple fut honteux d'avoir été trompé, et les chantres des carrefours qui s'étoient enroués à chanter leurs louanges, firent travailler leurs poëtes à gages contre ces faux béats. Ces insectes du parnasse épuisérent sur ce sujet leur veine diffamatoire, et les chansons qu'ils firent au désavantage de ceux dont il n'y avoit pas longtems que le peuple s'étoit fait des idoles, se chantent encore dans Séville. Montufar et Héléne prirent le chemin de Madrid aussitôt qu'ils le purent faire sûrement, et y entrérent riches et mariés ensemble. Ils tâchérent d'abord d'apprendre des nouvelles de Dom-Sanche de Villefagnan,

et ayant su qu'il n'étoit point à Madrid, y parurent en public, lui aussi-bien vêtu qu'aucun homme de la cour, et elle avec un équipage de dame de condition et belle comme un ange. Elle ne s'étoit mariée à Montufar, qu'à condition que, comme un mari de bon sens et de grande patience, il ne trouveroit point à redire aux visites que sa beauté lui attireroit, et elle s'obligeoit de son côté de n'en recevoir point d'inutiles. Les entremetteuses, autrement maquignonnes de dames, autrement marchandes de chair humaine, maquerelles en langue vulgaire, et, pour en parler plus honorablement, femmes d'intrigues, commencérent à prendre soin de la conduite d'Héléne. Elles la faisoient paroître un jour à la comédie, l'autre jour au cours, et quelquefois dans la grande rue de Madrid, à la portiére d'un carosse, d'où regardant les uns, riant aux autres, et ne congédiant personne, elle se fit en moins de rien une chiourme d'amans transis capable d'armer une galére. Son cher mari se tenoit religieusement aux clauses de son contrat, il encourageoit les amans timides de sa femme par ces douces façons de faire, et les lui menoit comme par la main, accommodant et discret à tel point, qu'il feignoit toujours quelque affaire pressée pour les laisser seuls avec elle. Il ne faisoit connoissance qu'avec des hommes riches et de dépense, et n'entroit jamais dans sa maison qu'il n'eût été assuré par un signal qui paroissoit à la fenêtre, lorsque la maîtresse du logis étoit empêchée, qu'il y pouvoit entrer sans rien gâter; et si le signal lui en défendoit l'entrée, il s'en alloit gai comme une personne de qui les affaires se font en son absence, passer une heure de tems dans quelque académie de jeu, où tout le monde le caressoit à cause de sa femme. Entre ceux qu'Héléne se rendit tributaires, il se

rencontra un gentilhomme de Grenade, qui surpassa tous ses concurrens en excès d'amour et de dépense. Il étoit de si bonne maison, que les titres de sa noblesse se pouvoient trouver dans les archives de la ville capitale de Judée, et ceux qui connoissoient particuliérement sa race, assuroient que ses ayeux avoient tenu le greffe criminel de Jérusalem avant et après Caïphe. L'amour qu'il eut pour Héléne, lui fit tirer en peu de tems un grand nombre de pistoles hors de l'obscure prison où il les avoit mises. En peu de tems la maison d'Héléne fut la mieux meublée qu'il y eût dans Madrid. Un carosse dont elle n'avoit point la peine de nourrir les chevaux, se trouvoit tous les matins à sa porte, y recevoit ses ordres, et rouloit jusqu'à la nuit pour son service. Cet amant prodigue lui loua une loge à la comédie pour toute l'année, et il ne se passoit guére de jours qu'il ne fît préparer quelque magnifique collation pour elle et pour ses amies dans les maisons de plaisir qui sont aux environs de la ville. Montufar y contentoit à souhait sa gloutonie naturelle, et vêtu comme un prince, et en argent comme un financier, il mangeoit tous les jours en François et buvoit en Allemand. Il avoit de grandes déférences pour le libéral Grenadin, et n'étoit pas chiche de remercimens envers la fortune : mais le vent se changea, et fit élever une horrible tempête. Héléne souffroit les visites d'un jeune-homme de ces braves de villes, qui ne le sont jamais à la campagne, qui vivent aux dépens de quelque misérable courtisane qu'ils tyrannisent, qui vont tous les jours à la comédie pour y faire du bruit, et qui toutes les nuits faussent leurs épées, et leur font des bréches contre les murailles, jurant le matin qu'ils ont eu une furieuse rencontre avec leurs ennemis. Montufar fit savoir plusieurs

fois à Héléne, que cette connoissance inutile ne lui plaîsoit pas. Elle ne s'en défit point pour tout ce qu'il lui en put dire. Montufar s'en offensa, et pour se satisfaire fit sentir à Héléne le même châtiment que la défunte Mendez et elle avoient souffert autrefois dans les montagnes de Burgos. Héléne se feignit facile à la réconciliation, et se détermina à la vengeance. Pour mieux venir à bout de son dessein, elle lui fit huit jours durant tant de caresses, que Montufar ne douta plus qu'elle ne fût de ces femmes qui adorent leurs tyrans, et maltraitent leurs adorateurs. Un jour que le Grenadin devoit souper avec eux, et qu'à cause d'une affaire qui lui survint, il ne put manger entier l'excellent soupé qu'il leur avoit fait préparer, Montufar et Héléne burent tête à tête à la santé de celui qui leur faisoit tant de bien. Montufar s'enivra à son ordinaire, et sur la fin du repas voulut tâter d'une bouteille d'hypocras ambré par excellence, que le Grenadin leur avoit envoyée. On n'a pas bien su si Héléne qui l'avoit décoiffée avant le soupé, y avoit ajoûté quelque drogue nuisible. Tant y a qu'un peu aprés que Montufar l'eut vuidée, il sentit une ardeur étrange dans les entrailles, et ensuite des douleurs insupportables. Il se douta qu'il étoit empoisonné, et courut vers son épée dans le même tems qu'Héléne courut vers la porte, pour éviter sa fureur. Montufar alla dans sa chambre où il pensoit qu'elle se fût sauvée, et la cherchant tout furieux il découvrit en levant une tapisserie le jeune galant d'Héléne, qui lui passa son épée au-travers du corps. Montufar demi-mort le prit à la gorge. Au cri des domestiques qui faisoient un bruit diabolique, la justice entra dans la maison sur le point que l'homicide espéroit se sauver, après avoir achevé Montufar à coups de poignard. Cependant Héléne,

qui avoit gagné la rue, et qui ne savoit où elle alloit, gagna la premiére porte qu'elle trouva ouverte. Elle vit de la lumiére dans une salle basse, et un cavalier qui s'y promenoit. Elle alla se jetter à ses pieds pour implorer son assistance et sa protection, et fut bien étonnée de le reconnoître pour Dom-Sanche de Villefagnan, qui ne fut pas moins surpris de la reconnoître pour l'idole de son cœur, qui lui apparoissoit pour la quatriéme fois. Dom-Sanche s'étoit depuis peu brouillé avec sa femme, qui s'étoit fait séparer de corps et de biens d'avec lui, à cause de ses mauvais traitemens et de ses débauches. Il avoit obtenu de la cour une commission pour aller faire une nouvelle colonie dans les Indes, et il devoit bientôt s'embarquer à Séville. Tandis qu'Héléne lui dit cent menteries, et qu'il est ravi de la voir disposée à le suivre dans son voyage, la justice fait prendre l'assassin de Montufar, fait chercher Héléne dans Madrid, et se saisit de tout ce qui étoit dans la maison. Dom-Sanche et Héléne allérent heureusement aux Indes, où il leur est arrivé des avantures qui ne peuvent tenir dans un si petit volume, et que je promets au public, sous le titre de la *Parfaite Courtisane* ou de *Laïs Moderne*, pour peu qu'il témoigne avoir envie de les apprendre.

L'ADULTERE INNOCENT.

LA cour d'Espagne étoit fort crottée, puisqu'elle étoit à Valladolid, où l'on se crotte pour le moins autant qu'à Paris, à ce que dit un fameux poëte Espagnol, quand une des plus froides nuits d'un hiver des plus rudes, et à l'heure que la plupart des couvents sonnoient matines, un jeune gentilhomme, nommé Dom-Garcias, sortit d'une maison où il avoit passé le soir en conversation, ou à jouer. Il entroit dans la rue où étoit son logis; et quoique la nuit fût fort obscure, parce que le ciel étoit couvert, il n'avoit point de flambeau, soit que son laquais eût perdu le sien, ou qu'il fût homme à s'en passer; lorsque d'une porte qui s'ouvrit tout à coup, on mit dehors avec violence une personne que l'on poussa si impétueusement, qu'elle vint tomber à ses pieds de l'autre côté de la rue où il étoit. S'il fut surpris d'une avanture si extraordinaire, il le fut bien davantage, quand voulant donner la main à cette personne si maltraitée, il sentit qu'elle étoit en chemise, et l'entendit soupirer et se plaindre, sans faire le moindre effort pour se relever. Il ne douta plus qu'elle ne se fût blessée en tombant, et à l'aide de son laquais, qui s'étoit approché de lui, l'ayant remise sur ses pieds, il lui demanda ce qu'il pouvoit faire pour son service. Vous pouvez me sauver la vie et l'honneur, lui répondit cette personne inconnue, d'une voix entrecoupée de sanglots, et qui lui fit connoître que c'étoit une femme: je vous conjure, ajoûta-t-elle, par la même générosité qui vous rend secourable à mon malheur, de me mettre à-couvert en quelque lieu que ce puisse être, pourvu qu'il ne soit su que de vous et de ceux dont la fidélité vous sera connue. Dom-Garcias la couvrit de son man-

teau, et commandant à son laquais de l'aider à marcher d'un côté, comme il faisoit de l'autre, il arriva bientôt à la porte de son logis, où tout le monde étoit couché, à la réserve d'une servante qui en ouvrit la porte, pestant furieusement contre ceux qui la faisoient veiller si tard. Le laquais ne lui répondit qu'en soufflant sa chandelle, et lui disant cent injures. Pendant qu'elle alla chercher de la lumiére, Dom-Garcias conduisit, ou plutôt porta dans sa chambre, qui étoit au premier étage, la dame affligée, qui avoit bien de la peine à se soutenir. Son laquais apporta de la lumiére, et Dom-Garcias vit alors une des plus belles femmes d'Espagne, qui lui donna tout d'un tems de l'amour et de la pitié. Ses cheveux étoient d'un noir brillant comme du jais; son teint de lys et de roses; ses yeux pour le moins deux soleils; sa gorge au-dessus de toute comparaison; ses bras admirables; ses mains encore plus que ses bras; et sa taille comme d'une reine que l'on se feroit faire soi-même. Mais ces cheveux noirs étoient en desordre; ce teint éclatant étoit terni; ces yeux brillans étoient pleins de larmes; cette gorge incomparable étoit meurtrie; ces bras et ces mains n'étoient pas en meilleur état; enfin, ce beau corps de si belle taille étoit tout couvert de marques noires et sanglantes, comme de coups d'étriviéres, de baudrier, ou de quelque chose aussi rude. Si Dom-Garcias étoit ravi de voir une si belle personne, cette belle personne étoit fort troublée de se voir en l'état où elle étoit, au pouvoir d'un inconnu, qui ne paroissoit pas avoir vingt-cinq ans. Il s'en apperçut, et fit tout ce qu'il put pour lui persuader qu'elle ne devoit rien craindre d'un gentilhomme, qui se tiendroit heureux de mourir pour son service. Cependant son laquais fit un petit feu de charbon; car en Espagne

on ne se chauffe guéres autrement, et c'est sans-doute se chauffer mal. Il mit des draps blancs, ou il en dut mettre, dans le lit de son maître, qui ayant donné le bon soir à la dame, la laissa en possession de sa chambre, dont il ferma la porte à double tour sur elle, et s'alla coucher, je n'ai pas su sous quel prétexte, avec un gentilhomme de ses amis, qui logeoit dans la même maison. Il dormit vraisemblablement mieux que son hôtesse, qui ne cessa point de pleurer tant que la nuit dura. Le jour vint, et Dom-Garcias s'ajusta, et se fit le plus beau qu'il put. Il prêta l'oreille à la porte de sa chambre, et ayant entendu la pauvre dame qui s'affligeoit encore, il ne fit point de difficulté d'entrer. Aussi-tôt qu'elle le vit, son affliction reprit de nouvelles forces: Vous voyez, lui dit-elle, une femme qui étoit hier la plus estimée de Valladolid, et qui est aujourd'hui dans la derniére infamie, et plus en état de faire pitié qu'elle ne l'a été autrefois de donner de l'envie; mais quelque grand que soit le malheur où je me trouve, le secours que vous m'avez donné si à propos, y peut encore apporter quelque reméde, si après m'avoir gardée dans votre chambre jusqu'au soir, vous me faites conduire en chaise ou en carosse dans un couvent que je vous dirai. Mais, ajoûta-t-elle, après toutes les obligations que je vous ai, dois-je encore vous prier de prendre la peine d'aller en mon logis, de vous informer de ce qu'on y fait, et de ce qu'on y dit; et enfin de savoir de quel façon on parle à la cour et dans la ville, de la malheureuse que vous avez si généreusement protégée. Dom-Garcias, avec l'empressement d'un homme qui commence d'aimer, s'offrit d'aller par-tout où elle voudroit. Elle lui donna les adresses nécessaires, il la quitta avec promesse de revenir bien-

tôt, et elle se remit à s'affliger aussi fort que si elle n'eût fait que de commencer. Dom-Garcias ne fut pas une heure à revenir, et ayant trouvé sa belle hôtesse fort alarmée, comme si elle eût déjà su qu'il lui apportoit de mauvaises nouvelles : Madame, lui dit-il, si vous êtes Eugénie la femme de Dom-Sanche, j'ai appris des choses où vous êtes bien intéressée. Eugénie a disparu, et Dom-Sanche est entre les mains de la justice, accusé de la mort de Dom-Louis son frére. Dom-Sanche est innocent, dit-elle, je suis la malheureuse Eugénie, et Dom-Louis étoit le plus méchant de tous les hommes. Ses pleurs qui se débordérent tout à coup, et ses sanglots qui redoublérent leur violence, ne lui permirent pas de parler davantage, et je crois que Dom-Garcias n'étoit pas cependant peu empêché à se bien composer à la tristesse. Enfin, comme les choses violentes ne sont pas de durée, la douleur d'Eugénie se modéra un peu ; elle essuya ses larmes, ne soupirant plus de toute sa force, et reprit la parole en ces termes. Ce n'est pas assez que vous sachiez le nom et la qualité de la malheureuse que vous avez tant obligée en si peu de tems, elle veut vous informer des particularités de sa vie, et reconnoître en quelque façon par cette confidence, l'extrême obligation qu'elle vous a. Je suis, poursuivit-elle, de l'une des meilleures maisons de Valladolid. Je suis née riche, et avec assez de beauté pour en avoir été vaine, sans qu'on y ait trouvé à redire. Les charmes de ma personne m'attirérent plus de galans que ceux de mon bien, et la réputation de l'un et de l'autre me donne des adorateurs dans les villes d'Espagne les plus éloignées. Entre tous ceux qui crurent se rendre heureux en me possédant, Dom-Sanche et Dom-Louis, deux fréres également

partagés des biens de la fortune et de la nature, se signalérent par l'excès de leur passion, et par l'émulation qu'ils firent paroître à qui me rendroit plus de services. Mes parens se déclarérent en faveur de Dom-Sanche qui étoit l'aîné, et mon inclination suivit leur choix, et me donna toute entiére à un homme de quarante ans passés, qui par la douceur de son humeur, et par l'extrême soin qu'il eut toujours de me plaîre, se mit aussi avant dans mon ame, qu'eût pu faire une personne dont l'âge eût été plus proportionné au mien. Les deux fréres, pour avoir été rivaux, n'en avoient pas moins bien vécu ensemble, et Dom-Sanche en me possédant, ne perdit point l'amitié de son frére Dom-Louis. Leurs maisons étoient jointes ou plutôt n'étoient qu'une seule maison, puisque la muraille qui les séparoit avoit une porte, qui d'un commun consentement ne se fermoit ni d'un côté ni d'autre. Dom-Louis ne se cachoit point de son frére, pour me rendre les mêmes devoirs qu'il me rendoit tandis qu'il étoit son rival; et Dom-Sanche, qui avoit augmenté son amour par la jouissance, et qui m'aimoit plus que sa vie, lui savoit bon gré de ses galanteries. Il me nommoit lui-même la maîtresse de son frére, qui de son côté faisoit passer un amour véritable pour une feinte, avec tant d'adresse que je n'étois pas seule à m'y tromper. Enfin, après m'avoir accoutumé à me parler de sa passion devant tout le monde, il m'en parla en particulier avec tant d'importunité et si peu de respect, que je ne doutai plus de son amour criminelle. Toute jeune que j'étois, j'eus assez de prudence pour lui vouloir donner lieu de faire encore passer la chose pour une feinte. Je pris en jeu tout ce qu'il me dit sérieusement, et quoique je n'aye jamais été plus en colére

que je le fus alors, jamais je ne m'efforçai davantage de ne sortir point de mon enjouement ordinaire. Il s'en irrita au-lieu d'en faire son profit, et me regardant avec des yeux que ses mauvais desseins rendoient égarés : Non, non, madame, me dit-il, je feins bien moins depuis que je vous ai perdue, que je ne faisois quand je pouvois encore espérer ; et quoique votre rigueur soit assez grande pour vous délivrer bientôt d'une amour qui vous importune, vous m'avez si bien accoutumé à souffrir, que vous ferez encore mieux de..... De ne me trouver plus seule avec vous, l'interrompis-je. Une de mes femmes qui entra dans ma chambre, l'empêcha de porter plus loin son insolence, et moi de lui en témoigner mon ressentiment, autant que j'en avois de sujet, et que j'y étois disposée. Je fus depuis bien-aise de ne l'avoir pas fait par la considération de mon mari, et j'espérai que ce méchant frére m'aimeroit moins, et viendroit enfin à m'estimer davantage ; mais il continua de feindre devant le monde, et de m'importuner en particulier. Je me servis contre ses transports de toute la sévérité dont je fus capable, jusqu'à le menacer d'en avertir son frére. Je me servis de tout mon esprit pour guérir le sien. Je priai, je pleurai, je lui promis de l'aimer comme mon frére, mais il voulut être aimé comme un amant. Enfin, tantôt souffert, tantôt maltraité, et toujours autant amoureux que haï, il m'eût rendue la plus malheureuse femme d'Espagne, si ma conscience, qui ne me pouvoit rien reprocher, n'eût conservé la tranquillité dans mon ame. Mais enfin, ma vertu qui m'avoit toujours si bien défendue contre un si dangereux ennemi, m'abandonna, parce que je l'abandonnai, et que je me trahis moi-même. La cour vint à Valladolid, et y apporta la galanterie.

Comme toutes les choses nouvelles plaîsent, nos dames crûrent voir dans les courtisans ce qu'elles ne trouvoient point dans les plus galans de la ville, et les courtisans tâchérent de plaîre à nos dames, qu'ils considéroient peut-être comme des conquêtes assurées. Entre les cavaliers qui suivoient la cour pour y être récompensés de leurs services, un Portugais nommé Andrade s'y étoit rendu considérable par son esprit et par sa bonne mine, et plus encore par sa dépense, charme le plus puissant pour les dames sans expérience, qui jugent de la beauté de l'ame par celle du train et des habits. Il n'avoit pas beaucoup de bien, mais le jeu le rendoit maître de celui des autres, et son gain le faisoit paroître autant que les plus riches et les plus magnifiques de la cour. Je fus assez malheureuse pour lui plaîre, et lorsque ma vanité et les soins qu'il me rendit, m'eurent persuadée que je lui plaîsois, je me crus la plus heureuse femme de ma condition. J'aurois peine à vous exprimer combien il savoit se faire aimer, et jusqu'à quel excès je l'aimai. Ce mari si bon, si cher, si respecté, me devint aussi méprisable qu'odieux. Dom-Louis me parut plus haïssable qu'il ne l'avoit encore été ; rien ne me plaîsoit que Andrade : je n'aimois que lui, et par-tout où je ne le voyois pas, j'étonnois tout le monde par mes distractions et par mes inquiétudes. Andrade ne m'aimoit pas avec plus de tranquillité. Sa passion dominante de jouer céda à son amour ; ses présens gagnérent mes femmes ; ses lettres et ses vers me charmérent, et ses musiques donnérent à penser à tous les maris de ma rue. Enfin il m'attaqua si bien, ou je me défendis si mal, que je me rendis. Je lui promis tout ce que je lui pouvois donner, et nous ne fûmes plus en peine que du lieu et de l'heure

commode. Mon mari fut d'une partie de chasse, qui devoit le retenir plusieurs jours à la campagne. J'en fis avertir mon cher Portugais, et nous remîmes l'exécution de nos amoureux desseins à la nuit du jour que mon mari sortiroit de la ville. Je devois laisser à une certaine heure la porte de derriére d'un jardin ouverte, et sous prétexte d'y passer une partie de la nuit à cause de l'extrême chaleur, je devois faire dresser un lit de camp dans un petit cabinet de charpente, ouvert de tous côtés, et environné d'orangers et de jasmins. Enfin mon mari sortit de Valladolid, et ce jour-là me sembla le plus long de ma vie. La nuit vint, et mes femmes m'ayant dressé un lit dans le jardin, je feignis devant elles une extrême envie de dormir, et aussi-tôt qu'elles m'eurent déshabillée, je leur commandai de s'aller coucher, à la réserve d'une femme de chambre qui savoit le secret de mon amour. A peine étois-je couchée, et cette fille qui s'appelloit Marine, avoit-elle fermé la porte du jardin du côté du logis, et ouvert celle de derriére, que mes femmes vinrent m'avertir que mon mari venoit d'arriver. Je n'eus que le tems de faire refermer la porte que j'avois fait ouvrir pour recevoir Andrade. Mon mari me vint faire ses caresses ordinaires, et vous pouvez penser comme je les reçus. Il me dit qu'il avoit été contraint de revenir, parceque le cavalier qui l'avoit mené à la chasse, étoit tombé de son cheval, et s'étoit rompu une jambe; et ensuite il loua mon bon esprit de choisir si bien une place où me défendre du chaud, et ajoûta qu'il y vouloit aussi passer la nuit. Il se fit déshabiller en même-tems, et se coucha auprès de moi. Tout ce que je pus faire, ce fut de cacher le mieux qu'il m'étoit possible le déplaisir que j'avois de son retour, et de lui témoigner

par

par des caresses forcées, que les siennes m'étoient sensibles. Andrade vint cependant à l'assignation, et ayant trouvé la porte fermée qu'il devoit trouver ouverte, il sauta à l'aide de son valet de chambre par-dessus les murailles du jardin, où il avoit espéré de passer la nuit avec moi. Il m'a depuis avoué qu'il avoit pris un si hardi et si impétueux dessein par un pur motif de jalousie, qu'il ne douta point qu'un rival plus heureux et premier que lui dans mon cœur, ne jouît du bien qu'on lui avoit fait espérer. La pensée qu'il eut que peut-être je me divertissois à ses dépens avec mon galant, le mit dans une telle colére, qu'il ne résolut pas moins que de me maltraiter si ce qu'il soupçonnoit se trouvoit véritable, et de se porter contre son rival aux derniéres extrémités. Il s'approcha du cabinet où nous étions couchés, faisant le moins de bruit qu'il put. La lune étoit fort claire, je le vis d'abord qu'il entra, et je le reconnus : il me vit fort effrayée, et lui faisant signe de se retirer, il ne discerna pas d'abord si la personne qui étoit couchée avec moi, étoit mon mari ou un autre ; mais remarquant sur mon visage moins d'effroi que de confusion et de honte, et voyant sur une table l'habit et les plumes qu'il avoit vues à mon mari le même jour, et qui étoient aussi singuliéres que remarquables, il ne put plus douter que je ne fusse couchée avec Dom-Sanche, qu'il voyoit alors dormir avec plus de tranquillité que n'auroit fait un galant. Mais il ne laissa pas de s'approcher du côté du lit où j'étois couchée, et de me prendre un baiser, dont je ne pus me défendre, dans la peur où j'étois que mon mari ne s'éveillât. Il ne voulut pas m'effrayer davantage; il sortit, levant les yeux au ciel, haussant les épaules, enfin faisant l'action d'un homme extrêmement affligé,

et repassa par-dessus la muraille du jardin, avec la même facilité qu'il avoit déjà fait. Dès le matin je reçus de sa part une lettre la plus passionnée que j'aye jamais lue, et des vers fort spirituels contre la tyrannie des maris. Il avoit passé à les faire ce qui lui resta de la nuit, après qu'il m'eut quittée; et le jour que je les reçus, je ne fis presque autre chose que de les relire, quand je le pus faire sans témoins. Nous ne fîmes pas assez de réflexions sur le danger que nous avions couru, pour avoir peur de nous y exposer encore. Mais quand je ne me serois pas portée de moi-même à lui accorder tout ce qu'il me demandoit, et quand j'aurois moins aimé Andrade que je ne faisois, ou que je n'aurois pas cédé à la force de ses lettres, je me serois laissée aller aux persuasions de ma femme de chambre, qui me parloit incessamment en sa faveur. Elle me reprochoit, que puisque j'étois si peu hardie, je n'aimois guéres Andrade, et me parloit de la passion qu'il avoit pour moi, avec autant de véhémence, que si elle eût voulu exprimer à quelque galant celle qu'elle eût eue pour lui. Je reconnus par-là qu'elle n'étoit pas des moins savantes au métier qu'elle faisoit, et je reconnus aussi combien il est important de bien choisir les personnes que l'on met auprès de celles de mon âge et de ma condition. Mais je voulois bien me perdre, et si elle eût été plus vertueuse qu'elle n'étoit, elle auroit moins été dans ma confidence. Enfin, elle me fit résoudre à consentir qu'elle reçût Andrade dans une garderobe voisine de ma chambre où elle couchoit seule, et nous fûmes d'accord qu'aussi-tôt que mon mari seroit endormi, elle se mettroit auprès de lui en ma place, tandis que je passerois la nuit avec Andrade. Il fut donc caché dans ma garderobe; mon mari s'endor-

mit, et je me préparois de l'aller trouver avec toute l'émotion d'une personne qui désire ardemment, et qui a beaucoup à craindre, quand un effroyable bruit de voix confuses qui crioient au feu, frappa mes oreilles et éveilla mon mari; dans le même tems ma chambre s'emplit de fumée, et je vis au travers des vitres que l'air étoit tout en feu. Une Négresse qui servoit à la cuisine, y avoit mis le feu après s'être enivrée, et on ne s'en apperçût que lorsqu'ayant pris à du bois sec, et aux écuries voisines, il commença de percer les planchers de mon appartement. Mon mari étoit fort aimé. En un instant la maison fut pleine de voisins qui vinrent à notre secours. Mon beau-frére Dom-Louis, que le péril commun rendit plus diligent que les autres, nous secourut des premiers avec tous ses gens, et poussé de sa passion entra dans ma chambre au-travers des flammes qui gagnoient déjà l'escalier. Il étoit en chemise, et n'avoit sur lui que sa robe de chambre dont il me couvrit, et m'ayant prise entre ses bras plus morte que vive du péril où étoit exposé Andradè que du mien même, il me transporta chez lui par la communication que son logis avoit avec le nôtre, et m'ayant mise dans son lit m'y laissa accompagnée de quelques-unes de mes femmes. Cependant mon mari, et tous ceux qui prenoient part à l'accident qui nous étoit arrivé, y donnérent si bon ordre, que le feu fut éteint, après avoir fait de grands ravages. Andrade se sauva facilement dans la confusion et dans la presse de ceux qui étoient venus nous secourir, et vous pouvez vous figurer avec quelle joie j'appris de Marine une si agréable nouvelle. Il m'écrivit le jour d'après cent folies, sur lesquelles je renchéris d'un emportement encore plus grand que le sien, et nous adoucissions

ainsi par nos lettres la peine que nous souffrions de ne pouvoir nous voir. Après que l'on eut fait réparer tous les dommages que le feu avoit faits, et que j'eus quitté le logis de Dom-Louis pour me remettre dans le mien, Andrade n'eut pas grande peine à me faire consentir qu'il tentât encore la même voie, qu'il croyoit ne lui avoir manqué que par un malheur extraordinaire. La nuit même que nous avions destinée à nous récompenser de tout le tems que des accidens si imprévus nous avoient fait perdre, un cavalier des amis de mon mari, qui étoit en peine pour un duël, et qui s'étoit retiré chez un ambassadeur, où il ne se crut pas assez à couvert de la justice, fut obligé de se cacher ailleurs. Mon mari l'amena secrettement chez lui, et prit lui-même la clé de la porte de la rue, qu'il fit fermer en sa présence, de peur que quelque valet indiscret ou méchant ne découvrît la retraite que son ami avoit choisie. Cet ordre qui me surprit, et m'affligea extrêmement, ne venoit que d'être exécuté, quand Andrade fit entendre dans la rue un signal dont il étoit convenu avec Marine. Fort embarrassée, elle lui fit signe d'une jalousie basse, qu'il attendît un moment. Nous tînmes conseil elle et moi, et ensuite elle alla lui apprendre en peu de paroles, et parlant le plus bas qu'elle put, le nouvel obstacle qui s'opposoit à nos désirs, et lui proposa d'attendre que tout le monde fût couché, pour entrer par une petite fenêtre de la cuisine qui étoit fort basse, qu'elle iroit lui ouvrir. Rien ne parut difficile ni périlleux à Andrade, pourvu qu'il contentât son amour. Mon mari fit coucher son ami, et se coucha de bonne heure à mon exemple : tous nos domestiques en firent de-même ; et Marine, quand elle crut tout le monde endormi,

ouvrit la petite fenêtre à Andrade, qui en moins de rien y passa une partie du corps, mais imprudemment, et si malheureusement, qu'après plusieurs efforts qui lui nuisirent plus qu'ils ne lui servirent, il demeura engagé par la ceinture entre des barreaux de fer de la fenêtre, sans pouvoir avancer ni reculer davantage. Son valet ne pouvoit le secourir de la rue ; Marine du lieu où elle étoit, ne le pouvoit aussi sans l'aide d'un autre. Elle alla donc faire lever une servante de ses amies, à qui elle avoua que persuadée d'un galant qu'elle aimoit beaucoup, et qui devoit l'épouser, elle avoit voulu le faire entrer par la fenêtre de la cuisine, et qu'il s'étoit engagé le corps entre deux barreaux, dont il étoit impossible de le dégager, sans les limer, ou les ôter de leur place. Elle la conjura de la venir secourir, à quoi l'autre fut bientôt prête ; mais faute d'un marteau, ou de quelqu'autre ferrement nécessaire, le secours de ces deux femmes eût été inutile à Andrade, s'il ne se fût avisé lui-même de son poignard, dont elles se servirent si utilement, qu'après un furieux travail les barreaux furent détachés de la muraille, et il se vit délivré de la terrible peur qu'il avoit d'être trouvé si honteusement arrêté dans un lieu où il ne pouvoit passer que pour un voleur. Cela ne se put faire avec si peu de bruit, que quelques-uns de nos valets ne l'entendissent, et ne regardassent dans la rue, au même tems qu'Andrade emportant avec soi la grille de fer où son corps étoit entré avec violence, couroit de toute sa force, suivi de son valet. Les voisins et nos gens criérent au voleur après eux, et l'on ne douta point que des voleurs n'eussent entrepris de voler la maison de Dom-Sanche, où l'on voyoit une grille ôtée de sa place. Andrade cependant arrivé à son logis, se

faisoit limer sur le corps la grille de fer qui le serroit autant qu'une ceinture, et d'où son corps ne put jamais sortir comme il étoit entré, quelques efforts que son valet et lui pussent faire. Ce troisiéme accident le mit de fort mauvaise humeur, à ce que j'ai su depuis : pour moi je le pris tout autrement, et tandis que Marine encore effrayée m'en fit le récit, je pensai devenir malade à force de rire. Je ne laissois pas aussi-bien qu'Andrade d'avoir un extrême déplaisir des mauvais succès de nos entreprises ; mais nos désirs s'en échauffétent, bien loin d'en être refroidis, et ne nous permirent de différer à les contenter, que jusqu'au jour qui suivit la nuit de cette plaisante et malheureuse avanture. Mon mari étoit en ville pour accommoder les affaires de son ami, qui devoient apparemment l'occuper le reste du jour. J'envoyai Marine chez Andrade, qui ne demeuroit pas loin de chez moi. Elle le trouva au lit, se sentant encore des fatigues de la nuit passée, et si rebuté de réussir si mal en son amour, que Marine fut en quelque façon scandalisée de voir avec quelle froideur il recevoit les avances que je lui faisois, et de ce qu'il témoignoit si peu d'impatience de me venir trouver, quoiqu'elle lui représentât assez que l'occasion qui se présentoit n'étoit pas à perdre. Enfin donc il me vint trouver, et je le reçus avec tous les transports de joie que pouvoit avoir une personne toute abandonnée à sa passion. J'en étois si aveuglée, que je remarquai moins que Marine, l'indifférence de l'accueil qu'il me fit, quoiqu'elle ne fût que trop visible. Mes caresses pourtant enfin attirérent les siennes. Déjà notre joie mutuelle ne pouvoit plus s'exprimer que par notre silence, et la pensée de ce que nous désirions l'un et l'autre avec tant d'ardeur, me causoit une confusion qui

me faisoit éviter les regards d'Andrade, et qui lui permettoit assez de tout entreprendre, quand Marine, qui étoit sortie de ma chambre par discrétion, y rentra toute effrayée, me disant que mon mari étoit revenu. Elle entraîna dans ma garderobe Andrade plus mort que vif, paroissant bien plus effrayé que moi, qui avois tant de sujet d'être effrayée. Mon mari donna quelques ordres à ses gens avant de monter à ma chambre. Le tems qu'il y employa me donna celui de me remettre, et à Marine de vuider un grand coffre rempli de hardes, et d'y faire entrer Andrade. A peine l'avoit-elle enfermé, que mon mari monta dans ma chambre, et n'ayant fait que me baiser en passant, sans s'arrêter davantage avec moi, entra dans ma garderobe, et y trouva un livre de comédie, qu'il ouvrit par malheur. Il s'arrêta sur quelque incident qui lui plut, et qui l'engagea à une lecture qui eût duré plus longtems si par le conseil de Marine je ne fusse entrée dans ma garderobe, pour l'empêcher de lire davantage, et le faire revenir dans ma chambre. Mon malheur ne s'en tint pas-là. Dom-Sanche me trouvant rêveuse et inquiéte, comme j'en avois sujet, tâcha par sa belle humeur de changer la mienne. Jamais il ne fit tant pour me plaîre et me divertir, et jamais il ne me déplut et ne m'importuna davantage. Je le priai de sortir de ma chambre, feignant une extrême envie de dormir; mais par une mauvaise plaisanterie, qui ne lui étoit pas ordinaire, il me tint compagnie malgré moi encore assez longtems; et tout complaisant qu'il étoit de son naturel, il le fut alors si peu, que je fus contrainte de le chasser. Aussi-tôt que j'eus fermé la porte de ma chambre, je courus dans ma garderobe pour tirer Andrade de prison. Marine ouvrit à la hâte le grand coffre

où elle l'avoit mis, et pensa mourir d'affliction et d'effroi aussi-bien que moi, quand nous le trouvâmes sans pouls et sans mouvement, comme un homme mort, et qui l'étoit en effet selon toutes les apparences. Figurez-vous en quelle peine je me dûs trouver, et quel parti j'avois à prendre dans une pareille extrêmité. Je pleurai, je m'arrachai les cheveux, je me désespérai; et je crois que j'eusse eu assez de résolution pour me percer le sein du poignard d'Andrade, si mon extrême douleur ne m'eût causé une foiblesse qui me contraignit de me jetter sur le lit de Marine. Cette fille, quoiqu'affligée autant qu'elle pouvoit l'être, conserva plus de jugement que moi dans notre commun malheur, et tâcha d'y apporter le reméde, dont foible comme j'étois, je n'eusse pas été capable de me servir quand j'aurois conservé assez d'esprit pour le faire. Elle me disoit que peut-être Andrade n'étoit qu'évanouï, et qu'un chirurgien, ou par la saignée, ou par quelqu'autre prompt secours, pouvoit lui redonner la vie, qu'il sembloit avoir perdue. Je la regardois sans lui répondre, ma douleur m'ayant rendue comme stupide. Marine ne perdit point le tems à me consulter davantage, elle alla pour exécuter ce qu'elle venoit de me proposer : mais aussi-tôt qu'elle eut ouvert la porte pour sortir, mon beau-frére, Dom-Louis, entra où nous étions, et ce second malheur nous fut encore plus terrible que le premier. Quand le corps d'Andrade n'eût pas été exposé à sa vue comme il étoit, la confusion et l'étonnement qui paroissoient sur nos visages, lui eussent fait soupçonner que nous faisions quelque chose de fort étrange, qu'il n'eût pas manqué de vouloir découvrir, prenant en moi la part qu'il faisoit, et par l'intérêt d'un beau-frére, et par celui d'un amant. Il fallut donc que je me

jettasse aux pieds d'un homme que j'avois vu si souvent aux miens, et que me fiant en l'amour qu'il avoit pour moi, et en la générosité qui devoit être inséparable de sa qualité de gentilhomme, je soumisse à sa volonté absolue tout ce que j'avois de plus cher. Il fit ce qu'il put pour me relever; mais m'étant opiniâtrée à demeurer à genoux, je lui appris ingénûment, autant que mes larmes et mes sanglots le pûrent permettre, le cruel accident qui m'étoit arrivé, dont je ne doutois point qu'il n'eût une extrême joie. Dom-Louis, lui dis-je, je n'implore point ici ta générosité pour prolonger ma vie de quelques jours; mon malheur me la rend assez odieuse pour me donner la force de me l'ôter moi-même, si je ne craignois que mon désespoir ne s'expliquât aux dépens de mon honneur, de qui celui de Dom-Sanche, et même sa vie, sont peut-être inséparables. Tu peux croire que les dédains que j'ai eus pour toi, ont été l'effet de mon aversion plutôt que de ma vertu: tu peux te réjouir de ma disgrace, et même la faire servir à ta vengeance; mais oseras-tu m'imputer un crime que tu m'as voulu apprendre, et manqueras-tu d'indulgence à qui en a eu tant pour toi? Dom-Louis ne me laissa pas parler davantage. Vous voyez, madame, me dit-il, que le ciel vous a justement punie d'avoir si mal choisi ce que vous deviez aimer, et ce que vous deviez haïr: mais je n'ai point de tems à perdre pour vous faire voir, en vous tirant de peine, que vous n'avez pas un meilleur ami au monde que Dom-Louis. Il me quitta là-dessus, et revint un moment après avec deux hommes de ceux qui gagnent leur vie à porter des fardeaux, qu'il avoit envoyé chercher par un de ses gens. Marine et moi, cependant, avions remis le corps d'Andrade dans le grand coffre. Dom-Louis aida

lui-même à le charger sur les épaules de ces hommes, et le fit conduire chez un de ses amis, à qui il découvrit cette avanture, comme il lui avoit déjà fait cette confidence de l'amour qu'il avoit pour moi. Là, après avoir fait tirer hors du coffre le corps d'Andrade, il le fit étendre sur une table, et tandis qu'on lui ôtoit ses habits, lui ayant tâté le pouls et mis la main à l'endroit du corps où l'on sent le battement du cœur, il reconnut qu'il n'étoit pas encore mort. On envoya querir un chirurgien en diligence, tandis qu'on le mit dans un lit, et que par tous les remédes dont on put se servir on tâcha de le faire revenir. Il revint à soi : il fut saigné, on laissa un laquais auprès de lui, et on sortit de la chambre pour donner tems à la nature et au repos d'achever ce que les remédes avoient commencé. Vous pouvez bien vous figurer quel fut l'étonnement d'Andrade, quand après ce long évanouïssement il se trouva dans un lit, se ressouvenant seulement de la peur qu'il avoit eue, lorsqu'on l'avoit fait entrer dans un coffre, ne sachant où il étoit, ni ce qu'il avoit à espérer ou à craindre. Il étoit dans cette terrible inquiétude, quand il entendit ouvrir la porte de la chambre, et qu'après que les rideaux du lit furent tirés, il vit à la lueur des flambeaux qu'on apporta, Dom-Louis qu'il savoit bien être mon beau-frére, et qui ayant pris une chaise, lui parla en ces termes. Me connoissez-vous bien, seigneur Andrade, et ne savez-vous pas bien que je suis le frére de Dom-Sanche ? Oui, lui répondit Andrade, je le sai bien. Et vous souvenez-vous, lui dit encore Dom-Louis, de ce qui vous est aujourd'hui arrivé chez lui ? Je vous jure, poursuivit-il, que si vous prétendez encore galantiser ma belle-sœur, et si l'on vous voit jamais dans sa rue, il n'y a rien que je

n'entreprenne contre vous ; et sachez que vous seriez sans vie, si je n'avois eu pitié d'une folle et malheureuse femme qui s'est fiée à moi, et si je n'étois assuré que les criminels desseins que vous avez eus ensemble contre l'honneur de mon frére, n'ont pas été exécutés. Changez de demeure, ajoûta-t-il, et ne pensez pas vous pouvoir cacher à mon ressentiment, si vous manquez à la parole que je veux que vous me donniez. Andrade lui eût promis encore davantage. Il lui fit les plus lâches soumissions dont il put s'aviser, et lui protesta qu'il vouloit lui devoir une vie qu'il avoit pu lui ôter. Sa foiblesse étoit assez grande pour l'obliger à garder le lit, mais l'effroyable peur qu'il avoit eue, lui donna des forces pour se lever. Il conçut dès-lors une aversion pour moi aussi grande, qu'avoit été l'affection qu'il m'avoit portée, et mon nom même lui fut en horreur. J'étois cependant bien en peine de savoir ce qu'il étoit devenu, et je n'avois pas l'assurance de m'en informer de Dom-Louis, non plus que de lever les yeux devant les siens. J'envoyai Marine au logis d'Andrade, où elle arriva dans le tems qu'il y étoit déjà arrivé, et qu'il faisoit enlever ses hardes, pour aller loger d'un autre côté de la ville. Aussi-tôt qu'il la vit, il lui défendit de le venir jamais trouver de ma part, et lui ayant dit en peu de paroles tout ce qui s'étoit passé entre Dom-Louis et lui, il ajoûta que j'étois la plus ingrate et la plus perfide femme du monde ; qu'il ne me considéroit plus que comme une personne qui l'avoit voulu perdre, et que je ne songeasse non plus à lui que si je ne l'avois jamais connu. Après ces paroles il chassa Marine, qui en demeura bien surprise ; mais quelque étonnement que lui eût causé un si mauvais traitement, elle eut l'esprit de le suivre de loin jusqu'où il fit porter

ses hardes, et ainsi elle apprit son logis. Le déplaisir que j'eus d'être accusée d'une méchanceté dont j'étois innocente, et d'être haïe d'un homme que j'aimois tant, et pour qui j'avois hazardé ma vie et mon honneur, ne me permit pas de ressentir toute la joie que j'aurois eue de ce qu'il étoit hors de péril. Je tombai dans une mélancolie qui me rendit malade, et ma maladie inconnue aux médecins, affligea extrêmement mon mari. Pour achever mon infortune, Dom-Louis commença de se prévaloir du service important qu'il m'avoit rendu, me demandant incessamment ce que j'avois bien voulu donner à Andrade, et me reprochant que je l'avois aimé, lorsque je lui représentois ce que je devois à un mari, et ce qu'il devoit à un frére. Ainsi haïe de ce que j'aimois, aimée de ce je haïssois, ne voyant plus Andrade, voyant trop souvent Dom-Louis, et m'accusant incessamment moi-même d'avoir été ingrate au meilleur mari du monde, qui mettoit tout en usage pour me plaîre, et qui se désespéroit de mon mal, dans le tems qu'il avoit tous les sujets du monde de m'ôter la vie : ainsi donc tourmentée du remords de ma conscience, d'amour et de haine, deux passions si contraires, je gardai le lit pendant deux mois, attendant la mort avec joie ; mais le ciel me réservoit à de plus grands malheurs. Ma jeunesse me secourut malgré moi contre ma tristesse inconsolable. Je repris ma santé, et Dom-Louis me persécuta encore plus qu'il n'avoit jamais fait. J'avois donné ordre à mes femmes, et particuliérement à Marine, de ne me laisser jamais seule avec lui. Enragé de cet obstacle, et de la résistance que je lui faisois, il résolut d'obtenir par la plus noire trahison qui ait jamais été conçue dans un esprit scélérat, ce que je lui refusois avec tant de constance. Je vous

ai déjà dit qu'on entroit de sa maison dans la nôtre, par une porte qui ne se fermoit que rarement. La nuit qu'il choisit pour l'exécution de son damnable dessein, et à l'heure qu'il crut tout le monde endormi chez nous et chez lui, il entra par cette porte, ouvrit celle de la rue, et détacha tous les chevaux de notre écurie, qui étoient en grand nombre, et qui s'échappérent aussi-tôt par la cour, et de la cour dans la rue. Le bruit qu'ils firent éveilla bientôt ceux qui en avoient le soin, et même mon mari. Il avoit la passion des chevaux : aussitôt qu'il sut que les siens étoient échappés dans la rue, il y courut couvert d'une robe de chambre, s'emportant furieusement contre ses palfreniers, et contre le portier qui n'avoit pas eu le soin de fermer la grande porte. Dom-Louis qui s'étoit caché dans mon antichambre, et qui en avoit vu sortir mon mari, descendit dans la cour quelque tems après lui, et ayant fermé la porte de la rue, et attendu quelque tems pour donner plus de vraisemblance à ce qu'il vouloit faire, il vint se coucher auprès de moi, faisant si bien le personnage de mon mari, qu'il étoit difficile que je m'y trompasse. Il avoit grand froid d'avoir été longtems en chemise. Bon dieu, monsieur, lui dis-je, que vous êtes froid ! Il est vrai, me répondit-il, contrefaisant sa voix, j'ai peur de m'être morfondu dans la rue. Et vos chevaux, lui demandai-je, sont-ils repris ? Mes valets sont encore à les reprendre, me repartit-il ; et ensuite s'approchant de moi comme pour se rechauffer, et me faisant force caresses, il acheva de me trahir, et de déshonorer son frére. Que si le ciel le permit, il voulut peut-être me réserver la punition d'un si grand crime, afin que mon honneur fût rétabli par moi-même, et mon innocence reconnue. Ayant fait ce qu'il avoit voulu, il

feignit d'être en peine de ses chevaux, il se leva d'auprès de moi, alla ouvrir la porte de la rue, et se retira dans son logis, tout fier peut-être de son crime, et se réjouissant de ce qui devoit être la cause de sa perte. Mon mari revint bientôt après, et s'étant jetté dans le lit, s'approcha de moi gelé comme il étoit, et m'obligea par des caresses que je trouvai extraordinaires, de le prier de me laisser dormir. Il le trouva étrange, je m'en étonnai et ne doutai plus de la trahison que l'on m'avoit faite. Je n'en pus fermer les yeux jusqu'au jour. Je me levai de meilleure heure que je n'avois accoutumé. J'allai à la messe, et j'y trouvai Dom Louis extraordinairement paré, et le visage aussi gai que le mien étoit triste et sévére. Il me présenta de l'eau-bénite, que je reçus avec beaucoup de froideur; et lui me regardant avec un souris malicieux: Hé bon dieu, madame, que vous êtes froide! A ces paroles, les mêmes que je lui avois dites, et qui ne me laissérent plus douter de mon malheur, je pâlis, et rougis aussitôt d'avoir pâli. Il put connoître dans mes yeux, et au désordre où m'avoient mis ces paroles, combien j'étois offensée de son insolence. Je le quittai sans le regarder. Je passai tout le tems de la messe avec l'inquiétude que vous pouvez vous imaginer, et j'en donnai beaucoup à mon mari, quand pendant le diné, et tout le reste du jour, je ne fis que rêver, et ne pus m'empêcher de soupirer incessamment, et de faire voir le trouble de mon esprit, quelque effort que je fisse pour le dissimuler. je me retirai dans ma chambre plutôt que de coutume, feignant une légére indisposition. Je conçus cent desseins différens de me venger. Enfin ma fureur m'en inspira un auquel je m'arrêtai. L'heure de se coucher étant venue, je me mis au

lit en même tems que mon mari. Je feignis de dormir pour l'obliger à en faire de-même ; et lorsque je le vis endormi, et que je crus que tous nos domestiques l'étoient aussi, je me levai, je pris son poignard, et toute insensée et aveuglée que j'étois de ma passion, j'en fus pourtant si bien conduite, que par la même porte et par la même voie par où mon cruel ennemi s'étoit venu mettre dans mon lit, je me trouvai auprès du sien. Ma fureur ne me fit rien précipiter. De la main que j'avois libre je cherchai son cœur, et lorsque son battement me l'eut découvert, la crainte de manquer mon coup ne fit point trembler la main que j'avois armée d'un poignard : elle l'enfonça deux fois dans le cœur du détestable Dom-Louis, et le punit d'une mort plus douce qu'il ne l'avoit méritée. Dans la rage où j'étois, je lui donnai encore cinq ou six coups de poignard, et je revins dans ma chambre avec une tranquillité, qui me témoignoit à moi-même que je n'avois jamais rien fait avec plus de satisfaction. Je remis le poignard de mon mari tout sanglant qu'il étoit dans son fourreau, je m'habillai avec la plus grande hâte et le moins de bruit que je pus ; je pris sur moi tout ce que j'avois de pierreries et d'argent ; et aussi emportée de mon amour, que troublée du coup que je venois de faire, je quittai un mari qui m'aimoit plus que sa vie, pour me jetter entre les bras d'un jeune-homme, qui avoit bien voulu depuis peu de tems me faire savoir que je lui étois devenue odieuse. La timidité de mon sexe fut si bien fortifiée par toutes les impétueuses passions dont j'étois agitée, que seule et la nuit je fis tout le chemin de mon logis jusqu'à celui d'Andrade, avec autant d'assurance que si j'eusse fait une bonne action en plein jour. Je frappai à la porte d'Andrade, qui

n'étoit pas chez lui, s'étant embarqué au jeu chez un de ses amis. Ses valets qui me reconnurent, et qui ne furent pas peu surpris de me voir, me reçûrent avec beaucoup de respect, et m'allumérent du feu dans la chambre de leur maître. Il arriva un moment après, et je crois bien qu'il ne s'attendoit pas à me trouver dans sa chambre. Aussitôt qu'il me vit, il me dit d'un visage égaré, Hé qui vous améne ici, madame Eugénie ; et que voulez-vous encore demander à une personne que vous avez voulu sacrifier à la jalousie d'un beau-frére que vous aimez ? Hà Andrade ! lui répondis-je, expliquez-vous si mal un accident inévitable, qui me força d'avoir recours à l'homme du monde à qui je craignois le plus d'être obligée ? Et devez-vous faire un jugement si désavantageux d'une personne qui vous a tant donné de preuves de son affection ? J'attendois de vous autre chose que des reproches, et vous ne seriez plus en état de m'en faire, si je n'avois fait l'action que vous me reprochez, et que vous voulez faire passer pour un crime. Hà ! si j'en ai fait un, ce n'est pas contre vous, mais contre un mari qui devoit m'être cher, à qui j'ai été ingrate pour ne vous l'être pas, et que je quitte pour venir trouver un cruel qui me maltraite. Quand votre mort que je crus véritable, m'eut mise dans le désespoir où pouvoit être une femme qui n'attendoit que l'heure de se voir surprise par un mari, et quand Dom-Louis me surprit en cet état si déplorable, que pouvois-je faire que de me fier à sa générosité et à l'amour qu'il avoit pour moi ? Il s'en est prévalu, le traître, aux dépens de mon honneur, mais ç'a été aussi aux dépens de sa vie que je viens de lui faire perdre : c'est, mon cher Andrade, ce qui m'améne ici. Il faut que je me cache à la justice, jusqu'à ce que l'on sache quel-

est

est le crime de Dom-Louis, et quel a été mon malheur. J'ai de l'argent et des pierreries en assez grande quantité, pour vous faire vivre avec éclat en quelque lieu d'Espagne où vous vouliez accompagner mon infortune; cependant le tems fera voir à tout le monde que je suis plus digne de pitié que de blâme, et ma conduite vous justifiera mes actions passées. Oui, oui, interrompit-il, j'irai prendre la place de Dom-Louis dont tu t'es lassée, pour être comme lui tué quand tu te lasseras de moi. Hà, femme lascive, continua-t-il, que cette derniére méchanceté me confirme bien dans la croyance que j'avois que tu m'as voulu sacrifier à ton galant! Mais tu n'en seras pas quitte pour de simples reproches, et je serai plutôt le bourreau de ton crime, que le complice. En achevant ces paroles il me dépouilla avec violence, et d'une cruauté qui fit horreur à ses propres valets, il me donna cent coups, nue comme j'étois; et après avoir soulé sa rage jusqu'à se lasser, il me mit à la rue, où si je ne vous avois heureusement trouvé, je serois déjà morte, ou entre les mains de ceux qui peut-être me cherchent. En achevant de parler, elle fit voir à Dom-Garcias les meurtrissures de ses bras, et des parties de son corps que l'honnêteté lui permettoit de montrer, et reprit ainsi la parole. Vous avez entendu, généreux Dom-Garcias, ma déplorable histoire. Donnez-moi conseil, je vous en conjure, sur ce que doit faire une malheureuse qui a causé tant de désordres. Hà madame, interrompit Dom-Garcias, que ne m'est-il aussi aisé de vous donner conseil, qu'il me sera aisé de punir Andrade, si vous me le permettez! Ne m'ôtez pas l'honneur de vous venger, et ne craignez point d'employer à tout ce que vous voudrez entreprendre, un homme qui n'est pas moins sensible

à votre malheur, qu'à l'offense qu'on vous a faite. Dom-Garcias lui dit ces paroles d'une chaleur qui fit bien voir à Eugénie qu'il avoit pour elle autant d'amour que de pitié. Elle le remercia avec les plus obligeantes paroles que sa civilité et sa reconnoissance pûrent choisir, et elle le pria de prendre la peine de retourner chez son mari, pour s'informer plus amplement de ce qu'on disoit de sa fuite, et de la mort de Dom-Louis. Il y arriva dans le tems qu'on menoit en prison Dom-Sanche, ses domestiques et ceux de Dom-Louis, qui avoient déposé que leur maître avoit été amoureux d'Eugénie. La porte commune qu'on trouva ouverte, et le poignard de Dom-Sanche encore sanglant, le convainquoient en quelque façon du meurtre de son frére, dont il étoit aussi innocent qu'affligé. La fuite de sa femme, ses pierreries et son argent qui ne se trouvoient point, le mettoient dans un étonnement dont il ne pouvoit revenir, et lui donnoient plus de peine que ne faisoient sa prison et les procédures de la justice. Dom-Garcias avoit impatience d'apprendre ces nouvelles à Eugénie, mais il ne put le faire aussi vîte qu'il en avoit envie. Un de ses amis qui avoit affaire à lui, l'arrêta longtems dans la rue où étoit son logis, et ce fut par hazard vis-à-vis de celui d'Andrade, qu'il vit sortir, un valet botté portant une valise. Il le suivit de loin accompagné de son ami, et l'ayant vu entrer dans le logis de la poste, où il entra aussi, il lui vit retenir trois chevaux qu'on devoit venir monter dans une demi-heure. Dom-Garcias le laissa sortir, et arrêta aussi le même nombre de chevaux pour la même heure. Son ami lui demanda ce qu'il en vouloit faire, il lui promit de le lui dire s'il vouloit être de la partie, à quoi l'autre consentit sans se mettre davantage en peine de ce que c'étoit. Dom-

Garcias le pria de s'aller botter, et de l'attendre à la poste, tandis qu'il feroit un tour à son logis. Ils se séparérent ainsi, et Dom-Garcias alla retrouver Eugénie, pour lui apprendre ce qu'il savoit de son affaire, et pour donner à son hôtesse, qui étoit une femme en qui l'on se pouvoit fier, tous les ordres nécessaires pour faire trouver à Eugénie des habits, et la mettre en état de se faire porter la nuit même dans un couvent dont la supérieure étoit sa parente et son amie. Il donna ensuite un ordre secret à son laquais, de porter chez cet ami qu'il venoit de quitter un habit de campagne et des bottes, et ayant recommandé à son hôtesse d'avoir bien soin d'Eugénie, et de la cacher aux yeux de tout le monde, il alla retrouver son ami et fut avec lui à la poste, où Andrade arriva un moment après. Dom-Garcias lui demanda où il alloit; il lui dit que c'étoit à Séville. Nous n'avons donc besoin que d'un postillon, lui dit Dom-Garcias. Andrade y consentit, et peut-être considéra dès-lors Dom-Garcias et son ami comme deux dupes dont il alloit gagner l'argent. Ils partirent ensemble de Valladolid, et coururent assez longtems sans faire autre chose que courir. Enfin Dom-Garcias se voyant dans une campagne éloignée de toute sorte d'habitations, il crut être en lieu propre pour son dessein. Il prit les devans, revint sur ses pas, et pria Andrade de s'arrêter. Andrade lui demanda ce qu'il lui vouloit. Je veux, lui répondit Dom-Garcias, me battre contre vous, pour venger, si je puis, Eugénie, que vous avez mortellement offensée par l'action la plus lâche et la plus indigne d'un homme d'honneur que l'on puisse jamais imaginer. Je ne me repens point de ce que j'ai fait, lui repliqua fiérement Andrade, sans paroître surpris; mais vous pourriez bien vous repentir

de ce que vous faites. Il étoit vaillant; il mit pied à terre en même tems que Dom-Garcias, qui en avoit fait de-même sans daigner lui repartir, et ils étoient déjà en présence l'épée à la main, quand l'ami de Dom-Garcias leur dit qu'ils ne se battroient pas sans lui, et offrit de se battre contre le valet d'Andrade, qui étoit de bonne taille et de bonne mine. Andrade protesta que quand il auroit pour second le plus grand gladiateur d'Espagne, il ne se battroit point autrement que seul à seul. Son valet, sans se tenir à la protestation de son maître, protesta aussi de son côté, qu'il ne se battroit contre qui que ce fût, en quelque maniére que ce pût être. Il fallut donc que l'ami de Dom-Garcias servît de spectateur ou de parrain aux combattans, ce qui n'est pas nouveau en Espagne. Le combat ne dura pas longtems: le ciel favorisa si bien la bonne cause de Dom-Garcias, que son ennemi se jettant sur lui avec plus d'impétuosité que d'adresse, s'enferra lui-même, et tomba à ses pieds perdant son sang et sa vie. Le valet d'Andrade, et le postillon, aussi timides l'un que l'autre, se jettérent aux pieds de Dom-Garcias, qui ne leur vouloit rien faire. Il commanda au valet d'Andrade d'ouvrir la valise de son maître, et d'y chercher tout ce qu'Andrade avoit ôté à Eugénie. Il obéit aussitôt, et mit entre les mains de Dom-Garcias une mante, une robe, et une jupe, fort riches, avec une petite cassette dont la pesanteur faisoit juger qu'elle n'étoit pas vuide. Le valet en trouva la clé dans les poches de son maître, et la donna à Dom-Garcias, qui lui dit de faire du corps de son maître ce qu'il voudroit, le menaçant de le tuer s'il le trouvoit jamais dans Valladolid. Il commanda au postillon de n'y retourner qu'au commencement de la nuit, et lui promit qu'il

trouveroit à la poste les deux chevaux qu'il amenoit. Je veux croire qu'il fut obéi ponctuellement par ces deux hommes qui mouroient de peur, et qui croyoient lui être fort obligés de ce qu'il ne les tuoit pas, comme il avoit fait Andrade. On n'a point su ce que son valet fit de son corps; et pour ses hardes, il y a apparence qu'il s'en rendit maître. On n'a point su aussi comment se gouverna le postillon dans cette affaire. Dom-Garcias et son ami prirent le galop vers Valladolid. Ils allérent descendre chez l'ambassadeur de l'empereur, où ils avoient des amis, et où ils demeurérent jusqu'à la nuit: Dom-Garcias envoya querir son valet, qui lui dit qu'Eugénie étoit fort en peine de ne le point voir. Les chevaux furent renvoyés à la poste par une personne inconnue, qui se retira adroitement après les avoir rendus à un valet d'écurie. On ne parla non plus dans Valladolid de la mort d'Andrade, que d'une chose non arrivée; ou si l'on en parla, ce fut comme d'un cavalier tué par quelque ennemi inconnu, ou par des voleurs. Dom-Garcias retourna chez lui, où il trouva Eugénie habillée des habits que son hôtesse avoit eu le soin de lui faire avoir: et je veux croire qu'on les prit à la friperie; car en Espagne les personnes de condition de l'un et de l'autre sexe, s'y habillent et s'y meublent comme le reste du peuple. Il rendit à Eugénie ses hardes et ses pierreries en particulier, et lui apprit de quelle façon elle étoit vengée d'Andrade. Comme elle étoit d'un bon naturel, elle fut touchée de la malheureuse fin d'une personne qu'elle avoit beaucoup aimée, et la pensée d'être la cause de tant d'effets tragiques, l'affligeant autant qu'avoient fait ses propres malheurs, lui fit encore verser beaucoup de larmes. Ce jour-là même on avoit fait publier dans Valladolid

que personne n'eût à cacher Eugénie, et qu'on donneroit deux cent écus à qui en diroit des nouvelles. Cela la fit résoudre à se retirer le plutôt qu'elle pourroit dans un couvent. Elle passa cette nuit-là aussi peu tranquillement qu'elle avoit fait l'autre. Dom-Garcias alla voir dès la pointe du jour cette supérieure du couvent, qui étoit parente d'Eugénie, qui lui promit de la recevoir et de la garder secrétement, autant qu'elle le pourroit. Il alla de-là louer un carosse, et le fit arrêter dans une rue écartée voisine de la sienne, où Eugénie se rendit, accompagnée de l'hôtesse de Dom-Garcias, l'une et l'autre couverte d'une mante. Le carosse les mena jusqu'à un certain lieu qu'elles avoient enseigné au cocher, et où elles descendirent, afin qu'il ignorât le couvent où Eugénie se devoit retirer. Elle y fut bien reçue; l'hôtesse de Dom-Garcias prit congé d'elle, et alla s'informer en quelle état étoit l'affaire de Dom-Sanche. Elle apprit qu'elle alloit fort mal pour lui, et que l'on ne parloit pas moins que de lui donner la question. Dom Garcias le fit savoir à Eugénie, qui fut si touchée de voir son mari en danger d'être puni d'un crime qu'il n'avoit pas commis, qu'elle résolut de s'aller mettre entre les mains de la justice. Dom-Garcias l'en détourna, et lui conseilla d'écrire plutôt au juge criminel, qu'il n'y avoit qu'elle qui lui pût apprendre qui avoit tué Dom-Louis. Ce juge, qui se trouva heureusement être son parent, l'alla trouver avec d'autres officiers de justice. Eugénie leur confessa qu'elle avoit tué Dom-Louis, leur apprit le juste sujet qu'elle avoit eu de se porter à une action si violente pour une femme, et conta le détail de tout ce qui s'étoit passé entre Dom-Louis et elle à la réserve de l'amour d'Andrade. On écrivit tout ce qu'elle confessa, et on en fit le rapport

devant sa majesté catholique, qui considérant la grandeur du crime de Dom-Louis, le juste ressentiment d'Eugénie, son courage et son action, l'innocence de Dom-Sanche et de ses domestiques, les fit remettre en liberté, et accorda la grace d'Eugénie aux priéres de toute la cour, qui s'employa pour elle. Son mari ne lui sut point mauvais gré de la mort de son frére, et peut-être qu'il l'en aima davantage. Il l'alla voir à la sortie de prison, et fit ce qu'il put pour la ramener chez lui; mais elle n'y voulut jamais consentir, quelques instantes priéres qu'il lui en pût faire. Elle ne doutoit point qu'il n'eût pris la mort de Dom-Louis, comme il la devoit prendre; mais elle savoit bien qu'il avoit appris quelque chose de ce qui s'étoit passé entre elle et le cavalier Portugais; que le moindre scrupule que donne l'honneur d'une femme, peut se tourner en jalousie dans l'esprit d'un mari, et divise tôt ou tard l'amour conjugale la mieux unie. Le pauvre Dom-Sanche la visitoit souvent, et tâchoit par les plus tendres marques de tendresse qu'il lui pouvoit donner, de l'obliger à revenir encore être la maîtresse absolue de son bien et de lui. Elle demeura ferme dans sa résolution; elle se fit ordonner une pension proportionnée à sa condition et à son bien, et excepté qu'elle n'accorda pas à Dom-Sanche de retourner avec lui, elle vécut si obligeamment avec ce bon mari, qu'il avoit tous les sujets du monde de se louer d'elle. Mais tout ce qu'elle fit dans le couvent pour lui plaîre, augmenta le regret qu'il avoit de ne l'en pouvoir tirer. Il en eut enfin un si grand chagrin, qu'il en fut malade, et cette maladie le mit à la fin de sa vie. Il conjura Eugénie de lui donner la satisfaction de la voir avant que de la quitter pour toujours. Elle ne put refuser ce funeste

plaisir à un mari qui lui avoit été si cher, qui l'avoi tant aimée, et qui l'aimoit tant encore. Elle l'alla voir mourir, et pensa mourir elle-même de douleur, lui voyant témoigner autant de joie de l'avoir vue, que si elle lui eût rendu la vie qu'il alloit perdre. Cette bonté d'Eugénie ne fut pas sans récompense, il la fit son unique héritiére, et elle se vit par-là une des plus belles et des plus riches veuves d'Espagne, après s'être vue sur le point d'être une des plus malheureuses femmes du monde. L'affliction qu'elle eut de la mort de son mari fut grande, et n'étoit pas feinte. Elle donna les ordres nécessaires pour ses funerailles, se mit en possession de son bien, et retourna dans son couvent, résolue d'y passer le reste de ses jours. Ses parens lui proposérent les meilleurs partis d'Espagne. Elle préféra constamment son repos à leur ambition, et s'en trouvant trop persécutée, aussi-bien que d'un grand nombre de prétendans que sa beauté et son bien attiroient tous les jours au parloir du couvent où elle étoit, elle commença de n'être visible qu'au seul Dom-Garcias. Ce jeune gentilhomme l'avoit servie si à propos dans une occasion si importante, et avec tant de chaleur, qu'elle ne pouvoit le voir sans se dire à soi-même qu'elle lui devoit quelque chose de plus que des civilités et des remercimens. Elle avoit bien reconnu par son train et par son équipage qu'il n'étoit pas riche, et elle étoit assez généreuse pour lui offrir les assistances qu'une personne pauvre peut recevoir sans honte d'une autre plus riche. Dans le peu de tems qu'elle avoit été chez lui, et par les conversations qu'il avoit souvent eues avec elle, il lui avoit montré une ame élevée, et entiérement détachée de tout intérêt, excepté celui de l'honneur. Elle craignoit donc de l'offenser, en lui

faisant un présent aussi riche que son cœur généreux pouvoit le lui inspirer, et ne craignoit pas moins de lui donner mauvaise opinion de sa reconnoissance, si elle ne lui donnoit point de marques de sa libéralité. Mais si Dom-Garcias lui donnoit par-là de la peine, elle lui causoit une inquiétude qui troubloit entiérement le repos de son esprit. Il étoit devenu amoureux d'elle, et quand le respect ne l'eût pas empêché de le lui dire, comment eût-il osé parler d'amour à une femme que l'amour venoit d'exposer à de si grands malheurs, et même en un tems que l'air triste de son visage, et ses pleurs qui ne cessoient point, faisoient juger que son ame étoit encore trop pleine de sa douleur, pour être capable d'une autre passion ? Entre ceux qui rendoient visite à Eugénie, en qualité de ses très-humbles esclaves, pour peut-être devenir après ses maîtres, et maîtres difficiles à contenter ; entre ceux, dis je qui s'étoient offerts à elle, et qu'elle avoit refusés, un Dom-Diégue se signala par son opiniâtreté, n'ayant pas de quoi se signaler par autre chose. Il étoit sot autant qu'un jeune-homme peut-l'être, brutal comme un sot, fâcheux comme un brutal, et haï par-tout comme un fâcheux. Il étoit au-reste mal fait du corps comme de l'esprit, et aussi peu partagé des biens de la fortune qu'avide d'en avoir : mais étant de l'une des meilleures maisons d'Espagne, et proche parent d'un des principaux ministres d'état, ce qui ne servoit qu'à le rendre insolent, on le souffroit dans les lieux où il alloit, à cause de sa qualité, quoiqu'elle ne fût soutenue d'aucun mérite. Ce Dom-Diégue, tel que je viens de vous le dépeindre, crut avoir trouvé en Eugénie tout ce qu'il pouvoit souhaiter dans une femme, et espéra de l'obtenir facilement par le crédit des puissances

de la cour, qui lui promirent de la lui faire épouser. Mais Eugénie ne fut pas si facile à persuader sur une affaire de cette importance, qu'on se l'étoit imaginé, et la cour ne voulut pas faire en faveur d'un particulier une violence qui eût choqué le public. La retraite d'Eugénie dans un couvent, sa constance à n'en vouloir point sortir, la résolution qu'elle prit de n'y recevoir plus de visites, et le refroidissement de ceux qui protégeoient Dom-Diégue dans sa recherche, lui ôtérent l'espérance qu'il avoit eue de l'obtenir sans peine. Il se résolut de l'enlever dans son couvent même, entreprise des plus criminelles qu'on puisse faire en Espagne, et dont un seul fou, tel qu'il étoit, pouvoit être capable. Il trouva pour de l'argent des gens aussi fous que lui, donna ordre d'avoir des chevaux de relais jusqu'au port de mer où l'attendoit un vaisseau; il força le couvent, enleva Eugénie, et cette malheureuse dame étoit la proie du moins honnête homme du monde, si le ciel ne lui eût encore fait trouver un secours inespéré, lorsqu'elle s'en croyoit la plus abandonnée. Un homme seul que les cris d'Eugénie attirérent à la rencontre de ses ravisseurs, s'opposa à leur retraite, et les empêcha de passer outre, avec tant de valeur, qu'il blessa d'abord Dom-Diegue et plusieurs de ses complices, et donna le tems aux bourgeois qui s'étoient émus, et à la justice de se rendre la plus forte, et de réduire Dom-Diégue et sa troupe à se faire tuer ou à se laisser prendre. Eugénie fut ainsi secourue, mais avant de se faire remener dans son couvent, elle voulut savoir ce qu'étoit devenu le vaillant homme qui avoit exposé sa vie si généreusement pour elle. On le trouva percé de plusieurs coups d'épée, et ayant presque perdu tout son sang aussi bien que toute connoissance. Eugénie le voulut voir, et elle n'eut pas plutôt jetté les yeux

sur son visage, qu'elle le reconnut pour Dom-Garcias. Si sa surprise fut grande, sa compassion ne fut pas moindre; et elle en donna des témoignages si passionnés, qu'on eût pu les expliquer à son désavantage, si elle n'eût point eu d'ailleurs un juste sujet de s'affliger. Elle obtint à force de priéres qu'on ne portât point en prison son généreux défenseur, que Dom-Diégue mourant comme il étoit, et ses complices, reconnurent pour n'être point de leur troupe, et pour être celui qui les avoit attaqués. On le porta dans la plus prochaine maison, qui se trouva par hasard être celle qui avoit été autrefois à Dom-Sanche, qui étoit alors à Eugénie, et où elle avoit laissé tous ses meubles, et quelques domestiques. On le mit entre les mains des meilleurs chirurgiens de la cour et de la ville. Eugénie retourna dans son couvent, et dès le lendemain fut contrainte d'en sortir et de revenir chez elle, parce qu'on défendit à tous les couvens de religieuses de n'y plus recevoir des séculiéres. Le lendemain Dom-Diégue mourut, et ses parens eurent assez de crédit pour empêcher qu'on lui fît son procès, tout mort qu'il étoit; mais on le fit à ses complices, qui furent punis selon qu'ils l'avoient mérité. Eugénie cependant se désespéroit de voir Dom-Garcias hors d'espérance de guérir; elle imploroit le secours du ciel; elle offroit aux chirurgiens de leur donner tout ce qu'ils eussent voulu lui demander : mais leur art étoit épuisé, et ils n'espéroient plus qu'en dieu et en la jeunesse du malade. Eugénie ne s'éloignoit pas du chevet de son lit, et elle lui rendoit la nuit et le jour des soins si assidus, qu'ils pouvoient enfin la réduire à avoir besoin du soin des autres. Elle entendit souvent prononcer son nom au malade dans les rêveries de sa fiévre, et dans les choses sans suite que son imagination troublée lui faisoit dire : on l'entendit

souvent parler d'amour, et tenir les discours d'un homme qui se bat, ou qui se querelle. Enfin la nature aidée des remedes, surmonta la grandeur de son mal; sa fiévre diminua, ses plaies se firent voir en meilleur état, et les chirurgiens assurérent Eugénie de sa guérison, pourvu qu'il ne lui survînt point d'autres accidens. Elle leur fit des présens, et en fit faire des priéres dans toutes les églises de Valladolid. Ce fut alors que Dom-Garcias sut d'Eugénie que c'étoit elle qu'il avoit sauvée, et qu'elle apprit de lui comment il s'étoit trouvé si à propos pour la secourir, revenant d'accompagner un de ses amis. Elle ne pouvoit se taire devant lui des obligations qu'elle lui avoit, et il ne pouvoit lui cacher l'extrême joie qu'il avoit de l'avoir servie si utilement; mais il avoit à lui apprendre une chose de bien plus grande importance. Un jour que seule auprès de lui, elle le conjuroit de ne la laisser pas long-tems ingrate, et de se servir d'elle en quelque importante occasion, il crut avoir trouvé celle de lui découvrir les véritables sentimens qu'il avoit pour elle. La pensée de ce qu'il alloit faire, le fit soupirer; il pâlit, et le trouble de son esprit fut si visible sur son visage, qu'Eugénie eut peur qu'il ne souffrît quelque grande douleur. Elle lui demanda en quel état étoient ses blessures. Hà! madame, lui répondit-il, mes blessures ne sont pas mes plus grands maux! Et qu'avez-vous donc, lui dit-elle fort effrayée? Un malheur, lui dit-il, qui est sans reméde. Il est vrai, repartit Eugénie, que vous êtes malheureux d'avoir été si dangereusement blessé pour une personne qui vous étoit inconnue, et qui ne valoit pas la peine que vous vous missiez en danger de perdre la vie pour elle : mais c'est un malheur qui peut finir, puisque vos chirurgiens ne doutent plus que vous ne guérissiez bien-tôt. Et c'est ce dont je

me plains, s'écria Dom-Garcias : si j'avois perdu la vie en vous rendant service, continua-t-il, j'aurois eu une fin glorieuse, au lieu que je vivrai malgré moi, et serai long-tems le plus malheureux homme du monde. Avec les bonnes qualités que vous avez, je ne vous crois pas si malheureux que vous dites, lui repartit Eugénie. Quoi, madame, lui dit-il, n'estimez-vous pas malheureux un homme qui connoît ce que vous valez, qui vous estime plus que personne au monde, qui vous aime plus que sa vie ; et avec tout cela qui n'auroit pas de quoi vous mériter, quand la fortune lui auroit été aussi favorable qu'elle lui a toujours été contraire ? Vous me surprenez étrangement, lui dit-elle en rougissant ; mais les obligations que je vous ai, vous donnent un privilége auprès de moi, qu'en l'état où je suis je ne laisserois pas prendre à un autre qu'à vous : songez seulement à vous guérir, ajouta-t-elle, et croyez que vos malheurs ne dureront pas long-tems, quand il dépendra d'Eugénie de les finir. Elle n'attendit pas qu'il lui repartît, et lui épargna par-là force complimens, qu'il lui eût fait peut-être fort mauvais, parce qu'il se fût efforcé de les lui faire fort bons. Elle appella ceux de ses domestiques qui avoient soin de lui, et sortit de sa chambre dans le tems que ses chirurgiens y entrérent. La satisfaction de l'esprit est le souverain remede du corps malade. Dom-Garcias espéra des paroles d'Eugénie un si heureux succès pour son amour, que son ame, de chagrine qu'elle avoit été comme celle d'un amant sans espérance, s'abandonna à la joie, et cette joie servit plus à le guérir que tous les remédes de la chirurgie. Il guérit parfaitement ; il quitta par bienséance la maison d'Eugénie, mais non pas les prétentions qu'il avoit sur son cœur. Elle lui avoit promis de l'aimer, pourvu qu'il n'en donnât point de marques

publiques, et peut-être qu'elle l'aimoit autant qu'elle en étoit aimée; mais venant de perdre un mari, et d'avoir des avantures qui l'avoient rendue le sujet ordinaire des entretiens de toutes les compagnies de la cour et de la ville, elle n'eût pas voulu s'exposer encore aux jugemens téméraires, par un mariage fait hors de saison, et contre la bienséance. Enfin D. Garcias surmonta toutes ces difficultés par son mérite, et par sa constance. Il étoit fait de sa personne à faire désespérer un rival; il étoit cadet de l'une des meilleures maisons d'Arragon; et quand il ne se seroit pas signalé à la guerre, comme il avoit fait, les longs services que son pere avoit rendus à l'Espagne, pouvoient lui faire espérer de la cour une récompense aussi utile qu'honorable. Eugénie ne put tenir long-tems contre tant de bonnes qualités, ni lui être davantage redevable de toutes les obligations qu'elle lui avoit. Elle se maria avec lui. La cour et la ville approuvérent son choix; et afin qu'elle n'eût pas le moindre sujet de s'en repentir, il arriva que peu de tems après le mariage, le roi d'Espagne donna une commanderie de Saint Jacques à Dom-Garcias. Et il étoit déjà arrivé qu'il avoit fait connoître à sa chére Eugénie dès la premiére nuit de ses nôces, qu'il étoit tout un autre homme que Dom-Sanche, et qu'elle avoit trouvé en en lui ce qu'elle n'eût pas trouvé dans le Portugais Andrade. Ils eurent beaucoup d'enfans, parce qu'ils eurent grand soin d'en faire; et l'on conte encore aujourd'hui en Espagne leur histoire, que je vous donne pour vraie, comme on me l'a donnée.

PLUS D'EFFETS QUE DE PAROLES.

Sous un roi de Naples, dont je ne sai pas le nom, (je crois pourtant qu'il s'appelloit Alfonse) Léonard de Saint Severin, prince de Tarente, fut un des plus grands seigneurs de son royaume, et un des meilleurs capitaines de son teins. Il mourut, et laissa sa principauté de Tarente à sa fille Matilde, jeune princesse de dix-sept ans, belle comme un ange, et aussi bonne que belle, mais d'une bonté si extraordinaire, que ceux qui n'eussent pas su qu'elle avoit de l'esprit infiniment, l'eussent soupçonnée de n'en avoir guéres. Son pére, longtems avant sa mort, l'avoit promise en mariage à Prosper prince de Salerne. C'étoit un homme d'une humeur fort altiére et fâcheuse, et la douce tranquille Matilde, à force de le voir et d'en endurer, s'étoit si bien accoutumée à l'aimer et à le craindre, que jamais esclave n'a plus dépendu des volontés d'un maître, que faisoit cette jeune princesse de celles du vieux Prosper; car on peut bien appeller ainsi un homme de quarante-cinq ans auprès d'une personne aussi jeune qu'étoit Matilde. L'amour qu'elle avoit pour cet amant suranné, pouvoit s'appeller une amour de coutume plutôt que d'inclination, et étoit aussi sincére que celle qu'il avoit pour elle étoit intéressée. Ce n'est pas qu'il n'en fût amoureux autant qu'il pouvoit l'être, et en cela il ne faisoit rien qu'un

autre n'eût fait aussi-bien que lui, puisqu'elle étoit toute aimable; mais de son naturel il n'étoit pas capable d'aimer beaucoup, ni de considérer dans une personne qu'il auroit aimée, le mérite et la beauté plus que les richesses. Aussi se prit-il toujours fort mal à faire l'amour à Matilde, et fut pourtant si heureux, ou plutôt elle fut si facile à contenter, que quoiqu'il n'eût pas pour elle tout le respect et toute la complaisance d'un homme qui sait bien aimer, il ne laissa pas de se rendre maître de son esprit, et de l'accoutumer à ses mauvaises humeurs. Il trouvoit à redire à toutes ses actions, et lui donnoit sans-cesse de ces conseils que les vieilles gens donnent souvent aux jeunes, et qu'ils reçoivent si mal. Enfin il lui devoit être plus incommode qu'une fâcheuse gouvernante, si elle eût pu trouver des défauts dans une personne qu'elle aimoit. Il est vrai que quand il étoit de bonne humeur, il lui faisoit des contes de la vieille cour, jouoit de la guitarre devant elle, et dansoit la sarabande. Il étoit de l'âge que je vous ai dit, propre en sa personne et en ses habits; curieux en perruques, marque assurée qu'il avoit peu de cheveux; avoit grand soin de ses dents, qui étoient assez belles, quoiqu'un peu allongées par le tems; il se piquoit de belles mains, et s'étoit laissé croître l'ongle du petit doigt de la main gauche jusqu'à une grandeur étonnante, ce qu'il croyoit le plus galant du monde. Il étoit admirable en ses plumes et en ses rubans; ponctuel toutes les nuits à mettre ses bigottéres; toujours parfumé, et ayant toujours dans ses poches quelque chose à manger, et quelques vers à lire; il en faisoit de méchans, étoit un répertoire de chansons nouvelles, jouoit des instrumens, faisoit bien ses exercices, sur-tout celui de la danse: il aimoit des beaux-esprits ceux qui ne lui deman-

doient

doient rien ; avoit fait plusieurs actions de bravoure, et quelques-unes qui ne l'étoient guére, comme qui diroit *entre deux vertes une meure* ; (le lecteur me pardonnera, s'il lui plaît, ce petit quolibet). Enfin, on lui pouvoit appliquer un sonnet burlesque de ma façon, dont la fin a presque passé en proverbe.

SONNET.

Ci gît qui fut de bonne taille,
Qui savoit danser et chanter,
Faisoit des vers vaille que vaille,
Et les savoit bien réciter.

Sa race avoit quelque antiquaille,
Et pouvoit des héros compter ;
Même il auroit donné bataille,
S'il en avoit voulu tâter.

Il parloit fort bien de la guerre,
Des cieux, du globe de la terre,
Du droit civil, et droit canon ;

Et connoissoit assez les choses
Par leurs effets et par leurs causes.
Etoit-il honnête-homme ? Hà, non.

Avec tout cela, une des plus aimables princesses du monde en étoit éperduement amoureuse. Il est vrai qu'elle n'avoit que dix sept ans, mais ce pauvre prince de Salerne n'y prenoit pas garde de si près. La princesse Matilde, belle et riche comme elle étoit, eût eu sans-doute beaucoup d'autres galans, si l'on n'eût pas cru dans Naples que son mariage avec Prosper étoit une affaire arrêtée du vivant du

pére, ou si la qualité de ce prince n'en eût pas détourné tous ceux qui avoient assez de bien et de naissance pour être ses rivaux. La plupart donc de ces amans timides, ou trop considérans, se contentoient de soupirer pour elle, sans l'oser dire. Un seul Hypolite osa publiquement se déclarer rival de Prosper, et respectueux amant de Matilde. Il étoit de l'une des meilleures maisons d'Espagne, et descendoit de ce grand Ruis Lopez d'Avalos, qui fut connétable de Castille, à qui la fortune donna de si grandes marques de son inconstance, que du plus riche et du plus grand seigneur de son pays qu'il avoit été, il en fut chassé pauvre et misérable, et fut réduit à prendre de l'argent de ses amis, et à se sauver en Arragon, où le roi le prit en sa protection, et lui donna à Naples assez de bien pour y vivre dans le rang des premiers du royaume. Cet Hypolite étoit un des plus accomplis cavaliers de son tems, et la réputation d'être fort vaillant qu'il avoit acquise en divers endroits de l'Europe, répondoit à celle d'être parfaitement honnête-homme, que lui donnoit la voix publique. Il aima donc Matilde, perdit l'espérance d'en être aimé tandis qu'elle aimeroit Prosper, et ne laissa pas de l'aimer. Il étoit libéral jusqu'à être prodigue, au-lieu que son rival étoit ménager jusqu'à être avare. Il ne perdoit donc pas les moindres occasions de faire voir sa magnificence à Matilde ; et quoiqu'il la portât aussi loin qu'elle pouvoit aller, on peut dire en quelque façon qu'elle ne parvenoit pas jusqu'à elle, puisque Prosper son tyran l'empêchoit de rien approuver de toutes les galanteries que tout autre que lui eût pu faire pour l'amour d'elle. Cet amant difficile à guérir couroit souvent la bague devant les fenêtres de sa maîtresse, lui donnoit souvent des sérénades, faisoit

des parties de tournois et de combats de barriére. Les chiffres et les couleurs de Matilde se reconnoissoient dans ses livrées ; les louanges de Matilde voloient par toute l'Italie dans les vers qu'il composoit, et dans les airs et les chansons qu'il faisoit faire, et elle n'en étoit non plus touchée que si elle n'en eût rien su ; et il arrivoit souvent que par l'ordre exprès de son prince de Salerne, elle sortoit de Naples le jour d'une course de bague, d'un ballet, ou de quelqu'autre galanterie pareille que l'amoureux Hypolite avoit entreprise pour elle ; enfin en toutes rencontres elle le désobligeoit avec une affectation et une rigueur qui n'étoient point du naturel d'une aussi raisonnable personne qu'elle, et qui faisoient murmurer tout le monde contre elle. Hypolite ne s'en rebutoit point, et les dédains de Matilde augmentoient son amour au-lieu de l'en guérir. Il faisoit bien davantage, il rendoit des devoirs à Prosper qu'il ne lui devoit point, et pour plaîre à Matilde avoit pour lui les mêmes déférences que l'on a pour une personne d'une condition au-dessus de la sienne, quoique le seul bien mît de la différence entre le prince de Salerne et lui. Enfin il respectoit sa maîtr[illegible] en son rival, et s'empêchoit peut-être de le [illegible] parce qu'il étoit aimé de Matilde. Il n'en étoit pas de-même de Prosper ; il haïssoit mortellement Hypolite, en faisoit cent railleries, et même il en eût dit du mal, s'il eût cru trouver quelqu'un capable de le croire. Mais Hypolite étoit les délices de Naples, et sa réputation y étoit si bien établie, qu'en cessant même d'être honnête-homme, il eût eu peine à la détruire. Prosper étoit ainsi heureux, et possédoit à peu de frais les bonnes graces de Matilde ; et cette belle princesse ne le voyoit pas encore assez, quoiqu'elle le vît tous les jours, quand la fortune

la fit tomber tout-à-coup d'un extrême bonheur dans une extrême misére. Elle avoit un cousin germain du côté de son pére, qui n'eût pas été sans mérite, s'il eût eu moins d'ambition et d'avarice. Il avoit été nourri auprès du roi, étoit de son âge, et avoit si bien su s'en faire aimer, qu'il étoit l'arbitre de tous ses divertissemens, et le dispensateur de toutes ses graces. Ce Roger de Saint Séverin (c'est ainsi qu'il s'appelloit) se mit dans l'esprit que la principauté de Tarente lui appartenoit, et qu'une fille n'en pouvoit hériter au préjudice d'un homme de son sang. Il en parla au roi, qui lui permit de se servir de son droit, et de l'appuyer de son autorité. L'affaire fut tenue secrette, et Roger fut maître de Tarente, et y eut une forte garnison, avant que Matilde en eût la moindre défiance. La pauvre princesse qui n'avoit jamais eu de fâcheuse affaire, fut frappée de cette nouvelle comme d'un coup de foudre. Personne, hormis Hypolite, ne se déclara en sa faveur au mépris de celle du favori du roi; et Prosper qui lui étoit obligé plus qu'un autre, fit pour elle encore moins que les autres; au-lieu qu'Hypolite fit pour elle tout ce qu'il devoit, et même plus qu'il ne devoit. Il alla lui offrir son service, et elle n'osa l'accepter, de peur de déplaîre à son prince de Salerne, qui depuis ce tems-là ne la visita plus avec la même assiduité qu'il faisoit lorsqu'elle étoit encore paisible maîtresse de Tarente. Hypolite cependant parloit hardiment de l'injustice qu'on lui faisoit, et fit appeller Roger. On lui donna des gardes, et on lui imposa silence; mais comme il étoit généralement aimé de tout le monde, il eut bientôt fait dans Naples un parti assez fort pour faire douter au favori du succès de ses mauvais desseins. Il fit plusieurs entreprises sur Tarente, qui lui man-

quérent par le bon ordre que Roger y avoit mis. Enfin les inimitiés croissant de côté et d'autre, et plusieurs princes d'Italie y prenant part, le pape s'employa pour la paix commune, fit mettre bas les armes, et obtint du roi de Naples que des juges d'une probité connue jugeroient du différend de son favori et de Matilde. On peut se figurer les dépenses extraordinaires que fit cependant Hypolite, étant chef d'un parti, et de l'humeur qu'il étoit; et on n'aura pas de peine à croire que Matilde, toute princesse qu'elle étoit, fut bientôt réduite à une effroyable nécessité. Roger s'étoit emparé de ses terres. Il avoit persuadé au roi qu'elle avoit une intelligence avec ses ennemis. On ne lui payoit plus ses pensions, et personne n'eût voulu prêter de l'argent à celle qu'un favori avoit envie de perdre. Prosper l'avoit enfin abandonnée, et elle l'aimoit toujours si fort, qu'elle ressentoit moins son ingratitude que son oubli. Hypolite ne lui offrit point d'argent, sachant bien qu'elle l'auroit refusé. Il en usa plus généreusement. Il lui en fit porter par un de ses amis, qui s'en fit honneur; et sans lui dire qu'il venoit d'Hypolite, obligea par serment cette princesse à n'en parler jamais, afin que le plaisir qu'il lui faisoit ne lui attirât pas la haine du favori. Le procès cependant s'instruit et se juge en faveur de Matilde. Le roi en a du déplaisir, Roger en enrage, la cour s'en étonne, chacun s'en fâche ou s'en réjouit selon son inclination et ses intérêts, et tout le monde généralement admire et loue la probité des juges. Matilde, toute glorieuse d'avoir gagné un si important procès, envoie un gentilhomme à Prosper avec un empressement qui ne peut s'imaginer, pour lui apprendre l'heureux succès de son affaire. Prosper en eut beaucoup de joie, et pour le témoigner à

ce gentilhomme il l'embrassa, lui fit force caresses, et lui promit de le servir quand les occasions s'en présenteroient. Hypolite qui ne le sut qu'après son rival, donna un diamant de grand prix à celui qui lui en apprit la nouvelle; il fit un festin à toute la cour, fit dresser une lice devant les fenêtres de Matilde, et huit jours durant y courut la bague contre tout le monde. Une pareille galanterie se fait d'ordinaire avec grand bruit. Plusieurs princes d'Italie, la plupart parens et amis de Matilde, s'y trouvérent et s'y firent remarquer; et le roi même qui aimoit passionnément cette sorte d'exercice, honora de sa présence cette course de bague. Roger avoit assez de pouvoir sur son maître pour l'en empêcher; mais par une prudente politique il s'étoit fait raccommoder avec Matilde, et avoit voulu témoigner à tout le monde, que s'il n'eût véritablement cru que Tarente lui appartenoit, il n'eût jamais entrepris de s'en rendre maître. Le roi lui sut bon gré de s'être si facilement soumis à ce que les juges avoient décidé, et pour le récompenser de la perte d'un procès et de ses prétentions sur Tarente, lui donna un des plus importans gouvernemens du royaume, outre ceux qu'il avoit déjà. Hypolite fit des merveilles à courir la bague, et en emporta l'honneur. Prosper voulut le lui disputer, couvert de plumes plus qu'aucun homme ne l'avoit encore jamais été; mais il tomba dès sa premiére course par sa faute ou par celle de son cheval, et se fit grand mal, ou en fit le semblant. On le porta chez Matilde, qui en quitta le balcon de déplaisir, et en maudit cent fois l'amoureux Hypolite. Il le sut, et s'en affligea jusqu'à rompre l'assemblée, et à s'en aller comme un désespéré à une belle maison qu'il avoit à une lieue de Naples.

Prosper cependant, enragé de sa chûte, traitoit Matilde d'une terrible maniére, jusqu'à lui dire qu'elle étoit cause de sa disgrace, et à lui reprocher qu'elle étoit amoureuse d'Hypolite. La pauvre Matilde toujours douce, toujours humble, et toujours aveuglément amoureuse de son propre tyran, lui en demanda pardon, et enfin fut aussi sotte qu'il étoit brutal. Hypolite avoit une sœur qui avoit été nourrie auprès de la reine d'Espagne, et qui étoit depuis peu revenue à Naples pour des raisons que j'ignore, et qui sont peu importantes au récit de cette histoire. Outre qu'elle étoit fort belle, elle étoit d'un mérite extraordinaire, et qui la rendoit digne des vœux des premiers du royaume. A son retour d'Espagne, elle trouva les affaires de son frére en si mauvais état, que quand il entreprit sa course de bague, elle n'avoit pas encore voulu paroître à la cour, où elle n'eût pu avoir l'équipage d'une personne de sa condition, et elle s'étoit toujours tenue dans cette belle maison qui restoit à son frére, de toutes les terres qu'il avoit vendues. Elle vit courir la bague *incognitò*, et ayant vu son frére si brusquement rompre l'assemblée, et sortir de Naples, elle l'avoit suivi, et l'avoit trouvé dans le plus pitoyable état du monde. Il avoit brisé ses lances, arraché ses plumes et ses cheveux, déchiré ses habits et son visage, et enfin il étoit dans une furie dont elle n'eût pu espérer la guérison de ce cher frére, si elle n'eût bien su qu'un regard de Matilde indifférente et même cruelle, lui faisoit oublier mille mauvais traitemens. Elle ne songea donc qu'à le consoler; céda à sa passion au-lieu de la combattre; pesta contre Matilde quand il s'emporta contre elle, et lui en dit tout le bien dont elle put s'aviser, quand après tous ses transports elle le vit plus amou-

reux qu'il n'avoit jamais été. Le fâcheux Prosper n'avoit pas la même complaisance pour Matilde ; sa chûte lui tenoit toujours au cœur, et il l'en accusoit toujours, quoiqu'elle n'en fût pas coupable. Un jour, qu'après avoir été remercier ses juges, elle étoit allée chez le roi pour le remercier aussi, quoiqu'il lui eût été contraire, car à la cour c'est manquer de prudence que de parler selon ses sentimens, et de recevoir autrement des refus qu'avec des actions de graces ; un jour donc qu'elle étoit dans l'antichambre du roi, elle y vit entrer Prosper. Depuis sa chûte il ne l'avoit vue que pour la quereller, sur ce qu'elle avoit souffert qu'Hypolite courût la bague devant ses fenêtres. Il lui avoit reproché qu'à moins que d'être éperduement amoureuse de son rival, elle n'eût pas eu pour lui une pareille complaisance. Rien n'étoit plus injuste que les plaintes de Prosper. Matilde n'auroit pu empêcher une réjouïssance publique, quand elle n'eût point été faite pour l'amour d'elle, puisque son palais occupoit tout un côté de la place publique ; et quand elle l'auroit pu faire, elle ne l'auroit pas dû, à-moins que de se faire passer pour incivile et peu reconnoissante. Le seul Prosper trouvoit dans son faux raisonnement, qu'elle l'avoit cruellement offensé, et sa colére alla si loin qu'il n'alloit non plus la voir que s'il eût tout-à-fait rompu avec elle. La pauvre princesse en étoit désespérée, et elle ne vit pas plutôt ce tyran des cœurs, qui étoit prêt d'entrer dans la chambre du roi, qu'elle s'alla mettre sur son passage. Il voulut l'éviter, et passer outre : elle le prit par le bras, et le regardant d'un œil capable de charmer tout autre que ce rude maître, elle lui demanda ce qu'elle lui avoit fait pour la fuir ainsi. Que ne m'avez-vous point fait, lui repartit brus-

quement ce prince, et que pourrez-vous jamais faire qui vous rende la réputation que vous avez perdue en souffrant les galanteries d'Hypolite? Je ne puis les empêcher, ni l'empêcher de m'aimer, lui répondit Matilde; mais je puis n'approuver, ni son amour, ni les galanteries qu'elle lui fait faire : et il me semble, continua t elle, que je lui témoignai assez ouvertement combien elles me déplaîsoient, quand je sortis de mon balcon avant que les courses de bagues fussent finies. Il falloit n'y être point entrée, lui repartit Prosper, mais vous n'en sortîtes que parce que vous vites bien sur le visage de tout le monde, qu'on trouvoit étrange que vous y eussiez voulu paroître. L'amour d'Hypolite vous avoit déjà fait perdre la raison, et ses galanteries avoient déjà prévalu sur les services que je suis capable de vous rendre. Matilde se retira là-dessus, et vouloit lui répondre, mais il ne lui en donna pas le tems, outre que la colére qui paroissoit sur son visage, se fit craindre à la princesse, et lui ôta toute sa résolution. Quand vous n'étiez plus maîtresse de Tarente, lui disoit-il, et que le roi vouloit vous faire arrêter, je voulois voir jusqu'où iroit votre imprudence, et si l'adversité étoit capable de vous faire faire une grande faute. Je ne me fis donc point de fête comme votre galant, et je feignis même de n'être plus dans vos intérêts. Hypolite cependant fit beaucoup de bruit, et vous servit peu, vos affaires furent longtems désespérées. Vous fîtes alors quelques avances pour me faire revenir à vous, et ne fîtes pas ce qu'il falloit faire, puisque vous conserviez toujours votre Hypolite. Votre maxime d'état avoit ses raisons. Vous tiriez tout ce que vous pouviez de ce galant indigne, persuadée que quand vous vous en seriez défaite comme d'un homme inutile, je serois trop

heureux de prendre sa place ; et vous faisiez votre compte, que quand un procès vous feroit perdre Tarente, votre beauté vous rendroit, quand vous voudriez, princesse de Salerne. Mais aussitôt qu'un arrêt favorable à fait revivre vos espérances, vous avez changé la maxime d'état en maxime d'amour. Vous avez pensé qu'un jeune gentilhomme ruiné vous seroit plus commode que moi ; que vous épouseriez en un prince de Salerne un maître autorisé par la coutume et par les loix, et en Hypolite un esclave qui ne songeroit qu'à vous plaîre. Imprudente princesse, continua-t-il, votre Hypolite, pauvre comme il est, oseroit-il aimer une riche princesse, si elle ne lui avoit fait espérer d'en être aimé ; et sur une simple espérance auroit-il fait des dépenses si grandes qu'il en est ruiné, et si folles qu'il a enrichi d'un seul présent celui qui lui apprit de votre part que vous aviez gagné votre procès ? Et après tous ces témoignages que j'ai de votre infidélité et de votre imprudence, vous êtes assez vaine pour croire que je ne vous en aimerai pas moins ? Soyez heureuse si vous le pouvez avec votre Hypolite, et ne croyez plus que je veuille être malheureux avec Matilde. Il voulut la quitter en achevant ces paroles, mais la princesse l'arrêta encore, et pour la premiére fois eut la force de le contredire. Prince ingrat ! lui dit-elle, une des plus grandes marques que je t'aime encore, c'est de ne te haïr pas après les choses désobligeantes que tu viens de me dire. Elles sont plus contre toi-même que contre moi, et je ne m'en puis mieux servir à ta confusion et à mon avantage, qu'en t'avouant qu'elles sont vraies. Oui, continua-t-elle, Hypolite m'a aimée ; Hypolite n'a point craint pour me servir, la haine d'un favori, et la colére d'un roi ; il me respecte, et il fait tout pour

me plaîre. Il a voulu me protéger quand j'ai été abandonnée de tout le monde, et il est vrai encore qu'il s'est ruiné pour moi. Qu'as-tu jamais fait de semblable ? Tu me diras que tu m'aimes : est-ce m'aimer, que de n'avoir pas même de la civilité pour moi, toi qui en dois à mon sexe quand tu n'en devrois pas à ma condition ? Et cependant quel maître de mauvaise humeur a jamais traité plus indignement un esclave, que tu m'as toujours traitée, et qui l'auroit souffert d'une personne qui t'aimeroit autant que je t'aime ? Non, non, prince, tu n'as point sujet de te plaindre, et tu devrois me savoir bon gré de ce que je ne me plains pas. Je fais bien davantage, j'avoue si tu veux des crimes que je n'ai point commis ; je ne verrai jamais Hypolite, et j'aurai pour lui de l'ingratitude, afin de faire cesser celle que tu as pour moi. Enfin, pour te devoir encore ton cœur, rien ne m'est difficile à faire. Ni rien d'impossible à vos beaux yeux, lui dit doucereusement le prince en rajustant sa perruque : ils m'ont ôté toute ma colére, et pourvu qu'ils ayent toujours pour moi leurs regards favorables, le trop heureux Prosper n'aimera jamais que la belle Matilde. L'amoureuse princesse se paya de ce peu de fleurettes que lui dit son vieux galant. Dans un lieu moins public, peut-être qu'elle se fût jettée à ses pieds, pour le remercier de lui avoir fait grace ; mais le tems ni le lieu ne lui permirent pas de lui répondre. Le roi sortit de sa chambre, elle pria Prosper de ne la point quitter quand elle lui parleroit, et il lui répondit en s'éloignant d'elle, qu'il ne falloit pas qu'on les vît ensemble, pour des raisons qu'il ne pouvoit lui dire, Elle vit bien qu'il craignoit de faire mal sa cour, mais elle se trouva si proche du roi, qu'elle n'eut pas le tems de reprocher

à Prosper qu'il étoit meilleur courtisan que véritable amant. Elle se présenta au roi, lui rendit ses respects, et le remercia. Le roi la reçut fort froidement, et ce qu'il lui répondit fut si équivoque, qu'on pouvoit aussi bien l'expliquer à son désavantage qu'en sa faveur; mais les douceurs que Prosper venoit de lui dire, l'avoient tellement satisfaite, que la derniere ingratitude qu'il venoit de lui marquer en refusant de l'accompagner chez le roi, ne fit aucune impression dans son esprit, non plus que la mauvaise réception que le roi venoit de lui faire: tant elle avoit de joie d'être remise dans les bonnes graces de son amant impérieux. Ce jour-là même elle fut visitée de tout ce qu'il y avoit de femmes de condition dans Naples, qui firent partie d'aller le lendemain à la chasse, toutes à cheval en habit de campagne, et avec des capelines couvertes de plumes. Les plus galans de la cour en étoient, et il ne faut pas demander si le prince de Salerne qui étoit la galanterie même en fut aussi. Il fit plus; il voulut régaler sa princesse, ce qui ne lui étoit point encore arrivé. Il lui écrivit donc un billet des plus doux, et lui envoya une capeline; mais pour dire les choses comme elles sont, il en avoit ajusté lui-même les plumes, dont il n'y en avoit pas une qui fût neuve. Je pense vous avoir déjà dit qu'il étoit admirable en ses plumes: c'étoit en cela qu'il faisoit de la dépense, et ne laissoit pas d'y faire toute l'épargne imaginable. Il diversifioit souvent ses plumes, transplantant les brins d'un bouquet à l'autre; et de vieilles qu'elles étoient, il savoit les faire paroître neuves avec autant d'art qu'eût pu faire le plus adroit maître du métier. Je veux croire que pour qu'il ne manquât rien à son beau présent, il employa à l'accommoder une bonne partie de la nuit. La princesse

le reçut comme s'il lui eût été envoyé du ciel, lui en fit plus de remercimens qu'il n'en méritoit, et lui promit par un billet en réponse au sien, qu'elle se pareroit toute sa vie de cette merveilleuse capeline. Je ne vous dirai point comment se passa la chasse, je n'en ai jamais su les particularités. Il est à croire que quelques chevaux bronchérent, que les plus galans des cavaliers servirent d'écuyers aux dames, que Prosper y déploya toute sa galanterie, et qu'il n'y eut que pour lui à parler, comme un grand diseur de rien qu'il étoit. Le plaisir que les dames prirent à la chasse, leur donna envie de se divertir encore le jour d'après; et pour changer de divertissement, elles résolurent d'aller par mer à Pouzzol, où la princesse Matilde voulut leur donner la collation et la musique. Elles ne se parérent pas moins pour la promenade par eau, qu'elles avoient fait pour la chasse. Les barques qui les portérent, eurent tous les ornemens qu'elles purent avoir; elles furent tendues de riches tapis de la Chine ou de Turquie, et on ne s'y assit que sur de riches carreaux. Prosper y alla par terre, et seul de sa compagnie, pour faire l'homme à bonne fortune, ou peut-être le mélancolique, car il s'en trouve qui le font par ambition. Il monta le plus beau de ses chevaux, s'habilla de son plus riche habit de campagne, et chargea sa tête de la dépouille de plusieurs autruches. La maison d'Hypolite étoit sur le chemin de Pouzzol, et proche de la mer, et le prince de Salerne devoit nécessairement y passer. En la voyant, il lui monta à la tête une bravoure. Il sut qu'Hypolite y étoit; et il mit pied à terre pour lui parler. Hypolite le reçut avec toute la civilité due à sa condition, quoiqu'il n'en eût pas été abordé de même. Prosper lui fit un éclaircissement fort brutal, sur ce qu'il osoit faire

le galant d'une princesse qui devoit être sa femme. Hypolite souffrit assez long-tems tout ce qu'il put lui dire de fâcheux, et lui répondit avec toute la douceur imaginable, qu'il ne devoit pas s'offenser des galanteries que lui faisoient faire un amour sans espérance. Mais enfin l'insolence de Prosper le força de s'emporter aussi, et il demandoit déjà un cheval pour s'aller battre contre lui, quand on leur vint dire que la mer étoit fort émue, et que des barques pleines de dames que l'on voyoit du rivage, étoient en grand danger de périr contre la côte. Hypolite ne douta point que ces dames ne fussent Matilde et sa compagnie, et il exhorta Prosper à courir au secours de leur commune maîtresse. Il s'en excusa sur ce qu'il ne savoit pas nager, et qu'il étoit encore incommodé de la chûte qu'il avoit faite en courant la bague. Le généreux Hypolite détestant en son ame l'ingratitude de son rival, courut ou plutôt vola vers le rivage. Ses domestiques le suivirent, se jettérent dans la mer à son exemple, et à l'aide de quelques pêcheurs, qui se trouverent heureusement le long de la côte, on sauva la vie à Matilde et aux dames de sa compagnie. Leurs barques avoient échoué à cent pas du rivage, et s'étant entr'ouvertes, Naples auroit pleuré ce qu'elle avoit de plus beau, sans ce secours venu si à propos. Hypolite fut si heureux, que Matilde lui dut la vie. L'amour qu'il avoit pour elle, la lui fit bientôt distinguer d'entre plusieurs dames que les flots alloient jetter demi-mortes contre des rochers qui bordoient le rivage. Tandis que les pêcheurs et ses valets secoururent indifféremment les premieres personnes qu'ils trouvérent, il saisit sa princesse dans le tems qu'elle revenoit sur l'eau, et la tirant d'un bras et nageant de l'autre, vers le rivage, le gagna heureusement sans le

secours de personne. Matilde se trouva plus mal de son naufrage, que les autres dames qu'on avoit sauvées comme elle. Elles en furent quittes pour vomir quantité d'eau salée, pour changer d'habits et pour la peur, et dès le jour même elles purent souffrir le carrosse et retourner à Naples. Pour la princesse de Tarente, elle fut long-tems sans connoissance, et fit long-tems douter de sa vie. Hypolite et sa sœur Iréne en eurent tous les soins imaginables. Il envoya querir à Naples les plus expérimentés Médecins outre celui de la princesse, et abandonna sa maison entiére à Matilde, et à une partie de ses domestiques qui l'étoient venus trouver. Il se logea le mieux qu'il put lui et son train, dans un hameau qui n'étoit guére éloigné de sa maison, d'où il envoyoit sans cesse demander des nouvelles de la princesse, quand il ne pouvoit en aller apprendre lui-même. Pour Prosper, se sachant fort bon gré de l'éclaircissement qu'il avoit fait à Hypolite, il avoit laissé noyer Matilde et les autres dames, sans s'en mettre beaucoup en peine, songeant peut-être que puisqu'il n'étoit pas homme à les secourir, il devoit ôter à ses yeux un spectacle fâcheux, et aller doucement à Naples attendre le douteux événement du naufrage, pour s'en réjouir ou non, selon qu'il eût été heureux ou malheureux. Cependant Matilde, secourue de sa jeunesse et des remédes qu'on lui fit, reprit sa santé et sa beauté tout ensemble, fort satisfaite des soins d'Hypolite et de sa sœur, qui lui apprit adroitement la lâche indifférence qu'avoit eue Prosper pour le péril qu'elle avoit couru. Matilde n'en fit paroître ni sur son visage, ni dans ses discours, aucune marque de ressentiment, soit que son amour s'en rendît le maître, ou qu'elle eût la force de dissimuler. Une nuit qui précéda le jour qu'elle avoit

fait dessein de quitter la maison d'Hypolite, et de retourner à Naples, elle ne put s'endormir, et se fit donner de la lumiére et un livre. Ses femmes étoient sorties de la chambre pour dormir, ou pour faire autre chose, quand elle y vit entrer Prosper. On peut se figurer combien elle fut surprise de le voir à une heure si indue, et combien elle se tint désobligée d'une visite si peu respectueuse. Elle lui en parla avec quelque sorte d'aigreur. Prosper le prit d'un ton plus haut; et comme si cette princesse se fût mise tout exprès en danger de se perdre, pour donner à Hypolite la gloire de la sauver, il lui reprocha son naufrage comme une tache à son honneur, et comme une lâcheté de ce qu'elle étoit dans la maison d'un homme amoureux d'elle, logée dans sa chambre et couchée dans son lit. Matilde ne daigna pas lui faire voir combien ses reproches étoient injustes, mais elle lui en fit de ne l'avoir pas secourue; et par une raillerie piquante se plaignit de ce qu'il ne savoit pas nager, et qu'il se sentoit encore incommodé de sa chûte. Prosper, rouge de colére et de confusion, s'emporta à lui dire des injures, et lui dit qu'il ne la verroit jamais, puisqu'aussi bien Roger le favori du roi lui offroit sa sœur, et avec elle tous les avantages qu'on peut trouver dans l'alliance d'un favori. Matilde ne put tenir contre une si terrible menace; son esprit s'en effraya; l'amour s'y rendit maître de l'indignation, et de fiére qu'elle venoit de paroître, elle devint suppliante. Il s'amollit de son côté, quand il la vit humiliée au point qu'il la vouloit, il la cajola, et lui dit les mêmes douceurs qu'il lui auroit dû dire, si dans tous les démêlés d'amour qu'il avoit eus avec elle, il ne fût jamais sorti du respect et de la tendresse qu'il lui devoit. Il lui fit de nouvelles protestations d'amour, et à force d'en

d'en vouloir faire de trop grandes et de trop belles, il en fit d'impertinentes, jusqu'à lui souhaiter toute sorte d'adversités, pour témoigner la part qu'il y prendroit. Que n'êtes-vous encore mal en cour, lui disoit-il d'un ton passionné ? Que n'êtes-vous encore persécutée de Roger ? Que n'êtes vous encore hors de votre principauté de Tarente ? Vous verriez de quelle maniére je vous servirois auprès du roi, avec quelle vigueur je prendrois votre querelle contre vos ennemis, et si je craindrois de hasarder ma personne et tout mon bien pour vous remettre dans ceux qu'on vous auroit usurpés. Il n'est pas nécessaire, lui dit alors la princesse, que je devienne plus malheureuse que je la suis, afin que vous fassiez voir combien vous êtes généreux ; il ne seroit pas juste que je misse votre amour à de si dangereuses épreuves. Ils en étoient-là, quand des voix confuses et effroyables qui crioient au feu, les firent courir aux fenêtres, d'où ils virent tout le bas de l'appartement où ils étoient, vomissant le feu et la fumée par les ouvertures des caves et des offices qui étoient sous terre ; et dans le même tems une épaisse fumée, accompagnée d'étincelles ardentes, commença d'entrer dans la chambre par l'escalier, et leur ôta l'espérance de se sauver par-là, à quoi Prosper se préparoit déjà. La princesse toute effrayée le conjura de ne l'abandonner pas dans un si grand péril, et lui proposa de se servir des draps et de la tapisserie pour la descendre par les fenêtres. Le prince aussi effrayé qu'elle, lui dit qu'il n'en auroit pas le tems, et mesurant déjà des yeux la hauteur des fenêtres, et délibérant de quelle façon il s'y prendroit pour se jetter dans la cour, il dit nettement à Matilde qu'en pareille rencontre se sauvoit qui pouvoit. Tu ne pourras te sauver sans moi, lui dit-elle avec beaucoup de résolu-

tion, et je ne courrai ici aucun péril que le plus ingrat et le moins généreux de tous les hommes ne le partage avec moi. En achevant ces paroles, elle saisit Prosper, et l'indignation qu'elle avoit conçue contre sa lâcheté, lui donna tant de force, que quelque effort qu'il fît il ne pouvoit se débarrasser de ses mains. Il en jura, il l'injuria, il fut assez brutal pour la menacer de la battre ou de la tuer (on n'a pas su lequel des deux); et enfin il auroit été homme à le faire, si dans le tems qu'il luttoit contre elle aussi rudement, et avec autant d'animosité qu'il auroit fait contre un haïssable ennemi, le généreux Hypolite ne fût entré dans la chambre. La princesse le voyant, laissa Prosper en liberté, et s'approcha d'Hypolite, qui sans lui donner le tems de lui parler, la couvrit d'un drap mouillé qu'il avoit apporté exprès, et l'ayant prise entre ses bras se jetta comme un lion avec sa proie à-travers les flammes, dont l'escalier étoit plein. Il fut assez heureux pour la mettre en lieu où elle n'avoit plus à craindre; et il fut assez généreux pour rendre le même service à son rival. Il est bien vrai qu'il y brûla ses habits, et grilla ses cheveux et ses sourcils: mais qu'est-ce que des habits brûlés et des cheveux grillés à un homme dont le cœur est brûlé d'amour? Pendant que Matilde reprend ses esprits, que Prosper se sauve à Naples, sans même remercier son libérateur, son libérateur trop généreux voit brûler sa maison d'une furieuse maniére, et avec sa maison ses meubles et ses chevaux, enfin tout ce que ses profusions lui avoient laissé. Matilde s'en affligeoit, je ne dirai pas plus que lui, car il ne s'en affligeoit guéres, mais comme si elle eût vu périr tout ce qu'elle eût eu de plus cher au monde. Elle croyoit lui avoir attiré un si grand malheur, et elle ne se

trompoit pas. Son cousin Roger, qui ne s'étoit réconcilié avec elle que pour la perdre avec plus de facilité, avoit trouvé des ames vénales entre les domestiques d'Hypolite, qui avoient eux-mêmes rempli les caves de la maison de leur maître de matiéres aisées à se prendre, et qui avoient exécuté les ordres que Roger leur avoit donnés de les allumer la nuit quand on seroit endormi. Cet injuste Favori ne faisoit point conscience de causer la ruine d'un pauvre cavalier, et même sa perte, pourvu qu'elle fût commune à une parente dont il espéroit hériter; et comme s'il n'eût pas encore été satisfait de sa mort, qui étoit indubitable si son dessein eût réussi, il voulut aussi rendre sa mémoire odieuse. Dans le tems que la maison d'Hypolite brûloit, Roger avoit conduit sa trahison avec tant d'adresse, que par l'ordre du Roi on étoit entré dans l'hôtel de Matilde, et dans son cabinet qu'on avoit fait ouvrir; on y avoit trouvé des lettres supposées qui paroissoient écrites au duc d'Anjou, et qui la convainquoient d'avoir intelligence avec ce dangereux ennemi de l'état. Cette princesse malheureuse reçut cette mauvaise nouvelle, dans le tems qu'elle envoyoit querir des carosses à Naples pour s'y en retourner. Elle en fut fort troublée, et sans attendre davantage elle courut à Naples elle et tout son train à pied, et dans l'état du monde le plus pitoyable. Hypolite eût bien voulu l'accompagner, mais elle lui défendit absolument de le faire, craignant peut-être encore de déplaîre à Prosper, et ainsi cet amant misérable la vit partir, plus affligé du nouvel accident qui venoit d'arriver à sa princesse, et de ne l'oser suivre, que de la perte de sa maison. Matilde ne fut pas plutôt arrivée à Naples, qu'elle y fut arrêtée. Elle envoya prier Prosper de la venir trouver, il fit le

malade; et elle se trouva en même tems aussi abandonnée de ses amis, que si elle eût été frappée de la peste. Le même jour on lui commanda de la part du roi de sortir de Naples. Ses domestiques la quittérent lâchement ; ses créanciers la persécutérent sans respecter sa qualité ; et elle fut réduite à une telle misere, qu'elle ne put trouver ni carosse de louage, ni la moindre monture, pour se faire porter chez je ne sçai quel prince d'Italie, qui étoit après Roger le plus proche de ses parens, et qui avoit toujours été dans ses intérêts contre Roger même. Abandonnée ainsi de ses amis, dans la nécessité de toutes choses, et dans l'impossibilité de suivre un ordre si rigoureux, elle se réfugia dans un couvent, où on ne la reçut qu'après en avoir eu la permission du roi, à condition qu'elle en sortiroit la nuit même. Elle en sortit donc déguisée et si secrettement, que l'amoureux Hypolite, quelques diligences, et quelque exactes perquisitions qu'il pût faire, ne put avoir la moindre nouvelle du chemin qu'elle avoit pris. Il ne laissa pas de se mettre au hazard de la manquer, plutôt que d'avoir à se reprocher qu'il ne l'eût pas cherchée. Pendant qu'il court, ou croit courir après elle, et qu'elle ne songe pas à lui, Prosper ne songe pas fort à elle. Il en parle comme d'une criminelle d'état, fait fort réguliérement sa cour auprès du roi et du favori ; et comme les occasions diverses donnent des desseins divers, il fait l'amoureux de Camille sœur de Roger, et prie le roi de la lui faire épouser. Le roi qui croit le parti avantageux pour la sœur de celui de tous ses sujets qu'il aime le plus, en parle à son favori, qui veut tout ce que veut son maître. Cette sœur de Roger étoit une des plus belles dames de Naples, et si elle avoit part dans la fortune de

son frére, elle n'en avoit point dans ses mauvais desseins. On la considéroit à la cour comme le meilleur parti du royaume, et elle considéroit Hypolite comme le plus parfait cavalier de son siécle, et peut-être qu'elle l'aimoit, ou du moins qu'elle l'eût aimé, si elle ne l'eût point vu si passionnément amoureux d'une autre. Le malheur de Matilde l'avoit si fort touchée et elle étoit si généreuse, que si elle eût cru que c'eût été l'ouvrage de son frere, elle lui eût sans-doute reproché une si grande méchanceté, et eût été la premiére à la détester. Elle prit tant de part à la perte qu'avoit fait Hypolite, qu'au hazard de tout ce qu'on en pourroit dire, elle l'alla chercher dans sa maison brûlée pour lui offrir de l'argent et tout ce qui dépendoit d'elle. Elle y trouva sa sœur Iréne, qui ne s'attendoit pas à sa visite, et moins encore aux offres qu'elle lui fit de lui donner une retraite chez elle. Cette belle fille se sentit fort obligée à Camille, et se laissa emmener à Naples. Qu'eût pu faire autre chose une jeune personne de son sexe et de sa condition, qui se trouvoit alors sans bien, sans espérance d'en avoir, sans maison, dans un pays où elle ne connoissoit presque personne que son frére, et encore pouvoit-on dire qu'elle ne l'avoit plus, puisqu'aussitôt qu'il eut appris que Matilde étoit hors de Naples, il avoit couru après elle comme un fou, sans sçavoir où elle étoit allée ? Le jour même que Camille alla prendre Iréne dans la maison de son frére pour l'amener chez elle, elle fut honorée d'une visite du Roi, qui lui présenta lui-même le galant prince de Salerne avec toute sa galanterie. Camille qui avoit Hypolite dans la tête, reçut les offres de services que lui fit Prosper, avec autant de froideur qu'elle témoigna de ressentiment au Roi de l'extrême honneur qu'il lui avoit fait de

la venir voir. La triste Iréne lui tenoit compagnie, et toute affligée qu'elle étoit, parut telle aux yeux du jeune Roi qu'il en devint amoureux. Son amour fut violent dès sa naissance. Il s'approcha d'elle avec autant de respect et de crainte que s'il eût été de sa condition, et qu'elle eût été de la sienne; il la cajola sur sa beauté, et cette aimable personne sans s'éblouir ni se troubler, lui fit voir à la fois tant d'esprit, de sagesse et de modestie, qu'il la considéra dès-lors comme un bien qui manquoit à sa fortune. Il fut chez Camille aussi long-tems qu'il y put être, et le plaisir qu'il y prit à entretenir Iréne, fut d'autant plus remarqué de tout le monde, que le jeune Roi avoit toujours paru insensible à l'amour, et très-indifferent pour les plus belles dames de Naples. Iréne étoit si charmante, qu'il étoit impossible de ne l'aimer pas, même aux ames les moins tendres, et les moins capables de juger de son mérite. Camille avant que de la connoître, avoit eu dessein de la servir à cause de son frére; mais depuis qu'elle l'eut connue, elle l'aima à cause d'elle-même. Elle crut facilement que le Roi en étoit amoureux, parce qu'elle souhaita qu'il le fût; et loin d'en être envieuse, comme auroit fait toute autre belle personne, elle en eut une joie extrême. Elle félicita Iréne sur sa grande conquête, qui eût sans-doute flaté la vanité et les espérances d'une fille moins présomptueuse qu'elle; mais cette sage personne crut toujours que le roi avoit été avec elle plus galant qu'amoureux, qu'il n'avoit eu dessein que de se divertir; et qu'il ne songeroit peut être plus à elle, quand il ne la verroit plus. Elle se trompoit: le jeune roi ne fut pas longtems éloigné d'elle sans se trouver en peine, son amour impétueux ne lui permit pas d'être davantage sans la

voir, que jusqu'à la nuit même du jour qu'il étoit devenu amoureux d'elle. Il dit donc au Prince de Salerne qu'il vouloit aller *incognitò*, à la mode d'Espagne, galantiser Iréne sous le balcon de Camille. Prosper fut ravi d'être confident des plaisirs de son maître, et son compagnon dans une avanture amoureuse. Vraisemblablement Roger eût été choisi pour cela, ou du moins eût été de la partie : mais ce même jour il avoit eu congé du roi pour aller à Tarente, où une affaire importante l'appelloit. La nuit vint, et le roi suivit Prosper, armé comme lui à l'Italienne, c'est-à-dire, avec plus d'armes offensives et défensives qu'il n'en faut à un homme seul, se rendit sous le balcon de Camille, qui en avoit été avertie par Prosper. Elle savoit trop bien faire la cour, pour ne laisser pas au roi la liberté d'entretenir sa maîtresse en particulier. Elle se retira donc à un autre balcon, quelque priére que lui fît Iréne de demeurer auprès d'elle. Le roi en fit des reproches à cette belle fille, lui dit qu'elle devoit du moins quelque complaisance à un roi qui avoit pour elle quelque chose de plus. Je devrois tout à votre majesté, lui répondit Iréne, si je ne devois aussi quelque chose à moi-même, que je ne puis devoir à d'autres. Et que devez-vous à vous-même, lui demanda le roi, que vous ne deviez pas à mon amour ? Ne croire pas que vous en ayez pour moi, lui répartit-elle. Hà, Iréne ! s'écria le roi, il n'y a rien de si véritable, ni rien que je ne fasse pour vous empêcher d'en douter. Si je la croyois telle que vous dites, j'aurois plus à me plaindre de votre majesté, qu'à lui en savoir bon gré. Quoi, fille injuste ! lui dit le roi, un amour sincére comme le mien peut-il vous offenser ? Il honoreroit une grande reine, lui repartit Iréne, et feroit faire de mauvais jugemens

de la sagesse d'une simple demoiselle. Il est vrai, dit le roi, que vous n'êtes pas reine; mais qui mérites de l'être, la peut devenir. Je ne suis pas assez vaine pour espérer de mon mérite un si grand changement en ma fortune, lui répondit Iréne, et votre majesté est trop bonne pour se divertir plus longtems aux dépens d'une fille malheureuse. Belle Iréne, lui dit ce prince amoureux, je vous aime autant que vous pourroit aimer l'amant le plus passionné et le plus fidéle: et si ma bouche vous a bientôt appris ce que mes regards et mes soupirs ne vous faisoient pas comprendre assez vîte, ne croyez pas que j'aye voulu me dispenser par ma qualité de toutes les peines d'une longue servitude, et de tous les services et les soins que la plus belle fille du monde pourroit prétendre d'un amant respectueux: mais un mal violent comme le mien, avoit besoin d'un prompt reméde; et vous devez être satisfaite, ce me semble, quelque fiére ou scrupuleuse que vous puissiez être, de ce qu'un roi a eu peur de vous déplaîre, en vous faisant une déclaration d'amour. Il lui dit plusieurs autres choses encore plus passionnées, que celui qui les écouta n'a pas retenues, comme il fit ce que je viens de vous dire. Je laisse donc au lecteur discret à se les imaginer; car pour faire parler ce roi de Naples aussi tendrement qu'il fit, et pour n'affoiblir pas le sens de ses paroles, il faudroit être aussi amoureux qu'il fut, et il ne m'appartient plus de l'être. Iréne lui répondit toujours avec sa modestie accoutumée, et sans se montrer trop ou trop peu aisée à persuader, elle se tira avec tant d'esprit d'une conversation si délicate, que le roi en augmenta l'estime qu'il avoit pour elle, et la quitta plus amoureux qu'il n'avoit encoré été. Depuis ce tems là il ne se passa point de jour qu'il ne visitât Camille et Iréne, ni de nuit qu'il

ne revînt sous le balcon de cette fille, où il employoit toute son éloquence amoureuse à lui faire croire la passion qu'il avoit pour elle. Une nuit qu'il avoit défendu à ses gardes de le suivre, il courut déguisé les rues de Naples, suivi du seul prince de Salerne; et il y trouva tant de divertissement, que la plus grande partie de la nuit étoit passée quand il approcha du balcon de Camille. Il en vit le poste occupé par deux hommes, ou du moins ils en étoient si près, qu'ils n'eussent pas perdu la moindre parole de la conversation qu'il espéroit avoir avec Iréne. L'un de ces hommes se sépara de l'autre et entra dans la maison de Camille, et l'autre demeura dans la rue. Le roi attendit quelque tems pour voir s'il s'en iroit enfin, et lui laisseroit la rue libre; mais remarquant qu'il ne bougeoit d'une place non plus qu'un terme, il s'impatienta, et commanda à Prosper d'aller reconnoître cet homme si fixe, et de l'obliger à se retirer. Le prince de Salerne y alla, faisant autant l'empêché que s'il eût été question d'achever une périlleuse avanture. Il alla droit à cet homme, qui se retira de devant lui. Prosper ne laissa pas de le vouloir joindre; l'autre hâta le pas, et voyant que Prosper en faisoit autant, il se mit à fuir, et le prince de Salerne courut après, et le poursuivit jusqu'en une autre rue. Le roi cependant ne partoit pas de sa place, attendant que Prosper fût de retour, pour l'envoyer faire savoir à Camille et à Iréne, qu'il les attendoit sous leur balcon, et il y a apparence qu'il rêvoit à ses amours, car un amant ne fait jamais autre chose quand il est seul. Lorsque cet homme qui s'étoit séparé de celui que poursuivoit Prosper, et qui étoit entré chez Camille, en sortit, et prenant le roi pour son camarade, Calixte, lui dit-il, voilà ta dépêche; le commandant dans

Cayette te fera donner un vaisseau pour te porter à Marseille. Le roi sans lui répondre, reçut un paquet de lettres qu'il lui présentoit. Calixte, ajouta encore cet inconnu, le reste dépend de ta diligence, tu tiens en tes mains la fortune du duc d'Anjou ton maître et le mien. Ha ingrat ? ha traître ! que machines-tu contre moi ? s'écria le roi en mettant l'épée à la main. Roger, car c'étoit lui, désespéré de s'être si malheureusement mépris, et par son désespoir rendu plus méchant qu'il n'étoit, ne songea plus qu'à perdre la vie, et à la faire perdre à son roi qui l'avoit tant aimé. Les reproches qu'il pouvoit lui faire de son ingratitude et de sa perfidie, lui étoient aussi redoutables que les supplices qu'il pouvoit lui faire endurer. Il mit l'épée à la main presque en même-tems que le roi, qui le chargea avec tant de vigueur et de furie, que Roger, troublé du remords de son crime comme il étoit, fut long-tems réduit à se défendre. Enfin la rage dont il étoit animé, lui ayant fait reprendre ses esprits et ses forces, il se lança contre son roi, qu'il ne considéroit plus que comme un ennemi, et par les efforts de désespéré qu'il fit contre sa personne sacrée, l'obligea à se défendre aussi. Mais les rois, qui peuvent être vaillans comme d'autres personnes, sont d'ordinaire assistés d'un génie plus fort que celui des autres hommes. Roger tout brave, tout furieux et tout désespéré qu'il étoit, n'eût pu peut-être tenir long-tems contre son roi irrité, quand le bruit du combat n'eût pas attiré, au lieu où il se faisoit, plusieurs personnes qui eussent pu mettre en piéces ce détestable sujet, qui osoit attaquer la vie de son prince. De ses domestiques mêmes, et de ceux de Camille, furent des premiers à venir dans la rue avec des lumieres, bien surpris de voir leur maître aux prises

avec le roi. Le malheureux Roger ne vit pas plutôt la lumiére qui l'exposa aux redoutables regards de son prince, qu'il ne put les supporter. Sa rage et sa valeur l'abandonnérent, et les armes lui tombérent des mains. Le roi qui eut le plaisir de le voir blessé, après avoir eu besoin de toute sa valeur pour s'empêcher de l'être de lui, le saisit lui-même, et le donna à garder au capitaine de ses gardes, qui avoit eu ordre de se tenir toute la nuit dans les avenues de la maison de Camille, et qui venoit d'arriver à propos, suivi de ses soldats. Prosper cependant avoit couru après son homme, qui fuyant devant lui à toutes jambes, avoit malheureusement rencontré tête pour tête les archers du guet, qui cette nuit-là, suivant leur coutume, marchoient par la ville pour empêcher les désordres. Il leur parut si étonné, et il se coupa si souvent dans ses réponses, qu'ils l'auroient toujours arrêté comme ils firent, quand Prosper qui le poursuivoit l'épée à la main, et qui se fit connoître à eux, ne leur eût pas commandé de la part du roi de le garder, et d'en répondre. Il retourna trouver le roi, et s'il fut d'abord étonné du grand nombre de flambeaux dont la rue étoit éclairée, et de voir le roi qu'il avoit laissé seul si bien accompagné, il le fut bien davantage d'apprendre ce qui s'étoit passé entre le roi et Roger, et de voir ce favori que toute la cour adoroit, détesté de tout le monde, et entre les mains des gardes qui l'alloient mener en prison. Cette nuit-là le roi ne vit point Iréne, parce qu'il voulut éviter de voir Camille, qu'il envoya complimenter par Prosper, et l'assurer qu'il la distinguoit d'avec son frére, dont le crime ne diminueroit point l'estime qu'il avoit pour elle. Iréne lui écrivit en faveur de Roger, et fit pour obliger son

amie ce que les instantes priéres d'un roi amoureux d'elle n'avoient pu encore obtenir. Dès le jour d'après, Roger fut interrogé, et trouvé criminel de léze-majesté, pour avoir eu intelligence avec le duc d'Anjou, qui avoit encore un grand nombre de partisans dans le royaume. Il avoit été informé par eux de l'ambition sans bornes de Roger, et lui ayant fait offrir en mariage une princesse de son sang, avec des avantages qu'il ne pouvoit pas espérer de la faveur du roi son maître, cet ingrat favori manquant à sa foi et à son honneur, devoit recevoir les François dans Cayette et dans Castellamare, dont il étoit gouverneur. Les mêmes juges qui le convainquirent de la trahison qu'il faisoit à son roi, découvrirent aussi celle qu'il avoit faite à la princesse de Tarente, et alors le prince de Salerne qui l'avoit fuie quand il l'avoit vue en disgrace, pour courir après Camille qu'il voyoit en faveur, ne vit pas plutôt le roi se repentir des mauvais traitemens qu'il lui avoit faits, et se porter de lui-même à la remettre dans les honneurs et dans les biens qu'on lui avoit injustement ôtés, et même lui en préparer d'autres, que ce généreux seigneur, qui venoit de demander au roi Camille en mariage avec tant d'empressement, le conjura de l'en dispenser, de trouver bon qu'il prétendît encore à la possession de Matilde, et en attendant pria le roi qui vouloit la faire chercher, de lui en laisser le soin, et de lui donner la commission de l'aller trouver où l'on auroit nouvelle qu'elle seroit, pour la ramener à la cour. Le roi avoit trop avant dans son esprit la belle Iréne, pour ne songer pas à son frére Hypolite, et pour n'être pas en peine de ce que l'on n'en apprenoit aucunes nouvelles. Il envoya des couriers par toute l'Italie, qui avoient ordre de le chercher en cherchant Ma-

tilde, et quand ils l'auroient trouvé, de le faire revenir à Naples. Il espéroit par-là de témoigner à Iréne combien ses intérêts lui étoient chers, et combien il ressentoit le déplaisir qu'elle avoit de ne savoir pas ce qu'étoit devenu un frére qui lui étoit si cher. Cet amoureux cavalier, après avoir longtems cherché avec grande diligence et grand soin sa princesse exilée sans la pouvoir trouver, se laissoit aller au hazard par-tout où son cheval le vouloit conduire, ne s'arrêtant en pas un lieu, que quand son cheval et celui de son valet même, qui ne prenoit pas tant à cœur que lui la quête de la princesse de Tarente, avoient besoin de repos. Pour lui, il n'en prenoit non plus qu'un damné; et après avoir passé les jours entiers à soupirer sur son cheval, il passoit les nuits entieres à se plaindre aux arbres et aux rochers des rigueurs et de l'absence de Matilde, à quereller les astres innocens qu'il voyoit souvent briller à sa grande commodité, puisqu'il choisissoit la plupart de ses gîtes en pleine campagne et à ciel découvert. Un jour que la tristesse l'occupoit si fort, qu'il ne songeoit pas que son valet et ses chevaux ne se repaissoient pas comme lui de pensées amoureuses, il se trouva au coucher du soleil auprès d'une hôtellerie solitaire, qui avoit plus la mine d'un rendez-vous de bandits, et d'un coupe-gorge, qu'une retraite de voyageurs. Hypolite passoit outre, car les amans sont infatigables, quand son valet l'avertit que leurs chevaux n'en pouvoient plus de lassitude et de faim, sans parler de lui-même, qui avoit grand besoin aussi de manger et de se reposer. L'amant désespéré voulut donc mettre pied à terre, mais l'hôte qui étoit sur le pas de sa porte avec sa femme et un homme de mauvaise mine, qui paroissoit une maniére de soldat, lui dit fort rude-

ment qu'il n'avoit pas de chambre à lui donner, et que les siennes étoient pleines aussi-bien que ses écuries. Hypolite consentoit à n'être pas logé, dont son valet se désespéroit, quand le soldat qui accompagnoit l'hôte, après lui avoir parlé à l'oreille, dit à Hypolite en calabrois, qu'il n'avoit qu'à descendre, qu'il donneroit de bon cœur sa chambre pour loger un si brave cavalier qu'il sembloit être; et sur la difficulté que fit Hypolite d'accepter une offre si courtoise, l'hôte même qui venoit d'être si rude, lui alla tenir l'étrier pour l'aider à descendre, avec un visage radouci, qui témoignoit bien l'ame intéressée du personnage. Hypolite s'arrêta donc dans l'hôtellerie. Il ne voulut point manger, et ayant seulement bu un verre d'eau (car l'amour altére) il s'alla promener dans un lieu propre à entretenir sa tristesse, qu'il avoit remarqué auprès de l'hôtellerie. Son valet cependant se mit à table avec l'hôte, sa femme et le civil Calabrois, qui avoit si obligeamment cédé sa chambre à Hypolite. Il mangea comme un homme affamé, et ne but pas autant qu'il le pouvoit faire, afin de pouvoir aller faire souvenir son maître de se venir coucher, ce qu'il étoit homme à oublier. Il l'alla chercher entre des rochers, où il le trouva s'excitant lui-même à la tristesse par la pensée du mauvais état de ses affaires et de son amour, et le ramena dans l'hôtellerie, où on lui donna une méchante chambre, dont les lits étoient encore plus méchans, et dont la cloison recevoit le jour et le vent de tous les côtés. Hypolite se jetta tout habillé sur un lit, et son valet sur un autre, où il dormit à donner envie à son maître qui ne dormoit point : mais un amant se reprocheroit une bonne nuit comme une mauvaise action. Il n'y avoit pas longtems que tout le monde étoit couché

dans l'hôtellerie, et que tout bruit y avoit cessé, quand des gens de cheval en troublérent le repos, et frappérent à la porte comme des personnes qui avoient impatience d'entrer. L'hôte qui s'étoit levé au grand bruit qu'ils avoient fait, les reconnut et leur ouvrit bientôt la porte. A quelque tems de-là Hypolite ouït ouvrir une chambre voisine de la sienne, dans laquelle plusieurs personnes entrérent, dont les unes en sortirent aussi-tôt, et les autres qui y demeurérent, parlérent quelquefois ensemble. Les affaires particuliéres d'Hypolite ne lui laissoient pas grande curiosité pour celles d'autrui, et il n'eut point prêté l'oreille à ceux qu'il entendoit parler, s'ils n'eussent haussé la voix de tems en tems, et ne lui en eussent fait remarquer une qu'il crut ne lui être pas inconnue. Il écouta ces personnes qui parloient sans bien ouïr ce qu'elles disoient, et enfin il entendit distinctement ces paroles: Oui, ma chére Julie, je te le dis encore, peu de personnes de ma condition ont été plus maltraitées de la fortune que moi. Elle me suscite des disgraces sans exemple; mais quelque grandes et fâcheuses qu'elles soient, elles me sont moins sensibles que l'ingratitude dont le plus lâche de tous les hommes à payé l'inclination que j'avois à l'aimer; et cette ingratitude qu'on a eue pour moi, m'est encore un moindre déplaisir que celle que j'ai eue pour un autre: je me le reproche sans-cesse à moi-même, et j'en ressens des remords plus cruels mille fois à mon souvenir, que toutes les pertes que je viens de faire, et toutes les miséres qui m'accablent. Une autre personne qui prit la parole parla si bas, qu'Hypolite n'ouït plus rien que quelques mots sans suite, qui étoient souvent interrompus par des soupirs. Il se leva de dessus son lit, et s'approcha de la cloison qui séparoit les deux cham-

bres ; mais le bruit qu'il fit fut ouï de ceux qu'il vouloit écouter, et leur conversation cessa, non pas les soupirs de cette personne affligée, dont la voix lui avoit semblé celle de Matilde. On peut se figurer qu'il eut grande impatience de savoir s'il ne se trompoit point : pour s'éclaircir d'un doute si important, il étoit prêt de sortir de sa chambre, quand tout-à coup la porte s'en ouvrit ; et à la lumiére d'une lanterne sourde il vit entrer quatre hommes l'épée à la main, entre lesquels il remarqua le soldat Calabrois et le maître de l'hôtellerie S'il fut surpris de voir ces hommes dans sa chambre qui n'avoient pas la mine d'y venir avec un bon dessein, ces hommes ne le furent pas moins de ne le trouver pas endormi, comme sans-doute ils l'avoient espéré. Hypolite mettant aussi la main à l'épée, leur demanda ce qu'ils cherchoient dans sa chambre à telle heure et en tel équipage ; et il ne les vit pas plutôt se mettre en posture de l'attaquer au-lieu de lui répondre, qu'il les chargea le premier d'une vigueur et d'une adresse si extraordinaires, qu'en un moment il les fit sortir de sa chambre à grands coups d'épée. Son valet cependant s'éveilla, courut où le bruit l'appella, et voyant son maître attaqué de tant d'ennemis, le secourut avec valeur, dans le tems qu'ayant déjà blessé tous ceux qui l'avoient attaqué, il en étendit le plus dangereux à ses pieds. Ces hommes se défendoient en désespérés ; mais quand ils auroient été en plus grand nombre qu'ils n'étoient, ils n'auroient pu résister au vaillant Hypolite, secondé d'un valet aussi courageux que le sien. Il tua encore un de ses ennemis, et les deux qui restoient prirent la fuite. Le dépit d'avoir été blessé légérement à un bras, l'emporta après eux ; et il y a apparence qu'il en eût délivré le monde comme il avoit fait des autres,

autres, si dans l'épouvante où étoient ces méchans hommes, ils n'eussent conservé assez d'esprit et de précaution, pour franchir presque d'un seul saut tout l'escalier, et en fermer la porte après eux. Hypolite fut occupé à l'enfoncer un assez long espace de tems, ce qui donna celui de se sauver aux deux assassins, qu'il tâcha envain d'attraper suivi de son valet. Enfin il revint dans l'hôtellerie. Il courut à la chambre, où il croyoit avoir ouï parler Matilde ; il la trouva ouverte, et n'y vit personne, aussi-bien que dans tous les endroits de la maison, qu'il visita avec autant de soin que d'inquiétude. Fulvio, disoit-il à son valet, j'ai ouï parler Matilde, je l'ai reconnue à sa voix, et il n'y a qu'un malheureux comme je suis, qui auroit manqué de la trouver après l'avoir eue si proche de soi. Il redisoit ensuite à Fulvio les paroles qu'il avoit ouï dire à Matilde ; il les expliquoit à son avantage, comme il avoit quelque raison de le faire ; et au-lieu de s'en consoler il en augmentoit son affliction, se persuadant que la fortune ne lui avoit fait ouïr la voix de Matilde, que pour lui rendre plus sensible le déplaisir de ne l'avoir point vue, et de ne savoir ce qu'elle étoit devenue. Il alla chercher cette princesse dans tous les lieux d'alentour, et il fut assez fou pour la venir chercher dans toute l'hôtellerie, où il retrouva par-tout une grande solitude, si ce ne fut dans l'écurie, d'où Fulvio tira quatre chevaux outre le sien et celui de son maître. Hypolite quitta cette hôtellerie, l'homme du monde le plus inconsolable. Fulvio lui proposa d'emmener les chevaux de leurs assassins, comme étant gagnés de bonne guerre, et lui représenta que peut-être ils trouveroient Matilde, et qu'ainsi ils auroient de quoi la monter. Hypolite n'entendit pas ce qu'il lui dit, ou ne daigna pas lui répondre,

tant ces tristes pensées l'occupoient. Fulvio prit le silence de son maître pour un consentement, et ayant attaché ces quatre chevaux à la queue les uns des autres, les toucha devant le sien, peut être pour les vendre à la premiére occasion. Ils marchérent une partie du jour sans qu'Hypolite ouvrît la bouche à toutes les questions que lui fit Fulvio pour le divertir de sa tristesse : ils s'égarérent et s'engagérent dans une longue suite de rochers stériles, qui étoient escarpés du côté du rivage de la mer, dont ils n'étoient pas loin, et qui aboutissoient à une plaine sablonneuse. Dans ces rochers, en un lieu où la mer avançoit dans les terres, ils tombérent au sortir d'un détour dans une troupe de paysans armés de toutes sortes de bâtons et d'armes, qui furent d'abord surpris de la vue inopinée de deux hommes à cheval, suivis de tant de chevaux sans cavaliers ; mais les voyant en si petit nombre, et rendus plus assurés par le leur qui montoit à plus de cent hommes, ils environnérent tumultuairement ceux qui venoient peut-être de les effrayer, et dressérent contre eux la pointe de leurs armes rouillées. Les uns crioient qui va-là ? les autres, qui vive ! les autres, tue ! et les autres, qui êtes-vous ? Hypolite n'eût pu répondre à tant de demandes qu'on lui faisoit à la fois, et quand il l'eût pu, cette troupe confuse qui faisoit un bruit de diable, ne l'auroit pas entendu. Enfin un vieillard d'assez bonne mine, qui fit voir après qu'il leur commandoit (car alors il n'en paroissoit rien) à force de crier, dont il lui en coûta une fâcheuse toux, et même à force de battre. les fit cesser de parler haut, non pas de murmurer ensemble. Il demanda paisiblement à Hypolite qui il étoit, et ce qu'il cherchoit dans un lieu si solitaire et si éloigné du grand-chemin. Hypolite lui dit qu'il étoit un

cavalier Napolitain, et qu'il s'étoit égaré dans le chemin d'Ancone. Il demanda à son tour au chef de ces hommes armés à la hâte, à quel dessein il avoit assemblé tant de monde, et il apprit de lui que les galéotes des Maures qui couroient la côte, avoient mis à terre un grand nombre de soldats qui avoient pillé quelques lieux voisins de la mer, et qui par la facilité qu'ils y avoient trouvé, et plus encore par l'ardeur de voler, étoient imprudemment entrés dans le pays. Il ajoûta que la plupart de ces hommes qu'il voyoit sous les armes, en avoient été volés, et s'étoient résolus sous sa conduite de les attendre et de les combattre, quand ils reviendroient chargés d'esclaves et de butin d'un village qu'apparemment ils étoient allés piller; qu'ils tomberoient de nécessité dans leurs mains, n'y ayant que ce seul passage de la mer à la terre, et que la perte des biens ne portoit pas tant ces paysans à ce hardi dessein, que celle de leurs femmes et de leurs enfans. Hypolite leur offrit d'exposer sa vie pour eux, et on le prit au mot. Le vieillard lui céda le commandement qu'il accepta, et y fit consentir ses compagnons, à qui la mine guerriére d'Hypolite fut de bon présage. On monta des quatre chevaux que le prévoyant Fulvio avoit amenés de l'hôtellerie, quatre des plus apparens, dont le vieillard en fut un. Hypolite partagea ses hommes en trois troupes : il en mit une entre des rochers, où ils ne pouvoient être apperçus de leurs ennemis, avec ordre de n'en sortir pour combattre, que quand ils seroient aux mains avec eux : il en posta une autre dans un chemin étroit qui conduisoit à la mer, pour en empêcher l'abord aux Infidéles, et se mit avec ses hommes de cheval à la tête de la troisiéme exhortant ses gens à bien faire et à se mêler d'abord avec leurs ennemis

pour les empêcher de se servir de leurs fléches. A peine achevoit-il de donner ses ordres, après avoir posté ses gens, que les ennemis parurent au nombre de cent cinquante hommes : ils faisoient marcher au milieu d'eux plusieurs chevaux chargés de butin, et de femmes et d'enfans qu'il avoient fait esclaves. Comme des soldats aguerris qu'ils étoient, ils ne s'effrayérent point de voir Hypolite et sa troupe venir à eux, ou peut être ils méprisérent un si petit nombre. Je ne m'arrêterai point à vous décrire un combat de Corsaires Maures et de paysans ramassés, quoique les actions de valeur qu'Hypolite y fit, méritent bien d'être décrites. Je vous dirai donc seulement que ses ordres furent si bien exécutés, que les fléches des Maures furent rendues inutiles par la promptitude dont il les chargea ; qu'il commença leur défaite par la mort de leur chef, et l'acheva par celle des plus vaillans des Maures. Les paysans acharnés firent main-basse autant sur ceux qui se défendirent jusqu'au dernier soupir , que sur ceux qui rendirent les armes, quelque peine que prît Hypolite de faire cesser le massacre. Les morts furent regrettés autant que le permit la joie commune , et les blessés bandérent leurs plaies. Hypolite reçut mille louanges et autant de remercimens de ces pauvres gens, qui croyoient n'avoir vaincu que par lui. Et dans le tems qu'il refusoit les plus riches dépouilles des ennemis qu'ils lui offrirent , et qu'il se défendoit d'aller chez eux pour s'y reposer après sa victoire et y être régalé, Fulvio lui amena deux femmes habillées en pélerines, dont l'une n'eut pas plutôt ôté de dessus sa tête un grand chapeau qui lui cachoit le visage , qu'il la reconnut pour sa maîtresse Matilde. Il descendit, ou plutôt il se précipita de son cheval en bas, et s'alla jetter aux pieds

de cette princesse, qui l'embrassa avec des marques de tendresse qui ne tenoient rien de ces procédés désobligeans, que la tyrannie du prince de Salerne lui avoit autrefois fait avoir pour Hypolite. Ce fidéle amant ne pouvoit trouver des façons de parler assez fortes pour bien exprimer à Matilde la joie qu'il avoit de l'avoir trouvée : jamais il n'eût pu mieux persuader ce qu'il vouloit, qu'il fit alors par le désordre de son esprit, et en ne sachant quasi ce qu'il vouloit dire. Il douta quelque tems s'il apprendroit à Matilde les peines qu'il avoit prises à la chercher, tant son extrême modestie le rendoit réservé à ne pas faire valoir ce qu'il faisoit de louable : il lui fit pourtant enfin le fidéle récit de ses avantures depuis qu'il avoit quitté Naples pour la chercher, et n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'hôtellerie, où il croyoit l'avoir ouïe parler. Matilde lui témoigna beaucoup de ressentiment de ces derniéres obligations qu'elle lui avoit, et lui dit qu'elle croyoit lui devoir l'honneur et la vie, puisqu'on devoit la défaite des Maures à sa valeur et à sa conduite. Elle lui avoua que c'étoit elle qu'il avoit eu si près de lui dans l'hôtellerie; lui promit de lui conter par quelle avanture elle y avoit été menée, et de lui apprendre le récit des siennes, quand elle en auroit le tems, et qu'elle le pourroit faire sans témoins. L'autre femme habillée en pélerine qui accompagnoit Matilde, étoit une de ses femmes de chambre appellée Julie, qui seule de ses domestiques avoit été assez fidéle à sa maîtresse pour vouloir suivre sa fortune, et avoir part à tout ce qui lui pourroit arriver. Il est à croire que Fulvio et elle se réjouirent de leur côté de l'heureuse rencontre, et je veux croire en mon particulier qu'ils s'entre-dirent de belles choses et dé-

ployérent leur éloquence subalterne, si j'ose ainsi dire. Les paysans vainqueurs, qui furent témoins de la reconnoissance d'Hypolite et de Matilde, redoublérent leurs offres à Hypolite, qui ne fit plus difficulté de les accepter à cause de la princesse. Le vieillard entr'autres dont je vous ai déjà parlé, qui avoit mené les paysans à la guerre avant qu'Hypolite les eût rencontré, le pria et Matilde aussi, qu'il eût l'honneur de les loger, ce qu'ils lui accordérent. Il fit partir en diligence un de ses fils pour donner ordre de les bien recevoir dans une maison assez commode qu'il avoit dans le prochain village. On se prépara au départ. Matilde et Julie furent montées sur les meilleurs chevaux qu'on trouva. Entre plusieurs femmes qu'on délivra des mains des Maures, Fulvio en remarqua une qu'il crut avoir vu quelque part, et qui évitoit ses regards comme si elle l'eût connu, et n'eût pas voulu en être connue. Enfin il s'approcha d'elle, et la reconnut pour la même femme de leur hôte qui avoit voulu les assassiner. Il alla avertir son maître, après avoir prié quelques-uns des paysans de la garder. On arriva dans le village au commencement de la nuit. Hypolite et Matilde furent reçus chez le vieillard qui devoit être leur hôte, avec tout le bon visage de personnes infiniment obligées, et qui veulent faire paroître beaucoup de reconnoissance. Les paysans du village se retirérent dans leurs maisons pour aller se réjouir de leur victoire, et ceux des lieux plus éloignés en prirent le chemin. Hypolite fit venir devant lui la femme de l'hôte que Fulvio avoit fait arrêter, et sur la moindre menace qu'on lui fit de la mettre entre les mains de la justice, elle avoua que leur hôtellerie étoit un rendez-vous de bandits et de voleurs, que son mari avoit intelli-

gence avec tous ceux du pays, et qu'il n'avoit d'abord refusé à Hypolite de le loger, qu'à cause que cette nuit-là il attendoit un insigne voleur camarade du Calabrois qu'il avoit vu dans l'hôtellerie, pour conférer ensemble sur un vol qu'ils vouloient faire. Elle apprit encore à Hypolite que son cheval et son équipage avoient donné dans la vue au Calabrois, et que c'étoit pour le voler la nuit même que ce voleur, après avoir parlé à l'oreille à son mari, et l'avoir fait changer d'avis, avoit cédé sa chambre à Hypolite. L'histoire ne dit point ce que l'on fit de cette femme, après qu'on eut appris d'elle ce qu'on en vouloit savoir. Hypolite et Matilde firent manger avec eux, pour mieux cacher leur condition, Fulvio et Julie, le vieillard et toute sa famille. Après le repas (je ne sai s'il fut bon ou mauvais) Matilde ne voulut pas laisser plus long-tems Hypolite dans l'impatience de savoir ses avantures, et d'apprendre par quelle rencontre elle s'étoit trouvée dans l'hôtellerie, et ensuite au pouvoir des Maures. Après, lui dit-elle, que l'on m'eut commandé de la part du roi de sortir de Naples, et que par le grand crédit de mes ennemis on ne me donna que la nuit pour me mettre en état d'obéir à un ordre si rigoureux, j'implorai l'assistance de ceux de la cour que je croyois avoir obligés à être mes amis, et j'éprouvai qu'ils ne l'avoient jamais été que de ma fortune. J'eus encore plus sujet de me plaindre de mes domestiques, qui m'abandonnérent tous à la réserve de Julie. Elle avoit un frére marié à Naples, qui fut assez généreux pour quiter sa famille à la priére de sa sœur, et me vouloir conduire où j'avois dessein de me retirer. Ce fut par sa diligence que dès la nuit même qu'on m'ordonna de sortir de Naples, je fus en état de partir avant

que le jour parût. Nos habits de pélerins de Lorette nous rendirent méconnoissables aux portes de la ville. Je fis ce jour-là autant de chemin qu'en pouvoit faire une jeune personne de mon sexe qui n'étoit pas accoutumée à marcher , et nous continuâmes plusieurs jours notre voyage sans avoir de mauvaises avantures. Hier, un peu avant la nuit , nous fûmes rencontrées dans un passage étroit par trois hommes de cheval qui avoient fort mauvaise mine. Je voulus les éviter, et je le fis avec tant de précipitation, et si malheureusement , que le pied me manquant dans un endroit du chemin un peu élevé, je tombai sous les pieds des chevaux de ces hommes qui alloient fort vîte. Un grand chapeau qui me cachoit le visage s'ôta de ma tête, ma coëffure se défit, et mes cheveux que j'ai fort grands et en quantité, me couvrirent le visage et une partie du corps. Mon malheur voulut que ces hommes trouvérent en moi quelque chose qui ne leur déplut pas. Ils parlérent ensemble, mirent pied à terre; l'un se saisit de Julie, l'autre de moi , et le troisieme s'opposa au frére de Julie, qui s'étoit mis en devoir de nous défendre, et que nous vîmes bientôt après tomber percé d'un grand coup d'épée. Après les malheurs qui me sont arrivés, et qui d'une princesse apparemment heureuse, m'ont rendue la personne du monde la plus misérable, j'ai sujet de croire que toute la prudence et toute la précaution humaine ne peuvent rien contre la fortune. Il faut la laisser faire, et croire que son inconstance qui nous a fait sentir sa haine lorsque nous en devions être le plus à couvert, nous pourra reprendre en amitié lorsque nous l'espérerons le moins. Aussi me suis-je résignée, continua Matilde, à tout ce que le ciel voudra faire de moi ; et c'est avec cet esprit-là que quand je me vis arrêtée par ces hommes inconnus ,

je ne me fis point faire de violence pour monter un de leurs chevaux, puisqu'ils m'y auroient montée par force, et que pour être entre leurs mains la mort m'en pourroit tirer aussitôt que leur insolence m'obligeroit à ce dernier reméde. Julie, à qui la perte de son frere faisoit jetter de hauts cris, se laissa emmener à mon exemple, sans cesser pourtant de s'affliger. Nous arrivâmes la nuit dans l'hôtellerie où vous m'entendîtes parler. Votre combat contre ces voleurs nous troubla d'abord extrêmement, mais quand vous les eûtes poussés hors de l'hôtellerie, et que nous n'entendîmes plus de bruit, nous sortîmes Julie et moi de la chambre où nous étions. La solitude que nous trouvâmes par-tout, nous fit résoudre à nous sauver par la porte d'un jardin qui se trouva ouverte. La crainte d'être reprises nous fit aller bien vîte. Nous marchâmes toute la nuit et une partie du jour, jusqu'à ce que l'ardeur du soleil et notre lassitude nous arrêtérent entre des rochers qui sont proche d'ici, où nous trouvâmes de l'ombrage, et où nous fûmes trouvées endormies par les Maures que vous avez défaits. Matilde acheva le récit de ces avantures par de nouvelles protestations qu'elle fit à Hypolite, de n'oublier jamais tout ce qu'il avoit fait pour elle. Elle ne lui fit pas confidence du lieu où elle vouloit se retirer, et il ne la pria pas de la lui faire. C'étoit chez quelqu'un de ces petits princes d'Italie dont ce pays-là abonde, car qui a de l'argent y devient altesse. Il me seroit aisé d'en choisir un à ma fantaisie, puisque l'histoire ne nomme point celui chez qui elle se retira; mais son nom ne seroit de nulle beauté dans mon conte. Hypolite s'offrit de la conduire où elle avoit dessein d'aller : elle ne voulut jamais le permettre, et fut pourtant forcée par les instantes priéres du

cavalier officieux de prendre son valet Fulvio, et des chevaux pour elle et pour Julie. Je n'attendrirai point le lecteur du triste adieu que lui fit Hypolite. Je la laisserai aller à Ancone, où elle a vendu quelques pierreries, et raménerai le pauvre Hypolite aux masures enfumées de sa maison brûlée, où il arriva sans argent, et n'ayant pour tout bien que le cheval qu'il montoit. A peine y mettoit-il pied à terre, qu'il rencontra un gentil-homme Napolitain, qui alloit au hazard chercher Matilde, comme beaucoup d'autres que le roi avoit envoyés par toute l'Italie pour tâcher de la trouver. Il apprit de lui la disgrace de Roger, de quelle maniére l'innocence de Matilde avoit été reconnue, les ordres que le roi avoit donnés pour la faire chercher, et tout ce qui s'étoit passé à Naples depuis qu'il en étoit sorti, à la réserve de l'amour violent que le roi avoit pour la belle Iréne qui étoit connue de tout le monde, et dont ce cavalier lui fit un secret par un excès de discrétion, ou je ne sçai pas pourquoi. Vous pouvez penser qu'Hypolite, généreux comme il étoit, et aimant Matilde plus que soi-même, eut une extrême joie d'apprendre un si grand changement en sa fortune, quoiqu'en même tems il apprît que la sienne n'en étoit que plus malheureuse, ce cavalier lui ayant assuré que le roi avoit promis à Prosper de lui faire épouser la Princesse aussitôt qu'elle seroit de retour à Naples. Cette derniére nouvelle empêcha le malheureux Hypolite de retourner à la cour; lui fit haïr la vie, et lui fit si bien éviter l'abord de toutes sortes de personnes, qu'il fut le dernier du royaume à sçavoir que sa sœur y étoit considérée comme celle qui régnoit absolument sur les volontés du roi. Matilde cependant ne se trouvoit point, et quoique le gentilhomme qu'avoit rencontré Hypolite allât à

Ancone, où il lui dit qu'il l'avoit laissée, il n'en put apprendre aucune nouvelle, quelque diligence qu'il pût faire. Il courut un grand bruit de la mort de cette princesse dont on conta même les circonstances, et ce bruit vint jusqu'à Hypolite qui en fut malade à l'extrémité. Enfin son corps reprit un peu ses forces, malgré son esprit malade. Il se promenoit quelquefois à cheval le long du rivage de la mer, et ce fut dans une de ces tristes promenades, qu'après avoir fait plusieurs réflexions sur les malheurs de sa vie, il se résolut de l'aller finir dans la guerre que les princes grecs avoient alors à soutenir contre les turcs, qui de l'Asie commençoient déjà à s'étendre dans l'Europe. Matilde enfin fut trouvée; et Hypolite en fut si aise qu'il donna son cheval, le seul bien qui lui restoit au monde, à celui qui lui en dit la nouvelle. Le jour même son valet Fulvio revint le trouver, et fut bien étonné de voir son maître extraordinairement triste et en fort mauvais équipage, dans un tems où l'on ne parloit par toute l'Italie que du grand pouvoir que sa sœur Iréne avoit sur le roi, et de l'amour qu'il avoit pour elle. Il apprit à Hypolite le nom du Prince chez qui Matilde s'étoit retirée, de quelle maniére Prosper étoit venu la trouver de la part du roi pour la ramener à Naples; et, suivant la bonne coutume des valets, de se hâter toujours d'apprendre une mauvaise nouvelle à leurs maîtres, il exagéra au sien la joie que Matilde avoit fait paroître en voyant Prosper, et les témoignages d'affection qu'elle lui avoit donnés. La passion qu'elle a pour lui, ajoûta ce valet indiscret, a été jusques-là qu'elle a arboré de-nouveau cette vieille capeline de plumes, dont son Prosper lui fit autrefois présent, qu'il lui avoit si souvent reprochée, et qui étoit si connue à Naples

par les railleries que toute la Cour en fit. Je ne sçai, continua-t-il, où diable elle l'avoit mise pour la retrouver si à propos, et il faut croire qu'elle lui étoit bien chére. Le bon Fulvio s'emporta ensuite à pester contre la Princesse de Tarente avec trop d'âpreté ; mais Hypolite le fit taire, et peut-être qu'il l'eût battu, s'il eût continué à n'en parler pas avec tout le respect qu'il lui devoit. Fulvio dit encore à son maître que la princesse le prioit de venir au-devant d'elle. Quoi, s'écria Hypolite, ne m'afflige-t-elle pas assez en ne m'aimant pas, sans vouloir aussi m'affliger en me faisant voir combien elle en aime un autre; et veut-elle caresser Prosper devant moi, pour lui donner le plaisir de me voir mourir de douleur, comme si ma mort seule manquoit à leur félicité pour être parfaite ? Mais, continua Hypolite, il faut lui obéir et voir jusqu'où ira son injustice. Il étoit en beau train de se plaindre, et il y a apparence qu'il s'en fût aussi-bien acquitté qu'il en avoit sujet, quand il vit paroître un gros de cavalerie, que Fulvio lui assura être la Princesse de Tarente, qui à dessein de voir Hypolite avoit pris son chemin par sa maison, où elle espéroit le trouver. Quoique le roi lui eût envoyé ses carosses, elle avoit voulu entrer dans Naples à cheval. Prosper, guindé sur le sien comme un créat d'académie, et couvert de plumes comme un roi d'Inde, étoit à son côté. Il entretenoit sa princesse de propos doucereux, et de tems en tems lui chantoit méthodiquement des chansons amoureuses. Hypolite chagrin, et mal en ordre comme il étoit, eût bien voulu ne paroître pas aux yeux de Matilde et de son rival, et éviter l'abord de tant de monde : mais Matilde qui le reconnut de loin, peut-être à cause de Fulvio qui ne venoit que de la quitter, poussa

son cheval jusqu'à lui, et Prosper et le reste de la troupe en firent de-même. Matilde reprocha à Hypolite le plus obligeamment du monde, qu'étant le meilleur de ses amis, il n'étoit point venu au-devant d'elle, comme avoient fait les plus honnêtes-gens de la cour et de la ville. Hypolite lui jura qu'il ne venoit que d'apprendre son heureux retour, et ajoûta que quand il l'auroit sçu, il n'auroit pas été au-devant d'elle, et auroit eu peur, malheureux comme il étoit, de troubler la joie publique. Matilde lui protesta qu'il auroit troublé la sienne, si elle ne l'eût pas trouvé. Elle le conjura de venir prendre part en sa bonne fortune, comme il l'avoit toujours fait dans toutes ses adversités ; et ajoûta qu'ayant dessein de se marier, parce qu'elle avoit reconnu par de fâcheuses expériences, qu'une jeune princesse sans parens avoit besoin d'un mari puissant qui la protégeât, et qu'ayant déjà jetté les yeux sur celui qu'elle vouloit faire Prince de Tarente, elle souhaitoit qu'il lui fît l'honneur d'assister à ses nôces, qu'elle ne vouloit pas faire sans lui. Prosper, comme ayant le principal intérêt dans l'affaire, joignit ses priéres à celles de sa maîtresse, et contre sa coutume parla fort civilement à son rival, et lui fit mille caresses. Un malheureux inconsolable explique toutes choses à son désavantage, comme un malade désespéré tourne en poison toutes sortes de bons alimens. Hypolite prit les civilités et les paroles de Matilde pour de nouvelles cruautés qu'elle vouloit exercer sur lui. Il ne pouvoit comprendre comment elle avoit le cœur assez dur pour le vouloir faire spectateur de la cérémonie de ses nôces. Il ne sçavoit que lui répondre, et la regardoit avec étonnement. Son fidéle Fulvio en étoit aussi scandalisé que lui, il en maudissoit sa vie derriére son maître, et s'ap-

prochant de son oreille il lui disoit tout bas, et jurant Dieu qu'il n'y allât point, et que Matilde étoit une effrontée de le prier à ses nôces avec Prosper. Matilde cependant redoubloit ses priéres avec tant d'instances, qu'Hypolite ne la put refuser. Elle voulut qu'il montât à l'heure même sur un cheval qu'on lui présenta, et peut être qu'alors il n'avoit pas même de bottes. Voilà donc Hypolite à cheval fort décontenancé, et de fort mauvaise humeur à côté de Matilde, qui étoit entre lui et Prosper. La princesse continua de lui parler toujours fort obligeamment; elle exagéra les obligations qu'elle lui avoit, et fit le récit à tous ceux qui étoient assez près d'elle pour l'entendre, de toutes les actions de valeur qu'Hypolite avoit faites, et contre les voleurs qui l'attaquérent la nuit, et contre les Maures qu'il attaqua de jour, quoique les plus forts en nombre, avec une petite troupe de païsans mal aguerris. Elle fut interrompue par Prosper, qui hors de propos lui conta de quelle vîtesse la nuit que Roger fut pris, il avoit poursuivi ce Calixte dont nous vous avons parlé, qui étoit le confident des intelligences que ce premier ministre avoit avec les ennemis de l'état. Matilde ne lui donnoit pas grande attention, et adressoit toujours la parole à Hypolite, quoiqu'il ne répondît presque pas à tout ce qu'elle lui disoit. Mais Prosper, à force de recommencer souvent le même discours, se faisoit écouter malgré qu'on en eût. Il parloit sans-cesse, si j'ose ainsi dire; et à tous les objets qui se présentérent, et sur toutes les choses qui se dirent, il fit toujours entrer dans la conversation le service important qu'il avoit rendu à l'état et à Matilde en courant après Calixte. Il eût mortifié plus long-tems la compagnie de ce bel exploit, si le roi n'eût paru, suivi de tout ce qu'il

y avoit de plus beau de l'un et de l'autre sexe dans la cour et dans la ville. Prosper pour se faire de fête piqua vers le roi sans sçavoir pourquoi, revint vers Matilde avec aussi peu de raison, et la présenta au roi, quoiqu'il n'en fût nullement besoin. Elle en fut reçue autant bien qu'elle le pouvoit souhaiter. Il lui fit des excuses de tout ce qui s'étoit fait de violent contre elle, en accusa Roger; et pour réparer les torts que ce favori disgracié lui avoit fait faire, lui donna un des plus beaux Comtés du royaume. Matilde remercia le roi avec beaucoup d'humilité, et encore plus d'esprit. Je n'entreprendrai point ici de vous redire à peu près les beaux complimens que lui inspira sa reconnoissance. Je vous dirai seulement qu'ils furent admirés de l'assistance, et même applaudis, à ce que m'ont assuré des gens dignes de foi. Prosper remercia aussi le roi pour elle, et ne dit quasi que ce qu'elle avoit déjà dit. Iréne cependant étoit allée à Hypolite, qu'elle reconnut derriére les plus pressés; et se voyant à couvert des yeux du roi, s'étoit jettée au cou de ce cher frére, qui lui avoit fait verser tant de larmes, et qui lors lui en fit verser encore. Hypolite qui aimoit Iréne autant que le méritoit une sœur si aimable, lui fit des caresses capables d'attendrir ceux des spectateurs qui eussent eu l'ame du dernier dur, tant la sienne fut alors du dernier tendre, pour parler à la mode. Le roi qui ne vit plus Iréne, et qui ne pouvoit pas être longtems sans elle, la chercha des yeux dans la presse, et l'ayant apperçue avec son frére, son impatience amoureuse le fit aller vers elle. Il ne traita point Hypolite comme un simple sujet, quand elle le lui présenta. Matilde, Camille, Prosper, et tout ce qu'il y avoit de personnes de condition, s'étant approchés du roi, remarquerent

qu'il parloit à Hypolite d'une maniére qui fit dès-lors juger aux plus pénétrans de la troupe, que ce cavalier n'alloit pas être mal en cour. Mais le bon visage que le roi lui put faire, n'ôta pas au sien l'air triste que lui donnoit la gayeté de celui de son rival, qui paroissoit si content qu'il en fâchoit tout le monde. Cependant le soleil qui donnoit bien fort sur cette noble assistance, y chauffoit bien des têtes, et sur tout celles qui étoient chauves. Tous les moucherons du rivage, les mouches des lieux voisins, celles qu'avoient apporté de Naples les chevaux de la troupe du roi, celles qu'apportoient de plus loin ceux de la troupe de Matilde, enfin tous ces insectes aîlés qu'on peut appeller les parasites de l'air, incommodoient beaucoup les visages, tourmentoient cruellement les chevaux, ne tourmentoient pas moins ceux qui les montoient; et de ces chevaux, les plus exposés aux mouches étoient ceux qui avoient le moins de queue. Les parasols garantissoient à la vérité, ceux qui en avoient, de l'ardeur du soleil, et non pas de la reverbération de la terre brûlante et de quantité de poussiére que le sistole et la diastole des poûmons, vulgairement la respiration, faisoit entrer dans la gorge de tout le monde, et dans celle du roi-même. En un mot la place n'étoit pas tenable, mais pour le malheur des plus maltraités du soleil et des mouches, le roi ne s'ennuyoit jamais où étoit Iréne, et n'avoit pas encore dit à Matilde tout ce qu'il vouloit lui dire. Il lui parla donc assez haut pour être entendu des personnes qui l'environnoient, en ces mêmes termes; car on me les a fidélement rapportés. Belle princesse, après les persécutions que vous avez soufferres sous mon régne, et en quelque façon par mes ordres, après toutes les pertes que vous avez faites, vous n'auriez pas sujet d'être satisfaite

satisfaite de moi, et je n'en serois pas satisfait moi-même, si je ne m'efforçois de tout mon pouvoir de contribuer à votre félicité autant que j'ai fait autrefois à vos infortunes. Il ne me suffit donc pas de vous avoir déclarée innocente, de vous avoir fait rendre tout ce qu'on vous avoit ôté, et de l'avoir augmenté de mes bienfaits, si je ne vous faisois consentir au dessein que le prince de Salerne a de vous épouser. C'est par le présent que je vous fais de ce prince, que je crois m'acquitter envers vous d'une partie de ce que je vous dois, et c'est par vous que je crois le récompenser des services importans qu'il a rendus à cet état. Ha, sire ! lui dit Matilde, que votre majesté prenne garde que pour vouloir être juste envers Matilde, elle ne le soit pas envers Prosper ; la reconnoissance a ses excès aussi-bien que l'ingratitude. Vous ne donneriez pas à Prosper tout ce qu'il mérite en ne lui donnant que Matilde, et en me donnant ce grand Prince de Salerne, vous me donneriez plus que je n'ai mérité. Je suis satisfaite de votre majesté autant que je puis l'être, et ces derniers témoignages de sa bonté que m'ont attiré mes infortunes, me les rendent si chéres, qu'elles seront desormais les plus agréables pensées de mon esprit. Mais, sire, continua-t-elle, si votre majesté est si religieuse à payer ce qu'elle croit devoir, et puisqu'un sujet se doit régler sur les bons exemples que lui donne son roi, votre majesté ne me permettra-t-elle pas à cette heure qu'elle me met en état de pouvoir m'acquitter, de le faire sans attendre davantage, et de payer de la façon que j'ai été servie ? Approchez-vous donc, brave Hypolite, dit-elle à ce cavalier en se tournant vers lui, et venez vous louer de ma reconnoissance, après avoir eu si longtems à

vous plaindre de mon ingratitude. Je vous dois une amour de plusieurs années, qui ne s'est point refroidie par mes mépris. Je vous dois outre les dépenses que cette inconstante passion vous a fait faire, outre la plus grande partie de votre bien que vous avez employé à soutenir ma querelle, votre belle maison qui a été brûlée à cause de moi. Je crois vous devoir mon honneur et ma vie, qui étoient en danger entre des voleurs et des Maures, je vous dois aussi la vie que vous hazardâtes pour m'en tirer. Je m'acquitterai, généreux Hypolite, de toutes ces obligations; mais celles que j'ai à Prosper comme les plus anciennes, sont les plus pressées, et doivent aller avant celles que je vous ai. Hypolite pâlit à ces derniéres paroles de Matilde, et rougit aussitôt d'avoir pâli. Prosper le regarda en souriant, et se radoucit d'une très-amoureuse maniére en regardant Matilde, qui lui parla en ces termes. Prince de Salerne, vous avez voulu me faire croire que vous m'aimiez dès mon enfance, aussi m'avez-vous toujours traitée en enfant. Vous vous êtes fait craindre à celle que vous appelliez votre petite maîtresse, et vous l'avez toujours amusée de fleurettes et de chansons, ou accablée de reproches et de réprimandes, dans le tems même qu'elle attendoit de vous de plus importans services. Enfin la plus grande marque d'amour que vous lui ayez jamais donnée, a été un bouquet de vos vieilles plumes qu'elle vous promit de garder, et elle vous a tenu parole. Elle ôta alors de sa tête la capeline dont Prosper lui avoit autrefois fait présent, et la lui présentant : Dans le tems, poursuivit-elle, que je m'acquitte avec vous, en vous rendant des paroles et des plumes pour celles que vous m'avez données, je me donne à Hypolite, et le fais prince de Tarente pour m'acquitter avec le plus généreux

de tous les hommes, en qui j'ai trouvé plus d'effets que de paroles. En achevant de parler, elle donna à Prosper sa fatale capeline, et de l'autre elle prit celle du désespéré Hypolite, qui dès-lors cessa de l'être, et qui ne s'attendoit non plus à ce bonheur inespéré, que Prosper à sa capeline. Le roi aussi-bien que sa cour n'en fut pas peu surpris, mais l'intérêt d'Iréne et la justice qui se trouvoit dans l'action de Matilde, la lui firent approuver, et les louanges qu'il en donna en même tems à cette princesse, retinrent dans son devoir le prince de Salerne, qui, rouge de honte et de confusion, ne savoit quel parti prendre; et on peut croire que sans la crainte qu'il eut de déplaîre à son maître, il se fût emporté contre Matilde selon sa bonne coutume, si l'intérêt de sa fortune n'eût prévalu sur son orgueil naturel. Le roi en eut pitié, et lui présentant Camille, après s'être quelque tems entretenu en secret avec elle et avec Iréne, il dit à Prosper qu'une si belle personne avec tout le bien qu'avoit autrefois possédé son frére Roger, devoit bien le consoler de la perte de Matilde. Toute la cour cependant s'empressoit à féliciter cette princesse du juste choix qu'elle avoit fait d'Hypolite, et à témoigner à cet heureux amant la part qu'elle prenoit à sa bonne fortune. Ils étoient bien empêchés l'un et l'autre à fournir à tous les complimens qu'ils avoient à faire sur ce sujet, et à la longue ils seroient tombés dans des redites; mais le roi vint à eux fort à propos les tirer de peine. Belle princesse, dit-il à Matilde, vous m'avez appris qu'il faut s'acquitter quand on le peut. Je m'acquite donc envers Iréne de ce que je dois à sa beauté et à sa vertu, et la fais aujourd'hui reine de Naples. Cette déclaration du roi si peu attendue, fit un effet sur toute l'assistance tel que l'on peut se l'imaginer, et la surprit

bien plus que n'avoit fait celle de Matilde. Iréne se jettant aux pieds du roi, lui témoigna par son respect et par son silence son humilité et sa résignation. Le roi la releva en lui baisant la main, et la traita dès-lors comme il auroit fait la plus grande reine du monde. Toutes ces avantures surprenantes occupoient si fort les esprits de tout le monde, que les plus incommodés de la chaleur ne s'en plaignoient plus. On reprit le chemin de Naples, où toutes sortes de réjouissances commencérent, en attendant les préparatifs des nôces du roi, qui fit différer celles d'Hypolite et de Matilde, de Prosper et de Camille, afin qu'une même journée fût signalée par ces trois illustres mariages. Le roi ne se repentit jamais d'avoir choisi Iréne pour sa femme. Matilde, qui avoit aimé Prosper plus qu'il ne méritoit, par la seule raison qu'il s'étoit présenté le premier à en être aimé, aima Hypolite autant qu'il étoit aimable, qui de son côte l'aima autant mari qu'il avoit fait galant. La seule Camille fut malheureuse avec Prosper : elle n'osa le refuser de peur de déplaîre au roi, qui avoit promis à Iréne de ne punir Roger que d'un simple bannissement ; et ainsi pour sauver la vie à son frére, elle rendit la sienne malheureuse, en épousant un prince avare, impertinent et jaloux, qui fut toute sa vie la risée et le mépris de la cour de Naples.

LE CHATIMENT DE L'AVARICE.

IL n'y a pas long-tems qu'un jeune garçon aussi ambitieux que pauvre, et se piquant encore plus d'être cru gentilhomme, que d'être estimé animal raisonnable, sortit des montagnes de Navarre, et vint avec son pére chercher dans Madrid ce qui ne se rencontroit pas dans son pays, je veux dire des bienfaits de la fortune, qui se trouvent à la cour plutôt qu'ailleurs, et qui ne s'y acquiérent guéres qu'en demandant et en se faisant souvent refuser. Il eut le crédit, je ne sai pas comment, d'être reçu page chez un prince (conditioin qui en Espagne n'est pas si heureuse que celle de laquais en France, et qui n'y est guéres plus honorable.) Il prit les livrées à douze ans, et dès ce tems-là il fut le page du monde le plus ménager et le plus fripon. Il n'avoit pour tout bien que ses hautes espérances, et un pauvre lit dressé dans un petit galetas, qu'il avoit loué dans le quartier de son maître, et là il se retiroit la nuit avec son pére, riche d'années, puisqu'il en vivoit, et que faisant par-là pitié à tout le monde il en recevoit des charités. Ce vieux pére mourut, et son fils s'en réjouit, se croyant déjà enrichi de ce que son pére ne dépenseroit point. Dès-lors il s'imposa lui-même une frugalité si grande, et une régle de vie si étroite et si austére, qu'il ne dépensoit presque rien du peu d'argent qu'on lui donnoit chaque jour pour vivre. Il est vrai que c'étoit aux dépens de son estomac, et de tous ceux de sa connoissance. Dom-Marcos (c'étoit son nom) étoit d'une taille plus petite que moyenne, et faute de nourriture devint bientôt l'homme du monde le plus mince et le plus sec. Quand il servoit son maître

à table, il ne desservoit jamais d'assiette chargée de viande, qu'il n'en mît dans sa poche; et parce que les viandes liquides y faisoient un mauvais effet, il fit argent de la cire d'un grand nombre de bouts de flambeaux qu'il avoit amassés avec grand soin, et en acheta des pochettes de fer blanc, dont il fit depuis des merveilles pour l'avancement de sa fortune. Les avares sont d'ordinaire vigilans et soigneux, et ces deux bonnes qualités jointes à la furieuse passion que Dom-Marcos avoit de devenir riche, le rendirent si agréable à son maître, qu'il ne pouvoit se résoudre à se défaire d'un si bon page. Il lui fit donc porter les couleurs jusqu'à l'âge de trente ans. Mais enfin ce doyen de tous les pages du monde étant trop souvent obligé de se faire razer, son maître le métamorphosa de page en gentilhomme, et ainsi fit en lui ce que le ciel n'avoit pas voulu faire. Voilà donc les appointemens augmentés par jour de quelques réales; mais au-lieu d'en augmenter sa dépense, il resserra tant sa bourse que son nouvel emploi l'obligea à l'elargir. Il avoit bien ouï dire que quelques-uns de sa profession, faute de valet, se servoient le matin de vendeurs d'eau-de-vie pour faire leurs chambres, qu'ils y attiroient sous prétexte d'en vouloir boire; et quelquefois en hiver se faisoient déshabiller par les oublieurs : mais comme cela ne se pouvoit faire sans quelque sorte de violence, et que notre Marcos n'étoit injuste qu'à soi-même, il aimoit mieux se passer de valet. Jamais bout de chandelle ne s'allumoit dans sa chambre, s'il ne l'avoit volé; et pour le bien ménager il commençoit à se déshabiller dans la rue dès le lieu où il avoit pris de la lumiére, et en entrant dans sa chambre il l'éteignoit et se mettoit au lit. Mais trouvant encore qu'on se couchoit à moins de frais, son esprit inventif lui fit

faire un trou dans la muraille qui séparoit sa chambre de celle d'un voisin, qui n'avoit pas plutôt allumé sa chandelle, que Marcos ouvroit son trou, et recevoit par-là assez de lumiére pour ce qu'il avoit à faire. Ne pouvant se dispenser de porter une épée postiche, à cause de sa noblesse qui l'étoit aussi, il la portoit un jour à droit et l'autre à gauche, afin qu'elle usât ses chausses en symétrie, et que le dommage en fût moindre, étant également partagé. Dès la pointe du jour il se tenoit sur sa porte, et demandoit de grace une fois à boire à tous porteurs d'eau qu'il voyoit, et ainsi se fournissoit d'eau pour plusieurs jours. Il entroit souvent dans une petite salle du commun, à l'heure que les autres domestiques de son maître y prenoient leurs repas, et là louoit ce qu'ils mangeoient pour avoir droit d'en tâter. Il n'acheta jamais de vin, et en buvoit tous les jours, ou tâtant de celui des crieurs publics, ou arrêtant dans les rues ceux qui venoient d'en prendre au cabaret, à qui il en demandoit par essai pour en acheter de semblable. Venant à Madrid sur une mule, il trompa si bien les yeux de ses hôtes, qu'il ne la nourrit que des paillasses des lits où il coucha, et s'étant lassé dès le premier jour de payer la nourriture du premier valet qu'il eut jamais, il feignit de ne pouvoir boire du vin de l'hôte, et envoya son valet en chercher d'autre à une grande lieue de l'hôtellerie où il avoit mis pied à terre. Le valet y alla sur la bonne foi de son maître, qui cependant avoit gagné le devant, et ainsi le pauvre garçon fut réduit à demander l'aumône jusqu'à Madrid. Enfin Dom-Marcos fut le portrait vivant de l'avarice et de la lézine, et fut si bien reconnu pour l'homme d'Espagne le plus avare, que dans Madrid on n'appelloit plus un avaricieux que Dom-Marcos. Son

maître et tous ses amis en faisoient mille bons contes, et même devant lui, parce qu'il entendoit parfaitement raillerie. Il disoit qu'une femme ne pouvoit être belle, si elle aimoit à prendre, ni laide, si elle donnoit; et qu'un homme prudent ne devoit jamais se coucher qu'il n'eût profité de quelque chose. Sa belle théorie secondée d'une pratique fort exacte, lui avoit acquis à l'âge de quarante ans plus de dix mille écus en argent (somme immense pour un écuyer de grand-seigneur, et encore Espagnol.) Mais que ne gagne-t-on point à la longue, quand on dérobe tout ce qu'on peut à soi-même, et aux autres? Dom-Marcos ayant la réputation d'être riche sans être débauché ni joueur, fut bientôt demandé en mariage par plusieurs femmes intéressées, dont le nombre n'est jamais petit. Entre celles qui lui offrirent leur liberté, il se trouvoit une Isidore, femme qui passoit pour veuve, quoique véritablement elle n'eût jamais été mariée, et qui paroissoit plus jeune qu'elle n'étoit, par les déguisemens qu'elle savoit donner à son visage, et par l'art de s'ajuster, qu'elle savoit parfaitement. On jugeoit de son bien par sa dépense, qui n'étoit pas petite pour une femme de sa condition; et le monde, qui est souvent téméraire et menteur, lui donnoit pour le moins trois mille livres de rente, et pour dix mille écus de meubles. Celui qui proposa à Dom-Marcos son mariage avec Isidore, étoit un insigne fripon, courtier de toutes sortes de marchandises, et marchand en gros de femmes faciles. Il parla si avantageusement d'Isidore à Dom-Marcos, qu'il lui fit venir l'envie de la connoître (curiosité qu'il n'avoit jamais eue pour personne,) et il lui persuada si bien qu'elle étoit riche et veuve d'un cavalier des meilleures maisons d'Andalousie, que dès-lors il se tint quasi pour marié. Le jour même

cet entremetteur, qui s'appelloit Gamara, vint prendre Dom-Marcos pour le mener chez Isidore. L'avare Navarrois fut ravi de la propreté et de la magnificence d'une maison où le fit entrer Gamara, et le fut encore plus quand son conducteur lui assura que c'étoit celle d'Isidore. Il y voyoit des meubles, des alcoves, des estrades, et une profusion de bonnes senteurs, qui étoient plus d'une dame de la plus grande qualité, que de la femme future d'un simple écuyer de grand-seigneur; et pour elle il la crut pour le moins une déesse. Dom-Marcos la trouva qui travailloit à des ouvrages entre une demoiselle et une femme de chambre, l'une et l'autre si braves et si belles, que quelque aversion qu'il eût pour la dépense et pour le grand nombre de domestiques, il se fût marié avec Isidore par la seule ambition de commander à des servantes de si bonne mine. Ce que lui dit Isidore, fut si bien dit, que non seulement il plut à Dom-Marcos, mais il l'enchanta; et ce qui acheva de lui gagner le cœur, fut une collation aussi délicate que bien servie, où le beau linge et la vaisselle d'argent répondirent aux beaux meubles de la dame qui la donnoit. A cette collation se trouva un jeune garçon bien vêtu et bien fait, qu'Isidore disoit être son neveu, qui avoit nom Augustin, et que sa bonne tante appelloit Augustinet, quoiqu'il eût plus de vingt ans. Isidore et Augustinet régalérent Dom-Marcos à l'envi l'un de l'autre, et le servirent pendant le repas de tout ce qu'il y avoit de meilleur dans la collation; et pendant que notre écuyer donna à son estomac mal nourri et fort affamé des provisions pour plus de huit jours, ses oreilles furent charmées par la belle voix de la demoiselle Marcelle, qui au son d'un clavessin chanta des airs fort passionnés. Dom-Marcos mangea comme

un diable aux dépens d'autrui, et la collation finit avec le jour, à la clarté duquel on fit succéder celle de quatre grosses bougies en des chandeliers d'argent bien pesans et bien travaillés, que Dom-Marcos dès-lors résolut de réformer en une seule lampe, quand il seroit le mari d'Isidore. Augustinet prit une guitarre, et joua plusieurs sarabandes et chansons, que la soubrette Marcelle et la femme de chambre Inez dansérent admirablement bien, accordant leurs castagnettes au son de la guitarre. Le discret Gamara dit tout bas à Dom-Marcos qu'Isidore se couchoit de bonne heure. Le civil gentilhomme ne se le fit pas dire deux fois, et faisant à Isidore plus de complimens et de protestations d'amitié et de servitude qu'il n'en avoit jamais fait à personne, lui donna le bon soir, et au petit Augustinet aussi, leur laissant la liberté de dire de lui ce qu'ils en pensoient. Dom-Marcos amoureux d'Isidore, et encore plus de son argent, avoua à Gamara, qui l'accompagna chez lui, que la belle veuve lui donnoit dans la vue, et que de bon cœur il auroit donné un doigt de sa main pour être déja marié avec elle, parce qu'il n'avoit jamais trouvé de femme qui fût plus son fait que celle-là, quoiqu'à la vérité il prétendît qu'après leur mariage elle ne vivroit pas avec tant d'ostentation et de luxe. Elle vit plutôt en princesse qu'en femme d'un particulier, disoit le prudent Dom-Marcos au dissimulé Gamara, et elle ne considere pas, ajoutoit-il, que les meubles qu'elle a mis en argent, et cet argent joint à celui que j'ai, nous peuvent faire une bonne rente, que nous pourrons mettre en réserve, et par l'industrie que dieu m'a donnée, en faire un fonds considérable pour les enfans que dieu nous donnera. Et si notre mariage est sans lignée, puisqu'Isidore a un neveu, nous lui

assurerons le bien que nous aurons amassé, pourvu que je le reconnoisse garçon réglé et de bonne vie. Dom-Marcos entretenoit Gamara de ces discours ou de semblables, quand il se trouva devant sa porte. Gamara prit congé de lui, après lui avoir donné parole que dès le lendemain il concluroit son mariage avec Isidore, à cause, lui dit-il, que les affaires de cette nature se rompoient autant par retardement, que par la mort de l'une des parties. Dom-Marcos embrassa son cher entremetteur, qui alla rendre compte à Isidore de l'état auquel il venoit de laisser son amant; et cependant notre amoureux écuyer tira de sa poche un bout de bougie, le piqua au bout de son épée, et l'ayant allumé à une lampe qui brûloit devant le crucifix public d'une place voisine, non sans faire une maniére d'oraison jaculatoire pour la réussite de son mariage, il ouvrit avec un passe-par-tout la porte de la maison où il couchoit, et s'alla mettre dans son méchant lit, plutôt pour songer à son amour que pour dormir. Gamara le vint voir le matin, pour lui annoncer l'agréable nouvelle de son mariage avec Isidore, qui remettoit le jour des nôces à la volonté de Dom-Marcos. Notre amoureux dit à Gamara, que quand il se marieroit le jour même, il ne le seroit pas encore aussi-tôt qu'il le souhaiteroit. Gamara lui dit qu'il ne tenoit plus qu'à lui; et Dom Marcos l'embrassant, le pria de faire ensorte que l'on travaillât au contrat dès le jour même. Il donna heure à Gamara pour l'après-dinée quand il auroit été au lever et au dîner de son maître. L'un et l'autre se trouvérent ponctuellement à l'assignation. Ils allérent chez Isidore, et Dom-Marcos en fut encore mieux reçu qu'il ne l'avoit été. Marcelle chanta, Inez dansa, Augustinet joua de la guitarre, et Isidore, la principale actrice, donna à son futur époux un grand

repas qu'elle sçavoit bien où reprendre. Il le dévora comme un loup affamé, et ne laissa pas de le censurer dans son ame. Gamara amena un notaire, qui peut-être ne l'étoit pas. On dressa les articles du mariage, et on les signa. On proposa à Dom-Marcos de jouer à la prîme pour passer le tems. Dieu m'en garde, dit le bon Marcos: je sers un maître qui ne me garderoit pas un quart-d'heure, s'il sçavoit que je fusse joueur, et pour moi, je ne connois pas les cartes. Que le seigneur Dom-Marcos me fait plaisir de parler ainsi, dit Isidore. Je dis tous les jours la même chose à mon neveu Augustinet; mais les jeunes gens ne profitent guéres des remontrances qu'on leur fait. Allez, méchant garçon, dit-elle à Augustinet, allez dire à Marcelle et à Inez, qu'elles achevent de manger, et qu'elles viennent réjouir la compagnie avec leurs castagnettes. Pendant qu'Augustinet alla faire monter les servantes, Dom-Marcos prit la parole en ces termes: si Augustinet, dit il, veut me plaîre, il peut bien renoncer au jeu et à courir la nuit. Je suis bien-aise qu'on se couche de bonne heure dans ma maison, et que la nuit elle soit bien fermée. Ce n'est pas que je sois jaloux de mon naturel, je ne trouve rien de plus impertinent que de l'être, et même quand on a une honnête femme, comme j'en vais avoir une; mais les maisons où il se trouve quelque chose à prendre, ne peuvent être trop à couvert des larrons; et pour moi, je ne me consolerois jamais, si un faineant de larron, sans autre peine que celle qu'il y a à prendre ce qu'on trouve, m'ôtoit en un instant ce qu'un grand travail ne m'a donné qu'en beaucoup d'années: et ainsi, poursuivit Dom-Marcos, je lui ôterai le jeu et les courses de nuit; ou le diable s'en mêlera, ou je ne serai pas Dom-Marcos. L'em-

porté Seigneur dit ces derniéres paroles avec tant de colére, qu'il en coûta plusieurs douceurs à Isidore pour lui remettre l'esprit dans sa tranquillité ordinaire. Elle conjura Dom-Marcos de ne se fâcher pas davantage, et lui assura qu'Augustinet lui donneroit toute sorte de satisfaction, parce qu'il étoit le plus docile et le plus accommodant garçon qu'elle eût jamais connu. On changea de discours à la venue d'Augustinet et des danseuses, et on passa une partie de la nuit à danser et à chanter. Dom-Marcos, pour n'avoir pas la peine de s'en retourner si tard chez lui, voulut persuader à Isidore de trouver bon qu'ils vécussent déjà ensemble comme mari et femme, et que du-moins il couchât chez elle. Mais elle prit un visage sévére, et protesta à haute voix que depuis le jour malheureux qu'elle commença d'être veuve, aucun homme n'avoit mis le pied dans le chaste lit qui fut à son Seigneur, ni ne l'y mettroit que l'église n'y eût passé; que sa condition de veuve ne permettoit pas qu'aucun homme, hormis Augustinet, couchât chez elle. Dom-Marcos lui en sut bon gré, nonobstant son impatience amoureuse. Il lui donna le bon soir, retourna à son logis, accompagné de Gamara, tira de sa pochette son bout de bougie, le ficha au bout de son épée, l'alluma à la lampe du crucifix; enfin, il fit tout ce qu'il avoit fait la nuit précédente, tant sa ponctualité étoit grande, si ce n'est qu'il ne pria point Dieu, comme il avoit fait, à cause peut-être que son affaire étoit faite, et qu'il n'avoit plus besoin du secours du ciel. Les bans furent bientôt publiés, parce qu'il y eut plusieurs fêtes de suite. Enfin ce mariage tant souhaité de part et d'autre, se fit avec plus de cérémonie et de dépense qu'on n'en devoit attendre de l'avarice du marié, qui de peur de toucher à ses dix mille

écus, emprunta de l'argent de ses amis. Les principaux domestiques de son maître furent des nôces, et ne se lassérent point de le louer du bon choix qu'il avoit fait. On fit bonne chére, quoique ce fût aux dépens de Dom-Marcos, qui pour la premiére fois s'étoit mis en frais, et par un prodige d'amour avoit fait faire de fort belles hardes pour Isidore et pour lui. Les conviés se retirerent de bonne heure, et Dom-Marcos ferma lui-même les portes, et mit des barres aux fenêtres, non tant pour garder sa femme, que le coffre où son argent étoit enfermé, qu'il fit placer auprès du lit nuptial. Les épousés se couchérent; et pendant que Dom-Marcos ne trouve pas tout ce qu'il pensoit trouver, et commence déjà peut-être à se repentir de s'être marié, Marcelle et Inez murmurent ensemble de l'humeur de leur maître, et blâment la précipitation de leur maîtresse à prendre un mari. Inez jure son grand dieu qu'elle aimeroit mieux être Sœur-Laye dans un couvent, que d'être servante dans une maison qui se ferme à neuf heures du soir. Et que feriez-vous donc si vous étiez en ma place? dit Marcelle à Inez; car vous allez et venez pour les affaires du ménage; mais moi, qui suis une Demoiselle faite à la hâte, il faudra que je méne une vie retirée avec la chaste épouse du jaloux mari, et que de toutes les sérénades que l'on donnoit si souvent sous nos fenêtres, je n'en entende non plus parler que des plaisirs de l'autre monde. Encore ne sommes-nous pas tant à plaindre que le pauvre Augustinet, dit Inez : il a passé sa jeunessse à servir d'écuyer à sa tante, qui l'est comme je la suis; et à cette heure que le voilà homme fait, elle lui donne un pédagogue, qui lui reprochera cent fois le jour sa nourriture et ses vêtemens, et dieu sçait s'il les a bien gagnés. Tu

m'apprens-là ce que je ne sçavois pas, dit Marcelle, et je ne m'étonne plus si notre maîtresse faisoit tant la sévére, quand son neveu *ad honores* s'apprivoisoit avec nous. Si j'avois voulu le croire, jaurois bientôt ôté le neveu à la tante; mais elle m'a nourrie dès ma jeunesse, et encore faut-il avoir de la fidélité pour ceux dont on mange le pain. Pour vous dire le vrai, continua Inez, je ne hais point ce pauvre garçon, et je vous avoue qu'il m'a fait tantôt grande pitié, quand il a été seul de si mauvaise humeur entre tant de gens qui se réjouissoient. C'est ainsi que s'entretinrent les servantes, et qu'elles raisonnérent sur le mariage de leur maître. La bonne Inez s'endormit, mais Marcelle avoit autre chose à faire. Aussitôt qu'elle vit sa compagne endormie, elle s'habilla, et alla faire un gros paquet des hardes d'Isidore, et de quelques-unes de Dom-Marcos, qu'elle avoit adroitement tirées de leur chambre, avant que le prévoyant Seigneur en fermât la porte. Ayant fait son coup, elle s'en alla; et parce qu'elle n'avoit pas dessein de revenir, elle laissa ouvertes les portes de l'appartement qu'occupoit Isidore dans cette maison. Inez s'éveilla à quelque tems de-là, et ne trouvant point sa compagne auprès d'elle, elle eut envie de sçavoir où elle étoit à telle heure. Elle écouta auprès de la porte d'Augustinet, non sans quelque petit soupçon et quelque jalousie: mais n'y ayant point ouï de bruit, elle alla la chercher par-tout où elle crut qu'elle pouvoit être, et ne la trouva pas, mais bien les portes ouvertes. Elle courut frapper à celle de la chambre des nouveaux mariés, qu'elle mit d'abord en peine du grand bruit qu'elle fit. Elle leur dit que Marcelle étoit sortie la nuit, qu'elle avoit laissé les portes ouvertes, et qu'elle craignoit qu'elle n'eût emporté quelque chose, peut-être pour ne

le pas rapporter. Dom-Marcos se jetta hors du lit comme un furieux, courut à ses habits et ne les vit plus, ni la belle robe d'Isidore ; mais il vit cette chére épouse d'une figure si différente de celle sous laquelle il en avoit été charmé, qu'il en pensa tomber de son haut. La pauvre dame s'étant éveillée en sursaut, n'avoit pas pris garde que sa perruque n'étoit pas sur sa tête. Elle la vit par terre à côté du lit et la voulut reprendre, mais on ne fait presque jamais rien de bien quand on se précipite. Elle mit sa tétiére le devant derriére, et son visage, qui si matin n'avoit pas reçu toutes ses façons journaliéres, parut mal coëffé, et, dépeint comme il l'étoit, si horrible à Dom-Marcos, qu'il en eut peur comme d'un fantôme. S'il jettoit les yeux sur elle, il voyoit un monstre affreux ; et s'il portoit sa vue ailleurs, il ne voyoit plus ses habits. Isidore fort défaite apperçut dans les larges, longues et peuplées moustaches de son mari, une partie de ses dents postiches qui s'y étoient prises. Elle alla pour les reprendre avec beaucoup de confusion ; mais le pauvre homme qu'elle avoit tant effrayé, ne pouvant s'imaginer qu'elle lui portât les mains si près du visage pour autre chose que pour l'étrangler, ou lui arracher les yeux, se retira en arriére, et évita ses approches avec tant d'adresse, que ne pouvant le joindre, elle fut contrainte enfin de lui avouer que ses moustaches lui retenoient quelques-unes de ses dents. Dom-Marcos y porta les mains, et y ayant trouvé les dents de sa femme, qui avoient autrefois été celles d'un Eléphant originaire d'Afrique, ou des Indes Orientales, il les lui jetta avec beaucoup d'indignation. Elle les ramassa, et celles qui étoient éparses dans le lit et dans la chambre, et se sauva dans un petit cabinet avec ce rare trésor, et quelques

brosses

brosses qu'elle prit sur sa toilette. Dom-Marcos, cependant, après avoir bien renié son créateur, s'étoit mis dans une chaise, où il faisoit de tristes réflexions sur la mauvaise affaire qu'il avoit faite en se mariant avec une femme qui venoit de lui découvrir, à travers les neiges de soixante hivers pour le moins, qui lui blanchissoient sa tête rase, qu'elle étoit plus vieille que lui de vingt ans, et ne l'étoit pourtant pas assez pour n'en passer pas encore une vingtaine en sa compagnie, même davantage. Augustinet, que la rumeur avoit fait lever à la hâte, entra moitié habillé dans sa chambre, et fit ce qu'il put pour appaiser le mari de sa tante par adoption; mais le pauvre homme ne faisoit que soupirer, se frapper la cuisse de la main, et quelquefois aussi le visage. Il se souvint alors d'une belle chaîne d'or qu'il avoit empruntée pour se parer le jour de ses nôces; mais c'est tout ce qui lui en resta, que ce triste souvenir. Marcelle l'avoit comprise dans la provision des hardes qu'elle s'étoit faite aux dépens du nouveau marié. Il la chercha d'abord avec quelque tranquillité, quoiqu'avec beaucoup de soin; mais quand après s'être lassé de la chercher par toute la chambre, il vit qu'elle étoit perdue, et sa peine aussi, on ne vit jamais un déplaisir égal au sien. Il fit des gémissemens à mettre en peine tout son quartier. Isidore sortit de son cabinet à ses cris douloureux, et sortit si renouvellée et si belle, qu'il crut qu'on venoit de lui changer sa femme encore une troisiéme fois. Il la regarda avec admiration, et ne lui parla point en colére. Il tira de l'un de ses coffres son habit de tous les jours, s'en habilla, et suivi d'Augustinet alla se lasser à courir les rues après la méchante Marcelle. Ils la cherchérent envain jusqu'à l'heure du diné, qui se fit des restes des

nôces. Dom-Marcos et Isidore se querellérent comme des gens qui ont envie de se manger, et mangérent comme des gens qui se querellent. Isidore pourtant tâchoit quelquefois de ramener Dom-Marcos dans son humeur pacifique, lui parlant avec le plus d'humilité et de douceur qu'elle pouvoit, et Augustinet faisoit de son mieux pour radoucir les esprits aigris: mais la perte de la chaîne d'or étoit à Dom-Marcos plus qu'un poignard au travers du corps. Ils étoient près de sortir de table où ils n'avoient fait que se quereller, tandis que le seul Augustinet mangeoit de toute sa force, quand il entra dans la chambre deux hommes, de la part du maître d'hôtel de l'amiral de Castille, qui prioit madame Isidore de lui renvoyer la vaisselle d'argent qu'il lui avoit prêtée pour quinze jours, et qu'elle avoit gardée plus d'un mois. Isidore ne sçut que répondre, sinon qu'on alloit la rendre. Dom-Marcos protesta qu'elle étoit à lui, et voulut faire le mauvais. Un de ces hommes demeura dans la chambre pour ne perdre point de vue ce qu'on faisoit difficulté de lui rendre, et l'autre alla querir le maître-d'hôtel, qui vint, et qui reprocha à Isidore son mauvais procédé, fit peu de cas de l'opposition de Marcos et de tout ce qu'il put dire, emporta la vaisselle, et laissa le mari et la femme se querellant sur ce nouveau sujet. Leur contestation, ou plutôt leur querelle, étoit sur la fin, quand un frippier accompagné de valets et de portefaix entra dans la chambre, et dit à Isidore que puisqu'elle étoit mariée à un homme riche, il venoit querir les meubles qu'il lui avoit loués, et l'argent du louage, si elle n'aimoit mieux les acheter. C'est ici où la patience échappa à Dom-Marcos; il voulut battre le frippier; le frippier lui fit voir qu'il étoit homme à le lui rendre, et injuria Isidore, qui lui

rendit injure pour injure : il la battit ; elle se revancha, et le plancher fut en peu de tems couvert des dents et des cheveux d'Isidore, du manteau, du chapeau, et des gands de Dom-Marcos, qui avoit voulu défendre sa femme. Tandis que les combattans ramassent par la chambre les piéces de leur harnois, que le frippier enléve ses meubles, et se fait payer en frippier, et que tous ensemble font une rumeur de tous les diables, le propriétaire de la maison qui logeoit dans l'appartement d'en-haut, descendit dans celui d'Isidore, et lui dit que s'ils pensoient faire tous les jours le même bruit, ils n'avoient qu'à chercher un autre logis. C'est vous, monsieur l'impertinent, qui en chercherez un autre, lui dit Dom-Marcos, pâle de colère comme un mort. Le propriétaire lui répondit d'un soufflet ; le souffletté chercha son épée ou son poignard, Marcelle les avoit emportés ; Isidore et Augustinet se mirent au milieu, et appaisérent le maître de la maison, et non pas Dom-Marcos, qui se donnoit de la tête contre le mur, appellant cent fois Isidore friponne, affronteuse, larronnesse. Isidore lui répondit en pleurant, qu'elle n'avoit pu avoir trop d'adresse pour acquérir un Marcos du mérite du sien ; qu'il devoit par-là juger de son bon esprit, plutôt que de la battre comme il faisoit ; et elle ajouta que même, en matiére d'honneur, un mari étoit blâmé de battre sa femme. Dom-Marcos jurant doctement, protesta que son argent étoit son honneur, et qu'il vouloit se démarier. Isidore lui protesta avec beaucoup d'humilité qu'elle vouloit demeurer mariée ; jura à Dom-Marcos qu'il ne pouvoit rompre un mariage fait dans les formes, et lui conseilla de prendre patience. Il fut question de trouver un autre logis. Dom-Marcos et Augustinet en allérent chercher un ; et Isidore cependant

eut quelque relâche, et se consola avec Inez de la mauvaise humeur de son mari, par ses coffres pleins d'argent qu'elle voyoit dans sa chambre. Dom-Marcos loua un appartement commode dans le quartier de son maître, et renvoya Augustinet dîner avec sa tante, ne pouvant se résoudre à manger encore avec cette trompeuse. Il revint le soir avec tout son chagrin, et cruel comme un tygre. Isidore l'humanisa un peu par douceur, et le matin eut la hardiesse de lui dire qu'il allât au nouveau logis, pour y recevoir les meubles qu'Augustinet et Inez y alloient faire porter dans un chariot qu'elle avoit loué. Dom Marcos s'y en alla; et tandis qu'il les y attend, l'ingrate Isidore, le fripon Augustinet, et la coquette Inez, chargent de tout le bien du pauvre homme une charette bien attelée, s'y embarquent, sortent de Madrid, et prennent le chemin de Barcelonne. Dom-Marcos se lassa de les attendre, alla à son ancien logis, en trouva la porte fermée, et sut des voisins qu'il y avoit déjà long-tems qu'ils s'en étoient allés avec ses meubles. Il retourne d'où il venoit, et ne trouve pas ce qu'il cherche. Il revient sur ses pas, soupçonnant le malheur qui lui étoit arrivé; il enfonce la porte de la chambre, et n'y trouve que quelques méchans meubles de bois, et quelques ferrailles de cuisine, qu'on n'avoit pas jugé valoir la peine d'être emportés. Il s'en prit à sa barbe et à ses cheveux, il se pocha les yeux de coups de poing, il se mordit les doigts jusqu'au sang, et fut tenté de se tuer; mais son heure n'étoit pas encore venue. Les plus malheureux se flattent toujours de quelque espérance. Il alla chercher les fugitifs dans toutes les hôtelleries de Madrid, et n'en apprit aucune nouvelle. Isidore n'avoit pas été si sotte que de louer une charette de retour, elle en avoit pris une dans un

logis voisin de Madrid ; et afin qu'on ne pût pas l'atteindre, elle étoit convenue avec le charetier qu'il ne feroit pas d'autre séjour dans la ville que celui qui suffisoit à la prendre, elle, sa compagnie, et ses meubles. Plus las qu'un chien qui a couru un liévre et l'a manqué, le pauvre gentilhomme revenoit de courir les hôtelleries de la ville et des fauxbourgs, quand il trouva Marcelle tête pour tête. Il la prit à la gorge, et lui dit : Je te tiens, méchante laronnesse, tu me rendras tout ce que tu m'as volé. Mon dieu, mon créateur, lui répondit la friponne sans se troubler, que je m'étois bien doutée que tout tomberoit sur moi ! Ecoutez-moi, mon cher maître, pour l'amour de la sainte vierge : écoutez-moi, avant que de me déshonorer. Je suis fille de bien et d'honneur, par la grace du bon dieu ; et le moindre scandale que vous me feriez donner à mon prochain, me feroit un terrible tort, parce que je suis sur le point de me marier. Entrons dans l'allée de cette maison, et que votre seigneurie m'écoute à loisir, je lui dirai ce que sont devenus sa chaîne et ses habits. J'avois déjà bien su que l'on m'accusoit de tout ce qui s'étoit passé, et je disois bien à ma maîtresse qu'il en arriveroit ainsi, quand elle me fit faire ce qu'elle voulut que je fisse ; mais elle étoit maîtresse et moi servante. Ah ! que ceux qui servent sont misérables, et qu'ils ont de peine à gagner un morceau de pain ! Dom-Marcos avoit peu de malice : les larmes et l'éloquence de la fausse Marcelle le disposérent à l'écouter, et même à croire tout ce qu'elle lui voudroit dire. Il entra donc avec elle sous un portail d'une grande maison, où elle lui apprit qu'Isidore étoit une vieille courtisane, qui avoit ruiné plusieurs personnes qui l'avoient aimée, et n'en avoit pas profité, parce qu'elle étoit femme

de grande dépense. Elle lui dit encore ce qu'elle avoit appris d'Inez, qu'Augustinet n'étoit point neveu d'Isidore; mais une maniere de filou, fils naturel d'une autre courtisane, et qu'elle le faisoit passer pour son neveu, afin de se conserver quelque autorité entre les femmes de son métier, et venger ses querelles. Elle lui dit que c'etoit à lui qu'elle avoit donné la chaîne d'or et les hardes volées, et que c'étoit par son ordre qu'elle s'en étoit allée la nuit et sans congé, afin qu'elle fût seule soupçonnée d'une si méchante action. Marcelle dit à Dom-Marcos toutes ces belles choses, aux dépens de tout ce qui en pourroit arriver, pour se tirer seulement d'entre ses mains, ou peut-être pour s'acquitter dignement de la bonne coutume qu'ont tous ceux qui observent de mentir toujours, et de dire de leurs maîtres ce qu'ils savent et ce qu'ils ne savent pas. Elle conclut son plaidoyé par une exhortation qu'elle fit à Dom Marcos de prendre patience, lui faisant espérer que ses hardes lui seroient peut-être rendues, lorsqu'il espéreroit le moins. Peut-être aussi que non, lui dit Dom-Marcos de fort bon sens : il n'y a pas apparence que la traîtresse qui m'a volé mon bien, et s'en est fuye, revienne pour me le rendre. Il conta ensuite à Marcelle tout ce qui lui étoit arrivé chez Isidore, depuis qu'elle en étoit sortie. Est-il possible qu'elle ait eu si peu de conscience? lui dit la méchante Marcelle. Ah ! mon bon seigneur, que ce n'étoit pas sans sujet que vous me faisiez grande pitié; mais je n'osai vous rien dire, car le soir que vous fûtes volé, pour avoir eu la hardiesse de représenter à ma maîtresse qu'elle ne devoit pas toucher à votre chaîne, j'en fus traitée de fait et de parole, comme le bon dieu sait. Voilà comme tout s'est passé, dit Dom-Marcos, faisant un grand soupir, et le pis que j'y vois

c'est qu'il n'y a plus de reméde. Attendez, l'interrompit Marcelle, je connois un habile homme de mes amis, et qui pourra bien être mon mari (si dieu veut) qui vous dira où vous trouverez vos gens, comme s'il les voyoit. C'est un homme admirable, qui fait des diables tout ce qu'il veut. Le crédule Dom-Marcos la conjura de le lui faire voir, et Marcelle le lui promit, et lui dit qu'il se trouveroit le jour suivant au même lieu. Dom-Marcos y vint; Marcelle s'y trouva, et dit au pauvre homme que le magicien dont elle lui avoit parlé, avoit déjà travaillé à lui faire trouver ce qu'on lui avoit volé, et qu'il ne manquoit plus qu'une certaine quantité d'ambre, de musc et d'autres senteurs dont il falloit faire des parfums aux démons qu'on vouloit invoquer, qui étoient tous du premier ordre, et des meilleures maisons d'enfer. Dom-Marcos sans délibérer mena Marcelle où l'on vendoit des senteurs, en acheta ce qu'elle lui en fit acheter, et lui en donna même ce qu'elle lui en demanda, tant il croyoit lui être obligé de lui avoir fait trouver un magicien. La scélérate Marcelle le mena dans une maison de mauvaise mine, ou dans une salle basse, ou plutôt cave nattée; il fut reçu par un homme en soutane, qui avoit la barbe touffue, et qui lui parla avec beaucoup de gravité. Ce vilain homme que Dom-Marcos regardoit avec beaucoup de respect et de crainte, alluma deux bougies noires, les donna à tenir en chaque main à l'effrayé Dom-Marcos, le fit seoir sur un petit siége fort bas, et l'exhorta, mais trop tard, à n'avoir point de peur. Il lui fit ensuite plusieurs questions sur son âge, sa vie, et sur les hardes qu'on lui avoit volées; et après avoir regardé dans un miroir, et lu quelque tems dans un livre, il dit à Dom-Marcos qui se mouroit de peur, qu'il savoit bien où étoient

ses hardes, et les lui dépeignit les unes après les autres si exactement, que Dom-Marcos laissa cheoir ses chandelles pour lui sauter au col. Le sérieux magicien le blâma fort de son impatience, et lui apprit que les opérations de son art infaillible vouloient beaucoup de flegme et de retenue, et ajouta que pour des actions moins étourdies que celle qu'il venoit de faire, les démons avoient quelquefois maltraité et même étranglé des hommes. Dom-Marcos pâlit à ces paroles, et se remit sur son siége, après avoir repris ses bougies. Le magicien demanda les parfums que Dom-Marcos avoient achetés, et la fausse Marcelle les lui donna. Elle avoit été jusques-là dévote spectatrice de la cérémonie; mais il la fit sortir, à cause, lui-dit-il, que les démons ne se plaîsoient pas avec les femmes. Marcelle sortit en faisant une profonde révérence, et le magicien ayant approché un petit brasier de cuivre, fit semblant de jetter sur les charbons allumés qui étoient dedans, les parfums de Dom-Marcos, y jetta un soufre si puant, et qui fit une si épaisse et si violente fumée, que le magicien qui s'étoit imprudemment penché sur ce brasier, en pensa être suffoqué. Il en toussa à se démonter la gorge, et avec un si grand effort que sa barbe touffue, qui n'étoit pas de son crû, et qui étoit mal attachée, tomba et le découvrit à Dom-Marcos pour le pernicieux Gamara. Dom-Marcos lui sauta à la gorge, la lui serra d'une force d'Hercule, criant au voleur d'une voix effroyable. La justice passoit en même-tems par la même rue, elle entra dans la maison d'où sortoient les cris effrovables qu'on entendoit de loin; car Gamara que Dom-Marcos tenoit à la gorge, crioit aussi fort que lui. Les archers trouvérent d'abord Marcelle qu'ils arrêtérent, et ayant enfoncé la porte de la chambre magique,

trouvérent Dom-Marcos et Gamara cramponés l'un sur l'autre, et qui se veautroient par la place. Le prévot reconnut Gamara pour un homme qu'il cherchoit il y avoit longtems, et qu'il avoit ordre de prendre comme un filou, un maquereau, et un larron sur le tout. Il le mena en prison avec Dom-Marcos et Marcelle, fit inventorier tout ce qui étoit dans la chambre et le fit mettre en lieu de sûreté. Dès le jour suivant Dom-Marcos fut élargi sous la caution de son maître. Il se porta partie contre Gamara, et partie contre Marcelle, qui furent convaincus de lui avoir volé ses hardes, qu'on trouva toutes entiéres entre celles qui avoient été inventoriées. On y en trouva beaucoup d'autres, les unes qu'il avoit volées, et les autres qui lui avoient été données en gage; car il étoit Juif, et par conséquent usurier. Quand il fut pris, il étoit sur le point d'épouser Marcelle, qui lui portoit en mariage, outre les hardes qu'elle avoit volées à Dom-Marcos, une inclination à voler non moindre que celle de son futur époux, un esprit capable d'apprendre tout ce qu'il lui eût pu montrer, et même de le surpasser; et un corps assez beau, sain, et jeune, pour être souvent acheté, souvent livré, et pour durer longtems dans les fatigues du putanisme. La bonne cause de Dom-Marcos soutenue du crédit de son maître, lui fit bientôt rendre tout ce qu'on lui avoit volé. Gamara fut envoyé aux galéres pour le reste de ses jours, et Marcelle fut fouettée et bannie, et l'on trouva que l'un et l'autre avoient été traités favorablement. Pour Dom-Marcos il n'étoit pas si aise de r'avoir ses hardes, et d'être vengé de Gamara et de Marcelle, que désespéré de ce que ce grand fourbe n'étoit pas magicien. La perte de ses dix mille écus l'avoit presque rendu fou. Il alloit tous

les jours visiter toutes les hôtelleries de Madrid ; et enfin il trouva des muletiers qui revenoient de Barcelone, qui lui dirent qu'ils avoient trouvé à quatre ou cinq journées de Madrid une charrette chargée de hardes, de deux femmes, et d'un homme, et qu'elle s'étoit arrêtée dans une hôtellerie à cause de deux mules qui étoient mortes aux charretiers pour les avoir trop pressées. Ils lui dépeignirent cet homme et ces deux femmes, et les marques qu'ils lui en donnérent se rapportoient si bien à Isidore, à Inez et à Augustinet, que sans délibérer davantage il s'habille en pelerin ; et ayant obtenu de son maître des lettres de recommandation pour le viceroi de Catalogne, et de la justice un decret contre sa femme fugitive, il prit le chemin de Barcelone, tantôt à pied, tantôt sur une mule, et y arriva en peu de jours. Il alla droit au port pour s'y loger ; et la premiére chose qu'il vit en arrivant, ce fut ses coffres qu'on portoit dans une chaloupe, et Augustinet, Isidore et Inez, qui les alloient escorter jusqu'à un vaisseau qui les attendoit à la rade, dans lequel ils s'alloient embarquer pour Naples. Dom-Marcos suivit ses ennemis, et se mit avec eux dans la chaloupe comme un lion. Ils ne le reconnurent point, à cause de son chapeau de pelerin qui avoit un bord d'une très-vaste circonférence, et ils le prirent pour quelque pelerin qui alloit à Lorette, comme les matelots le prirent pour être de la compagnie d'Augustinet. Dom-Marcos dans la chaloupe pensa y mourir d'inquiétude, bien moins de ce qu'il alloit devenir, que de ce qu'alloient devenir ses coffres. La chaloupe cependant vogua vers le vaisseau, et vogua si vîte, ou plutôt Dom-Marcos étoit si occupé de tout ce qu'il avoit dans la tête, qu'il se trouva sous le grand vaisseau, lorsqu'il pensoit en

être encore bien loin. On commença d'y faire monter les hardes ; ce qui tira Dom-Marcos de sa profonde rêverie, qui ne l'avoit pourtant pas empêché d'avoir toujours les yeux sur le plus cher de ses coffres, où étoit tout son argent. Un matelot vint prendre ce coffre pour l'attacher avec d'autres, à une grosse corde qu'on tiroit du vaisseau avec une poulie. C'est ici où Dom-Marcos s'oublia : il vit lier son coffre près de lui, et ne branla pas ; et enfin, le voyant déjà en l'air, il se prit des deux mains à un des anneaux de fer qui servoient à le lever de terre, résolu de ne s'en séparer jamais. Et peut-être qu'il en fût venu à bout : car que ne fait point un avaricieux pour conserver son argent ? mais par malheur, le coffre se sépara des autres, et tombant à plomb sur la tête du malheureux, qui ne quitta pourtant point sa prise, il l'enfonça au fond de la mer, ou si vous voulez à tous les mille diables. Isidore, Inez et Augustinet le reconnurent dans le tems qu'il se perdit en la compagnie de leur cher coffre, dont la perte les fit plus pâlir que la peur du vindicatif Dom-Marcos. Augustinet enragé de tant d'argent perdu, et peu maître de son premier mouvement, frappa le matelot qui avoit si mal lié les coffres, d'un furieux coup de poing. Le matelot lui en donna un encore plus furieux, et qui le fit cheoir dans la mer. Il se prit en tombant à la malheureuse Isidore, qui ne se prit à rien ; et ainsi accompagna son cher Augustinet, qui malgré lui accompagna Dom-Marcos. Inez s'embarqua dans le vaisseau avec le reste des hardes, qu'elle mangea dans Naples en peu de tems ; et après avoir été long-tems courtisane, mourut en courtisane, c'est-à-dire à l'Hôpital.

HISTOIRE DE DOM-JUAN URBINA, GENTILHOMME ESPAGNOL,

NOUVELLE.

Un jeune gentilhomme Espagnol, appellé Dom-Juan-Urbina, et qui étoit des meilleures maisons de Séville, en partit fort jeune à la suite d'un grand d'Espagne, que le roi Philippe II envoyoit pour vice-roi à Naples. Après y avoir demeuré quelque tems, il fit un voyage au levant sur des galéres qui allérent en course, et donna des marques de sa valeur en plusieurs occasions. Les galéres revinrent à Messine. Il vit en peu de tems tout ce qu'il y a de plus remarquable en Sicile. Il repassa en Italie, et fit quelque séjour dans chacune des plus belles villes de ce pays renommé, à qui il semble que tous les étrangers doivent une visite; et enfin il s'arrêta dans Milan, où il reçut des nouvelles d'Espagne, que son pére étoit mort, et que sa mére attendoit son retour avec grande impatience. Mais avant que de retourner en son pays, il se mit volontaire dans les troupes commandées contre la France en faveur du duc de Savoye, où il passa une campagne, et y acquit beaucoup de réputation. La campagne finie, il alla à Génes, où il avoit de l'argent à recevoir, et là il s'embarqua sur un vaisseau qui alloit à Barcelone, où après avoir employé deux jours à voir la ville, il prit des chevaux de louage pour son valet

et pour lui, ayant fait dessein avant que de se rendre à Séville, de voir toutes les villes d'Espagne qu'il n'avoit point vues. Etant arrivé à Saragosse, il se logea dans une hôtellerie, dont les fenêtres regardoient une des principales places de la ville : il donna à garder ses hardes à son hôte, et s'étant paré à la soldate, et ayant mis du linge blanc, s'il en avoit, il alla, suivi de son valet, se promener par la ville, non tant pour en voir la beauté que pour y faire voir la sienne, et y donner dans la vue à quelque Arragonoise. Au sortir de son hôtellerie, il se promena dans la place sur laquelle les fenêtres de son hôtellerie regardoient, et y vit deux femmes couvertes de leurs voiles ou mantes, et toutes deux de si bonne mine, qu'il eut envie de les accoster. Il le fit, et s'adressa à celle qui paroissoit la maîtresse de l'autre, avec laquelle son valet faisoit de son côté le mauvais plaisant. En Espagne les femmes ont une vivacité d'esprit qui n'est pas imaginable; elles en donnent principalement des preuves dans ces conversations de rues et de places publiques, où elles vont si bien cachées dans leurs mantes, que leurs maris bien souvent les méconnoissent, et où leur bonne mine attire toujours aprés elles quelque godelureau de profession, de ces donneurs d'amour à qui en veut, dont on n'en prend presque jamais quoiqu'ils en offrent à crédit, de ces enfans perdus de Cupidon, qui donnent à tout, et font à compliment et à douceur, s'il se peut ainsi dire, avec toutes les femmes voilées qu'ils trouvent, de la même façon qu'à la guerre on va faire le coup de pistolet. L'inconnue donc s'approcha de Dom-Juan, lui fit paroître tant d'esprit, lui parla d'un son de voix si charmant, et lui fit voir comme par mégarde un œil si beau et si brillant, que sans

la mieux connoître il la voulut pousser comme par force dans une boutique de marchand, pour la régaler aussi magnifiquement que l'argent comptant qu'il avoit le pouvoit permettre. A la premiére proposition qu'il en fit, son valet, qui n'étoit pas si attentif à entretenir la soubrette qu'il ne prêtât l'oreille à ce que disoit son maître, ne l'ouït pas plutôt parler d'aller chez un marchand et de régaler la dame, qu'il en pâlit, connoissant son humeur libérale. Il quitta brusquement celle à qui il parloit, et alla tirer Dom-Juan par le bras, pour lui demander assez brutalement s'il étoit fou, d'offrir un présent au hazard d'être pris au mot, à une femme qu'il ne connoissoit point, et qui étoit peut-être d'humeur, non seulement de recevoir ce qu'on lui offriroit, mais aussi de demander ce qu'on ne lui offriroit pas. Il n'étoit pas besoin que ce judicieux valet s'en mît tant en peine. L'inconnue fut aussi généreuse à refuser, que Dom-Juan l'étoit à vouloir donner. La libéralité du cavalier s'arrêta par les refus de la dame. Dom-Juan la voulut faire entrer chez un marchand comme de force, et dans le tems qu'il la tiraille pour l'y conduire, un cavalier Arragonois la lui vint tirer d'entre les mains, lui demandant impérieusement, pourquoi il manquoit de respect à une dame de condition. Ce cavalier si rude aux étrangers, avoit reconnu la dame, dont il étoit passionnément amoureux, à dessein de l'épouser, et avoit jugé par l'action qu'elle fit, quand elle refusa la main que lui offroit Dom-Juan, qu'il prenoit trop de liberté avec elle. Le Sevillan répondit à l'Arragonois plus civilement qu'il ne méritoit, ne sachant s'il étoit mari ou frére de l'inconnue, ni quelle part il y pouvoit prendre. Sa retenue passa pour timidité dans l'esprit de l'autre, qui bien aise

d'avoir trouvé un homme aisé à pousser devant la reine de lui-même, traita si mal Dom-Juan, qu'enfin il commença de parler avec plus d'aigreur qu'on n'en eût dû attendre d'un homme doux et pacifique, comme il avoit paru. L'inconnue qui eut peur que la querelle n'allât plus avant, découvrit à Dom-Juan le plus charmant visage qu'il eût jamais vu. Elle le conjure de ne prendre pas garde à ce que l'autre lui avoit dit de rude, qu'elle pria aussi de se modérer : mais l'Arragonois fantasque qui ne voulut pas perdre une si belle occasion de signaler son courage, n'accorda rien à la belle personne qui le prioit, et fondit l'épée à la main à la tête de trois estafiers sur Dom-Juan, qui ne s'étonna point du nombre de ses ennemis. Son valet étoit fort soldat et fort grand spadassin : il se réserva les estafiers à battre, tandis que son maître faisoit une résistance de lion contre l'Arragonois, à qui s'étoit joint un brave de sa connoissance. La belle dame cependant se désespéroit d'être la cause innocente d'une querelle, et admiroit en même tems la valeur des deux étrangers, qui seuls contre plusieurs faisoient lâcher le pied à tous les compatriotes qui s'étoient jettés sur eux, comme d'ordinaire font tous les chiens d'un même quartier sur les chiens étrangers qui passent devant eux la queue entre les jambes. Je ne décrirai point le combat par le menu, n'ayant pas su au vrai le nombre des coutellades qui s'y donnérent, ou du-moins des coups de plat d'épée ; car en Espagne on se bat souvent le fer à la main sans répandre de sang. Vous saurez seulement qu'en dépit de tout un peuple ému, Dom-Juan et son valet gagnérent l'église d'un couvent, et s'y mirent à couvert de la tempête, et que cette batterie en produisit une seconde, qui fut aussi sanglante et funeste que la premiére

le fut peu. Cette dame, belle comme elle étoit, avoit plus d'un amant. Un jeune-homme fort étourdi, et qui croyoit bien en valoir un autre, en étoit depuis peu devenu amoureux, ou du-moins se l'étoit imaginé; car il n'en avoit encore parlé à personne, et encore moins à cette belle dame. Il s'étoit donc joint à telle fin que de raison à tous ceux qui avoient attaqué Dom-Juan; s'étoit mis à le battre aussi mal que les autres; et avoit bien fait le fâché comme eux, de ce qu'il s'étoit sauvé dans un couvent, dont on leur avoit fermé la porte au nez. Il s'étoit amassé-là un grand peuple, à la rumeur qu'ils avoient faite, et un vieux oncle entr'autres de la belle Arragonoise qui lui servoit de pére en l'absence du sien qui étoit aux Indes. Ce fut à lui que l'auteur de la noise fit bien valoir son action en présence du jeune fou qui étoit son rival caché, comme je viens de vous le dire, et qui crut alors qu'il étoit tems de déclarer son amour. Je devrois vous avoir déjà dit, pour éviter l'embarras et l'obscurité dans la longue narration que j'ai à vous faire, que la belle Arragonoise avoit nom Lucinde, son oncle Dom-Pédre, son amant déclaré Dom-Félix, et son amant caché Dom-Rodrigue***.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE
MANTIGNY,
GENTILHOMME SICILIEN,

UN jeune gentilhomme, nommé Mantigny, après avoir fait dix campagnes dans tous les pays de l'ennemi où nous avons porté la guerre, fut obligé par la mort de son pére et de sa mére de revenir en son pays, recueillir une succession qui pouvoit monter à six mille livres de rente. Cela joint à une pension mal payée, et aux appointemens d'aide-de-camp, et d'une compagnie dans un vieux régiment, qu'il avoit méritée par ses services, le faisoit passer pour un honnête homme fort à son aise, et le fit regarder comme un parti avantageux de toutes les demoiselles de sa province, qui croyoient mériter quelque chose de plus qu'un gentilhomme à liévre. Il étoit bien fait de sa personne, avoit l'esprit assez cultivé pour un homme de fer, ayant fait ses études avant que d'entrer à l'académie, où il n'avoit pas été des moins adroits. Ses parens étoient morts dans la ville capitale de la province où ils faisoient leur séjour ordinaire, quoiqu'ils eussent une belle maison à la campagne. Mais la société que l'on trouve dans une ville, leur avoit fait oublier le repos des champs, ou peut-être l'accablement des visites, qui sont d'autant moins plaisantes à la campagne qu'elles durent plus longtems, et que l'on voit plus de chevaux et de valets que de maîtres. Il arriva donc en cette ville, que je ne nomme point; il suffit qu'elle soit des plus belles

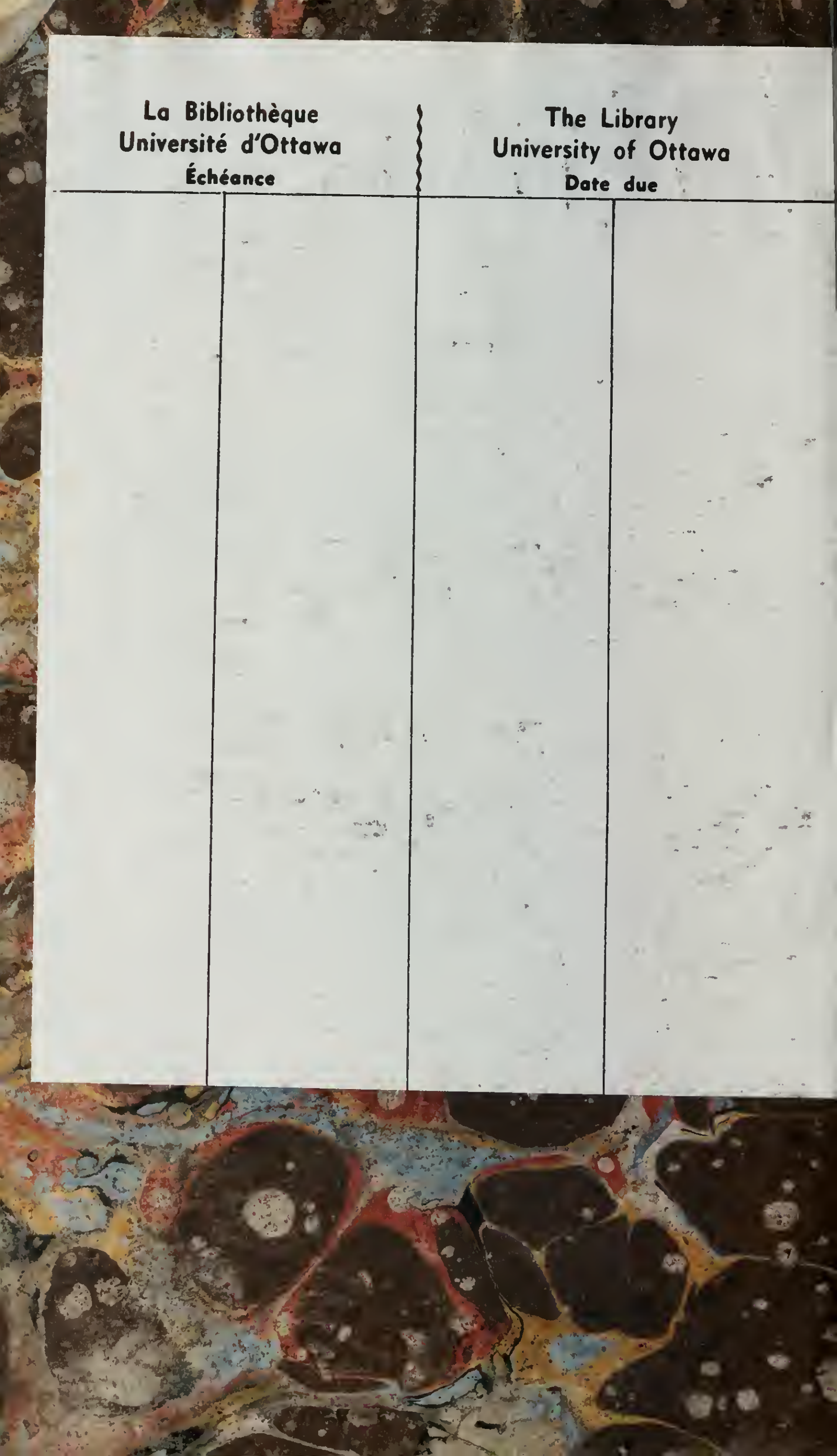
du royaume, et que les habitans en soient polis. Il ne brilla point d'abord par les dorures de soldat, quoique les profits de ses quartiers d'hiver l'eussent rendu fort opulent en chamois brodé, aiguillettes touffues, et plumes de toutes les couleurs. Sa bonne mine parut au-travers de son grand manteau de drap noir, et son carosse houssé le fit montrer au doigt dans les rues de sa ville, où l'on n'étoit pas accoutumé d'en voir de si bien vêtus. Il fut long-tems sans faire d'autres visites que celles des amis particuliers de son pére, et sans chercher les divertissemens des personnes de son âge, qui approchoit alors de vingt-sept ou vingt-huit ans. On ne peut guéres devenir héritier sans avoir des affaires. Notre gentilhomme donnoit ordre aux siennes soigneusement, et quand les plus pressées furent achevées, et qu'il pût quelquefois songer à autre chose, il s'en alloit tirer en volant hors de la ville, à quoi il prenoit un extrême plaisir. Un jour, vers le soir, qu'il revenoit de la chasse, suivi de deux laquais qui lui portoient chacun un fusil, et lui menoient un chien couchant par la chaîne, en passant le long de la muraille d'un jardin, il entendit accorder un théorbe dans un cabinet qui étoit bâti sur le chemin, et tout le long on voyoit les passans par une grande fenêtre de barreaux de bois peint. Il avoit appris à chanter et à jouer du luth étant page; et parce qu'il avoit beaucoup de naturel, le métier de la guerre ne l'avoit point empêché de le cultiver, et d'acquerir la réputation de bien chanter. Il ne faut donc pas s'étonner s'il arrêta son cheval, quand il ouït toucher les cordes d'un théorbe, instrument dont le nom à Paris n'est pas intelligible à tout le monde. La personne qui le touchoit l'accordoit en maître, ce qui lui fit attendre ce qui en arriveroit. Enfin, il entendit

préluder sur le théorbe, et ensuite une parfaitement belle voix, méthodique, et qui chanta un air sur une absence avec une grande justesse, et d'une maniére fort touchante. Il ne se put tenir de dire assez haut pour être entendu, que Lambert n'auroit pas mieux chanté. A ces paroles une demoiselle parut au-travers des barreaux de bois. Mon gentilhomme se pencha sur le col de son cheval le plus bas qu'il put pour la saluer, et elle fit une révérence, un peu surprise de voir un homme inconnu, et qui paroissoit mieux en ordre que ceux qu'elle avoit accoutumé de voir, autant que le put permettre la clarté du jour, qui étoit bien près d'être nuit.***

fin des nouvelles de Scarron.






La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due

